

[illegible] 1746

LE THEATRE DES GRECS,

Par le R. P. BRUMOY, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME TROISIÉME.



Lemire

A PARIS, *rue S. Jacques;*

Chez { JEAN-BAPTISTE COIGNARD, ANTOINE BOUDET.

M. DCCXLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE

Des Piéces contenues dans le Tome III.



LE

IPHIGÉNIE EN TAURIDE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

SUJET

D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

CEtte Iphigénie eſt une ſuite de l'Iphigénie en Aulide. On n'auroit pas lieu de s'y attendre, ſi l'on s'en tenoit préciſément à la fable de cette derniere Tragédie, qui feint qu'après la ſubſtitution de la Biche au lieu de la Princeſſe, celle-ci s'envola parmi les Dieux. La Tragédie qu'on va voir ſuppoſe une autre deſtination d'Iphigénie: à ſçavoir, qu'elle fut enlevée & tranſportée en Tauride * dans la Scythie, pour y être Prêtreſſe de Diane. Nul des Grecs ne ſçavoit ſon ſort; & Oreſte la croyoit morte en Aulide, par le glaive de Calchas. Tourmenté par les Furies après

* Tauride ou Taurique, contrée & preſqu'iſle de la Thrace, qui avance entre le Pont-Euxin, & la Propontide. Le Pont-Euxin s'appelle aujourd'hui la Mer Noire, ou la Mer Majeure.

avoir tué Clytemnestre sa mere, il va dans la Tauride par ordre d'Apollon, pour enlever la statue de Diane, & la porter dans l'Attique. Il est pris. On veut l'immoler suivant la barbare coutume de ce lieu: & il se trouve que la Prêtresse qui est prête de le sacrifier, est sa sœur: ce qui donne lieu à de belles surprises & à de grands événemens.

PERSONNAGES.

IPHIGÉNIE.
ORESTE.
PYLADE.
LE CHŒUR composé de femmes d'Iphigénie.
UN BERGER.
THOAS, Roi de la Tauride.
UN ENVOYÉ, Officier de Thoas.
MINERVE.

La Scène est dans le Vestibule du Temple de Diane.



LE THEATRE DES GRECS.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE, TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE *seule*.



DÉPLORABLE Iphigénie, dois-je rappeller mes malheurs! Pélops, fils de Tantale, vient à Pise : il épouse * Hippodamie; son fils Atrée devient pere de Menelas

* Hippodamie étoit fille d'Oenomaüs, Roi

& d'Agamemnon. Fille de ce Roi & de Clytemneſtre, j'arrive en Aulide, ce Port fameux où l'Euripe agité par les vents ſemble tourner & bouleverſer les flots. Là, mon pere m'immole à Diane. Ce Héros réſolu de venger Menelas, d'effacer l'opprobre d'Hélene, & de couronner les Grecs par la conquête d'Ilion, traînoit à ſa ſuite mille vaiſſeaux raſſemblés. Mais trahi par les vents qui s'oppoſoient au départ & à la gloire de la flotte, il conſulte le feu ſacré, il interroge Calchas. » Roi des Grecs, ré» pond ce Pontife, apprenez que ces » vaiſſeaux ne ſortiront point du Port, » que * Diane n'ait reçû pour victime... » votre fille Iphigénie. Souvenez-vous » de vos vœux. Vous promîtes d'immo» ler à la Déeſſe ce que l'année produi-

de Piſe. Ce Roi voyant ſa fille extraordinairement recherchée, propoſoit aux amans un combat de courſe à cheval, prêt de céder ſa fille au vainqueur, ou de donner la mort au vaincu. Ses chevaux, nés du ſouffle des vents, en avoient la vîteſſe. DIODORE de Sicile au livre 5. dégage cette hiſtoire des ornemens fabuleux.

* Diane eſt nommée dans le texte, φωσφίρος θεὰ, *Dea Lucifera*, parce qu'elle préſide aux enfantemens, & qu'elle eſt priſe dans un ſens myſtique, pour la Lune.

» roit de plus beau. L'année fut ſignalée » par la naiſſance d'Iphigénie. C'eſt elle, » dit-il, qu'il faut ſacrifier. » Le cruel ne me déféroit le prix de la beauté que pour me donner la mort. Sur cet Oracle l'artificieux Ulyſſe m'arrache des bras d'une mere. On feint de me conduire à l'hymen d'Achille. Et à peine ſuis-je arrivée en Aulide, qu'on m'éleve ſur un funeſte bucher. Le fer brille, on frappe la victime; mais Diane me dérobe à la mort: elle ſubſtitue une Biche, & m'enléve dans les airs. Tranſportée en Tauride, je trouve un peuple barbare, où regne un barbare Monarque : * c'eſt Thoas : ſon nom répond à ſon agilité comparable à celle des oiſeaux. Chargée du ſoin des ſacrifices, je dois reſpecter cet auguſte emploi. En faveur de la Déeſſe je ne dis rien de plus. Car hélas, aſſervie à une coutume auſſi ancienne que cruelle, (le dirai-je) j'immole tout Grec que ſa malheureuſe fortune améne en ces climats. C'eſt à moi d'initier les victimes. Tel eſt mon triſte office. D'autres mains les égorgent, & arroſent de leur ſang le Palais de la redoutable Divinité. C'eſt peu de ces malheurs. Ra-

* θοὸς, ſignifie agile à la courſe, grande qualité chez les anciens Grecs.

contons aux * échos le ſonge qui m'a effrayée cette nuit. Jouiſſons au moins de cette foible conſolation. Il m'a ſemblé qu'éloignée de cette région, j'étois retournée à Argos, & que goûtant un ſommeil tranquille dans mon appartement, j'étois environnée de mes femmes. La terre s'ébranle tout-à-coup; je fuis, & je vois incontinent les voûtes briſées, les murs entr'ouverts, & tout le Palais renverſé : il ne reſtoit qu'une colonne de la maiſon paternelle : elle avoit une chevelure, & uue voix humaine. J'approche, & prévenue de l'idée de mon emploi, je lave en pleurant cette colonne chérie, comme une victime deſtinée à la mort. Il n'en faut point douter; voici l'interprétation de mon ſonge. Oreſte, mon frere Oreſte, ne vit plus. C'étoit la colonne & l'appui de ma famille. Je l'ai arroſé d'eau ſacrée. En faut-il davantage? Hélas! je ne puis appliquer ce ſonge à aucun autre ami. † Strophius m'eſt connu; mais il n'avoit point de fils quand je fus conduite à la mort. Rendons du moins les honneurs

* Grec, *à l'air.*

† Strophius, Roi de la Phocide, pere de Pylade. Ceci eſt dit adroitement pour préparer l'arrivée de Pylade.

ſuprêmes à un frere que je ne verrai plus. Les femmes Grecques, que Thoas m'a données, peuvent me ſeconder dans ce deſſein. Elles ne paroiſſent point encore au Temple. Quelle raiſon peut les arrêter? (*Elle les va chercher.*)

SCENE II.

ORESTE & PYLADE.

ORESTE.

Ami, porte par-tout tes regards attentifs : voi s'il n'y a point ici quelque témoin caché.

PYLADE.

J'ai déja parcouru des yeux cette place, perſonne ne s'offre à mes regards.

ORESTE.

Cher Pylade, n'eſt-ce point là le Temple de Diane, au pied duquel nous avons abordé en venant d'Argos?

PYLADE.

C'eſt lui-même : vous le reconnoiſſez comme moi.

ORESTE.

Voici donc l'Autel où le ſang des Grecs ne ceſſe de couler?

PYLADE.

* Le chapiteau même en paroît rougi.

* Le Grec met τριχώματα, *comas*, il s'eſt

ORESTE.

Regarde ces dépouilles ſuſpendues au ceintre de l'Autel.

PYLADE.

* Ce ſont les triſtes reſtes des Grecs immolés.

ORESTE.

Obſervons derechef s'il ne vient perſonne... ô Phœbus, dans quel nouveau piége m'as-tu fait tomber par ton nouvel Oracle. Je venge le meurtre d'un pere par la mort d'une mere. Livré à mon tour à la vengeance des Euménides, exilé de ma patrie, fugitif, errant, dans quels pays n'ai-je pas traîné mes mal-

ſervi à-peu-près du même mot en parlant de la colonne : ce qui fait croire que c'eſt une expreſſion figurée pour ſignifier le couronnement d'un Autel.

* τα ἀκρωθίνια, ſignifie proprement les extrémités d'un monceau, les prémices de quelque choſe que ce ſoit. Ici ce ſont les cheveux, ou plûtôt les têtes des victimes humaines. Les Tauro-Scythes, au rapport d'HERODOTE, avoient coutume d'immoler tous ceux qui faiſoient naufrage, de jetter leurs corps dans la mer, & de ſuſpendre leurs têtes à une croix, ou à la voûte de leurs maiſons. Ils les regardoient alors comme des Anges tutélaires. Ils en uſoient de même à l'égard des priſonniers de guerre. Les Sauvages du Canada ont quelque choſe de ce barbare & ſuperſtitieux uſage.

heurs ! laſſé de tant de maux, je viens à toi, je te demande quelle ſera la fin de mes fureurs & de mes courſes. Tu me réponds qu'il faut aller en Tauride au Temple de Diane ta ſœur, enlever par adreſſe, ou par un heureux hazard, ſa ſtatue qu'on dit être deſcendue du ciel, & à travers mille dangers la porter dans l'Attique. (Car voilà le terme qui m'eſt preſcrit.) Qu'enfin après tant de travaux je jouirai du repos qui me fuit. Hé bien ma courſe eſt accomplie. Me voici par ton ordre dans une terre inconnue, où l'on ignore les loix de l'hoſpitalité.... Mais dis-moi, cher Pylade, puiſque tu veux bien t'aſſocier à mes périls, que ferons-nous ? tu vois la hauteur de ces murs. Comment eſcalader ce Temple ? nous l'ignorons. * Comment briſer ſes portes d'airain ? cet uſage nous eſt inconnu ; & ſi nous ſommes ſurpris, une mort infaillible ſera le prix de notre inutile projet. Faiſons plus ſagement. Retirons-nous dans notre vaiſſeau, fuyons cette terre maudite.

PYLADE.

Que parlez-vous de retraite ? Oreſte

* M. l'Abbé SALLIER, par le changement d'une lettre, lit, *comment nous cacher ?* Voyez le T. V. de l'*Hiſt. de l'Acad. des Inſcrip.* p. 110.

& Pylade n'ont jamais fui. Hé ne faut-il pas accomplir l'Oracle d'Apollon ? Faisons mieux, écartons-nous pour quelque tems du Temple ; cachons-nous durant le jour dans quelqu'un des rochers, que lave la mer. Mais, loin de fuir, n'approchons pas même de notre vaisseau, dans la crainte d'être apperçus & conduits au Roi. Attendons l'obscurité de la nuit. A l'abri de ses voiles sombres nous ferons d'heureux efforts, & nous tenterons d'enlever la statue... Voyez-vous ces * Triglyphes ? c'est là qu'il faudra vous couler. Tout est aisé aux hommes courageux ; les lâches seuls se rebutent.

ORESTE.

J'approuve vos projets. N'aurions-nous entrepris un si pénible & si long voyage, que pour un honteux retour ? Allons, cherchons une grotte, dérobons-nous au jour. Si l'Oracle ne s'accomplissoit pas, la faute retomberoit sur nous, & non sur le Dieu. Osons nous prêter à ses desseins. Est-il quelque danger qui doive effrayer de jeunes Héros ?

* Ornement d'Architecture à trois gravures ou canaux.

SCENE III.

Qui sert d'Intermède.

IPHIGÉNIE & LE CHŒUR.

IPHIGÉNIE.

Habitans du Pont-Euxin & des deux * isles qui trompent les yeux des Voyageurs, soyez attentifs à mes paroles. O fille de Latone, Déesse des bois & des montagnes, vous qui présidez aux enfantemens, Diane, j'ai quitté pour vous les murs de la Gréce, ma célébre patrie; pour vous j'ai quitté les bois délicieux, & la maison de mon pere. Me voici attachée à vos Autels. Sainte Prêtresse d'une Divinité toute sainte, je porte mes pas avec un cœur pur dans votre Cour respectable & dans votre Temple sacré.

LE CHŒUR.

Nous voici rendues à vos ordres; ô fille de ce Roi qui entraîne mille vaisseaux & les troupes innombrables des

* Ces deux isles nommées *Cyanées*, sont deux rochers qui de loin paroissent se réunir, d'où les Grecs leur ont donné le nom de *Symplegades*, & les Latins celui de *Concurrentia saxa.* Ils sont sur le Pont-Euxin, l'un du côté de l'Europe, l'autre du côté de l'Asie.

Atrides, à la perte de Troye, dites-moi, quel nouveau ſujet de triſteſſe vous inquiéte ? d'où vient nous avez-vous conduites au Temple ?

IPHIGÉNIE.

Chères compagnes, je m'abandonne en votre préſence aux cris & aux lamentations. Ces chants funébres conviennent à ma fortune. Hélas, hélas, les malheurs de ma triſte famille retombent ſur moi. Je pleure un frere mort. Cruelle nuit, quel ſonge as-tu préſenté à mon eſprit ! Je ſuis perdue, malheureuſe ! toute ma race & la maiſon paternelle a péri. O infortunes d'Argos ! ô deſtin, tu me prives encore d'un frere, reſte unique de ma famille éteinte. Il eſt deſcendu aux enfers. C'eſt pour lui que je prépare cette pompe funébre, & ce vaſe deſtiné aux libations. Le vin, le miel, & le ſang des victimes vont couler. Appaiſons les Manes d'un frere. Qu'on me donne ce vaſe d'or. Race d'Agamemnon, frere chéri, qui habites les régions ſoûterraines, reçois cette libation. Viens, chère Ombre, viens toi-même recevoir ces dons. Eloignée de ta patrie & de la mienne, où l'on me croit enſevelie & changée en Biche après mon ſacrifice, je ne puis porter ſur le tombeau d'Oreſte

les cheveux & les larmes d'une tendre sœur.

LE CHŒUR.

Princesse, que nos chants imitent vos accens funébres ! répondons-y par des sons barbares : employons à cette cérémonie lugubre une Muse plaintive, celle qu'inspire Pluton, & qui ignore * les chants d'allégresse.

IPHIGÉNIE.

Infortunée maison des Atrides, ô race de mon pere ! l'ornement & l'appui de ton Sceptre a donc disparu pour toujours ! Qui des heureux Argiens occupe ton thrône ?... Ciel quelle affreuse suite de malheurs dans notre funeste maison !... † Le Soleil recule épouvanté ; il détourne ses coursiers & ses regards... L'aventure de la Toison d'or avoit précédé. § Ce ne sont qu'horreurs sur horreurs, que meurtres sur meurtres. Les

* *Pœan*, chant de joie.

† Iphigénie touche en passant le crime d'Atrée qui fit manger à son frere Thyeste, le fils de ce malheureux Prince, crime qui fit reculer d'horreur le Soleil.

§ C'est l'aventure qu'on a vûe dans les *Coëphores* d'Eschyle. Thyeste vola à son frere Atrée la Toison d'or, dont dépendoit la destinée de son Royaume. Atrée s'en vengea par le crime qu'on vient de dire.

coupables ombres de nos ayeux ont fait ſortir des enfers la furie qui pourſuit leurs deſcendans. Oui, un génie ennemi te perſécute, malheureuſe Iphigénie. Hélas ! il s'eſt attaché à moi dans la nuit fatale où ma mere conçût. Les Parques dès-lors me deſtinerent une naiſſance & des jours auſſi triſtes, que l'hymen de Clytemneſtre. Premier fruit de cet hymen infortuné, je deviens l'objet de tous les vœux ; mais la fille de Ledà ne m'avoit donné le jour & ne m'avoit élevée que pour être immolée aux Grecs, & immolée par un pere. Les cruels ! ils me conduiſirent au milieu de l'Aulide ſur un char comme une épouſe : Déplorable épouſe ! l'on me deſtinoit au fils d'une Déeſſe, & je fus livrée à la mort. Maintenant habitante de ces rivages barbares, je ſuis dans un ſéjour odieux, ſans hymen, ſans enfans, ſans patrie, ſans amis. Mon occupation n'eſt plus de chanter Junon Déeſſe d'Argos, ni d'exprimer ſur les riches tapis avec l'art de Minerve, les Titans qu'elle dompta. Un plus triſte emploi ſuccéde à ces doux amuſemens. Prêtreſſe de Diane, j'arroſe ſes autels, & la cruelle * Até du ſang

* Déeſſe malfaiſante, qui troubloit l'eſprit des hommes pour les précipiter dans le mal-

des misérables. Leurs gémissemens, leurs larmes, leurs cris ne les dérobent jamais au sort qui les attend. C'est peu, & comme si ces spectacles sanglans devoient être comptés pour rien, il me faut pleurer un frere mort à Argos, un frere que je laissai dans un âge tendre, comme une fleur naissante entre les bras & dans le sein de sa mere, un frere né pour porter la couronne d'Argos, & pour jouir d'un destin plus heureux.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, LE CHŒUR, UN BERGER.

LE CHŒUR *à Iphigénie.*

Voici un Berger qui s'avance des bords de la mer : sans doute il veut vous faire part de quelque nouvelle.

LE BERGER.

Ah, Princesse, ah, fille d'Agamemnon, préparez votre cœur au récit que je dois vous faire.

heur. Les Poëtes feignent que les *Lites* ou les Prieres, filles de Jupiter, comme elle, prévenoient ou suspendoient sa malignité.

IPHIGÉNIE.

Quelle fâcheuſe nouvelle viens-tu m'apprendre ?

LE BERGER.

Deux jeunes hommes ſortis ſecrettement de leur vaiſſeau ſont entrés dans la terre des Cyanées. Agréables victimes pour la Déeſſe ! C'eſt à vous, Madame, à diſpoſer les bains, les initiations & les préparatifs du ſacrifice.

IPHIGÉNIE.

D'où ſont ces étrangers ? quelle région leur a donné naiſſance ?

LE BERGER.

Ils ſont Grecs. C'eſt tout ce que je ſçai.

IPHIGÉNIE.

N'as-tu point entendu leurs noms ? ne peux-tu me les dire ?

LE BERGER.

Pylade eſt le nom que l'un d'eux donnoit à l'autre.

IPHIGÉNIE.

Et celui du ſecond ?

LE BERGER.

On l'ignore, nul de nous ne l'a entendu.

IPHIGÉNIE.

Comment ont-ils été apperçûs & pris par les Bergers ?

LE BERGER.

Sur le rivage, vers une Grotte de cette mer inacceſſible.

IPHIGÉNIE.

Mais que font les Bergers ſur le rivage de la mer ?

LE BERGER.

Nous allions laver nos troupeaux.

IPHIGÉNIE.

Répondez-moi derechef, Berger. Comment & par quelle ruſe avez-vous pris ces étrangers ? Voilà ce que je veux ſçavoir... (*à part*) Hélas, depuis long-tems il n'étoit venu de Grecs ſur ces côtes. Leur ſang ceſſoit de couler ſur l'autel.

LE BERGER.

Nous avions conduit nos grands troupeaux à la mer qui ſépare les Cyanées. On y voit un rocher creux que les flots en ſe briſant ont entr'ouvert en divers endroits : c'eſt la retraite de ceux qui pêchent le précieux coquillage dont on tire la pourpre. Là un de nos Bergers apperçoit deux jeunes hommes. Etonné de ce ſpectacle, il recule d'un pied timide & ſans bruit. » Regardez, dit-il, » à travers les fentes de cette Grotte. » Deux Divinités s'y ſont retirées. » Un autre Berger plus religieux, léve les

mains vers ces Dieux prétendus, & les adore d'un œil respectueux. » Divin Pa- » lémon, * s'écrie-t-il, fils de Leucothoé, » protecteur des frêles vaisseaux, soyez- » nous favorable. » Puis adressant la parole aux deux. » Soit que vous soyez » les Gemeaux de Leda, † soit que Ne- » rée, ¶ pere de cinquante Déesses, vous » ait donné le jour, Dieux. » ... A ces mots un autre que l'impiété rendoit plus féroce & plus vain, interrompt ces vœux par des risées, & soutient que ce sont des étrangers que la crainte de nos coutumes & du sacrifice obligeoit à se cacher dans l'antre. Je l'avouerai, Madame, son avis a paru le plus sensé à la plûpart de nous. On convient de donner la chasse à ces victimes destinées à Diane. Cependant l'un des deux Grecs sort de la grotte; il monte sur le rocher; il s'arrête. Sa tête agitée çà & là, ses mains tremblantes, son air effaré, marquent une espéce de frénésie. Il crie comme un chasseur: » Pylade, vois-tu celle-ci?... » regarde cette autre... c'est une furie » infernale. Vois comme armée de fer-

* Ou Melicerte Dieu marin.

† Castor & Pollux.

¶ Nerée fils de Thétis, pere des cinquante Nereïdes.

» pens elle s'élance ſur moi. Elle en veut » à mes jours... Quelle eſt cette autre » Euménide? tout, juſqu'à ſes vêtemens, » reſpire la flamme & le ſang. Elle fend » les airs de ſes vaſtes aîles.... Ciel! » je vois ma mere entre ſes bras... elle » va m'accabler... elle me pourſuit: où » fuir!... » Tandis qu'il exhaloit ainſi ſa fureur, vous l'euſſiez vû changer de geſtes, de couleur & de voix. Tantôt il mugiſſoit comme les taureaux; tantôt il aboyoit comme les chiens: * il imitoit enfin tous les cris effrayans qu'on attribue aux Euménides. Saiſis d'effroi, comme ſi la mort nous eût menacés, nous demeurions courbés & tremblans dans un ſilence profond. Auſſi-tôt le furieux tire ſon glaive, il s'élance comme un lion à travers nos troupeaux: il perce leurs entrailles, il frappe impitoyablement, prévenu de l'idée qu'il appaiſeroit ainſi les Furies. La mer ſe couvre d'une écume enſanglantée. Les Bergers revenus de leur frayeur & voyant leurs troupeaux tomber égorgés, prennent les armes; mais dans la crainte d'être trop foibles contre les efforts de ces braves étrangers, ils enflent leurs Conques pour

* Les Furies qui repréſentoient les remords étoient auſſi appellées Chiens.

appeller les habitans. En un moment une troupe nombreuſe s'aſſemble. Cependant l'étranger ſe pâme : l'accès de ſa fureur ſe calme ; l'écume coule de ſes lévres ; il eſt renverſé. Sa chûte ranime notre courage ; chacun veut ſe ſignaler au combat, on ſe heurte, on frappe, les pierres volent. Mais l'autre étranger ſans perdre courage, eſſuye l'écume qui ſortoit de la bouche de ſon ami ; il le couvre de ſes vêtemens : il obſerve & pare les coups, pour garantir celui qui fait l'unique objet de ſes tendres ſoins. Celui-ci revient à lui, ſe reléve, & à l'aſpect de cette nuée d'ennemis, il pouſſe des gémiſſemens ; nous ne ceſſions de les charger de toutes parts, ſans leur donner le loiſir de ſe reconnoître. Alors nous avons entendu une voix effroyable & ces terribles mots : » Cher Pylade, » nous mourrons ; mais pour mourir en » Héros, prends ton épée & ſuis-moi. » Dès que l'on a vû briller le fer entre les mains de ces deux Guerriers, les forêts ont été remplies de Bergers mis en fuite ; mais tandis que les uns fuyoient, les autres pourſuivoient les vainqueurs. Une grêle de pierres pleuvoit ſur eux. S'ils reculoient, on les épargnoit. Ce qui paroît incroyable, de tant de bras réunis

pour prendre ces malheureuses victimes, nul ne pouvoit en venir à bout. Nous n'avons même réussi qu'avec peine, & moins par la valeur que par la ruse. On les enveloppe enfin, on leur fait lâcher leurs épées. * Epuisés de forces, leurs genoux se dérobent sous eux. Ils tombent, nous les saisissons, nous les conduisons au Roi. Il les envisage, & les envoye sur le champ à la mort. Souhaitez, ô Princesse, bien des victimes pareilles. Leur sang vous vengera de la cruauté des Grecs, & de la sanglante aventure d'Aulide.

LE CHŒUR.

Berger, quelles merveilles vous m'avez racontées de ce Grec inconnu. C'est pour son malheur qu'il a paru dans ces terres fatales aux étrangers?

IPHIGÉNIE.

Il suffit, Berger; allez & m'amenez l'un & l'autre. J'aurai soin du reste.

SCENE II.

IPHIGÉNIE & LE CHŒUR.

IPHIGÉNIE.

Que dis-tu, triste Iphigénie? tendre

* Grec, *à coups de pierres.*

& ſenſible autrefois pour les malheureux Grecs qui tomboient entre tes mains, tu donnois des larmes à leur ſort, & tu demeures tranquille ! Déplorables Grecs, qui que vous ſoyez, n'imputez mon inſenſibilité qu'au ſonge cruel qui m'a peint Oreſte mort ; mais vous me trouverez barbare. Je l'avouerai, chères Compagnes, mon cœur eſt ulcéré. Le bonheur d'autrui bleſſe les malheureux, & nous voulons du mal aux autres par la ſeule raiſon que nous ſommes dans le malheur. Puiſſant Jupiter, que les vents & les vaiſſeaux conduits par votre main, n'aménent-ils en ces lieux les auteurs de mes maux, Hélene & Menelas, pour les ſacrifier à ma vengeance ! que je ſçaurois bien leur trouver une Aulide en ces climats ! les inhumains ! ils m'égorgerent comme une timide Geniſſe. J'étois la victime, un pere étoit le Prêtre. Puis-je oublier ces horreurs ! hélas, il m'en ſouvient toujours. * Combien de fois ai-je porté les mains au viſage de mon pere ! collée à ſes genoux que je tenois embraſſés, » O mon pere, lui diſois-je, à » quel affreux hymen m'avez-vous deſti» née ? une mere abuſée triomphe ; les

* Maniere de ſupplier, dont il eſt parlé dans la ſainte Ecriture.

Argiennes

» Argiennes charmées font éclatter leur » joie, elles invoquent l'hymenée dans » leurs chanſons; la Cour ne retentit » que du doux ſon de la flûte; & ce- » pendant je péris par vos mains! Cet » Achille tant promis, c'étoit donc Plu- » ton, & non pas le fils de Pelée. Par » quelle cruelle feinte m'avez-vous con- » duite ſur un char de triomphe à ce » ſanglant hymen? » Vains efforts, il fallut obéir. Vainement jettant de timides regards à travers mes voiles, je pris ce frere que je pleure; (triſte ſouvenir! il n'eſt plus:) je le pris entre mes bras... épouſe d'Achille & ſœur d'Oreſte, je portai la pudeur juſqu'à me refuſer aux embraſſemens d'un enfant qui étoit mon frere. Je différai mes tendres careſſes à mon retour. Inutiles projets?... cher Oreſte, ſi ta mort eſt certaine; parle, dis-moi qui l'a cauſée? eſt-ce * l'envie d'un pere? t'a-t-il ſacrifié comme moi à Diane? quelle affreuſe contradiction! cette Déeſſe écarte de ſes autels les prophanes dont les mains impures ſont

* Je traduis ainſi, en mettant un point interrogatif dans le texte, ſans quoi il me ſemble qu'il n'y auroit ni liaiſon, ni ſens. Les Commentateurs ne diſent rien de cet endroit, qui n'eſt pas des moins embarraſſans.

ſouillées d'un meurtre, que dis-je ? par l'attouchement d'un cadavre ou d'un enfant récemment ſorti du ſein de ſa mere : & je croirai qu'elle prend plaiſir à voir couler le ſang des victimes humaines ? non, la Déeſſe n'a point puiſé dans le ſein de Latone * une ſi aveugle inhumanité. Il n'eſt pas même croyable que le feſtin † horrible de Tantale ait pû plaire aux Dieux. Les ¶ Sauvages habitans de ces climats, parce qu'ils aiment le carnage, ont attribué à la Divinité leur barbare inclination. J'en juſtifie les Dieux, & je ne puis penſer qu'aucun d'eux ſoit capable d'un crime.

* Grec, *Epouſe de Jupiter.*

† Tantale, Roi de Phrygie, recevoit très-ſouvent les Dieux chez lui. Un jour, faute d'autres mêts, il s'aviſa de leur préſenter ſon fils même dans un feſtin. Cérès ſeule mangea l'épaule de l'enfant : on lui en ſubſtitua une d'yvoire en le reſſuſcitant : d'où vient que VIRGILE, *Georg. l.* 3. *v.* 7. l'appelle *Humeroque Pelops inſignis eburno.* Tantale s'étoit retiré dans le Peloponnèſe après avoir enlevé Ganyméde fils de Tros, Roi de Troye.

¶ Voilà un paſſage qui marque bien nettement que les Payens éclairés diſtinguoient leur Théologie d'avec les fables qui diviniſoient les crimes & les paſſions des hommes.



II. INTERMEDE.

LE CHŒUR.

O Cyanées, rochers qui joignez les mers que traversa jadis la frénétique * Io, quand elle passa d'Europe en Asie, quels sont, dites-moi, ces étrangers, qui, comme elle, ont eu l'audace de parcourir le Pont-Euxin ? d'où vient ont-ils quitté l'Eurotas couronné de joncs, & les rives sacrées de Dircé, pour aborder à ce rivage, où une Prêtresse teint de sang humain l'autel & les colonnes du Temple ? *STROPHE I.*

Portés par les vents, & plus encore par l'intérêt, le désir des richesses les a-t-il contraints de braver la fureur des flots sur un fragile vaisseau ? l'intérêt a ses douceurs, douceurs funestes aux mortels. Il est insatiable. Il les fait errer de mers en mers, & de villes en villes pour se charger d'un véritable poids. *ANTISTR. I.*

* Io, fille d'Inachus, fut aimée de Jupiter, qui la changea en Genisse, pour la dérober à la colère de Junon. Mais la Déesse rendit sa rivale furieuse, de sorte que celle-ci passa en Asie, après avoir long-tems erré.

Frivole & vaine passion ! outrée dans les uns elle devient fureur, modérée dans les autres on la nomme prudence.

STRO-PHE II. Comment ces étrangers ont-ils passé les deux isles qui semblent se réunir, & les écueils de * Phinée qui veille toujours à la perte des Nautonniers ? Par quel bonheur ont-ils parcouru les vastes plaines d'Amphitrite, où le chœur des Nereïdes anime par des chansons les vents qui voltigent autour des vaisseaux, & qui enflent les voiles ? Zephire & le vent du Midi ont favorisé leur course jusqu'à † l'isle célébre par les exercices d'Achille.

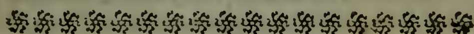
ANTI-STR. II. Ah, que ne peut un heureux hazard écarter ¶ Hélene de Troye, & l'amener

* Phinée, oncle & amant d'Androméde, laissa à Persée le soin de la délivrer du Monstre marin. Il voulut ensuite l'enlever, & Persée le changea en rocher.

† Le Grec ajoute, *féconde en oiseaux.* Achille s'exerçoit à la course dans cette isle nommée Achillée, ou Leuca, ou course d'Achille, vis-à-vis la Chersonèse Taurique. On l'appelloit encore l'isle des Héros, parce qu'on s'imaginoit que les Mânes des fameux Guerriers morts au siége de Troye s'y étoient retirés.

¶ Les femmes Grecques qui composent le

ſur nos rivages ſuivant les vœux d'Iphigénie ! que ne peut la fille de Leda, les cheveux épars & enſanglantés, expirer ſous la main de la Princeſſe, & payer par ſa mort les maux qu'elle lui a cauſés ! quelle agréable nouvelle à raconter aux Grecs, ſi quelqu'un d'eux venoit nous tirer d'eſclavage ! quelle joie, quel bonheur de nous trouver * comme en ſonge dans le ſein de notre patrie, pour jouir des chants d'allégreſſe dont tout retentiroit !



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, LE CHŒUR, LES DEUX GRECS enchaînés.

IPHIGÉNIE.

Voici qu'on améne les victimes char-

Chœur ignoroient, auſſi-bien qu'Iphigénie, le retour d'Hélene en ſon pays.

* BARNE's explique cet endroit en deux manieres. *Que ne pouvons-nous, ſuivant le ſonge d'Iphigénie, nous trouver en Gréce !* Ou bien : *Que ne pouvons-nous, même en ſonge, être tranſportées dans notre patrie.* Le ſens que j'ai préféré, eſt, ce me ſemble, plus naturel.

gées de chaînes. Taisez-vous, chères compagnes... Ce sont en effet les deux Grecs destinés au sacrifice. Ils s'approchent du Temple, & le Berger ne nous a point fait un faux rapport.

LE CHŒUR.

Princesse, puisque cette région vous a confié le soin d'initier les victimes, recevez celle-ci. Il faut céder à une coutume qui, respectable en ces lieux, paroît impie & exécrable aux Grecs.

IPHIGÉNIE.

Hé-bien, commençons; mes premiers soins sont dûs aux cérémonies de Diane. Qu'on délie d'abord ces étrangers. * Ils sont consacrés à la Déesse; les chaînes ne leur conviennent plus. (*à ses femmes*) † Vous autres, allez au Temple, &

* On délioit jusqu'aux criminels quand leur arrêt étoit prononcé, afin de leur donner la triste satisfaction de mourir libres.

† Il y a là une difficulté; car si Iphigénie ordonne à ses femmes d'aller au Temple, le Chœur disparoît dans cette Scène. On voit cependant par la suite que le Chœur a été témoin d'une partie au moins de cet entretien d'Iphigénie avec les deux Grecs. Il est naturel de croire qu'une partie des femmes va exécuter les ordres de la Prêtresse, tandis que l'autre reste sur le Théâtre, ou bien qu'Iphigénie adresse la parole à d'autres Ministres du Temple.

faites les préparatifs ordinaires... Mais vous, ô déplorables étrangers, dites-moi quels parens infortunés vous ont donné le jour? quelle sœur, si vous en avez, sera privée de tels freres? hélas! vous ignoriez votre sort. Car qui connoît les desseins des Dieux? notre destin nous est caché. La fortune en fait un mystère impénétrable. Parlez donc, ô étrangers: d'où venez-vous? quelles mers avez-vous parcourues pour arriver en ces lieux? éloignés de votre patrie, hélas, que votre absence sera longue! vous l'avez quittée pour ne la plus revoir.

ORESTE.

Quel intérêt prenez-vous à nos maux, ô femme, qui que vous soyez? pourquoi plaindre notre destinée? voulez-vous nous attendrir? mais est-on sage de prétendre vaincre par d'inutiles pleurs la crainte d'une mort prochaine & inévitable? l'est-on de pleurer le destin de ceux qu'on voit périr, sans espoir de les sauver? n'est-ce pas redoubler leurs maux? croyez-moi, nous n'en mourrons pas moins. Laissons aller le cours de la fortune. Cessez de nous plaindre. Nous sçavons trop les usages de ce pays, & le sort qui nous y attend.

IPHIGÉNIE.

Qui de vous se nomme Pylade ? voilà d'abord ce que je veux sçavoir.

ORESTE.

Le voici... (*en montrant son ami*) Mais quel plaisir cela vous peut-il faire ?

IPHIGÉNIE.

De quelle ville Grecque est-il Citoyen ?

ORESTE.

Mais, Madame, encore une fois, d'où naît cette curiosité ? que vous servira de le sçavoir ?

IPHIGÉNIE.

La même mere vous a-t-elle donné le jour ?

ORESTE.

L'amitié, non le sang, nous rend freres.

IPHIGÉNIE *à Oreste.*

Mais vous, quel nom avez-vous reçû de l'auteur de vos jours ?

ORESTE.

Je suis malheureux : voilà le nom qui me convient.

IPHIGÉNIE.

C'est un effet de la fortune ennemie : mais ce n'est pas ce que je demande.

ORESTE.

Madame, laissez-nous mourir inconnus ; nous en mourrons moins misérables.

IPHIGÉNIE.

Généreux étranger, d'où avez-vous puisé des sentimens si héroïques ?

ORESTE.

* On veut mon sang, je le livre. Laissez-moi le secret de mon nom, qui vous est inutile.

IPHIGÉNIE.

Et vous refuserez de nommer au moins la ville où vous avez pris naissance ?

ORESTE.

Que servira de nommer le lieu de ma naissance ? je touche à mon dernier moment.

IPHIGÉNIE.

Quoi donc ? qui vous empêche de m'accorder cette grace ?

ORESTE.

Hé-bien, vous le voulez, le Royaume d'Argos est ma patrie. †

* Le texte porte : *Vous immolerez mon corps, & non pas mon nom.* Il y a dans le Grec, entre *σῶμα corpus*, & *ὄνομα nomen*, un rapport qu'on ne peut exprimer en François.

† Oreste dit dans ce vers qu'Argos est sa patrie, & un moment après qu'il est de Mycènes. Cela s'accorde en ce que Argos est en même tems le nom de la Capitale, & du Royaume d'Agamemnon. Quant à Mycènes, c'est la ville où nâquit Oreste.

IPHIGÉNIE.

O Dieux ! dites-vous vrai ?

ORESTE.

Oui, Madame, & Mycènes m'a vû naître. O ville autrefois fortunée !

IPHIGÉNIE.

Comment donc avez-vous quitté votre Patrie ? eſt-ce par l'exil ?

ORESTE.

Par un exil involontaire en quelque ſorte, & toutefois volontaire.

IPHIGÉNIE.

Achevez, ô étranger, de m'inſtruire ſur ce que je veux apprendre de vous.

ORESTE.

Je le ferai en peu de mots, Madame, & d'une maniere conforme à ma fortune.

IPHIGÉNIE.

Votre arrivée d'Argos m'eſt plus précieuſe que vous ne penſez.

ORESTE.

Vous pouvez vous en réjouir. N'exigez pas de moi les mêmes ſentimens.

IPHIGÉNIE.

Troye, cette ville ſi célébre dans l'Univers, vous eſt ſans doute connue.

ORESTE.

Plût aux Dieux ne l'avoir jamais connue ! que n'eſt-elle moins qu'un ſonge pour moi !

IPHIGÉNIE.

Si j'en crois la renommée, cette ſuperbe ville a été renverſée par les armes.

ORESTE.

La Renommée ne vous a point abuſée.

IPHIGÉNIE.

Hélene eſt-elle retournée avec Menelas ?

ORESTE.

Ah ! que ſon funeſte retour a coûté de maux à * quelqu'un des miens !

IPHIGÉNIE *à part.*

Elle ne m'a pas moins cauſé de malheurs ! où donc eſt cette Princeſſe ?

ORESTE.

A Sparte avec ſon époux.

IPHIGÉNIE.

O Hélene, ô nom exécrable pour toute la Gréce... (*à part*) & pour moi !

ORESTE.

Dites pour moi, Madame ; je ſçai ce que m'a coûté ſon fatal hymen.

IPHIGÉNIE.

Le retour des Grecs eſt-il véritable, comme le publie la Renommée ?

* Oreſte parle de lui-même à mots couverts. Il n'oſe ſe faire connoître à cauſe de ſon parricide. Iphigénie de ſon côté ne ſe découvre point ; & cet *incognito* rend la piéce fort intéreſſante.

ORESTE.

Mais, Madame, pourquoi, je vous prie, cet amas & ce détail de questions?

IPHIGÉNIE.

J'ai mes raisons pour tirer de vous ce récit avant votre trépas.

ORESTE.

Continuez, puisqu'il vous plaît ainsi. Je suis prêt à vous satisfaire.

IPHIGÉNIE.

Le Devin Calchas est-il revenu de Troye?

ORESTE.

Le bruit de sa mort s'est répandu chez les Argiens.

IPHIGÉNIE.

O équitable Déesse!... Et le fils de Laërte * vit-il?

ORESTE.

Il vit: au moins on le croit, mais il n'est pas encore retourné à Ithaque.

IPHIGÉNIE.

Ah puisse-t-il périr, & ne revoir jamais sa patrie!

ORESTE.

Son sort est assez triste; ne lui souhaitez rien de plus.

* Ulysse.

IPHIGÉNIE.

Mais le fils de Thétis... Achille respire-t-il encore ?

ORESTE.

Il eſt mort. Vainement ſon hymen fut préparé en Aulide.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! ce ne fut qu'une feinte. On peut en croire ceux qui l'apprirent à leurs dépens.

ORESTE.

Mais encore une fois, Madame, que dois-je penſer d'une perſonne ſi bien inſtruite des affaires de la Gréce !

IPHIGÉNIE.

Apprenez enfin... que je ſuis Grecque. J'ai été enlevée à la fleur de l'âge.

ORESTE.

Pardonnez, votre curioſité ceſſe de me ſurprendre.

IPHIGÉNIE.

Qu'eſt devenu ce Général fortuné ?... ce....

ORESTE.

Qui, Madame : car, hélas, celui qui m'eſt connu ne ſçauroit être appellé heureux.

IPHIGÉNIE.

J'entends Agamemnon, fils, diſoit-on, d'Atrée.

ORESTE.

J'ignore tout ceci. Madame, au nom des Dieux, ne m'interrogez pas ſur ce point.

IPHIGÉNIE.

Ah plûtôt, au nom des Dieux, parlez pour calmer mes douleurs.

ORESTE.

Déplorable Prince! il a ceſſé de vivre; & il a perdu quelqu'un après lui.

IPHIGÉNIE.

Il eſt mort! ah, malheureuſe!... Mais de quelle maniere? pourſuivez.

ORESTE.

D'où vient ce ſoupir échappé? quel intérêt prenez-vous à ce Prince.

IPHIGÉNIE.

Je plains ſon ancienne fortune.

ORESTE.

Son ſort eſt en effet déplorable. Une épouſe l'a cruellement égorgé.

IPHIGÉNIE.

Ah, femme barbare! Prince infortuné!

ORESTE.

Ceſſez, Madame, d'en demander davantage. J'ai tout dit.

IPHIGÉNIE.

Un mot, & je ſuis ſatisfaite. L'épouſe de ce Roi voit-elle encore le jour?

ORESTE.

Elle n'eſt plus. Son fils, ſon propre fils, lui a ravi la lumiere.

IPHIGÉNIE *à part.*

Quelle confuſion dans la maiſon d'Atrée ! & ce fils a-t-il commis volontairement cet attentat ?

ORESTE.

Il l'a fait à deſſein. Il a vengé ſon pere.

IPHIGÉNIE.

Ciel ! quel crime ! mais quelle équité !

ORESTE.

Tout innocent qu'il eſt, il a les Dieux pour ennemis.

IPHIGÉNIE.

Reſte-t-il à Mycènes quelqu'autre rejetton de l'infortuné Roi ?

ORESTE.

Il ne reſte qu'Electre.

IPHIGÉNIE.

Mais quoi ? ne ſçait-on rien de ſa ſœur immolée en Aulide ?

ORESTE.

Rien, ſi ce n'eſt qu'elle ne jouit plus de la lumiere du ſoleil.

IPHIGÉNIE.

Je la plains, auſſi bien que ſon pere, qui devint ſon bourreau.

ORESTE.

Il l'a payé chèrement. Une mere a vengé sa fille.

IPHIGÉNIE.

Mais le fils du Roi mort est-il dans Argos ?

ORESTE.

Il vit. Où ? on l'ignore. Fugitif, il est par-tout & en nul endroit.

IPHIGÉNIE.

Il vit, c'en est assez. (*à part*) Disparoissez, songes vains, qui m'aviez abusée, vous n'êtes qu'illusion. Et vous, * Génies, qu'on appelle sçavans, votre science n'est pas moins vaine que les songes. Je le vois, l'erreur est le partage des Dieux aussi bien que des foibles hommes. Ne falloit-il point, à en croire ces Oracles trompeurs, que le fils d'Agamemnon pérît encore pour les justifier !

LE CHŒUR.

Hélas ! qui nous apprendra aussi la destinée de nos parens ? vivent-ils ? sont-ils privés du jour ?

IPHIGÉNIE.

Ecoutez, ô étrangers, l'entretien que nous venons d'avoir pourra vous être de quelque utilité. J'attends pour vous &

* Les Anciens croyoient aux génies des Cabalistes.

pour moi un ſuccès heureux de mon deſſein, ſi vous l'approuvez tous. *(à Oreſte)* C'eſt à vous de répondre, vous que j'ai interrogé juſqu'à préſent. Je vous donne la vie. Voulez-vous à ce prix retourner à Argos, & porter au peu d'amis qui me reſtent en ce pays, une lettre qu'un captif touché de compaſſion a écrite en mon nom. Victime des ſévères loix de Diane, il ignoroit que ma main meurtriere dût payer ce ſervice de la mort. Hélas ! je n'ai trouvé juſqu'à ce jour aucun Grec qui ait pû retourner dans l'Argolide, & rendre cette lettre à la perſonne du monde qui m'eſt la plus chère. Pour vous qui paroiſſez entrer dans mes intérêts, qui connoiſſez Mycènes, & ceux que je chéris, partez : en récompenſe de ce léger ſervice, je vous dérobe au trépas. Quant à cet étranger, *(montrant Pylade)* puiſque nos Loix l'ordonnent, qu'il meure pour tous les deux.

ORESTE.

Non, Madame, il ne mourra pas. J'approuve tout hors ce point. Il me ſeroit trop dur de le voir périr. C'eſt moi qui l'embarquai ſur cet Océan de malheurs. Sa trop conſtante amitié l'a contraint de ſuivre un Pilote aveugle. Eſt-il juſte que je le perde pour vous ſervir, & que je

me ſauve à ce prix ? Faites mieux, Madame, chargez-le de votre meſſage pour Argos, & abandonnez-moi à qui voudra me donner la mort. C'eſt une lâcheté de procurer ſon ſalut aux dépens d'un ami qu'on aſſocie à ſes calamités. Tel eſt mon ami, & il m'eſt plus précieux que moi-même.

IPHIGÉNIE.

O générosité non-pareille ! oh que la ſource d'où vous avez puiſé de ſi nobles ſentimens eſt illuſtre ! plût aux Dieux que le ſeul reſte de ma famille vous reſſemblât ! car ſçachez que j'ai un frere, malheureuſe ſeulement de ne pas le voir. Mais puiſque vous le ſouhaitez ainſi, j'y conſens, envoyons votre ami, contentez votre ardeur, & mourez.

ORESTE.

Qui me ſacrifiera ? qui ſera ce cruel office ?

IPHIGÉNIE.

Moi. Prêtreſſe de Diane, tel eſt mon emploi.

ORESTE.

Ah, Madame, l'horrible & l'indigne emploi pour une perſonne telle que vous !

IPHIGÉNIE.

Triſte néceſſité ! il le faut.

ORESTE.

Quoi ! une femme plonger le poignard dans le ſein des hommes !

IPHIGÉNIE.

Non, mon devoir eſt de répandre l'eau luſtrale ſur la tête des victimes.

ORESTE.

Mais puis-je demander qui ſera le ſacrificateur ?

IPHIGÉNIE.

Ceux qu'on charge de ce ſoin ſont dans ce Temple.

ORESTE.

* Quel tombeau me deſtine-t-on ?

IPHIGÉNIE.

Le feu ſacré, & une Grotte pour vos cendres.

ORESTE.

Ah, ſi du moins ma ſœur me rendoit les derniers devoirs !

* Rien de plus intéreſſant chez les Anciens que la ſépulture. Il n'eſt pas beſoin d'alléguer quantité de paſſages pour le prouver. Un homme étoit cenſé malheureux s'il ne rendoit pas les derniers ſoupirs dans les bras de ſes proches, & s'il mouroit hors de ſa patrie. Iphigénie, pour conſoler Oreſte ſur ce point, s'offre à lui rendre les devoirs ſuprêmes, & à lui tenir lieu de ſœur ; ce qui, ſuivant les uſages anciens, rend plus piquant le plaiſir du Spectateur, qui ſçait qu'Iphigénie eſt en effet ſœur d'Oreſte.

IPHIGÉNIE.

Vains ſouhaits ! ô étranger, qui que vous ſoyez, votre ſœur eſt bien loin de ces rivages barbares. Mais puiſque vous êtes Grecs, je vous tiendrai lieu de ſœur. Attentive à ce triſte office, j'ornerai de mes mains votre tombeau, je jetterai ſur votre bucher les gâteaux funébres, j'y verſerai les libations de miel... Comptez que je ne ſuis point votre ennemie. Mes lettres ſont dans le Temple. Je reviens. Gardes, qu'on laiſſe ces Captifs ſans chaînes. (*à part*) Enfin je puis donc écrire à un frere tendrement aimé ! ce meſſage ſi peu eſpéré lui apprendra du moins que je vis, & le comblera de la plus douce joie.

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR *en ſe retirant* (*à Oreſte.*)

Que je vous plains, généreux étranger, qui êtes deſtiné à voir couler ſur vous les goutes ſanglantes des luſtrations ?

ORESTE.

Non, non, croyez-moi, je ne ſuis point à plaindre. Recevez mes remercimens & mes adieux.

LE CHŒUR *à Pylade.*

Pour vous qui devez retourner en votre patrie, nous vous félicitons de votre bonheur.

PYLADE.

Ah! eſt-ce un bonheur pour un ami qui perd ce qu'il a de plus cher au monde.

LE CHŒUR *en ſe retirant.*

Cruels ſacrifices, que vous êtes terribles aux étrangers! Qui des deux doit mourir! L'amitié, je le vois, rend la choſe encore indéciſe.

SCENE III.

Qui tient lieu d'Intermède.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Cher Pylade, au nom des Dieux, dis-moi, ſens-tu dans ton cœur les mouvemens dont je ſuis agité?

PYLADE.

Quoi, Seigneur? je ne puis répondre, ſi vous ne vous expliquez.

ORESTE.

Quelle eſt cette Prêtreſſe de Diane? quelle ardeur à s'inſtruire des malheurs de Troye, du retour des Grecs, du

Devin Calchas, & d'Achille! Avez-vous remarqué comme elle a plaint Agamemnon? avec quelle curiosité elle s'est informée de son épouse & de ses enfans? n'en doutons point, Argos est sa patrie. Quel autre intérêt l'engageroit d'écrire en ce pays? par quelle autre vûe s'intéresseroit-elle aux affaires d'Argos comme aux siennes propres?

PYLADE.

Vous m'avez prévenu. Vos paroles expriment mes pensées, si ce n'est peut-être que tous les yeux sont attachés sur les fortunes des Princes, & que personne n'ignore leurs malheurs. Mais, Seigneur,* elle a dit une autre parole....

* Cette parole est, comme on voit, l'arrêt de mort qu'Iphigénie a prononcé contre Oreste, qui l'a ainsi voulu. Ici commence cet admirable combat d'amitié dont parle OVIDE au troisiéme *de Ponto.*

Ire jubet Pylades charum moriturus Orestem;
Hic negat; inque vicem pugnat uterque mori.
Extitit hoc unum quod non convenerit illis:
Cætera pars concors & sine lite fuit.

» Pylade déterminé à mourir, veut faire » partir son cher Oreste. Oreste le refuse; & » chacun se dispute le trépas. Ce fut leur uni» que sujet de discorde. En tout le reste ils » étoient unis de sentimens.

ORESTE.

Faites m'en part : nous l'éclaircirons de concert.

PYLADE.

Ah cher Orefte, je rougis de voir le jour, fi vous périffez. Avec vous j'ai traverfé les mers, avec vous je cefferai de vivre. De quel front oferois-je paroître à Argos * & en † Phocide ? on me reprocheroit, (vous connoiffez les hommes) d'être revenu fans vous, & de vous avoir trahi. Que fçai-je ? peut-être oferoit-on m'imputer de vous avoir donné la mort, d'avoir profité de la ruine de votre maifon pour ravir votre Sceptre, & envahir votre héritage fous le nom de mon époufe votre fœur. O Dieux ! quelle ignominie ! quel affront ! Non, Orefte, non, je ne puis vous furvivre. Expirant, immolé avec mon ami, je mêlerai mes cendres aux fiennes. Mon amitié, ma gloire, tout l'exige.

ORESTE.

Cher Pylade, foyez plus équitable. Laiffez-moi fubir feul un fupplice qui n'eft dû qu'à moi. Capable de fouffrir une fois le trépas, je me fens trop foible pour une double mort. N'alléguez

* Patrie d'Orefte.
† Patrie de Pylade.

point l'affront que vous craignez. Il retomberoit bien plûtôt ſur moi, ſi j'étois aſſez lâche pour ſacrifier un ami qui m'a tout ſacrifié. Pour ce qui me touche, croyez-moi, Pylade, perſécuté par les Dieux, comme je le ſuis, il m'eſt avantageux de mourir. C'eſt à vous de vivre, vous dont la maiſon eſt pure & fortunée, tandis que la mienne eſt malheureuſe & coupable. Vivez donc avec * Electre ma ſœur. Vous l'avez reçûe de mes mains; mon nom revivra dans vos enfans, & ma race ne ſera pas entierement éteinte. Adieu, cher Pylade, jouis de la vie & de la couronne que je te laiſſe. L'unique faveur que je te demande en mourant, c'eſt qu'à ton retour tu dreſſes un tombeau qui perpétue ma mémoire. Que ma ſœur l'arroſe de ſes larmes, & le parſéme de ſes cheveux. Raconte-lui comment la main d'une Prêtreſſe d'Argos m'a ravi le jour au pied des Autels. Je te recommande une ſœur. Fidéle à mon alliance & à ma maiſon, dont tu deviens le ſoutien, n'abandonne pas Electre. Adieu, le plus chéri & le plus conſtant de tous les amis.

* Pylade avoit épouſé Electre, comme on l'a vû dans l'*Electre* de SOPHOCLE.

amis. * Elevé avec moi dès l'enfance, aſſocié à mes plaiſirs, † que la pitié de mes maux t'a coûté de travaux & de peines! Apollon nous avoit abuſés. Confus de ſes prédictions frivoles, nous voici par ſon cruel artifice écartés de notre patrie. Je me livrai à ſa conduite, tu le ſçais: par ſes barbares conſeils je devins parricide... Les Dieux m'en puniſſent, & je meurs à mon tour!

PYLADE ¶ (*après avoir rêvé un moment.*)

Hé-bien, Oreſte, il faut vous obéir; vous le voulez, vous aurez un tombeau, fidéle époux, je n'abandonnerai jamais Electre; & Oreſte mort retrouvera dans Pylade un plus ardent ami que durant ſa vie. Mais que dis-je, Seigneur? nous n'en ſommes pas réduits à cette cruelle extrémité. Prêt de tomber dans l'abyſme, en vous perdant, l'Oracle ne m'y a point encore précipité. Croyez-moi, les calamités arrivées à leur comble, enfantent ſouvent d'étonnantes révolutions.

* Electre envoya Oreſte âgé d'onze ans chez Strophius. Il y fut élevé avec Pylade.

† Grec, *de la chaſſe.*

¶ Il feint de ſe rendre, de peur de chagriner ſon ami. Mais il ne ſe rend pas pour cela. Il compte ſur quelque heureux dénouement, qui tirera l'un & l'autre de cet embarras.

ORESTE.

N'en parlez plus, c'en eſt fait. Les Oracles d'Apollon me ſont inutiles. Vous le voyez. La Prêtreſſe ſort du Temple pour m'immoler.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, LE CHŒUR.

IPHIGÉNIE *au Chœur.*

Retirez-vous, chères Compagnes, allez dans le Temple préparer les choſes néceſſaires aux ſacrificateurs.

SCENE II.

Les mêmes hors le Chœur.

IPHIGÉNIE.

Voici, ô étrangers, les lettres que je deſtine pour Argos. Mais écoutez mes craintes & mes demandes. Humble dans le malheur, on s'oublie quand on en eſt ſorti. Qui m'aſſurera que celui de vous que je chargerai de ce meſſage ne le négligera pas, quand il ſe verra écarté de ce rivage dangereux ?

ORESTE.

Quels ſoupçons, Madame! ah, raſſurez-vous. Parlez, quel garant faut-il vous donner?

IPHIGÉNIE.

Un ſerment de rendre ces lettres aux amis à qui je les deſtine.

ORESTE.

Vous engagerez-vous par un ſerment mutuel?

IPHIGÉNIE.

A quoi voulez-vous que je m'engage?

ORESTE.

A dérober Pylade au trépas, à le renvoyer.

IPHIGÉNIE.

Hé comment pourroit-il autrement accomplir mes ſouhaits?

ORESTE.

Mais le Tyran accordera-t-il cette faveur?

IPHIGÉNIE.

Je l'obtiendrai. Je ferai moi-même embarquer votre ami.

ORESTE.

Il ſuffit. (*à Pylade*) Jurez le premier: Qu'un ſerment le plus ſaint ſoit le gage de votre parole.

PYLADE *d'un air embarraſſé.*

Je rendrai....

IPHIGÉNIE.

Dites que vous rendrez cet écrit à mes amis.

PYLADE.

Oui, je rendrai cet écrit à vos amis.

IPHIGÉNIE.

Et moi je vous renverrai ſain & ſauf des iſles Cyanées.

ORESTE.

Qui des Dieux atteſtez-vous, Madame?

IPHIGÉNIE.

Diane dont je ſuis la Prêtreſſe.

PYLADE.

Et moi je prends à témoin Jupiter même, le maître des Dieux.

IPHIGÉNIE.

Mais, ſi vous me trahiſſez, quel ſera le prix de votre infidélité?

PYLADE.

Puiſſai-je ne retourner jamais en ma patrie! & vous, Madame?

IPHIGÉNIE.

Puiſſai-je ne revoir jamais Argos!

PYLADE.

Un article nous eſt échappé.

IPHIGÉNIE.

Hé-bien, s'il eſt néceſſaire, réitérons le ſerment.

PYLADE.

Non, je n'exige qu'une condition. Si

le vaisseau s'engloutit par la tempête, si vos lettres avec ma fortune périssent dans le naufrage : en un mot, si je me sauve seul, délivrez-moi du fardeau imposé.

IPHIGÉNIE.

Faisons mieux. Pour suppléer à mes lettres, je vous en dirai la teneur. C'est le parti le plus assuré. Si vous les sauvez, elles diront ce que je souhaite. Si la mer vous les enléve en vous sauvant, vous conserverez le dépôt des paroles que je vous aurai confiées.

PYLADE.

J'admire votre prudence ; par-là vous mettez à couvert l'honneur des Dieux & ma piété. Songez donc, Madame, à me déclarer à qui je dois remettre cet écrit, ou raconter vos paroles.

IPHIGNIE.

Dites à Oreste fils d'Agamemnon... (*elle lit*) *Celle qui vous écrit est cette Princesse immolée en Aulide, cette Iphigénie qui vit encore, quoiqu'elle ne vive plus pour vous...*

ORESTE.

Iphigénie ! ô Ciel ! victime du trépas comment a-t-elle pû revivre ? où est-elle donc, Madame ?

IPHIGÉNIE.

Vous la voyez, c'est moi. Ne m'inter-

rompez point. (*elle continue de lire*) *Ramenez-moi en Argos, ô mon frere; délivrez-moi, avant que je meure, de cette terre barbare, & du fatal honneur de sacrifier à Diane les Grecs qui abordent en ces climats....*

ORESTE *bas.*

Ah Pylade, où sommes-nous?

IPHIGÉNIE *continue de lire.*

Encore une fois, ramenez Iphigénie où elle deviendra la furie de votre maison: Oui, Oreste... (*à Pylade.*) Je répéte ce nom afin que vous ne l'oubliez pas.

PYLADE.

O Dieux!

IPHIGÉNIE.

D'où vient cette surprise? pourquoi appeller les Dieux au sujet de mes intérêts? qu'avez-vous?

PYLADE *en rassurant son air.*

Rien, Madame: poursuivez. Mon esprit étoit distrait. Peut-être en osant vous interroger à mon tour, parviendrai-je à découvrir des choses incroyables.

IPHIGÉNIE *sans lire.*

Dites à Oreste, que Diane mit en ma place une Biche, que mon pere immola croyant me plonger le poignard dans le sein, & que la Déesse m'enleva dans ces climats. Telle est ma lettre. Vous sçavez mon secret.

PYLADE.

Qu'il m'eſt doux de pouvoir dégager ſans peine le ſerment dont vous m'avez ſi heureuſement lié ! oui, Madame, vous ſerez bientôt ſervie. Comptez ſur la plus prompte obéiſſance. (*à Oreſte*) Recevez, Oreſte, la lettre de votre ſœur.

ORESTE.

Je la reçois. Qu'eſt-il beſoin de l'ouvrir? préſent aux yeux d'Iphigénie je goûte un plaiſir plus réel. O ma ſœur, ma chère Iphigénie, eſt-ce vous que j'embraſſe! frappé d'un événement ſi peu attendu vous ne répondez point, & j'ai peine à en croire mes yeux.... Oui, c'eſt vous! ô prodige inoüi!.. Pardonnez les tranſports d'une ſi légitime joie...*

* » La plus belle de toutes les reconnoiſſan- » ces eſt celle qui naît des incidens mêmes, » & qui produit une très-grande ſurpriſe par » des moyens vraiſemblables, comme dans » l'Oedipe de SOPHOCLE & dans l'Iphigénie » d'EURIPIDE. Car il eſt très vraiſemblable & » très-naturel qu'Oedipe ſoit curieux, & qu'I- » phigénie écrive une lettre à Oreſte, &c. » ARIST. *Poët. c.* 17.

Ce Philoſophe diſtingue quatre eſpéces de reconnoiſſances; l'une par les marques ſenſibles, comme la cicatrice d'Ulyſſe; une autre par des ſignes arbitraires; une troiſiéme par le raiſonnement, & une quatriéme par la mémoire. Celle-ci mérite d'avoir ici ſa pla-

SCENE III.

Les mêmes, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Que faites-vous, ô étranger? comment osez-vous porter vos mains profanes sur les voiles sacrés d'une Prêtresse?

ce, à cause des deux exemples qa'il rapporte; & dont on peut se servir heureusement. » Elle » se fait par la mémoire lorsqu'un objet ré» veille en nous quelque souvenir qui produit » la reconnoissance, comme dans les Cypria» ques de Dicaiogene, où celui qui voit un » tableau se met à pleurer, & ses pleurs le » font reconnoître; ou comme chez Alcinoüs, » Ulysse entendant un joueur de harpe, & se » souvenant de ses travaux passés ne pût rete» nir ses larmes, & fut reconnu. » Voyez en» core le chap. 15. où ARISTOTE loue extrêmement la reconnoissance d'Iphigénie.

» Soit qu'un Poëte travaille sur un sujet déja » connu, ou qu'il en invente un nouveau, » il faut qu'il en dresse la Fable en général » avant qu'il pense à l'épisodier & à l'étendre » par ses circonstances. De cette maniere il » met tout son sujet dans un seul point de » vûe. Par exemple, voici le sujet d'Iphigénie » mis comme je l'entends. *Une jeune Princesse* » *est mise sur un autel pour y être sacrifiée;* » *elle disparoît tout d'un coup aux yeux des sa*» *crificateurs, & est portée dans un autre pays,* » *où la coutume est de sacrifier les étrangers à* » *la Déesse qui y préside. On l'établit Prêtresse*

ORESTE.

Pourquoi vous refusez-vous à mes embrassemens ? songez, Iphigénie, que vous êtes ma sœur, fille d'Agamemnon mon pere. Songez que vous voyez ce frere, cet Oreste que vous croyiez ne revoir jamais.

IPHIGÉNIE.

Moi votre sœur ! vous mon frere ! ah! cessez de le prétendre. Il est dans l'Argolide à Nauplie. *

ORESTE.

Cruelle, je ne suis donc plus votre frere?

IPHIGÉNIE.

Etes-vous fils de Clytemnestre ?

» *du Temple. Quelques années après le frere de* » *cette Princesse arrive dans ce même lieu.* Pourquoi y vient-il? *pour obéir à un Oracle.* » Pourquoi cet Oracle ? cela est hors de la » Fable générale & universelle. Qu'y vient-il » faire? cela est hors du sujet: *Il n'est pas plûtôt arrivé qu'il est pris. Le voilà sur le point* » *d'être sacrifié.* Mais la reconnoissance se fait » en ce moment, ou de la maniere qu'EURIPIDE l'a imaginée, ou selon la vraisemblance que *Polyides* a très-bien gardée en faisant » dire par ce Prince : *Ce n'est donc pas assez* » *que ma sœur ait été sacrifiée, il faut que je* » *le sois aussi.* Et c'est ce qui le sauve. » ARIST. *Poët. ch.* 18.

* Nauplie, ville du Royaume d'Argos, ainsi appellée parce qu'elle étoit un Port, παρὰ τὸ ναυσὶ προσπλεῖσθαι.

ORESTE.

Oui, & iſſu de Pelops.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous !... Quel garant pouvez-vous m'en donner ?

ORESTE.

Le voici. Ecoutez un ſecret qui vous touche.

IPHIGÉNIE.

Quoi ? parlez.

ORESTE.

Répondez-moi d'abord. Sçavez-vous,* Iphigénie, la diſcorde de Thyeſte & d'Atrée ?

IPHIGÉNIE.

La Renommée me l'a appriſe. Ce fut au ſujet de la Toiſon d'or.

ORESTE.

Souvenez-vous d'une broderie que vous avez tiſſue. Elle repréſentoit cette hiſtoire.

IPHIGÉNIE.

Cher étranger... (*à part.*) Mon cœur brûle de ſe rendre.

* Le texte porte, Electre. Sans entrer dans toutes les raiſons des Commentateurs, il ſuffit de convenir avec BARNE's que c'eſt une erreur des Copiſtes ; on a fait paſſer Ἠλέκτρα, au lieu de Ἰφιγένη, qui s'accorde auſſi avec la meſure du vers.

ORESTE.

Et cet image du Soleil éclipsé...

IPHIGÉNIE.

Je l'avoue; c'est encore un ouvrage de mes mains.

ORESTE.

Et l'eau lustrale qu'une mere répandit sur vous en Aulide...

IPHIGÉNIE.

Je ne le sçai que trop. Tel fut mon fatal hymen.

ORESTE.

D'où vient envoyâtes-vous alors votre chevelure à Clytemnestre?

IPHIGÉNIE.

Pour être répandue sur mon tombeau.

ORESTE.

Voici un garant encore plus certain. Vous connoissez cette pique célébre dont Pelops tua Oenomaüs, pour conquérir Hippodamie à Pise. Je l'ai vûe dans votre appartement.

IPHIGÉNIE.

C'en est trop. O cher Oreste, car de quel autre nom ma tendresse peut-elle vous appeller? oui, vous êtes ce que j'ai de plus cher... Je vous revois donc, Oreste, vous mon unique frere, vous dans ces climats loin d'Argos! Ah mon frere...

ORESTE.

Et moi, je revois une sœur qu'on croit dans la région soûterraine des morts!... Les larmes mêlées de joie remplissent, malgré nous, vos yeux & les miens.

IPHIGÉNIE.

Je le laissai, il m'en souvient, sortant du sein de celle qui l'avoit allaité. A peine connoissoit-il encore la maison paternelle. O Ciel! ô plus heureux frere que je ne puis l'exprimer... Cher Oreste, que vous dirai-je! cet événement est au-dessus de mes expressions, au-dessus du prodige.

ORESTE.

Réunis l'un à l'autre, rien désormais ne pourra troubler notre bonheur.

IPHIGÉNIE *au Chœur.*

Chères amies, ô vous qui prenez part à mes diverses fortunes, une joie pure & inespérée s'empare de mes sens, je l'avoue: mais hélas, que j'ai sujet de craindre qu'elle ne s'échappe comme un vain fantôme. O Argos, ô Mycènes, ô chère patrie, que ne vous dois-je pas pour un tel frere! vous l'avez fait naître, vous l'avez élevé dans votre sein. C'est votre gloire & mon appui.

ORESTE.

Heureux par le sort de notre naissan-

ce, hélas, Iphigénie, nous ne sommes rien moins, si nous jettons les yeux sur nos déplorables jours.

IPHIGÉNIE.

Je l'ai bien éprouvé quand mon infortuné pere me plongea le couteau sacré dans le sein.

ORESTE.

Ah quel souvenir me rappellez-vous? je crois encore à peine vous revoir.

IPHIGÉNIE.

Privée de l'hymen d'Achille, on me livre à des loups furieux. Ah, mon frere, les larmes, les gémissemens, & le deuil environnoient l'Autel.

ORESTE.

Trop cruelle cérémonie!

IPHIGÉNIE.

Que j'ai pleuré l'effort d'Agamemnon! Pere barbare, pere inhumin, avouons-le, il ne m'a point traitée en fille.

ORESTE.

Quel enchaînement de calamités! qu'auroit-ce été, Iphigénie, si pour surcroît vos sanglantes mains, poussées par quelque noire Divinité, avoient égorgé un frere?

IPHIGÉNIE.

Ah je me reproche, cher Oreste, cet

horrible attentat. Hélas, vous l'avez à peine évité. Attentat impie ! Oreſte immolé par une ſœur ! j'en frémis. Mais quelle ſera la fin de tant de maux ! quel heureux deſtin nous en tirera ! quel moyen trouverons-nous pour arracher un frere à ces climats, à la mort, pour le renvoyer à Argos, pour ne pas faire couler ſon ſang ſur les autels ! C'eſt à vous, Oreſte, à ſonger comment vous échapperez au péril qui vous menace ; ſi à travers mille dangers vous fuirez par terre plûtôt que par mer, ſi vous percerez tant de régions ſauvages, & tant de pays affreux. Car comment fuir entre les Cyanées ! la route eſt longue & pénible. Ciel ! que je ſuis malheureuſe ! qui lévera tant d'obſtacles ? Quel Dieu, quel mortel, quel heureux hazard nous applanira la route, & finira nos malheurs ?

LE CHŒUR.

Témoin de tant de merveilles ineffables, & charmée de ce que j'ai entendu, je l'avoue, Oreſte, les embraſſemens des amis qui ſe retrouvent ſont légitimes. Laiſſons les pleurs. Il s'agit de ſauver nos jours. Songez aux moyens de quitter ces rivages barbares. C'eſt au ſage de ſaiſir l'occaſion ; ſon unique plaiſir

doit être le ſoin de ſortir des mains de la fortune.

ORESTE.

Oui, la fortune elle-même nous aidera. Pour peu qu'elle nous ſoit favorable, j'eſpère tout d'elle. La Déeſſe n'eſt-elle pas plus puiſſante que les foibles mortels ?

IPHIGÉNIE.

Inſtruite de tout ce qui touche mes proches, il ne me reſte qu'à ſçavoir la deſtinée d'Electre. Daignez m'en informer. Rien pour moi n'eſt plus intéreſſant.

ORESTE.

Electre eſt heureuſe. Elle eſt l'épouſe de cet ami.

IPHIGÉNIE.

Mais puis-je le connoître ? D'où eſt-il ? quel eſt ſon pere ?

ORESTE.

C'eſt Strophius de Phocide.

IPHIGÉNIE.

Dieux ! Anaxibie, fille d'Atrée, eſt donc ſa mere, & le ſang nous unit.

ORESTE.

Oui, le ſang nous lie, & plus encore l'amitié.

IPHIGÉNIE.

Il n'étoit pas encore né quand Agamemnon me ſacrifia.

ORESTE.

Non, Strophius fut quelque tems ſans voir aucun gage de ſon hymen.

IPHIGÉNIE *à Pylade.*

O époux d'Electre ma ſœur, que votre préſence m'eſt chère !

ORESTE.

Libérateur d'Oreſte, cette qualité en lui m'eſt plus précieuſe que celle de parent.

IPHIGÉNIE.

Mais, mon frere, comment avez-vous pû porter vos mains cruelles ſur une mere?

ORESTE.

Laiſſons ce propos. J'avois un pere à venger.

IPHIGÉNIE.

Et quelle fureur porta Clytemneſtre à cet attentat ſur un époux?

ORESTE.

Oubliez, s'il eſt poſſible, le crime d'une mere. Il ne ſied pas que vous l'entendiez raconter.

IPHIGÉNIE.

Vous le voulez, je me tais... Le deſtin d'Argos eſt donc entre vos mains ?

ORESTE.

Menelas regne, & je ſuis exilé.

IPHIGÉNIE.

Quoi donc? le frere d'Agamemnon

à-t-il encore écrasé les restes d'une maison infortunée !

ORESTE.

Non, la crainte des Furies qui me poursuivent m'a écarté de ma patrie.

IPHIGÉNIE.

Voilà donc la phrénésie dont on m'a fait le récit !

ORESTE.

Hélas ! on m'a vû plus d'une fois dans ce funeste état.

IPHIGÉNIE.

J'entends. Les Furies vengent sur vous une mere égorgée.

ORESTE.

Au point de m'accabler de leurs fleaux ensanglantés.

IPHIGÉNIE.

Comment êtes-vous abordé à ce rivage étranger ?

ORESTE.

Conduit par l'Oracle d'Apollon.

IPHIGÉNIE.

Quel étoit votre dessein ? est-ce un mystère que vous ne puissiez dire ?

ORESTE.

Je vais vous l'apprendre. C'est la source de bien des maux. Après le crime de Clytemnestre que je tais, & la vengeance que j'en tirai, la troupe des Eumé-

nides fondit ſur moi, & m'exila de la patrie. Contraint de fuir, je fus encore obligé, par l'ordre d'Apollon, de voyager * à Athènes, pour comparoître devant † ces Divinités qu'on craint de nommer. Là, ſe tient ce Tribunal révéré ¶ auquel Jupiter ſoumit le Dieu Mars pour avoir ſouillé ſes mains dans le ſang. J'arrive : on me regarde comme un objet d'exécration, comme un ennemi des Dieux. Toutes les portes, tous les cœurs ſe ferment : ceux qui reſpectent encore les droits de l'hoſpitalité me reçoivent enfin, mais ſans m'admettre à leur table, ni à leurs converſations. Seul, ſans compagnie, ſans entretien, je vis rélégué au milieu d'eux. Pour autoriſer cette ſéparation outrageante, chaque convive boit le vin dans ſa coupe, § non

* Grec, *à pied.*

† Les Anciens évitoient ſouvent de nommer les *Furies*. Le mot d'*Euménides* leur paroiſſoit plus doux. C'eſt la différence des mots *Diable* & *Démon* parmi nous.

¶ C'eſt l'Aréopage, ainſi nommé, parce que Mars fut le premier qui y ſubit le jugement de douze Divinités.

§ Démophon, Roi des Athéniens, voyant Oreſte chargé d'un parricide, ne voulut ni l'éconduire, ni le recevoir à ſa table. Il s'aviſa donc de le faire ſervir ſéparément, & pour

plus commune, mais particuliere. Insensible, en apparence, à cet affront, je dissimulois, je n'osois me plaindre : mais je portois toujours dans le cœur la honte & les remords de mon parricide. (J'appris dans la suite que ce malheur avoit donné lieu d'établir à Athènes une fête qui subsiste encore, pour honorer la coupe de libation.) Prêt à subir le jugement, j'entre dans l'Aréopage. Je prends un siége, comme accusé ; l'autre est occupé par la premiere des Euménides mon accusatrice. Apollon écoute, & parle pour ma défense. Pallas compte elle-même les suffrages, & par sa faveur ils se trouvent égaux. Je sors vainqueur, & les Euménides favorables me regardent comme absous. Les autres Furies mécontentes de ce jugement, s'attachent à moi, & ne cessent depuis ce jour de m'aigrir par des courses éternelles. Je reviens enfin à Delphes. Je me jette aux pieds d'Apollon, sans avoir pris aucune nourriture & résolu de me donner la mort, si ce Dieu, cause unique de ma

justifier cette espéce d'affront, il voulut qu'on servît à chaque convive une coupe particuliere, contre l'usage. Voilà le fondement de la fête qu'on appelloit Ἑορτὴν χόων. La coupe nommée χοῦς, étoit une mesure Attique. —

perte, ne devenoit l'auteur de mon ſalut. Auſſi-tôt une voix ſort du ſacré Trépié, * & m'ordonne de venir en cette contrée, d'enlever la ſtatue deſcendue du Ciel, & de la porter à Athènes. Tel eſt l'ordre d'Apollon. C'eſt à vous de m'aider à l'accomplir. Si je puis ravir ce dépôt ſacré, libre alors de mes fureurs, je vous embarque ſur mon vaiſſeau, & je vous raméne à Mycènes. Encore une fois, chère Iphigénie, ſauvez-vous, ſauvez-moi, ſauvez les débris d'une famille déplorable; le ſort de la race de Pélops eſt entre vos mains. Elle eſt perdue, ſi la ſtatue céleſte n'eſt enlevée.

LE CHŒUR.

O que la colère des Dieux, déchaînée ſur la race de Tantale, l'accable d'infortunes!

IPHIGÉNIE.

Avant votre arrivée en ces lieux, j'ai voulu retourner à Argos, & vous revoir. Je le veux encore. Mes ſouhaits vont plus loin. Je deſire de délivrer un frere, & de ranimer les cendres d'une illuſtre Maiſon, (car j'oublie qu'un pere fut mon bourreau) oui, cher Oreſte, je le ſou-

* Grec, d'*or*.

haite avec ardeur. Vous ne mourrez point. Notre race ſera ſauvée. Mais comment, dites-moi, comment ſurprendre la Déeſſe ? comment tromper Thoas ? s'il trouve l'autel dépouillé de la ſtatue, c'eſt fait de moi. Quelle excuſe alléguerois-je ? Ah, ſi vos projets pouvoient réuſſir, ſi vous m'enleviez avec la Déeſſe, ſi une entrepriſe ſi belle s'exécutoit !... Mais non, Oreſte retournera en ſa patrie, & la triſte Iphigénie périra... N'importe, les dangers me ſeront chers, & la mort me ſera douce, ſi je ſauve un frere. Non, à ce prix je ne refuſe point de m'expoſer au trépas. Que peut une ſimple fille pour ſoutenir ſa maiſon ? vous en êtes l'unique appui.

ORESTE.

Aux Dieux ne plaiſe, Iphigénie, que je devienne doublement parricide. Le ſang d'une mere qui fume encore ne me rend que trop coupable à mes yeux. Nos deſtins ſeront unis. Je veux vivre ou mourir avec vous. Oui, chère ſœur, ou je vous raméne en Gréce, ſi la mort n'arrête mes efforts, ou la Tauride ſera notre commun tombeau. Mais, dites-moi je vous prie, ſi cet enlévement déplaiſoit à la Déeſſe, Apollon me l'auroit-il ordonné ? m'auroit-il accordé la

faveur de vous revoir? non, non, il ne m'aura pas abusé. Plus je rassemble ces événemens, plus j'espère un heureux retour.

IPHIGÉNIE.

Mais comment ravir la statue, & nous soustraire à la mort! nous le voulons; mais hélas, c'est peu de le vouloir.

ORESTE.

Attentons à la vie du Tyran.

IPHIGÉNIE.

Ah, que dites-vous? c'est violer les droits de l'hospitalité.

ORESTE.

Mais, Iphigénie, s'il le faut pour votre salut & le mien?

IPHIGÉNIE.

* Je ne puis approuver un crime, ni blâmer votre valeur.

ORESTE, *après avoir rêvé.*

Hé-bien, laissons ce dessein... Si vous me cachiez dans le Temple...

IPHIGÉNIE.

Pour nous sauver à la faveur des ténébres?

* BARNE's a raison, ce me semble, de lire dans le texte οὐκ αἰνεσαίμην, *je ne puis approuver un crime*; au lieu de οὐκ ἂν δυναίμην, *je ne pourrois l'exécuter*. Cela ne feroit pas un beau sens: la suite justifie la correction.

ORESTE.

La nuit eſt favorable à la fraude, comme la lumiere à la vérité.

IPHIGÉNIE.

Mais le Temple eſt rempli de Gardes; comment tromper leurs regards?

ORESTE.

Ah, Dieux! nous ſommes donc perdus. Que réſoudre?

IPHIGÉNIE.

Un expédient, ce ſemble, vient de luire à mon eſprit.

ORESTE.

Quoi? ſatisfaites mon impatience.

IPHIGÉNIE.

Je me ſervirai de vos fureurs mêmes pour vous ſauver.

ORESTE.

Que le ſexe eſt ingénieux & fécond en reſſources!

IPHIGÉNIE.

Je publierai votre parricide.

ORESTE.

J'y conſens. Mettez, s'il le faut, mes malheurs à profit.

IPHIGÉNIE.

Il n'eſt pas permis, dirai-je, d'immoler de pareilles victimes.

ORESTE.

Sous quel prétexte? j'entrevois la raiſon.

IPHIGÉNIE.

La victime eſt ſouillée ; il faudra la purifier.

ORESTE.

Comment par cette ruſe viendrons-nous à bout d'enlever la ſtatue ?

IPHIGÉNIE.

J'ai deſſein de vous purifier dans les eaux de la mer.

ORESTE.

Mais la ſtatue qui eſt l'objet de nos deſirs eſt dans le Temple.

IPHIGÉNIE.

J'ajouterai que la ſtatue profanée par vos attouchemens, doit être auſſi purifiée.

ORESTE.

Où ? vers le rivage auſtral ?

IPHIGÉNIE.

Oui, à l'endroit même où eſt attaché votre vaiſſeau.

ORESTE.

Ne confiera-t-on point ces ſoins à quelqu'autre ? qui portera la ſtatue ?

IPHIGÉNIE.

Moi. Seule j'ai le droit d'y porter les mains.

ORESTE.

Quel rôle jouera Pylade dans mon aventure ?

IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

On dira qu'il eſt ſouillé du même crime.

ORESTE.

Conduirez-vous cette intrigue à l'inſçû ou de l'aveu du Roi ?

IPHIGÉNIE.

Puis-je rien faire à ſon inſçû ? je l'abuſerai par mes diſcours.

ORESTE.

Il ſera facile alors de nous ſauver à force de rames.

IPHIGÉNIE.

Vous aurez ſoin du reſte. Ce ſera à vous de faciliter le ſuccès.

ORESTE.

Il ne reſte plus qu'à demander le ſecret à vos femmes. Engagez-les à ſe taire par vos diſcours perſuaſifs. L'éloquence eſt naturelle au ſexe. Agiſſez de votre côté, j'agirai du mien, & j'oſe eſpérer une heureuſe iſſuë.

IPHIGÉNIE *au Chœur.*

Chères Compagnes, ma reſſource eſt en vous ; de vous dépend mon bonheur ou ma perte, mon retour ou ma mort, & la deſtinée d'un frere & d'un parent. L'unique faveur que je vous demande d'abord, c'eſt la fidélité ; qualité admirable & rare, mais propre du ſexe. Ten-

dres & fidéles dans leurs intérêts mutuels, les femmes semblent s'entr'aider. Ah, du moins par votre silence favorisez notre évasion. Une même fortune peut perdre ou sauver trois têtes bien chères. L'intérêt commun vous engage à ne pas nous trahir. Votre salut est attaché au mien. En assurant mon retour, vous assurez le vôtre. Retournée dans la Gréce, je ne vous oublierai pas. Recevez mes embrassemens. Non, je ne rougirai pas de vous conjurer par ces mains, par ces genoux que je tiens embrassés, par vos peres, par vos meres, par des enfans chéris, si vous en avez, enfin par ce qui vous reste de plus cher au monde, ne nous trahissez pas. Chères Compagnes, parlez. Qui de vous me donne ou me refuse son aveu? convenez entre vous toutes. Si quelqu'une n'approuve pas cette fuite, c'est fait de mon frere & de moi.

LE CHŒUR.

Rassurez-vous, Princesse; & libre d'inquiétude à notre égard, ne songez qu'à vous sauver. Oui, nous jurons, (ô Jupiter, soyez-en témoin) nous vous jurons une éternelle fidélité.

IPHIGÉNIE.

Daignent les Dieux récompenser cette

générosité, & vous combler de faveurs! Thoas va paroître pour s'informer si le sacrifice est achevé. Oreste, & vous, Pylade, il est tems de vous retirer.

SCENE IV.

IPHIGÉNIE.

O toi, qui m'enlevas jadis des mains meurtrieres d'Agamemnon, Diane, délivre-nous aujourd'hui. Si tu ne nous prêtes ton secours, qui désormais ajoutera foi aux Oracles d'Apollon? Sied-t-il d'ailleurs à une Déesse d'habiter ces contrées? Athènes, la célébre Athènes t'attend. Quitte pour elle un séjour indigne de ta présence.



IV. INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Tendre oiseau, qui, errant sur les rochers, les fais retentir de tes lugubres accens, * Halcyon, dont le doux langage est entendu des sages mortels, tu pleures un époux chéri. Hélas, mes dou- STROPHE I.

* Alcinoë, fille d'Eole, ayant perdu son mari Ceyx qu'elle pleuroit jour & nuit, fut changée en Halcyon. OVID. *Métam.* l. 11.

leurs ſont ſemblables aux tiennes. Loin de ma chère patrie, je ſoupire après la compagnie des Grecs. Ah, qui me donnera des aîles pour voler vers Diane, Déeſſe * de Cynthie ! quand pourrai-je revoir les palmes de Délos, ces lauriers toujours verts, ces oliviers conſacrés par les couches de Latone ! ô † lac dont les eaux ſont couvertes de Cygnes ! ô Cygnes, amis des Muſes, ah, quand pourrai-je vous revoir !

ANTI-STR. I. Que de larmes ont coulé de mes yeux, quand après le renverſement de ma patrie, je fus enlevée par les vaiſſeaux ennemis; quand devenue Eſclave, & chèrement achetée, je vins dans ces climats barbares au ſervice de la Prêtreſſe, fille d'Agamemnon ! nourrie à l'ombre des autels toujours fumans du ſang des victimes, qu'ai-je trouvé ? un eſclavage éternel. Un malheur qui s'attache à nous dès notre naiſſance, ceſſe d'être un malheur. Il peut changer de face, & le cœur s'y fait. Mais dans le ſein d'une brillante

* Cynthie ou Cynthe, montagne ſituée au milieu de Délos, iſle de la mer Egée, célébre par la naiſſance d'Apollon & de Diane.

† HERODOT. *in Euterp.* nous apprend que ce lac s'appelloit Trocheïde.

fortune, Ciel! qu'il eſt dur de devenir malheureux!

STROPHE II.

Heureuſe Iphigénie, que votre deſtinée eſt différente de la nôtre. Tout conſpire à votre bonheur. * Un vaiſſeau vous attend au rivage. Il va fendre les ondes au ſon des inſtrumens. Phœbus avec ſa † lyre, Pan avec ¶ ſes pipeaux champêtres, vont eux-mêmes adoucir vos ennuis, & ſeconder votre retour en Gréce. Je verrai l'onde écumer ſous la rame, le vent enfler les voiles, & donner des aîles au vaiſſeau, tandis que vous me laiſſez ſur ces funeſtes bords.

Que ne puis-je voler au-deſſus des vaſtes eſpaces où le Soleil commence & finit ſa carriere. J'arrêterois mon vol ſur la maiſon paternelle. Là, je reverrois ces lieux ſi chers à mon ſouvenir, où jeune encore, & ſous les yeux d'une mere, je célébrois un innocent hymen, où ſeule j'animois l'aſſemblée, où je diſputois à mes Compagnes le prix de la beauté, où enfin voilée avec grace & la tête parée de riches bijoux, j'étois invitée à diſputer ce prix.

* De 50. rames πεντηκόντορες.
† A ſept cordes.
¶ Collés de cire.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THOAS, LE CHŒUR.

THOAS.

Où donc eſt la Prêtreſſe ? a-t-elle initié les victimes ? leurs corps brûlent-ils dans le feu du ſanctuaire ?

LE CHŒUR.

La voici, Seigneur. Elle-même vous répondra.

SCENE II.

Les mêmes, IPHIGÉNIE.

THOAS.

Que vois-je ? la ſtatue entre vos bras ! pourquoi l'avez-vous tirée du lieu ſaint ?

IPHIGÉNIE.

Arrêtez, Seigneur ; n'allez pas plus avant.

THOAS.

Quoi donc ? qu'eſt-il arrivé d'extraordinaire dans ce Temple !

IPHIGÉNIE.

Choſe horrible ! ... Mais non. Je profanerois mes lévres à vous la raconter.

THOAS.

Quel étrange discours ! parlez, Iphigénie.

IPHIGÉNIE.

Les victimes que vous m'avez envoyées sont impures.

THOAS.

Qui vous l'a dit ? par où le jugez-vous ?

IPHIGÉNIE.

La Déesse à leur aspect s'est détournée de son siége.

THOAS.

D'elle-même, ou par l'effet d'un tremblement de terre.

IPHIGÉNIE.

D'elle-même, & ses yeux se sont fermés d'horreur.

THOAS.

Quelle peut être la cause de ce prodige ? est-ce la profanation des victimes ?

IPHIGÉNIE.

N'en cherchez point d'autre cause. Le crime qu'ils ont commis est atroce.

THOAS.

Ont-ils égorgé quelque étranger sur le rivage ?

IPHIGÉNIE.

Non. Leur crime est domestique, ils sont venus chargés de ce forfait.

THOAS.

Qu'ont-ils ſait ? je brûle de l'apprendre.

IPHIGÉNIE.

Ils ont tué leur mere.

THOAS.

Apollon ! un barbare même n'eût pas été capable d'un pareil attentat.

IPHIGÉNIE.

Auſſi, devenus l'exécration de toute la Gréce, ils ont été chaſſés par leurs propres Citoyens.

THOAS.

Mais pourquoi enlever la Déeſſe ?

IPHIGÉNIE.

Pour l'expoſer à un air plus pur. Les coupables l'ont profanée.

THOAS.

Hé, comment avez-vous découvert cette profanation ?

IPHIGÉNIE.

J'ai tout ſçû après le prodige que je viens de raconter.

THOAS.

A ce trait de prudence, on reconnoît la ſageſſe que vous avez puiſée de votre patrie.

IPHIGÉNIE.

Le croiriez-vous, Seigneur ? ces étrangers que je vais ſacrifier m'ont comblée de la plus douce joie.

THOAS.

Sans doute, en vous annonçant d'Argos que....

IPHIGÉNIE.

Mon unique frere Oreſte vit encore.

THOAS.

Ils ont voulu racheter leur vie par ce récit flatteur....

IPHIGÉNIE.

Et qu'Agamemnon mon pere, eſt plein de vie.

THOAS.

Mais ſans vous laiſſer toucher d'une vaine pitié, vous êtes ſortie du Temple pour commencer la cérémonie ſacrée?

IPHIGÉNIE.

Oui, Seigneur, ma haine envers une ingrate patrie qui m'a perdue, l'emporte ſur la compaſſion.

THOAS.

Toutefois, que ferons-nous de ces étrangers, parlez librement.

IPHIGÉNIE.

La loi ordonne qu'ils périſſent. Ne la violons pas.

THOAS.

Où eſt donc l'eau luſtrale, & le couteau ſacré?

IPHIGÉNIE.

Il faut, avant toutes choses, purifier ces criminelles victimes.

THOAS.

Dans quelle eau? à la mer, ou dans une fontaine pure?

IPHIGÉNIE.

* La mer enléve tous les maux des mortels.

THOAS.

Les victimes seront donc alors plus agréables à Diane?

IPHIGÉNIE.

Et mon emploi sera moins deshonoré.

THOAS.

Hé-bien, Iphigénie, les flots de la mer viennent se briser au pied du Temple. Qu'est-il besoin...

IPHIGÉNIE.

Non, Seigneur. Ce mystère veut de la solitude. Un autre dessein important exige que je m'écarte plus loin.

THOAS.

Allez où bon vous semble. Je n'ai

* Telle est encore l'opinion des Indiens qui attribuent à la mer une vertu souveraine pour effacer les péchés. On conte qu'EURIPIDE fit ce vers par allusion à une maladie, dont les Prêtres Egyptiens l'avoient guéri par un bain de mer dans un voyage qu'il fit en Egypte avec PLATON.

point une coupable curiosité * sur les choses sacrées.

IPHIGÉNIE.

Il me faut purifier la statue elle-même.

THOAS.

Un crime si atroce l'a en effet souillée.

IPHIGÉNIE.

Sans cela l'aurois-je tirée du sanctuaire?

THOAS.

Je loue votre piété & vos soins.

IPHIGÉNIE.

Mais sçavez-vous, Seigneur, ce qu'il faut faire?

THOAS.

Quoi? parlez.

IPHIGÉNIE.

Il faut charger de chaînes les deux étrangers.

THOAS.

Où pourroient-ils fuir?

IPHIGÉNIE.

Ignorez-vous les ruses & l'infidélité des Grecs.

THOAS.

Hé-bien, Gardes, qu'on les enchaîne.

IPHIGÉNIE.

Ordonnez aussi qu'on les améne...

THOAS.

J'y consens.

* Tel étoit le respect des Payens.

IPHIGÉNIE.

Qu'on leur voile les yeux, & qu'on me donne quelques Gardes pour escorte.

THOAS.

Les voici.

IPHIGÉNIE.

Envoyez de plus, ordre aux habitans...

THOAS.

De quoi?

IPHIGÉNIE.

De se renfermer dans leurs maisons.

THOAS.

Pour ne pas être témoins du sacrifice?

IPHIGÉNIE.

Ah! ce seroit une abomination.

THOAS *à un de ses Officiers.*

Allez, publiez la défense d'assister à ce spectacle.

IPHIGÉNIE.

Cette attention, Seigneur, est un gage de votre tendresse pour vos sujets. Vous les gouvernez en pere.

THOAS.

Croyez-moi, Iphigénie : objet de l'admiration publique, votre prudence me charme, & cet éloge réjaillit sur vous.

IPHIGÉNIE.

Vous, Seigneur, demeurez ici proche le Temple...

THOAS.

Que ferai-je ?

IPHIGÉNIE.

Vous le purifierez.

THOAS.

J'entends. A votre retour la Déesse le trouvera purifié.

IPHIGÉNIE.

Et quand les étrangers sortiront...

THOAS.

Que voulez-vous que je fasse ?

IPHIGÉNIE.

Voilez votre auguste visage.

THOAS.

Pour ne pas souiller mes yeux ?

IPHIGÉNIE.

Oui, Seigneur, & si je tarde quelque tems...

THOAS.

Quel terme me prescrivez-vous ?

IPHIGÉNIE.

Ne soyez point inquiet.

THOAS.

Hé-bien, accomplissez à loisir les cérémonies nécessaires.

IPHIGÉNIE.

Dieux, faites réussir cette expiation selon mes souhaits.

THOAS.

Je joins mes vœux aux vôtres, & je me retire.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, cortége de Sacrificateurs & de Gardes, qui aménent les DEUX GRECS.

IPHIGÉNIE.

Ah, voici les victimes qui ſortent du Temple. Ces ornemens & ce pompeux appareil de la Déeſſe, ces jeunes hommes, Miniſtres de Diane, ces flambeaux qui brillent de toutes parts, enfin les choſes preſcrites pour la cérémonie, tout eſt préparé, tout m'invite à expier par le ſang un ſanglant attentat. Citoyens, je vous interdis ce ſpectacle. Loin d'ici les mortels conſacrés au Temple, & ceux qui veulent conſerver leurs mains pures. Et vous, profanes, que l'hymen va unir; vous, femmes, qui portez dans votre ſein des enfans encore innocens; ſi vous craignez que la tache qui ſouille ces deux Grecs ne ſe répande ſur vos têtes, fuyez, écartez-vous. O fille de Latone, ô Diane, ſi par votre faveur j'expie & j'immole (ainſi que je l'entends) ces deux victimes, votre habitation ſera pure, & nos vœux ſeront accomplis. C'eſt aſſez, je me tais. Dieux, & vous, Déeſſe, qui entendez le langage des cœurs, je

ne confie le reſte qu'à vous, & j'implore votre ſecours.

SCENE IV.

LE CHŒUR.

Célébrons les louanges de Phœbus & de Diane. Nés l'un & l'autre dans les fertiles vallées de Délos, * le blond Phœbus excelle à toucher la lire, & la chaſte Diane à lancer le javelot. La Déeſſe de Délos quittant le lieu de ſes couches, & ſon iſle devenue immobile, tranſporta ſes enfans ſur le mont Parnaſſe conſacré à Bacchus. † Là, un Dra-

* Délos étoit une iſle errante au gré des flots, avant que Latone y mît au monde Diane & Apollon.

† La ville qui étoit au pied du mont Parnaſſe, s'appella d'abord du nom de la montagne, enſuite *Python*, après la mort du ſerpent que tua Phœbus, enfin *Delphes*. Cette ville paſſoit chez les Anciens pour le milieu de la terre. Jupiter, dit CLAUDIEN, voulant marquer le milieu de l'Univers, fit voler avec pareille rapidité deux Aigles, l'une du Levant, l'autre du Couchant. Elles ſe rencontrerent à Delphes. De-là vient qu'on mit deux Aigles d'or dans le Temple d'Apollon.

Jupiter, ut perhibent, ſpatium cùm diſcere vellet
Naturæ, Regni neſcius ipſe ſui,
Armigeros utrimque duos æqualibus alis

gon à la peau tachetée, aux yeux ſanglans, aux dents d'acier, monſtre enfanté par la terre, & caché ſous un laurier épais, gardoit l'Oracle ſoûterrain. Puiſſant Apollon, quoiqu'encore enfant, encore dans les bras d'une mere, vous le perçâtes de vos fléches. Par cette éclatante victoire, devenu maître des Oracles divins, aſſis ſur le trépié d'or, & ſur un thrône véridique, vous dévoilez l'avenir aux mortels. Votre ſanctuaire, voiſin de la fontaine Caſtalie, eſt placé au milieu de la terre. * Oui, ce Dieu chaſſa Thémis du lieu où elle prononçoit ſes Oracles. Mais la terre, mere de Thémis, prend en main les intérêts de ſa fille offenſée. Elle prive Phœbus du pouvoir de prédire l'avenir; elle enfante des Spectres nocturnes. Sortis de ſon ſein, ils voltigent autour des humains endormis, leur décélent, durant le ſom-

Miſit ab Eois occiduiſque plagis.
Parnaſſus geminos fertur junxiſſe volatus;
Contulit alternas Pythius axis aves. Claud.

* Apollodore, *Bibl.* l. 1. c. 4. dit qu'Apollon apprenant de Pan l'art de deviner, alla à Delphes, où Thémis, fille de la terre, tenoit ſes Oracles, & que le Serpent Python l'empêchant d'approcher, ce Dieu le tua, & ſe ſaiſit du trépié ſacré.

meil, les choſes préſentes, paſſées, & futures. Apollon conſterné étend les mains vers le Thrône de Jupiter. » Puiſſant » Dieu, s'écrie-t-il, fais ceſſer les Ora- » cles de la nuit, les ſonges trompeurs, » & la colère de la terre. Jupiter ſou- » rit, agréablement ſurpris de l'inquiétu- » de de ſon fils, & de l'intérêt ſecret » qui le porte à s'aſſurer l'hommage fru- » ctueux des mortels. » Il ſecoue, en ſigne d'approbation, ſa tête redoutable. Auſſi-tôt les ſonges évanouis diſparoiſſent, & les illuſions nocturnes ſe diſſipent. Il rend à Phœbus ſes premiers honneurs, & la confiance aux humains. Telle eſt l'origine de votre gloire, ô Temple de Delphes, vous dont les Oracles rendus en vers attirent toute la terre à vos autels.

SCENE V.

UN ENVOYÉ, LE CHŒUR.

L'ENVOYÉ.

Vous qui préſidez au Temple, dites-moi où je pourrai trouver le Roi Thoas. Courez aux portes du Palais, & faites-le paroître.

LE CHŒUR.

D'où naît cet empreſſement ? dois-

je parler au Roi ſans être appellée.

L'ENVOYÉ.

O Ciel ! les deux Grecs ont diſparu. Aidés d'Iphigénie, ils enlévent la ſtatue ſur leur vaiſſeau.

LE CHŒUR.

Ce que vous dites paroît incroyable... Mais le Roi que vous cherchez eſt ſorti du Temple.

L'ENVOYÉ.

Il faut toutefois qu'il ſoit promptement inſtruit. Où eſt-il allé ?

LE CHŒUR.

Nous l'ignorons. Faites votre devoir, cherchez Thoas, & l'inſtruiſez de toutes choſes.

L'ENVOYÉ.

Ah, perfides ! n'êtes-vous point complices de cet enlévement ?

LE CHŒUR.

Nous ! C'eſt nous faire injure. Que nous importe la fuite de ces Grecs.

L'ENVOYÉ.

Hé-bien, avertiſſez donc le Roi.

LE CHŒUR.

Nous n'en ferons rien, juſqu'à ce qu'on nous apprenne s'il eſt dans le Palais.

L'ENVOYÉ *aux Gardes qui ſont dans le Temple.*

Gardes, ouvrez, & dites au Roi que

je viens l'accabler du récit de nouveaux malheurs.

SCENE VI.

THOAS, les mêmes.

THOAS.

Quelles clameurs entends-je autour du Temple ? qui frappe ? quel mortel répand ici l'épouvante ?

L'ENVOYÉ.

Ah, Seigneur, pardonnez. Ces femmes m'ont trompé. Elles ont voulu m'écarter, sous prétexte que le Roi étoit absent, & je vous vois sortir.

THOAS.

Quoi ? quels intérêts ?...

L'ENVOYÉ.

Je parlerai bientôt de leur perfidie. Ecoutez présentement, Seigneur, un récit plus important. La Prêtresse... Iphigénie... enléve la statue de Diane... Elle fuit avec les Grecs. Voilà le mystère que voiloient ses feintes expiations.

THOAS.

Ah, que m'annoncez-vous ! mais quel mauvais génie lui a inspiré cette trahison ?

L'ENVOYÉ.

Et ce qui doit plus vous surprendre, Seigneur, c'étoit pour sauver Oreste.

THOAS.

Oreſte ! qui, ce fils de Clytemneſtre ?

L'ENVOYÉ.

Lui-même. Elle l'avoit conſacré à la Déeſſe au pied de ces Autels.

THOAS.

O prodige de perfidie ! car de quel autre nom appeller cet attentat ?

L'ENVOYÉ.

Laiſſez les imprécations, Seigneur. Songez au reméde. Daignez m'écouter, & ſur mon récit jugez par quelles troupes vous pourrez arrêter ces fugitifs.

THOAS.

J'adopte tes ſentimens. Le rivage eſt proche. Leur fuite ne les mettra pas à couvert de ma colère.

L'ENVOYÉ.

A peine étions-nous arrivés au rivage où le vaiſſeau d'Oreſte étoit caché, que la fille d'Agamemnon nous fait ſigne d'éloigner nos mains des chaînes dont vous aviez chargé ces criminels, & de nous écarter comme ſi elle eût dû allumer le feu ſecret, & commencer l'expiation. Elle-même prend les fers de ces malheureux, & marche à leur ſuite. Malgré les ſoupçons vos Gardes obéiſſent. Par reſpect pour les choſes ſaintes, nous nous retirons. Pour abuſer notre

crédulité, Iphigénie pouſſe des cris, chante des hymnes en langue étrangère, & commence une expiation ſimulée. Aſſis à l'écart, la cérémonie nous paroiſſoit longue. Il nous vient en l'eſprit que les Grecs pourroient bien avoir briſé leurs fers, maſſacré la Prêtreſſe, & pris la ſuite. D'autre part, la crainte de jetter un œil profane ſur des ſecrets religieux nous retient dans le ſilence. Enfin nous étouffons de concert cette vaine frayeur, réſolus de tout hazarder, & d'aller ſur les lieux. Mais quelle a été notre ſurpriſe quand nous avons vû cinquante rameurs, des rames levées, & un vaiſſeau en mer, comme un oiſeau prêt à s'envoler dans les airs ! nos Grecs, libres de leurs fers, paroiſſent ſur la poupe, & gouvernent le vaiſſeau : les uns ſuſpendent les anchres : * d'autres voltigent ſur les échelles pour dégager les cordages ; on s'agite, on ſe preſſe, tout eſt en mouvement. Déja l'on ſe diſpoſoit à embarquer Iphigénie, lorſqu'indignés de cette fraude, & mettant bas toute crainte,

* *Suſpendent les anchres* à la piéce de bois qui traverſe la proue de part en part en forme d'oreilles, & c'eſt ce que ſignifie le mot Grec ἐπωτίδες.

nous ſaiſiſſons la Prêtreſſe, nous ſautons à travers les cables & les rames, nous arrachons le gouvernail, nous en venons à un entretien. » Pourquoi, leur diſons-» nous, enlever de nos climats la ſtatue » & la Prêtreſſe? quelle eſt votre pré-» tention? ne diroit-on pas que vous » auriez acheté l'une & l'autre à prix » d'argent? Sçachez, répond l'un d'eux, » ſçachez que je ſuis Oreſte, fils d'Aga-» memnon, & frere d'Iphigénie. Je re-» trouve une ſœur perdue, & je la ra-» méne en ſa patrie. » Réſolus toutefois de ne point relâcher la Prêtreſſe, nous tâchons de les forcer tous à nous ſuivre. On en vient aux coups; car les uns & les autres étoient ſans armes. On ſe bat avec fureur. Les Grecs nous accablent. Fatigués, bleſſés & enſanglantés, nous cédons malgré nous au nombre. * Nul n'a fui ſans bleſſure. Plus tranquilles ſur une éminence, nous renouvellons le combat. Une grêle de pierres tombe ſur les Grecs. Mais des

* Le Grec met un petit détail de bleſſures cauſées par les pierres & les coups. Comme il ne convient pas à nos mœurs, je l'ai omis ſans préjudice de la fidélité; car il n'eſt queſtion que de quelques mots.

Archers paroiſſent ſur le vaiſſeau, & nous écartent à coups de fléches. En ce moment un flot favorable pour èux approche le vaiſſeau du rivage. Les Nautonniers n'oſent deſcendre dans les eaux pour enlever Iphigénie. Mais Oreſte l'emporte entre ſes bras, quitte les bords, s'avance dans la mer, monte ſur le vaiſſeau, & y place ſa ſœur. Alors, (ô prodige ſurprenant!) la ſtatue parle en ces termes : » O Grecs, courbez-» vous ſur les rames & fendez l'onde » écumante. Vous poſſedez l'objet de » vos deſirs, la Déeſſe, pour qui vous » avez paſſé le Pont-Euxin, & traverſé » les Symplegades. » A cette voix les Nautonniers répondent par un doux frémiſſement. La mer blanchit d'écume, & le vaiſſeau s'éloigne du rivage. Mais à peine eſt-il arrivé au détroit, qu'un flot horrible & un vent effroyable le repouſſent vers nous. Les rameurs ont beau lutter avec le vent & la mer, le reflux les raméne malgré eux ſur nos bords. » Déeſſe, s'écrie la fille d'Aga-» memnon en ſe levant, ô fille de La-» tone, ſauvez votre Prêtreſſe, pardon-» nez ſon vol, & favoriſez ſon retour. » Sœur ſi tendre envers votre Apollon,

» vous sçavez, hélas, jusqu'où va la tendresse pour un frere. » Les Nautonniers applaudissent à cette priere. Ils poussent des cris de joie. Ils s'animent mutuellement. Leurs bras nerveux s'appliquent avec effort sur les rames. Le vaisseau s'avançoit de plus en plus vers le détroit. Les uns sautoient dans la mer, les autres se disposoient à jetter l'anchre, lorsque j'ai été député vers vous, Seigneur, pour vous informer du détail de cet événement. Ne perdez point de tems. Faites porter des chaînes pour ces malheureux. Croyez-moi, Seigneur, si la mer ne se calme, leur espérance est vaine. Neptune, le Dieu des mers, est trop sensible au renversement de Troye, & trop irrité contre la race de Pélops, pour ne pas servir votre vengeance. Oui, il vous livrera à vous & à vos sujets offensés, le fils d'Agamemnon & sa fille. L'ingrate, après avoir oublié lâchement l'aventure d'Aulide, ose trahir Diane; & Diane la punit à son tour.

LE CHŒUR *à part.*

Infortunée Princesse, hélas, livrée aux mains de vos ennemis qu'allez-vous devenir? vous périrez, vous & votre frere.

THOAS.

THOAS.

O Citoyens, ne mettrez-vous point obſtacle à la ſuite de ces traîtres? qui vous arrête? courez, volez, pourſuivez-les par * mer & par terre, & ſecourus de la Déeſſe, amenez ces impies pour leur faire ſubir † le ſupplice qu'ils ont mérité.... Pour vous, femmes perfides, qui avez noué cette intrigue, je ſçaurai bien vous punir. Songeons préſentement à mettre ordre....

SCENE VII.

MINERVE, les mêmes.

MINERVE.

Arrêtez, Thoas. Où conduiſez-vous ces troupes? reconnoiſſez Minerve qui vous parle. Je vous défends de pourſuivre les Grecs, & d'animer contr'eux ces flots de gens armés. Ce n'eſt pas ſans l'aveu des Dieux qu'Oreſte eſt venu dans ces climats. L'Oracle d'Apollon l'y a conduit pour fuir la colère des Euménides, ramener ſa ſœur Iphigénie, & tranſporter la ſtatue de Diane dans ma

* Grec, *à cheval & ſur des vaiſſeaux.*
† Grec, *pour les précipiter, ou les empaler.*

ville favorite. Je parle. Obéissez. Vainement prétendriez-vous surprendre Oreste dans le détroit. Neptune en ma faveur l'a dérobé à la fureur des eaux. Il vient de passer cette plaine liquide. Oreste, c'est à vous que j'adresse la parole, (car, quoiqu'éloigné, vous entendez la voix d'une Déesse.) Allez ! poursuivez heureusement votre route, accompagné de la statue, & d'Iphigénie. Arrivé dans Athènes, souvenez-vous qu'il y a aux confins de l'Attique un lieu sacré & voisin du rivage * Carystien. † Là, vous bâtirez un Temple, où vous placerez la statue de Diane. Elle conservera son nom de Taurique en mémoire de vos courses & de vos fureurs. Les mortels désormais lui porteront leur encens & leurs vœux, sous le nom de la Déesse de Tauride. On célébrera la fête de votre délivrance, & vous établirez pour loi, qu'alors on applique légérement une épée nue sur la tête d'une victime humaine. Quelques gouttes de sang répandues en l'honneur de Diane

* Il est vis-à-vis de Carystos, ville de l'Eubée, vers l'extrémité méridionale de l'isle.

† *Mon peuple l'appelle aujourd'hui Alas Araphenidas.*

tiendront lieu de ſacrifice. Pour vous, Iphigénie, devenue Prêtreſſe de la Déeſſe à * Braurone, vous y recevrez les honneurs funébres. On portera ſur votre tombeau les tiſſus précieux que laiſſeront les femmes expirantes dans les douleurs de l'enfantement. Oreſte, procurez aux Compagnes de votre ſœur le retour en leur patrie. La reconnoiſſance l'exige, & pour elles, & pour moi. Souvenez-vous enfin, que dans l'Aréopage, accuſé d'un parricide, je vous donnai égal nombre de ſuffrages, & vous fûtes abſous. † J'ordonne que cet uſage ſe perpétue & s'étende ſur tous les criminels. A ce prix, ramenez votre ſœur, ô fils d'Agamemnon, & vous,

* Braurone, ville d'Attique, où la ſtatue fut tranſportée. Voyez PAUSAN. *in Att.* Il la place aſſez près de Marathon.

† EURIPIDE & quelques Auteurs font remonter l'origine de cet uſage à Oreſte ; mais d'autres croyent qu'il ne commença d'avoir lieu qu'à l'égard de Thémiſtocle ; qu'il fut ſurpris dans un adultère, & que les ſuffrages pour & contre étant égaux, un des Juges qui vouloit le ſauver dit adroitement, qu'il étoit juſte de donner un ſuffrage favorable au nom de la Déeſſe d'Athènes, ce qui paſſa depuis en loi.

Thoas, mettez bas toute indignation; & souscrivez à mes ordres.

THOAS.

Insensé qui refuse d'obéir aux ordres divins. Oui, grande Déesse, quoiqu'Oreste me ravisse la céleste statue, je cesse de le haïr. Siéroit-il à un mortel de lutter avec les Dieux? qu'il aille à Athènes, qu'il y place la statue, j'y consens. Je renvoye ces femmes en Gréce. J'arrête mon armée, & mes vaisseaux destinés à poursuivre ces fugitifs. Vous le voulez, Déesse, il suffit. Les volontés des Dieux & les vôtres ne trouvent point de * rebelles.

MINERVE.

Vents favorables, soufflez, conduisez à Athènes le fils d'Agamemnon. En faveur de la statue & de la Déesse ma sœur, j'accompagnerai moi-même le vaisseau. (*au Chœur.*) Allez, heureuses Grecques, & bénissez le destin qui vous sauve inespérément.

LE CHŒUR.

Oui, Divinité respectable aux hommes & aux Dieux, nous obéissons à votre voix. O la douce espérance, & l'a-

* La force des termes Grecs exprime bien nettement le destin des Payens.

gréable nouvelle dont vous venez de flatter nos oreilles & nos cœurs ! * Illustre victoire, répandez votre éclat sur mes jours ; & couronnez-les d'une immortelle gloire.

* Cette fin qui termine aussi l'Oreste, & les Phéniciennes, est dite par allusion au Poëte qui remportoit le prix sur ses rivaux.





RÉFLEXIONS SUR L'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

LA derniere Scène de cette Piéce qu'on vient de lire, montre assez que le but du Poëte étoit de flatter l'Attique par la célébration de ses anciennes cérémonies, de ses usages religieux, & de ses monumens en l'honneur de Diane, comme nous l'avons observé au troisiéme Discours. C'est pour cela qu'Euripide présente aux yeux des Athéniens Minerve, Déesse d'Athènes, & qu'il lui fait tenir le discours qu'on a vû, & qui ne nous touche plus. Il n'est pas douteux que ce motif de flatter les Athéniens, ne l'ait souvent porté à finir ses Piéces par des machines qui lui sont en effet très-familieres. Malgré la perte de cet intérêt qui n'en est plus un pour nous, & qui dégénere en préjugé contre le Poëte, parce qu'il nous parle un

langage étranger à nos manieres : cette Tragédie mérite de nous plaire par tant d'endroits, que les beautés communes à tous les tems justifient suffisamment les beautés passagères qui sont devenues ridées à notre égard. Pour achever l'impression qu'une premiere lecture a pû faire, & pour en séparer ce qui peut la rallentir, revenons légerement sur chaque Acte.

Le premier commence par un Prologue absolument détaché, & dont une partie mériteroit d'ennuyer aujourd'hui. C'est une affectation incroyable d'Euripide en faveur de la netteté, que Sophocle avoit atteinte sans cela. Iphigénie vient faire l'histoire de sa vie & de ses aventures, bien plus aux spectateurs qu'aux échos. C'est précisément ce que Sénéque a imité dans ses Piéces. Il n'est Grec que par ce défaut. Mais ce défaut d'Euripide une fois passé, la description qu'il fait du songe est belle & noble. C'est le germe de tout le reste du Poëme.

Après le Prologue Oreste & Pylade paroissent : mais entre la premiere, la seconde, & la troisiéme Scène, il y a un brisement qu'on appelle *Hiatus*. Légère faute qu'il eût été mieux de ne pas re-

doubler de ſuite. Elle ceſſe pourtant de choquer quand on conſidère qu'Iphigénie ne ſort du Théâtre que pour préparer une cérémonie ſunébre, & qu'elle n'y rentre que pour l'accomplir, de ſorte qu'elle donne lieu à Oreſte de faire une Scène détachée des deux autres. Après tout, cette expoſition du ſujet n'eſt pas moins intéreſſante que celle de l'Electre de Sophocle, avec qui cette Piéce a beaucoup de rapport.

Le Chœur naturellement amené par l'ordre de la Prêtreſſe Iphigénie, vient la ſeconder dans le triſte ſacrifice qu'elle fait pour un frere qu'elle croit mort. Erreur charmante, qui outre le ſpectacle qu'elle produit, eſt une grande adreſſe, pour rendre plus agréable la ſurpriſe d'Iphigénie, quand elle reverra inopinément ce frere chéri qu'elle vient de pleurer.

Le ſecond Acte s'ouvre par une Scène qui a beſoin aujourd'hui d'indulgence, toute vive qu'elle eſt. C'eſt le récit du Berger qui annonce à la Prêtreſſe la priſe de deux Grecs, leurs malheurs, & leurs combats avant que d'être enveloppés. Les réflexions d'Iphigénie ſur le ſacrifice qu'elle va faire de ces deux victimes, ſur ſon inſenſibilité dont elle

s'étonne, sur Hélene & Menelas, sur la barbarie avec laquelle on l'immola elle-même, font un effet admirable, aussi-bien que les desirs du Chœur à l'égard de sa patrie, desirs naturels qui disposoient insensiblement à ce qui va suivre, sans qu'on puisse soupçonner l'art du Poëte, qui ne se dévoile qu'à la fin.

On améne les victimes au troisiéme Acte : & là commencent ces beaux mouvemens qui naissent dans le cœur des Spectateurs, à la vûe d'un frere que les loix du pays obligent de périr par les mains d'une sœur. Ils se voyent sans se connoître, situation tout-à-fait tragique. Oreste ferme & résolu de mourir inconnu; Iphigénie attendrie, soit par un effet naturel du sang, soit par un sentiment d'hnmanité envers des malheureux & des Grecs : si cela est arrivé, peut-il être arrivé autrement qu'il n'est représenté? les curieuses interrogations de la sœur, & les réponses ambiguës du frere, font tout l'art de la situation : le voile ne se léve que peu à peu, & il s'embarrasse à proportion qu'il se développe. D'abord Iphigénie apprend que celui des deux captifs qui refuse de se nommer, est de Mycènes; quelle source de curiosité pour elle! que de sentiment,

que de naturel dans ses questions, & dans les soupirs qui lui échappent! le secret demeure pourtant encore enseveli dans l'obscurité, & tout cet entretien ne se termine qu'au dessein que prend la Prêtresse de donner la vie à l'un des deux prisonniers, à condition de porter une lettre de sa part à Argos. Tandis qu'elle va la tracer, le Choeur (à ce que je crois) la suit après avoir plaint en deux mots Oreste, & félicité Pylade; ou du moins il s'écarte un peu. Car il ne sçauroit entendre la Scène qui suit sans reconnoître Oreste, & sans prévenir la reconnoissance mutuelle, qui ne vient que long-tems après.

Le Chœur s'étant donc retiré ou écarté, pour laisser à Oreste & à Pylade la liberté de se dire les dernieres paroles qu'ils ont à se communiquer avant que l'un meure & que l'autre parte; Oreste commence & révéle à son ami, pour qui il n'a rien de caché, le trouble & l'agitation où l'ont jetté la vûe, les soupirs, & la pitié de cette Prêtresse inconnue. Rien n'est plus tendre ni plus naïf que cet instinct de la nature qui se réveille comme d'un songe, sans pouvoir démêler encore ce qu'elle sent. Enfin l'admirable combat d'amitié entre Ores-

te & Pylade, à qui mourra l'un pour l'autre, achéve merveilleusement l'émotion de tendresse que leur seule présence avoit commencé. Pylade nous paroît se rendre trop-tôt aux prieres de son ami, qui le presse de vivre & de le laisser mourir. Mais qu'on relise bien la Scène, & l'on trouvera que ce n'est qu'une feinte de Pylade. Il ne veut pas aigrir Oreste par des contradictions hors de saison. Il aime mieux être généreux que de le paroître. En effet il ne céde qu'en apparence, & il compte toujours sur quelque heureux dénouement, ou plûtôt sur son courage, qui délivrera l'un & l'autre ami de cet embarras. » Croyez-moi, dit-il, » les calamités arrivées à leur comble » enfantent souvent d'étonnantes révolu» tions.

Iphigénie, en rentrant au quatriéme Acte, écarte très-habilement le Chœur qui la suivoit. Elle le fait sous un prétexte spécieux d'avertir les sacrificateurs & de disposer tout; mais en effet pour confier avec plus de liberté à l'un des Grecs la lettre qu'elle tient en main. Cette Scène est une continuation des deux précédentes, que le Poëte a coupées à dessein, & avec un art infini, afin de varier, & d'éviter les longueurs qui

eussent été inévitables, s'il eût commencé & fini la reconnoissance mutuelle dans une seule Scène. Il a donc eû l'adresse de partager cette reconnoissance en quatre ou cinq Scènes, dont une partie appartient au troisiéme Acte, & l'autre au quatriéme. On a pû s'appercevoir du même art dans l'Hippolyte, où Phédre commence à découvrir ses fureurs dans un Acte, & après les avoir interrompues en se voilant le visage par la honte d'en avoir trop dit, & par la crainte d'avoir laissé entrevoir son secret, elle les réitère dans l'Acte suivant avec plus de véhémence, jusqu'à découvrir le mystère fatal. Voilà ce que Racine n'a pû imiter faute de Chœurs; & voilà le véritable artifice des inimitables suspensions d'Euripide.

Iphigénie, seule avec les deux Grecs, avant que de charger l'un d'eux de son message, prend des précautions avec lui. Elle veut un serment; Oreste lui en demande un à son tour pour mettre à couvert la vie de son ami Pylade. Peut-on imaginer rien de plus artificieux pour reculer & ménager la surprise de la reconnoissance? Elle lit enfin sa lettre pour instruire Pylade en cas que quelque malheur la lui ravît. A cette lecture un seul

mot exprime admirablement toute l'émotion d'Oreste. Pour Pylade, il fait sur l'esprit d'Iphigénie la même impression qu'elle vient de faire sur celui de son frere. Il frappe le coup décisif de la reconnoissance par le tour le plus fin, quand il dit ces mots si simples : » Qu'il m'est » doux de pouvoir dégager sans peine le » serment dont vous m'avez si heureuse- » ment lié ! Oui, Madame, vous serez » bientôt servie. Comptez sur la plus » prompte obéissance... Recevez, Ores- » te, la lettre de votre sœur. » Il n'en falloit pas davantage.

La Scène suivante est une agréable suite de la précaution qu'a prise Euripide d'écarter le Chœur. Le Chœur revient après avoir exécuté les ordres de la Princesse, & il revient dans l'instant même qu'Oreste transporté de joie veut embrasser sa sœur. L'étonnement d'Iphigénie, & l'embarras du Chœur qui ignore ce qui s'est passé, précipitent l'éclaircissement entier du secret qui ne se montre pourtant qu'avec peine. Car Iphigénie dont on peut mieux sentir qu'exprimer la situation, ne peut concevoir qu'elle revoye en Scythie, & presque sous le couteau sacré, un frere qu'elle vient de pleurer comme mort. Enfin son

ſonge ſe développe, les nuages tombent, & elle ſe rend aux preuves ſans réplique, qu'on lui apporte. La joie réciproque, les queſtions ſur Clytemneſtre, les meſures pour enlever la ſtatue & ſe dérober au Tyran, les irréſolutions, les retours de tendreſſe, les craintes, les eſpérances, les reſſources, tout eſt mis en œuvre & touché par des traits de maître, juſqu'à la fin de l'Acte, qui laiſſe le Spectateur émû dans l'attente agréable de l'iſſue de tant de merveilles.

Le cinquiéme Acte offre d'abord Thoas, dont l'arrivée a été préparée. La rencontre qu'il fait d'Iphigénie avec la ſtatue, la ruſe & l'embarras de cette Princeſſe, la feinte expiation, & tout ce qui s'enſuit, quoique naturel & beau, ne ſçauroit l'être que difficilement à notre goût. Il y a un mot remarquable dans la premiere Scène; c'eſt ce que dit Iphigénie pour tromper plus finement l'eſprit ſoupçonneux de Thoas. Elle lui conſeille de faire bien garotter les deux victimes. » Ignorez-vous, ajoute-t-elle, l'infidéli» té des Grecs? » Il falloit que la foi Grecque fût dès-lors paſſée en proverbe chez les Nations voiſines de la Gréce, & que les Athéniens entendiſſent raillerie ſur ce reproche. Il y a encore après

le ſpectacle intéreſſant des deux victimes, de leurs Gardes, & de tout l'appareil d'un ſacrifice qu'on va faire enſuite de l'expiation, une Scène du Chœur aſſez ſinguliere par un bon mot aux dépens d'Apollon. On y dit que » Jupiter » ſourit, agréablement ſurpris de l'inquiétude de ſon fils, & de l'intérêt ſecret qui le portoit à s'aſſurer l'hommage fructueux des mortels. » C'eſt un coup de dent qui pouvoit tomber ſur quelque anecdote ignorée aujourd'hui. Mais, à ne le prendre que pour Apollon & le riche Temple de Delphes, il nous fait voir que les Athéniens faiſoient aſſez peu de ſcrupule de railler malignement ſur les énormes richeſſes de ce Temple célébre.

Le récit de la fuite d'Iphigénie & des Grecs, le courroux & les préparatifs de Thoas, l'apparition enfin de Minerve, achévent le dénouement de la maniere & par les motifs que nous avons dit au commencement de ces réflexions critiques. Quoique cet Acte ſoit moins touchant & plus machinal que les autres, il eſt toutefois très-naturel dans le génie des Grecs. Il eſt même impoſſible de ne pas remarquer dans tout le cours de cette Piéce un air de vérité parti-

culier au goût Grec, & qui consiste à persuader au Spectateur que l'événement s'est réellement passé, comme il le voit sous ses yeux, & qu'il n'a pû se passer autrement ; chose qu'on ne sçauroit certainement dire de la plûpart de nos Tragédies Françoises, qui nous laissent d'ordinaire beaucoup plus d'admiration pour l'art du Poëte, quand elles réussissent, que d'impression de vérité à l'égard de l'action représentée.



ALCESTE,

TRAGÉDIE

D'EURIPIDE.

SUJET.

LE but de la Tragédie d'Alceste est de faire voir que la tendresse conjugale & l'hospitalité ne sont jamais sans récompense. L'une & l'autre vertu étoit sacrée chez les Grecs, & faisoit la base générale de leur Gouvernement, comme le respect des enfans pour les peres & les meres chez les Chinois. C'est que les Grecs, ainsi que les Chinois, regardoient tout l'Etat comme une famille, & qu'ils croyoient que comme le bonheur des maisons particulieres dépendoit du concert des Chefs qui les gouvernent, & des services mutuels de l'amitié, ainsi la prospérité de tout le corps qui en résulte, devoit consister dans l'affermissement de cet accord, qui lie les hommes les uns aux autres, les époux avec les épouses, les amis avec les amis,

tout l'Etat avec lui-même & avec les étrangers.

Admete, Roi de Phère, * en Theſſalie, avoit reçû dans ſon Palais Apollon, exilé du Ciel. Il y reçût de même Hercule dans une conjončture où les plus preſſantes raiſons devoient, ce ſemble, l'en diſpenſer. On verra de quel prix l'un & l'autre paya ce double acte d'hoſpitalité. A l'égard de l'amour conjugal, on ne peut le porter plus loin que le fit Alceſte, épouſe d'Admete. Auſſi en fut-elle récompenſée d'une maniere qui n'avoit point eu d'exemple. Le fonds du ſujet s'explique ſi naturellement dans la Piéce même, qu'il ſeroit mal de prévenir les Lecteurs, ſi ce n'eſt ſur un ſeul point, je veux dire, ſur une morale des Grecs qui contredit entierement nos idées. L'eſtime qu'ils faiſoient de la vie leur faiſoit conclure que dans la

* Phère, canton de Theſſalie, au Nord de la Phthiotide.

néceſſité du choix, s'il s'agiſſoit de ſaire mourir une perſonne jeune, ou une autre avancée en âge, l'ordre & le bon ſens vouloient que celle-ci mourût pour celle-là, fut-ce le pere pour le fils; ordre autoriſé par les Dieux, & reçû parmi les hommes d'alors. Cette idée que nous ne pouvons goûter, fait bien voir que l'idée même de la vertu n'eſt pas à l'épreuve du changement. On examinera cet article à la fin des Réflexions ſur Alceſte. Mais comme il eſt impoſſible, (quoiqu'on ſe perſuade le contraire en général,) de ſe rendre tout d'un coup Athénien, & d'oublier qu'on eſt François, l'unique précaution qu'on demande, & que la raiſon exige avant la lecture de cette Piéce, c'eſt de ſonger que cette Gréce polie, dont le goût eſt inconteſtablement prouvé par ſes belles Antiques, n'étoit pas aſſez dépourvûe de bon ſens pour admirer des impertinences. Si donc nous nous

sentons révoltés, disons qu'Euripide auroit réformé ses idées pour nous plaire, & que nous devons aussi changer les nôtres pour le goûter.

ACTEURS.

APOLLON.
HERCULE.
LA MORT.
PHERE'S, Pere d'Admete.
ADMETE, Roi de Phère.
ALCESTE, Epouse d'Admete.
EUMELUS, fils d'Admete.
CHŒUR de Vieillards de Phère.
UNE FILLE D'ADMETE, Personnage muet.
UN OFFICIER D'ADMETE.
UNE FEMME D'ALCESTE.
SUITE D'ADMETE.
SUITE D'ALCESTE.

La Scène est à la porte du Palais d'Admete dans la ville de Phère en Thessalie.

ALCESTE, TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

APOLLON *sortant du Palais.*

O Palais d'Admete, témoin de mon esclavage, vous sçavez que je n'ai pas rougi, tout Dieu que je suis, de me voir rabaissé à recueillir le fruit de mes travaux. * Ainsi l'ordonna Jupiter. Ce Dieu armé de la foudre écrase mon fils

* Personne n'ignore ce point de la Fable antique, à sçavoir, que Jupiter punissoit souvent les Dieux en les assujettissant aux mortels ; c'est de cette indécence que les premiers Ecrivains Chrétiens ont tiré sur-tout un grand avantage en réfutant le Polytheisme.

Eſculape. Pour venger un mort ſi cher, j'immole à mon tour les Cyclopes dont l'art fatal avoit fabriqué le feu qui dévora mon fils. Voilà la cauſe de la punition que je ſouffre. Arrivé dans cette terre je devins Berger chez le fils de Phérès : mais pour récompenſe de ſa piété je devins en même tems le Dieu tutélaire de ſa chaſte maiſon. Déja ce Prince touchoit à ſon heure derniere; je trompai les Parques, & j'eus le bonheur de le dérober à leurs inévitables coups. Oui, ces Déeſſes me l'ont promis : » Admete, m'ont-elles dit, ne verra » point les ſombres bords, ſi quelqu'au» tre prend ſa place au tombeau. » Telle fut la condition impoſée. Mais hélas! malheureux Prince, il a eu beau ſonder ſes proches & ſes amis : pere vieux, mere ſur le déclin de l'âge, perſonne, excepté ſon épouſe, n'a voulu ſacrifier ſes jours pour ſauver ceux d'Admete. Cependant Alceſte, la trop fidéle Alceſte entre les bras de ſon époux, ferme déja les yeux à la lumiere. Le jour fatal eſt arrivé pour elle : victime de ſa tendreſſe, il faut qu'elle paye aux Parques ce funeſte tribut; & pour comble de diſgrace, je ſuis contraint d'abandonner une maiſon ſi chère pour ne pas ſouiller

mes

mes yeux d'un * ſpectacle funébre dont il ne m'eſt pas permis d'être le témoin. C'en eſt fait, voici la Mort qui s'approche. Je vois cette Prêtreſſe des enfers; elle vient enlever ſa proie. La cruelle n'avoit garde de manquer le jour aſſigné par les deſtins.

SCENE II.

LA MORT, APOLLON.

† LA MORT *appercevant Apollon.*

Ciel, que vois-je? que faites-vous ici, ô Apollon? quel deſſein vous arrête à la porte de ce Palais? eſt-ce l'eſpérance de me ravir encore le tribut deſtiné aux enfers? ne vous ſuffit-il pas d'avoir déja fruſtré les Parques d'une victime? à quoi bon cet arc dans vos mains? prétendez-vous défendre la fille de Pélias

* La vûe & l'attouchement des morts faiſoit contracter une eſpéce de ſouillure au jugement des Payens, qui avoient apparemment puiſé cela des Juifs.

* Ce perſonnage eſt maſculin dans le Grec Θάνατος; quelques Interprétes Latins le rendent par *Orcus*, autre Divinité infernale. J'ai crû qu'il valoit mieux lui donner ſa ſignification naturelle, quoique le nom François de *Mort* ſoit féminin. Cela ne change point le jeu ni la qualité du perſonnage.

malgré la parole qu'elle a donnée de ſubir la mort pour ſon époux?

APOLLON.

Ceſſez de vous inquiéter : je ſuis équitable ; & je ne demande rien d'illégitime.

LA MORT.

Quel beſoin avez-vous de ces armes, ſi l'équité vous guide?

APOLLON.

Je les porte d'ordinaire.

LA MORT.

N'eſt-ce point plûtôt pour prêter à cette maiſon un injuſte ſecours?

APOLLON.

J'avoue qu'elle m'eſt chère ; & je ſouffre de la ſituation d'Admete.

LA MORT.

Votre deſſein eſt donc de me ravir une ſeconde proie?

APOLLON.

Je ne vous ai pas même ravi la premiere.

LA MORT.

Si cela eſt ainſi, pourquoi Admete voit-il encore le jour?

APOLLON.

Vous ne l'ignorez pas. C'eſt que ſon épouſe que vous cherchez, a bien voulu ſe dévouer pour lui.

LA MORT.

Oui, je viens la chercher, & je ſçaurai la conduire aux enfers.

APOLLON.

Conduiſez-la donc : car auſſi-bien je ne vous vois pas diſpoſée à vous laiſſer perſuader.

LA MORT.

De quoi perſuader? d'enlever auſſi ſon époux qui m'eſt dû? me voilà prête.

APOLLON.

Ce n'eſt pas cela. Je parle d'enlever * ceux que leur âge rend plus mortels & plus lents toutefois à mourir.

LA MORT.

Je vous entends. Mais ſouffrez que j'entre dans vos idées; je ſuis comme vous ſenſible à l'équité.

APOLLON.

Laiſſez donc à Alceſte le loiſir de parvenir à leur âge.

LA MORT.

Non. Ce ſeroit me priver d'un hommage éclatant, & croyez que je ne ſuis pas inſenſible aux honneurs.

APOLLON.

Jeune ou vieille, que vous importe; puiſqu'à préſent vous n'avez droit qu'au ſacrifice d'une ſeule vie?

* Il entend Pherès & ſa femme.

LA MORT.

Il m'importe plus que vous ne penſez. L'âge tendre de la victime en rehauſſe le prix, & m'honore plus.

APOLLON.

Si Alceſte ne meurt que ridée, elle ſera plus richement logée dans le tombeau.

LA MORT.

Y penſez-vous, Apollon ? une maxime pareille, ſi elle avoit lieu, ſeroit bien favorable aux riches.

APOLLON.

Que dites-vous ? ſeroit-ce un trait de ſageſſe qui vous échapperoit ſans y penſer ?

LA MORT.

Je dis que les riches achetteroient à grand prix la vieilleſſe & le délai de la mort.

APOLLON.

Il ne vous plaît donc pas de m'accorder cette faveur ?

LA MORT.

Non certes, & ne me connoiſſez-vous pas ?

APOLLON.

Oui, cruelle, je vous connois, & je ſçai trop que vous êtes un objet de haine pour les Dieux, & d'horreur pour les mortels.

LA MORT.

Vous avez beau dire, vous n'obtiendrez rien.

APOLLON.

Vous avez beau faire, toute impitoyable que vous êtes, il faudra bien que vous vous laissiez fléchir. Connoissez-vous * ce Héros qu'Eurysthée envoye au fond de la Thrace pour enlever le char de Dioméde? il arrivera bientôt dans la maison d'Admete, & il sçaura bien vous ravir votre proie. Je ne vous devrai point la délivrance d'Alceste; vous la rendrez toutefois, & je ne vous en haïrai pas moins.

LA MORT.

Menaces inutiles. Vous ne gagnerez rien, vous dis-je; c'en est fait, Alceste descendra malgré vous dans les enfers. Je vais de ce pas presser le sacrifice & le commencer par le moyen de † ce

* Il entend Hercule. Eurysthée, Roi de Mycènes, pour obéir à Junon, obligea Hercule d'entreprendre les douze fameux travaux. Dioméde, Roi de Thrace, nourrissoit ses chevaux de chair humaine, Hercule le fit mourir. Ce fut le neuviéme de ses travaux.

* On voit ici la superstitieuse coutume qu'avoient les Anciens de couper l'extrémité des cheveux aux mourans, comme des prémices du sacrifice dû aux Divinités des enfers, telle

fer. Ceux dont il a une fois coupé la chevelure, sont dès-lors consacrés aux Dieux infernaux.

SCENE III.

Troupe de Citoyens de Phère, DEUX PERSONNES DU CHŒUR parlent pour les autres.

1er.

Dieux! d'où vient ce funeste silence devant le Palais d'Admete!

2d.

Ne trouverons-nous personne qui puisse nous apprendre l'état de la Reine? faut-il pleurer Alceste, vit-elle encore cette femme si digne de vivre, cette femme que sa tendresse envers son époux rend l'objet de l'admiration publique?

qu'étoit par exemple *Orcus*. VIRGILE, au sujet de Didon, a décrit ainsi cette cérémonie. l. 4. v. 698.

Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
Abstulerat, Stygioque caput damnaverat Orco,
Ergo Iris croceis per Cœlum roscida pennis
Devolat, & suprà caput adstitit: Hunc ego Diti
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.
Sic ait, & dextrâ crinem secat; omnis & unus
Dilapsus calor.

1er.

Quelqu'un de vous entend-t-il dans le Palais les cris lugubres, les battemens de mains, & les lamentations qu'on fait d'ordinaire quand tout eſt déſeſpéré?

2d.

Non; & même je ne vois à la porte aucun des Gardes. O Apollon, Dieu tutélaire, daignez paroître & rappeller le calme au milieu de cette affreuſe tempête.

1er.

Alceſte n'a point rendu les derniers ſoupirs. Ce ſilence eſt d'un bon augure; & d'ailleurs on n'a point tranſporté ſon corps pour le cacher dans le ſein de la terre.

2d.

Ah, ne nous flattons point; ſur quoi fondez-vous ce reſte d'eſpoir?

1er.

Sur Admete. Quoi? ce fidéle époux auroit-il fait ſans pompe & ſans éclat les funérailles d'une épouſe ſi chère?

2d.

En effet, je ne vois dans le veſtibule ni baſſin d'eau luſtrale, * ni chevelure

* Grec, *tirée d'une fontaine, qu'on employe pour laver les morts.*

coupée : * je n'entends point encore les cris lamentables des jeunes femmes ; enfin je ne vois rien qui annonce une pompe funébre.

1er.

Voici cependant le jour marqué par les destins pour faire passer Alcéste dans sa demeure soûterraine.

2d.

O Ciel ! que dites-vous ?

1er.

Vous ne comprenez que trop ma pensée ; vous touchez l'endroit sensible.

LE CHŒUR *ou la principale personne du Chœur.*

Les disgraces des bons doivent sans doute intéresser leurs semblables.

STROPHE. Mais, hélas, dût-on envoyer des flottes aux fameux Oracles, ou de Lycie, † ou de Jupiter Ammon, ¶ rien ne pourra sauver Alceste. L'inexorable destin s'approche ; les Dieux sont désormais inflexibles, & je ne vois personne à qui je puisse m'adresser pour les toucher.

* Grec, *qu'on répand à la porte.*

† Lycie, Province d'Asie, ainsi nommée de Lycus fils de Pandion.

¶ Ammon, petit lieu du désert de Barcos. Il étoit autrefois renommé par le Temple & l'Oracle de Jupiter Ammon.

Ah, si le fils d'Apollon, si Esculape vivoit encore, Alceste reviendroit bientôt des Royaumes ténébreux, & des portes de la Mort. Esculape avoit le don de faire revivre les morts, avant que la foudre de Jupiter lui eût ravi la lumiere; mais aujourd'hui qu'il n'est plus, quel espoir peut encore nous rester! ANTISTR.

Oui, tout a été mis en usage par nos Rois. Les autels de toutes les Divinités fument du sang des victimes, & toutefois l'on ne voit point de remède aux maux qui nous pressent; mais voici une femme éplorée qui sort du Palais. Dieux! que vient-elle nous apprendre? Ses maîtres sont dans l'affliction; sa douleur est trop légitime.

SCENE IV.

UNE DES FEMMES D'ALCESTE,
LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Dites-nous, je vous prie; Alceste vit-elle encore, ne vit-elle plus?

LA FEMME.

Elle vit & ne vit plus.

LE CHŒUR.

Que veulent dire ces paroles?

LA FEMME.

Qu'elle eſt ſur le point de mourir ; qu'elle expire.

LE CHŒUR.

Malheureux Admete, quelle épouſe vous perdez, & quel époux elle perd !

LA FEMME.

Déplorable Prince, il ne prévoyoit pas ſon malheur.

LE CHŒUR.

Il ne reſte donc plus aucun lieu d'eſpérer ?

LA FEMME.

Non. Le moment fatal qui s'approche eſt plus fort que tous nos ſoins.

LE CHŒUR.

Ainſi l'on ne ſonge plus qu'aux préparatifs des funérailles ?

LA FEMME.

Tout eſt déja préparé ; & ſon époux va bientôt l'enſevelir.

LE CHŒUR.

Hé-bien, pour vous conſoler, apprenez que cette mort eſt glorieuſe ; & qu'Alceſte eſt la plus fidéle & la plus eſtimable des femmes, que le Soleil voye dans toute l'étendue de ſa courſe.

LA FEMME.

Qui pourroit ne pas applaudir à un ſi légitime éloge ? peut-on en effet porter

plus loin la tendresse conjugale ? & que peut faire de plus une femme qui adore son époux, que de lui sacrifier sa vie ? tout Phère est témoin de ce sacrifice héroïque d'Alceste. Mais ce qu'elle a fait dans l'intérieur du Palais sera pour vous un nouveau sujet d'admiration. Dès qu'elle s'est apperçûe que l'heure fatale approchoit, elle s'est lavée dans l'eau pure d'un fleuve, & après avoir * déployé ses plus riches habits, elle s'est parée avec beaucoup de grace. Puis s'arrêtant en présence de Vesta, » Déesse, » a-t-elle dit, je vais descendre dans les » enfers. Je viens donc me prosterner à » vos pieds pour la derniere fois. L'unique » faveur que j'ose vous demander, » c'est de tenir lieu de mere à mes en» fans orphelins. Donnez à l'un une » épouse qu'il aime, & à l'autre un » époux digne d'elle. Puissent-ils jouir » d'un sort plus heureux que n'a fait leur » mere, & ne pas mourir comme elle » d'une mort prématurée ! qu'ils remplis» sent au contraire toute la mesure de » leurs jours fortunés dans leur terre na» tale ! » Après ce peu de paroles, elle visite tour-à-tour les autels répandus dans

* Grec, *tirés de ses coffres de Cédre*], *&c.*

le Palais d'Admète. Elle les couronne de fleurs, elle les parséme de feuilles de myrte, elle prie : tout cela sans jetter un cri, sans pousser un soupir. Sa beauté même n'étoit point ternie par les approches de la mort qui la menaçoit. A peine a-t-elle fini ses prieres, qu'elle passe tout-à-coup dans son appartement, & se jette sur sa couche nuptiale. Là commençant à laisser un cours libre à ses pleurs, elle exhale sa douleur en ces mots : » Chaste » dépositaire de ma tendresse envers un » époux pour qui je meurs aujourd'hui, » écoute mes derniers regrets : car je ne » puis te haïr, quoique tu m'ayes été fu- » neste. Oui, c'est toi qui me cause la » mort ; la seule crainte de trahir la foi » que j'ai crû te devoir, ainsi qu'à mon » époux, me coûte enfin la vie. N'im- » porte, je meurs contente. Si tu reçois » une autre épouse en ma place, peut- » être sera-t-elle plus heureuse ; mais elle » ne sera ni plus chaste, ni plus fidéle » que moi. » En disant ces mots elle se courboit sur sa couche, la baisoit tendrement, & l'arrosoit d'un torrent de larmes. Après avoir soulagé sa douleur en cette maniere, elle quitte enfin ce lit témoin de ses adieux, & sort de son appartement ; mais sa tendresse l'y rap-

pellant auſſi-tôt, elle rentre, elle ſort ſans ceſſe, & retournant toujours ſur ſes pas, elle ne peut ſe laſſer de réitérer ſes tendres regrets. Cependant ſes enfans tout baignés de larmes s'attachoient aux habits de leur mere, qui prenant tantôt l'un tantôt l'autre, leur prodiguoit ſes dernieres careſſes comme une mere prête à expirer. Tous les Eſclaves erroient çà & là dans le Palais, & pleuroient ſur la deſtinée de leur Reine. Elle les appelle tous par leur nom ; elle leur préſente la main : enfin il n'en eſt aucun, quelque vil, quelque mépriſable qu'il ſoit, qu'elle n'ait conſolé, & dont elle n'ait reçû les adieux. Voilà le triſte ſpectacle que préſente la maiſon d'Admete. En mourant lui-même il n'auroit perdu que la vie : mais dérobé à la mort en perdant Alceſte, il reſſent une douleur plus cruelle que la mort même, & dont rien ne pourra lui faire perdre le ſouvenir.

LE CHŒUR.

La perte d'une femme ſi accomplie mérite bien ſans doute ſes gémiſſemens.

LA FEMME.

Déja livré à la plus amère douleur il tient entre ſes bras ſa chère épouſe, & il la conjure de ne pas l'abandonner.

Un feu secret la consume & la dévore insensiblement. Déja ses froides mains ont perdu leur force & leur usage. Mais quoiqu'elle respire à peine, elle veut encore dérober quelques regards à la Mort qui la presse. Elle veut qu'on l'améne en ces lieux pour voir la lumiere du Soleil, qu'elle ne reverra plus désormais. Je rentre pour annoncer votre arrivée. L'affection que vous montrez pour mes maîtres est d'autant plus précieuse, qu'il est rare de trouver des sujets sensibles aux maux de leurs Souverains.

SCENE V.

LE CHŒUR.

O Jupiter! quelle issue trouver à des maux pareils? quelle sera la destinée de nos Rois? mais quelqu'un sort. Hé-bien, revenez-vous déja nous assurer notre malheur? faut-il * se couper la chevelure, & se revêtir de vêtemens de deuil?

SCENE VI.

Qui sert d'Intermède.

LA FEMME, LE CHŒUR.

LA FEMME.

C'en est fait, chers amis, c'en est fait.

* Grec, *noirs*.

Toutefois, tentons encore de fléchir les Dieux. Leur pouvoir eſt ſans bornes. C'eſt maintenant, ô Apollon, que nous avons beſoin de votre ſecours : c'eſt à vous de trouver un reméde aux maux d'Admete. Hélas, vous avez déja trouvé le ſecret de le ſauver des bras de la mort; ſauvez une autre lui-même, ſauvez Alceſte : arrêtez le bras meurtrier de l'impitoyable Pluton.

LE CHŒUR.

O fils de Pherès, ô déplorable Prince, une perte ſi ſenſible a quelque choſe de plus affreux pour vous que la triſte fin des amans déſeſpérés qui ſe procurent le trépas. Vous allez voir un épouſe (& quelle épouſe !) devenir la proie de l'inflexible Mort. Mais voici Alceſte elle-même qu'on améne, & ſon malheureux Admete qui la ſuit. Pleurez, gémiſſez, ô région de Phère, à la vûe de la meilleure des femmes, qu'un mal cruel mine peu à peu, prêt à l'engloutir dans le ſéjour ſoûterrain de Pluton. Oui, après ce que j'ai vû tant de fois, & ſurtout à ce triſte ſpectacle, je ſuis bien éloignée de croire que l'hymen ait plus de félicité que de chagrins. Admete eſt un exemple trop éloquent des peines que traîne après ſoi l'hymenée ; privé bientôt

de ce qu'il a de plus cher au monde; il va vivre désormais dans la langueur & le désespoir.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, ALCESTE *entre les bras de ses femmes*, LE CHŒUR, SUITE, LES DEUX ENFANS D'ALCESTE.

ALCESTE *d'une voix mourante:*

O Soleil, ô lumiere du jour, ô nuages, qui roulez sur nos têtes...

ADMETE.

Ce Soleil nous voit, chère épouse, innocens tous les deux, & tous deux accablés de malheurs, sans avoir offensé les Dieux, ni rien fait qui pût vous mériter le trépas.

ALCESTE.

* O terre, ô Palais, ô lit nuptial d'Iolcos ma patrie....

ADMETE.

Ne cédez point à votre foiblesse; Al-

* Iolcos, ville dans la Thessalie, au fond du Golphe de Volo. C'étoit la patrie de Jason.

ceste, ne me quittez pas. Priez derechef les Dieux; ils peuvent encore nous secourir.

ALCESTE.

* Je vois déja la double rame; je vois la funeste barque. Déja le Nocher des morts m'appelle à grands cris: » Qui

* M. RACINE, dans sa Préface sur Iphigénie, où il défend EURIPIDE, & sur-tout son Alceste, contre quelques Modernes, a traduit ainsi ce bel endroit.

> Je vois déja la rame, & la barque fatale;
> J'entends le vieux Nocher sur la rive infernale;
> Impatient il crie, On t'attend ici-bas,
> Tout est prêt; descends, viens, ne me retarde pas.

Toutes ces frayeurs d'Alceste qui semble voir l'enfer entr'ouvert, & Caron qui la presse, sont certainement dans le goût de sublime que décrit LONGIN au sujet des pensées sublimes; & il paroît qu'EURIPIDE, grand imitateur des peintures d'HOMERE, avoit en vûe celle-ci du même Poëte. Iliad. l. 20.

> L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
> Pluton sort de son Thrône, il pâlit, il s'écrie,
> Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour
> D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
> Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
> Ne fasse voir du Styx la rive désolée;
> Ne découvre aux vivans cet empire odieux
> Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Despr.

» t'arrête ? descends : tu differes, & tout » est préparé pour ton passage. » Ainsi me presse l'impatient Caron.

ADMETE.

Cruelle navigation ! ah malheureuse épouse, dans quel gouffre de maux sommes-nous tombés !

ALCESTE.

On m'entraîne, Admete, on m'entraîne à la cour infernale ; ne le voyez-vous pas ? c'est Pluton lui-même ; il vole autour de moi : il jette sur moi des regards effroyables... Dieu barbare, que voulez-vous ? quittez-moi... malheureuse, dans quelle région inconnue commençai-je d'entrer !

ADMETE.

Voyage fatal pour vos amis, mais surtout pour un époux & pour des enfans que vous enveloppez dans votre malheur.

ALCESTE *à ses femmes.*

Laissez-moi, vous autres, laissez-moi, vous dis-je. Qu'on m'étende sur ce lit : je ne me soutiens plus. La pâle Mort se saisit de moi : un nuage sombre se répand sur mes yeux : ô mes enfans, mes chers enfans, vous n'avez plus de mere. Puissiez-vous toujours heureux jouir de la clarté du jour !

ADMETE.

Ciel ! pourquoi ſuis-je contraint d'entendre des paroles qui me déchirent, qui me ſont plus cruelles que mille morts ! au nom des Dieux, Alceſte, ne m'abandonnez point, ne vous abandonnez pas vous-même. Je meurs ſi vous mourez ; ma vie & ma mort ſont entre vos mains, & la tendreſſe qui nous lie ne fait qu'un cœur du vôtre & du mien.

ALCESTE.

Vous voyez, cher Admete, à quel état votre épouſe eſt réduite. Approchez, & recevez de ſa bouche les dernieres paroles qu'elle vous réſervoit avant le trépas. Ma généreuſe tendreſſe pour un époux, que j'ai préféré à la vie, me conduit en ce jour au tombeau. Oui, Admete, c'eſt pour vous que je meurs. Il n'a tenu qu'à moi, vous le ſçavez, de vivre & de regner heureuſe. Quelque Prince Theſſalien, tel que j'aurois daigné le choiſir, m'auroit donné la main, en acceptant ma Couronne. Mais je n'ai pû ſupporter la douleur de vivre ſéparée de vous, & chargée des triſtes gages d'un hymen ſi cher. Quoique je puſſe compter encore ſur des jours ſerains & nombreux, je me ſuis ſacrifiée moi-même ; & ce que ni l'amitié, ni l'honneur

n'ont pû gagner ſur ceux dont vous reçûtes la vie, votre épouſe ſeule l'a fait. Une mere & un pere devoient ſans doute ſauver aux dépens de leurs jours un fils unique, un fils que leur âge ne leur permet plus de remplacer. Je vivrois, vous rempliriez votre carriere, & vous ne ſeriez pas réduit à pleurer une épouſe & à voir croître ſous vos yeux des enfans trop tôt orphelins. Les Dieux en ont ordonné autrement. J'ai voulu mourir pour vous; je ne m'en repens pas. Mais pour prix d'un bienfait ſi grand, j'exige de vous un retour de tendreſſe, non pas égal, (rien peut-il égaler le ſacrifice de la vie?) mais au moins ſi légitime, que vous ne pourrez vous-même en diſconvenir. Votre équité & votre amour pour ces chers enfans m'en répondent. C'eſt pour eux que je vous parle. Souffrez que maîtres de mon Palais ils y conſervent le rang qui leur eſt dû. Ne leur donnez point une marâtre envieuſe, qui moins mere que moi ſeroit aſſez inhumaine pour traiter en étrangers des enfans qui ne ſont pas moins les vôtres que les miens. C'eſt l'unique faveur que j'attends de vous. On ſçait les jalouſies ordinaires d'une ſeconde épouſe, & les traitemens qu'elle deſtine aux

fruits du premier hymenée. Un ſerpent dans ſa fureur eſt moins redoutable, & moins dangereux. Mon fils a du moins un avantage. La nature lui a procuré un défenſeur dans celui qu'il appelle du doux nom de pere, & dont il reçoit à ſon tour le tendre nom de fils. Mais vous, ô ma chère fille, qu'allez-vous devenir ? comment pourrez-vous paſſer avec décence les années qui précéderont votre hymen? quel époux choiſiroit votre pere, qui ne ſe fît un plaiſir barbare de flétrir votre réputation & de ternir votre hymenée? car, hélas, votre mere n'aura point la conſolation de vous donner un époux de ſa main. Elle ne ſera plus en état de vous prêter du ſecours dans les douloureux accès de l'enfantement, où la préſence d'une mere eſt ſi douce. Il me faut mourir, & quand? La Mort ignore les délais. Elle n'attendra point le jour qui va ſuivre, ni * le troiſiéme jour du mois. L'heure eſt ve-

* Alceſte, en diſant que la Mort n'attendra point le troiſiéme jour du mois, fait, je crois, alluſion à une coutume des Grecs. Chez eux, les dettes ſe payoient le premier jour du mois. Or il eſt aſſez vraiſemblable, ſuivant ce paſſage d'Euripide, que les bons créanciers donnoient à leurs débiteurs un délai d'un ou de deux jours, ce que ne fait point la Mort.

nue ; un moment encore, & me voilà au nombre des morts. Adieu : vivez tous heureux, & jouiſſez de la gloire, vous, cher époux, d'avoir eu la meilleure des femmes, & vous, mes enſans, d'être nés d'une telle mere.

LE CHŒUR.

Ceſſez d'être inquiéte, Madame. Je ne crains point de répondre pour votre époux. Il ſera ce que vous ſouhaitez : & ne faudroit-il pas être inſenſé pour refuſer de ſouſcrire à de ſi juſtes ſouhaits ?

ADMETE.

Oui, chère Alceſte, j'y ſouſcris. Vous ſerez ſatisfaite : comptez ſur mon amour. Vous fûtes mon épouſe durant votre vie. Seule vous la ſerez, même au-delà du trépas. Nulle autre Theſſalienne ne m'appellera déſormais ſon époux, fût-ce une Princeſſe diſtinguée par la plus illuſtre naiſſance, ou par la plus rare beauté. C'en eſt aſſez pour moi des gages que je tiens de notre hymen. Daignent ſeulement les Dieux me les conſerver, puiſque j'ai le malheur de vous perdre. Au reſte ne croyez pas, chère épouſe, qu'une année ſoit la meſure & le terme de mon deuil & de mes regrets. Ils dureront autant que ma vie, autant que mon amour pour vous, autant que ma haine

pour une mere & pour un pere dont la ſtérile amitié n'étoit qu'un vain dehors de tendreſſe. C'eſt vous, Alceſte, oui, c'eſt vous ſeule qui prodiguant pour moi le plus cher des biens, m'avez ſauvé le jour. En perdant une telle épouſe pourrois-je ne pas me condamner à des gémiſſemens éternels ? c'en eſt fait, je renonce pour toujours aux feſtins, aux aſſemblées de plaiſir, aux fêtes & aux chants dont mon Palais a retenti juſqu'à préſent. Mes doigts ne tireront plus de ma lyre ces accens enchanteurs qui charmoient autrefois mon oreille. Ma voix ne ſe mêlera plus aux doux ſons de la flûte Lydienne. Toutes les délices de ma vie périront avec vous. Mais non, vous ne périrez pas toute entiere pour moi. Mon amour ingénieux va occuper de ſçavantes * mains à former votre image. Je la placerai ſur ma couche, & tombant à ſes pieds je l'embraſſerai mille fois. J'appellerai ma chère Alceſte : je croirai la voir encore & lui parler. Froide conſolation, ſtérile erreur, propre toutefois à ſoulager mes ennuis. Du moins les ſonges légers offriront ſouvent votre ombre à mon eſprit. Il eſt doux

* Voilà l'origine de l'idolatrie, dont parle Salomon.

à un ami de revoir une personne aimée ; ne fût-ce qu'à la faveur d'un sommeil trompeur. Que ne puis-je imiter, hélas, les accords & la voix d'Orphée ! que mon amour sçauroit bien toucher par d'heureux chants la fille de Cerès & son inexorable époux, pour vous ramener des rives du Cocyte ! oui, j'y descendrois comme Orphée. Ni Cerbère, ce chien redoutable, ni Caron, ce terrible Nocher des morts, ne pourroient arrêter ma course que vous n'eussiez revû la lumiere. Vains souhaits ! Il me faudra attendre le trépas. Je vous suis, Alceste ; préparez la demeure que je dois habiter éternellement avec vous. Car je ne veux d'autre tombeau que le vôtre. J'ordonnerai en mourant que l'époux soit placé auprès de l'épouse, & la Mort même ne pourra séparer deux cœurs, qu'une tendresse sans exemple a réunis.

LE CHŒUR.

Je partage avec vous, Seigneur, de si légitimes regrets. Ainsi l'ordonnent mon amitié pour vous, & ma vénération pour Alceste.

ALCESTE *à ses enfans.*

Consolons-nous, chers enfans ; vous l'avez entendu : sensible à vos intérêts & aux miens, votre pere me jure une fidélité

fidélité éternelle. Il renonce pour toujours à l'hymen.

ADMETE.

Oui, je l'ai promis, je le promets encore : & je tiendrai parole.

ALCESTE.

A ce prix recevez de mes mains ces enfans que je vous confie.

ADMETE.

Oui, je les reçois comme un don précieux d'une bien chère main.

ALCESTE.

Prenez donc ma place, & servez-leur de mere.

ADMETE.

Trop cruelle nécessité qui m'y contraint, puisqu'ils ne vous auront plus !

ALCESTE.

Chers enfans ! Je devrois vivre encore, & je meurs.

ADMETE.

Que vais-je devenir sans vous ?

ALCESTE.

Le tems adoucira vos douleurs. Les morts ne sont plus rien pour les vivans.

ADMETE *en pleurs.*

Entraînez-moi, Alceste, au nom des Dieux, entraînez-moi avec vous aux enfers....

ALCESTE.

C'eſt aſſez, Admete, que je meure, & que je meure pour vous.

ADMETE.

Deſtins cruels, de quel tréſor vous venez me priver!

ALCESTE.

Déja mes yeux s'appeſantiſſent... Ils ſe couvrent d'un nuage ténébreux.

ADMETE.

Me voilà donc perdu... Alceſte, vous m'abandonnez!

ALCESTE.

Je ne ſuis plus. Regardez-moi comme ſi jamais je n'avois été.

ADMETE.

Alceſte... Levez les yeux; ne quittez pas vos enfans.

ALCESTE.

C'eſt contre mon gré que je les quitte. Hé-bien, qu'ils reçoivent pour la derniere fois mes adieux.

ADMETE.

Tournez donc vos regards vers eux... Daignez les regarder encore. Hélas!

ALCESTE.

Ah, je ne reſpire plus... C'en eſt fait...

ADMETE.

Que faites-vous, cruelle, hélas! nous abandonnez-vous?

ALCESTE *expirant.*

Adieu.

ADMETE *en se voilant le visage.*

Je suis mort.

LE CHŒUR.

Elle a rendu les derniers soupirs. Admete n'a plus d'épouse.

SCENE II.

Les mêmes autour du corps d'Alceste.

EUMELUS *son fils.*

O malheur ! ma mere est descendue aux enfers... Elle ne jouit plus de la lumiere du Soleil, & elle me laisse orphelin. Voyez, ô mon pere, voyez ces yeux nageans dans les ombres de la mort : regardez ces mains sans mouvement & sans vie. O ma mere, ma chère mere, écoutez-moi, je vous conjure. C'est moi, oui, c'est votre fils qui vous appelle : c'est moi qui suis attaché sur vos lévres. *STROPHE.*

ADMETE.

Vainement l'appellez-vous. Elle n'entend plus votre voix : elle ne vous voit plus. Ah, chers enfans, de quel affreux revers sommes-nous frappés !

EUMELUS.

Seul & à la fleur de l'âge je suis donc *ANTISTR.*

abandonné d'elle. O mon pere ! ô terrible infortune pour moi qui ſuis privé d'une mere ; pour vous, ô ma ſœur, qui partagez ce malheur avec moi ; pour vous ſur-tout, ô mon pere, dont l'inutile hymenée ne vous a pas permis de parvenir avec elle à une heureuſe vieilleſſe ! ô ma mere, cette infortunée maiſon périt toute entiere avec vous.

LE CHŒUR.

Triſte néceſſité, Seigneur ! il faut ſupporter ce funeſte revers. Vous n'êtes pas le premier à qui la mort ait ôté une aimable & tendre épouſe. Vous ne ſerez pas le dernier ; & d'ailleurs ignorez-vous que nous ne naiſſons tous que pour mourir ?

ADMETE.

Je ne le ſçai que trop. Ce coup ne m'étoit pas imprévû. Il ne m'en a été que plus ſenſible... Mais il faut tranſporter ce cher dépôt, & lui rendre les derniers devoirs. Secondez-moi, je vous prie, & chantez alternativement des airs lugubres en l'honneur de l'implacable Dieu des enfers. Que les Theſſaliens mes ſujets partagent avec moi un ſi légitime devoir. Je leur preſcris comme Roi un deuil univerſel. Qu'on ſe raſe la chevelure ; qu'on prenne des vêtemens

noirs; qu'on apprête les chars, & qu'on coupe les crins flottans des coursiers: que dans toute la ville on n'entende point les doux sons de la flûte & de la lyre, que la Lune n'ait rempli douze fois son disque. Hélas, je ne ferai jamais de funérailles pour une personne qui me soit plus chère, ni plus précieuse. Quels honneurs ne dois-je point à une épouse, qui seule a eû le courage de prendre ma place au tombeau!

SCENE III.

Qui sert d'Interméde.

On enléve le corps d'Alceste pour le parer. Admete, ses enfans, & toute la Cour le suivent, tandis que le Chœur demeure pour chanter des airs funébres.

LE CHŒUR.

O fille de Pélias, qui habitez à présent le Palais du Dieu des ombres, recevez encore nos adieux! que le noir Tyran des enfers, que le Nocher des morts qui, assis au gouvernail, navige sur les ondes du Styx, apprennent aujourd'hui, que jamais une femme plus aimable n'a passé les eaux de l'avare Achéron! *STROPHE I.*

ANTISTR. I. Oui, Alceste, les Poëtes vous célébreront dans les vers que leur Muse enfantera pour être chantés, soit avec la * lyre, soit sans elle. Tout retentira de vos louanges & de leurs chansons, sur-tout au Printems, durant † les fêtes solemnelles que Sparte & Athènes célébrent en l'honneur d'Apollon. Une mort si belle sera sans doute pour les Poëtes la matiere éternelle de leurs hymnes.

STROPHE II. Que ne puis-je vous tirer des sombres demeures de Pluton, & vous faire repasser le noir Cocyte dans la barque qui vous l'a fait passer, vous dont la tendresse conjugale n'a pas balancé à tirer votre époux des enfers, en vous y précipitant vous-même ! Que la terre qui vous couvrira soit légère, & quant à votre époux, comptez qu'il deviendroit pour moi, ainsi que pour ses enfans, un

* Grec, *à sept cordes, & faite d'un bois qui croît sur les montagnes.*

† Les fêtes dont parle ici le Chœur, étoient des jeux & des combats de Musique qui se célébroient à Sparte & à Athènes le septiéme d'Avril, durant l'espace de neuf jours, lorsque la Lune étoit dans son plein. Comme ces combats Poëtiques se faisoient en l'honneur d'Apollon, on les appelloit *Carneades* du nom de *Carnus*, fameux Poëte & Musicien, fils de Jupiter & d'Europe, favori d'Apollon.

objet de haine & d'horreur, s'il étoit aſſez infidéle pour abandonner ſon cœur à un autre hymenée.

ANTISTR. II. Choſe étrange ! ni un pere, ni une mere n'ont voulu s'immoler pour celui qui leur doit le jour, tandis que leurs cheveux blancs les menaçoient d'une mort prochaine & ſans gloire. Mais vous, à la premiere fleur de l'âge, Alceſte, vous avez la générosité de mourir pour votre jeune époux. Dieux, que ne me donnez-vous une épouſe pareille, qui rempliſſe avec moi tout le cercle de ſes jours ! hélas, cet avantage eſt un préſent du Ciel réſervé à peu d'heureux mortels.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERCULE, LE CHŒUR.

HERCULE.

O habitans de Phère, dites-moi, je vous prie, trouverai-je Admete dans ce Palais ?

LE CHŒUR.

Vous l'y trouverez, ô Hercule : mais daignez auparavant ſatisfaire ma curio-

ſité. Quel ſujet vous améne en Theſſalie; & ſur-tout en cette ville ?

HERCULE.

J'obéis à un ordre d'Euryſthée.

LE CHŒUR.

A quel voyage, à quelles nouvelles erreurs vous a-t-il condamné ?

HERCULE.

Je vais enlever les courſiers de Dioméde. *

LE CHŒUR.

Comment exécuterez-vous cette entrepriſe ? avez-vous du moins quelque liaiſon avec ceux de ce pays ?

HERCULE.

Aucune. Jamais je n'entrai dans la terre des Biſtoniens. †

LE CHŒUR.

Sçavez-vous que l'enlévement de ces fougueux courſiers vous coûtera un ſanglant combat ?

HERCULE.

Je le ſçai : mais puis-je éluder des ordres pareils ?

LE CHŒUR.

Il vous faudra immoler Dioméde, ou périr.

* Grec, *Roi de Thrace.*

† Biſtonie, contrée de la Thrace, entre les fleuves Neſius & Hebrus.

HERCULE.

Il eſt vrai : mais ce n'eſt pas là le coup d'eſſai de ma valeur.

LE CHŒUR.

Que gagnerez-vous enfin, ſi vous remportez la victoire ?

HERCULE.

J'aménerai les courſiers à Euryſthée.

LE CHŒUR.

Autre obſtacle : car comment arrêter leur fougue ? *

HERCULE.

Jettent-ils feux & flammes ?

LE CHŒUR.

Ils déchirent les hommes. †

HERCULE.

Tel eſt l'uſage des bêtes féroces : mais les hommes ne ſont pas la proye des chevaux.

LE CHŒUR.

Croyez-en vos yeux. Vous verrez leur antre tout dégoutant de ſang humain.

HERCULE.

Et de qui eſt iſſu celui qui les nourrit ?

LE CHŒUR.

Le Dieu Mars eſt ſon pere. Son Royaume eſt cette Thrace qui tire ſon nom

* Grec, *par le frein.*
† Grec, *à belles dents.*

des boucliers échancrés, & qu'on ſçait être ſi féconde en or.

HERCULE.

Je le vois; voici une entrepriſe digne de la deſtinée d'Hercule; dure deſtinée, mais glorieuſe; puiſqu'elle veut que je combatte toujours avec les fils de Mars. D'abord ç'a été Lycaon. Cycnus s'eſt préſenté enſuite. Enfin Dioméde eſt le troiſiéme qui s'offre à mes exploits. Il me faudra le combattre lui & ſes courſiers: n'importe; on ne verra jamais le fils d'Alcméne trembler à la vûe du plus redoutable ennemi.

LE CHŒUR.

Voici Admete lui-même qui ſort de ſon Palais.

SCENE II.

Les mêmes, ADMETE.

ADMETE.

O Héros, iſſu du ſang de Jupiter * & de Perſée, puiſſiez-vous être toujours heureux!

* Jupiter eut Perſée & Danaé: Perſée fut pere d'Alcée qui fut celui d'Amphitryon, mari d'Alcméne. Ce fut d'elle & de Jupiter que nâquit Hercule.

HERCULE.

Recevez de moi les mêmes vœux, puiſſant Roi des Theſſaliens.

ADMETE, *en ſoupirant.*

Plût aux Dieux de ſeconder vos ſouhaits! je les reçois comme l'effet d'une amitié qui ne m'eſt pas douteuſe.

HERCULE.

Pourquoi, je vous ſupplie, ces marques de deuil, ces cheveux coupés!...

ADMETE.

Vous me voyez ſur le point de porter au tombeau....

HERCULE.

Qui? ah Ciel, ſeroit-ce quelqu'un de vos enfans? Vous préſervent les Dieux de ce malheur!

ADMETE.

Graces aux Dieux, mes enfans ſont pleins de vie.

HERCULE.

C'eſt donc un pere que vous pleurez. Que ſa vieilleſſe me fait craindre....

ADMETE.

Ne craignez rien, Seigneur; ceux dont j'ai reçû le jour vivent encore.

HERCULE.

Quoi? auriez-vous perdu Alceſte votre épouſe?

ADMETE.

Je puis dire d'elle deux choſes bien différentes.

HERCULE.

Vit-elle, ne vit-elle plus ?

ADMETE.

Elle eſt, & n'eſt plus : & ſon ſort me rend malheureux.

HERCULE.

Je n'en ſuis pas plus inſtruit : daignez me dévoiler cette énigme.

ADMETE.

Ignorez-vous la deſtinée qui l'attend ?

HERCULE.

Je ſçai qu'elle s'eſt engagée à mourir pour vous.

ADMETE.

Liée par ce funeſte engagement, doit-on la compter encore au nombre des vivans ?

HERCULE.

Ah, ne prévenez point le tems des pleurs : vous la pleurerez aſſez tôt.

ADMETE.

Elle eſt morte, Seigneur ; car je regarde comme mort quiconque doit bientôt mourir.

HERCULE.

Il eſt toutefois quelque différence entre vivre & ne vivre plus.

ADMETE.

Tel eſt votre ſentiment, Hercule ; mais j'ai mes raiſons pour penſer autrement.

HERCULE.

Pourquoi donc me tenir en ſuſpens ? qnel ami, quel mort pleurez-vous ?

ADMETE.

Je pleure une femme... Nous avons juſqu'à préſent parlé d'une autre.

HERCULE.

Celle que vous regrettez étoit-elle étrangère, ou unie à votre famille ?

ADMETE.

Elle étoit l'une & l'autre.

HERCULE.

L'une & l'autre ! comment étant étrangère a-t-elle paſſé ſes jours dans votre Palais ?

ADMETE.

Confiée à mes ſoins après la mort de ſon pere, elle y avoit été élevée.

HERCULE.

Je prends part à votre affliction : mais dans l'état où vous êtes je ſerois fâché de vous être importun.

ADMETE.

A quoi tend ce diſcours, je vous prie ?

HERCULE.

Je vais chercher une autre demeure.

ADMETE.

Non, Seigneur, je ne le ſouffrirai point. Ne m'accablez pas de ce nouveau malheur.

HERCULE.

Un étranger ſurvient toujours mal-à-propos dans une maiſon remplie de deuil.

ADMETE.

Laiſſons les morts, & daignez entrer dans mon Palais.

HERCULE.

Mais ſongez qu'il ne me convient pas de faire des feſtins, tandis que tout pleure en ces lieux.

ADMETE.

Vous entrerez dans un appartement écarté que je réſerve aux étrangers.

HERCULE.

Souffrez, vous dis-je, ſouffrez que je me retire. Je ne vous en aurai pas moins d'obligation.

ADMETE.

Non, Hercule, je vous l'ai déja dit, il ne vous eſt pas libre d'aller ailleurs. (*à quelqu'un de ſa ſuite.*) Allez, vous, ouvrez ces appartemens reculés : dites à ceux qui en ont ſoin, de préparer un feſtin ſomptueux. (*aux Gardes*) Fermez, vous autres, les veſtibules du milieu.

Ce seroit une indécence de troubler un festin par des cris & des larmes. Il faut épargner aux yeux & aux oreilles de l'hôte que nous recevons, le triste appareil des funérailles. (*Hercule entre dans le Palais d'Admete.*)

SCENE III.

ADMETE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Que faites-vous, Seigneur, plongé dans un abysme de maux, comment pouvez-vous recevoir un étranger?

ADMETE.

Que voulez-vous? si j'avois fermé mon Palais & ma ville à un ami qui a compté sur moi, loueriez-vous mon procédé? Non, sans doute. Je n'en serois pas moins malheureux, & j'en serois plus coupable. J'aurois violé les droits d'une hospitalité qui m'est chère, droits si exactement observés par cet ami quand je vais dans l'aride région des Argiens; & aux maux que je souffre j'aurois ajouté pour surcroît l'opprobre éternel d'avoir rendu ma maison odieuse aux étrangers.

LE CHŒUR.

Du moins, puisqu'Hercule est votre

ami, ainſi que vous l'aſſurez, pourquoi lui cacher votre infortune ?

ADMETE.

Je connois ce Héros. Comptez que s'il avoit pû deviner la moindre partie de mes malheurs, jamais il ne m'eût honoré de ſa préſence. Je ſçai qu'il me blâmera. Mais dût-il me taxer d'imprudence, dût-il m'accabler de reproches, ma maiſon pure & ſans tache reſpecte l'hoſpitalité; elle ne ſçait ce que c'eſt que d'écarter les étrangers. (*Il s'en va.*)

SCENE IV.

LE CHŒUR.

STROPHE I. O Palais d'Admete, ô demeure digne des Dieux ! faut-il s'étonner qu'Apollon ait daigné t'habiter, qu'il n'ait pas rougi de devenir le Berger de tes nombreux troupeaux, & de faire retentir des ſons de ſa lyre champêtre les creux vallons & les riantes prairies qui t'environnent !

ANTISTR. I. Ce fut alors qu'on vit les Linx attendris paître avec les agneaux. Les lions quitterent par troupes les * montagnes de Theſſalie pour l'écouter. Oui, divin Phœbus, on vit bondir autour de vous les jeunes Faons qui ſortoient à l'envi

* Grec, *le mont Othrys.*

des forêts, attirés par la douce mélodie de vos airs.

Heureux Admete, c'est de la faveur d'Apollon que vous tenez un bercail si fécond & si beau le long du lac de Bébie. * C'est par lui que vos guérets s'étendent vers le Couchant jusqu'à la vûe des Molosses, & que du côté de l'Orient votre Empire semble ne connoître d'autres bornes que le mont Pélion, & la mer Egée. *STROPHE II.*

Quel respect pour l'hospitalité ! Admete vient de perdre ce qu'il a de plus cher, & tandis qu'il pleure une épouse, un étranger survient. Aussi-tôt ce Prince contraint sa douleur; & le cœur plein de soupirs, les yeux mouillés de larmes qui coulent malgré lui, il les retient, il *ANTISTR. II.*

* Lac entre Phère & la Magnésie. Il donnoit aux plaines des environs le nom de Béboïde. L'endroit qui suit est embarrassé. Le Chœur ne veut pas dire que l'Empire d'Admete s'étende d'un côté jusqu'aux Molosses qui sont à l'extrémité de l'Epire, ni de l'autre jusqu'au mont Pélion. Il veut dire, si je ne me trompe, qu'Admete voit tout ce pays & semble le dominer, suivant ce joli vers de BENSERADE.

Et si tout n'est à moi, tout est à mes regards.

Il n'y a qu'à voir la Carte.

lui ouvre ſon Palais. Tel eſt le caractère d'un cœur généreux. Senſible aux bienſéances, il n'en néglige aucune. Auſſi tous les dons de la ſageſſe ſe trouvent-ils réunis dans un cœur où réſide la probité. Oui, je me ſens porté à croire que la piété d'Admete ne ſera pas ſans récompenſe.

SCENE V.

ADMETE, LE CHŒUR.

ADMETE.

Chers amis, dont la préſence eſt ſi conſolante pour moi, j'ai beſoin de votre ſecours. On porte Alceſte au bucher, & de-là au tombeau : vous allez voir paroître l'appareil de ſes funérailles. Rendez-lui donc les devoirs ordinaires, & faites éclatter vos regrets en faveur de votre Reine qui ſort de ſon Palais pour n'y rentrer plus.

LE CHŒUR.

Je vois déja votre pere, dont la vieilleſſe rallentit les pas. Il veut accompagner le Convoi. J'apperçois les ornemens & les dons qu'il fait porter pour Alceſte.

SCENE VI.

On voit le Convoi.

Les mêmes, PHERE's ſuivi des Officiers qui portent des dons pour Alceſte.

PHERE'S.

J'entre dans vos peines, mon fils. La perte que vous avez faite eſt conſidérable, on ne peut en diſconvenir. Vous perdez une épouſe accomplie : mais enfin quelque accablant que ſoit le poids de votre malheur, il faut le ſupporter. Recevez de ma main ces vêtemens précieux, pour les mettre dans la tombe. On ne ſçauroit trop honorer une épouſe qui a bien voulu s'immoler pour vous. C'eſt à elle que je dois le bonheur de m'avoir conſervé un fils. C'eſt elle qui n'a pû ſouffrir qu'un pere au déſeſpoir traînât ſa vieilleſſe dans le deuil. C'eſt elle enfin qui par cette action héroïque a propoſé à toutes les femmes le modéle le plus glorieux qui fut jamais. O Libératrice de mon fils & de moi, vous qui nous avez rendu la lumiere du jour, aimable Alceſte, recevez mes adieux, & puiſſe votre ombre être tranquille dans la demeure de Pluton ! Mortels,

Voyez les Réflexions ſur cette Scène, à la fin.

trouvez de pareilles épouſes, & allumez à ce prix le flambeau de l'hymenée, ou renoncez-y pour toujours.

ADMETE.

Je ne vous ai point appellé à ces funérailles; &, pour ne vous rien céler, votre préſence en ces lieux ne m'eſt point agréable. Remportez ces vêtemens. Jamais ils ne ſeront mis ſur le corps d'Alceſte. Je ſçaurai faire enſorte qu'elle ſe paſſe de dons dans le tombeau. Vous m'avez vû ſur le point de mourir. C'étoit là le tems de pleurer. Que faiſiez-vous alors? vous ſied-il à préſent de verſer des larmes, après avoir fui le danger qui me menaçoit, après avoir laiſſé mourir Alceſte à la fleur de l'âge, tandis que vous êtes courbé ſous le poids des années? non, je ne ſuis plus votre fils, & je ne vous reconnois point pour mon pere. Celle qui ſe dit ma mere ne m'a point porté dans ſes entrailles. Né de quelque Eſclave, il faut qu'on l'ait trompée en m'attachant à ſon ſein. Le danger m'a trop fait voir en effet qui vous êtes. Non, encore une fois, je ne vous connois plus pour mon pere; ou ſi vous l'êtes, il faut que vous ſoyez le plus lâche des mortels, puiſqu'étant arrivé au bout de la carriere, vous n'avez

eû ni l'inclination, ni le courage de mourir pour un fils, puiſqu'enfin vous n'avez pas eû honte de laiſſer remplir ce devoir à une étrangère. Oui, cette étrangère eſt la ſeule que j'aye droit de regarder comme ma véritable mere, & comme mon vrai pere. Il vous eût été glorieux d'expirer pour un fils. Vous n'auriez ſacrifié après tout qu'un reſte de jours languiſſans. Par ce léger ſacrifice vous auriez racheté de longues & d'heureuſes années pour elle & pour moi, & je ne me verrois pas réduit à ſouffrir les maux dont je gémis. Pour vous, vous aviez joui de la plus douce deſtinée. Aſſis ſur le Thrône dès la tendre jeuneſſe, vous aviez en moi un héritier légitime qui vous délivroit de la crainte de voir vos Etats en proie à un avide étranger : & ne me dites pas que ç'a été pour venger votre vieilleſſe mépriſée, que vous m'avez livré au trépas. Vous ſçavez juſqu'où j'ai porté mon reſpect & mes complaiſances pour vous & pour votre épouſe. Témoins l'un & l'autre de mes aſſiduités, voilà le prix dont vous les avez payées : mais je vous en avertis, procurez-vous, s'il eſt poſſible, d'autres héritiers qui ſoient l'appui de votre vieilleſſe, & qui prennent ſoin de

vos funérailles : car pour moi je déclare que je ſuis déchargé de ce devoir. Regardez-moi comme mort: il n'a pas tenu à vous que je ne fuſſe en effet dans le tombeau ; & ſi je reſpire encore, j'en ſuis redevable à un autre libérateur. C'eſt à ce nouveau pere que je dois toute la tendreſſe, & tous les devoirs d'un fils. Je ne le vois que trop, les vœux des vieillards qui appellent la Mort à leur ſecours ſont des vœux peu ſincères. Ils ſe plaignent de la vieilleſſe. A les entendre, leur courſe a trop duré. La Mort vient-elle les preſſer ? ils ne peuvent ſe réſoudre à mourir, & les années ne ſont plus un fardeau inſupportable pour eux.

LE CHŒUR.

C'en eſt trop, Seigneur, vous êtes déja aſſez à plaindre, ſans vous charger encore du nouveau malheur d'aigrir un pere offenſé.

PHERE'S.

Mon fils, à qui s'adreſſe, je vous prie, un diſcours ſi hautain ? penſez-vous parler à quelque Eſclave de Lydie ou de Phrygie ? ignorez-vous que du moins je ſuis né libre, & Theſſalien ? toutefois vous oſez m'outrager cruellement, & me traiter comme le dernier des mortels;

mais il ne ſera pas dit qu'un jeune homme ait inſulté impunément ſon pere. Je vous ai donné le jour & l'éducation pour avoir en vous un appui de mon Thrône. Mais apprenez que par ce devoir, je ne me ſuis point engagé à donner ma vie pour vous. Quand la Nature ou la Gréce ont-elles impoſé aux peres la loi de mourir pour leurs enfans? chacun eſt ici-bas pour ſoi, heureux ou malheureux, il n'importe. J'ai rempli mes obligations; je ne vous dois plus rien. Je vous ai fait Roi, & je vous laiſſe après ma mort les vaſtes régions que j'ai reçûes de mes peres. Quel tort vous fais-je? en quoi ſuis-je coupable? je ne meurs point pour vous! hé-bien, demandai-je que vous mouriez pour moi? la lumiere du jour vous eſt précieuſe & douce: penſez-vous qu'elle me le ſoit moins? je ſçai que le tems de notre ſéjour dans les enfers ſera long, & que cette vie eſt bornée par d'étroites limites: mais enfin, toute courte qu'elle eſt, j'avoue que j'en goûte volontiers les douceurs. Ces ſentimens vous paroiſſent peu héroïques. Vous m'accuſez de lâcheté; & toutefois, lâche que vous êtes vous-même, vous n'avez pas rougi d'employer tous vos efforts pour prolonger vos jours au-

delà du terme fatal, en ſacrifiant votre épouſe. Vaincu par une femme plus généreuſe que vous, il a fallu qu'elle épargnât à votre délicateſſe les horreurs d'une mort prochaine. L'heureux artifice pour éluder toujours le trépas, que celui de perſuader à ſon épouſe qu'elle doit mourir pour ſon époux! il vous ſied bien après cela de traiter de lâches ceux qui refuſent de faire pour vous ce que vous n'avez pas le courage de faire vous-même. Croyez-moi, gardez le ſilence. Jugez d'autrui par votre propre cœur. Vous aimez la vie; croyez que les autres ne l'aiment pas moins que vous. Comptez au reſte que ſi vous redoublez vos outrages, vous entendrez de moi des vérités encore plus ſenſibles & plus piquantes.

LE CHŒUR.

C'en eſt déja trop d'une & d'autre part. Ceſſez, ô Vieillard, ceſſez de maltraiter de paroles votre fils.

ADMETE *à Pherès.*

Parlez, j'ai tout dit: mais ſi la vérité vous bleſſe, vous ne deviez pas vous l'attirer par une faute pareille.

PHERE'S.

La faute auroit été plus grande, ſi je m'étois livré pour vous à la mort.

ADMETE.

ADMETE.

Ne mettez-vous donc nulle différence entre mourir à la fleur de l'âge, ou dans le ſein de la vieilleſſe ?

PHERE'S.

Jeune ou vieux, nul homme n'a deux vies dont il puiſſe diſpoſer à ſon gré.

ADMETE.

Hé-bien, puiſſiez-vous vivre plus que Jupiter !

PHERE'S.

Quoi ! vous oſez charger un pere innocent d'horribles imprécations !

ADMETE.

Je ſouſcris au contraire à vos vœux. Ne ſouhaitez-vous pas une longue ſuite d'années ?

PHERE'S.

C'eſt là plûtôt l'objet de vos deſirs. Ce cadavre le montre aſſez.

ADMETE.

Il ne montre que votre lâcheté.

PHERE'S.

On ne dira pas au moins que je me ſois immolé cette victime.

ADMETE.

Ah, que ne pouvez-vous à votre tour avoir beſoin qu'un fils ſe faſſe victime pour vous !

PHERE'S.

Faites mieux. Epousez plusieurs femmes pour multiplier vos années.

ADMETE.

Et voilà ce qui vous couvre de confusion, qu'il faille recourir à une épouse au défaut d'un pere.

PHERE'S.

Mes sentimens sont conformes aux vôtres : il est doux de vivre, & triste de mourir.

ADMETE.

Sentimens indignes d'un Vieillard !

PHERE'S.

Il me falloit donc, pour vous plaire vous donner le cruel plaisir de me porter au tombeau.

ADMETE.

Vous n'y arriverez pas moins ; mais vous y arriverez sans gloire & sans honneur.

PHERE'S.

Qu'importe à mes cendres ce chimérique honneur, & cette frivole gloire ?

ADMETE.

Hélas ! la vieillesse a mis bas toute honte.

PHERE'S.

La vieillesse est sage ; mais la jeunesse est insensée, témoin le sacrifice d'Alceste,

ADMETE.

Retirez-vous, & laiſſez-moi du moins achever ſes funérailles.

PHERE'S.

Il eſt bien juſte en effet que celui qui l'a ſacrifiée lui rende les derniers devoirs : je me retire : adieu. Mais je vous avertis que cette mort ſera tôt ou tard vengée : & Acaſte ſon frere doit paſſer pour le plus mépriſable des humains, s'il ne venge le ſang d'une ſœur.

ADMETE.

Allez, vous & votre indigne femme, allez traîner une miſérable vieilleſſe ſans enfans, quoique je vive encore. Voilà le prix de votre lâcheté : car je ne veux plus rien de commun avec vous, pas même la demeure ; & que ne puis-je avec bienſéance vous interdire votre Palais ! je ne rougirois pas de le faire en public.

Mais allons, nous autres, (puiſqu'il faut conſommer notre malheur) allons porter ces reſtes ſi chers ſur le bucher préparé.

LE CHŒUR.

Emportez donc nos regrets, ô la plus généreuſe, & la meilleure de toutes les épouſes. Que les Dieux infernaux, que Mercure & Pluton vous reçoivent favorablement aux enfers : & s'il eſt dans

cet autre monde des récompenses & des biens véritablement réservés aux justes, puissiez-vous en jouir : puissiez-vous goûter auprès de Proserpine les fruits de votre piété ! (*On porte le corps d'Alceste, & le Convoi passe suivi d'Admete & du Chœur.*)



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

UN OFFICIER du Palais.

Certainement le Palais d'Admete a vû un grand nombre d'étrangers de différentes régions, & qu'on a tous confiés à mes soins : mais je n'en connois point de plus dénaturé que celui qu'on m'a chargé de recevoir en ce jour. Quoi ! cet homme voit mon Souverain en pleurs, & il ne rougit pas d'entrer dans sa maison. Il sçait le malheur que nous déplorons, & loin d'user du moins avec modération des choses dûes à l'hospitalité, & qu'on lui présente, il nous presse de lui apporter ce qu'on ne lui offre pas incontinent. Il fait plus, il prend en main une coupe entourée de lierre : il y

verſe des flots de vin, & le boit à longs traits. La flamme du Dieu Bacchus l'environne & l'échauffe. Il ſe couronne de branches de myrte, & il fait retentir ce Palais de ſes chants. Hélas, quelle étrange mélodie ! il chantoit d'un côté ſans ſe mettre en peine du déplorable Admete ; & de l'autre côté nous pleurions la triſte deſtinée de notre Reine, doublement malheureux, puiſqu'il falloit contraindre notre douleur, & dévorer nos larmes en préſence de cet étranger : car tel étoit l'ordre d'Admete. Infortuné que je ſuis, je me vois forcé d'aſſiſter au feſtin d'un étranger, qui ne ſçauroit être que quelque miſérable brigand, tandis que ma Reine ſort pour toujours du Palais, ſans que j'aye pû lui porter mes derniers adieux, ni * préſenter la main à celle qui fut pour moi, & pour tout ce que nous ſommes en ces lieux, bien plus mere que Souveraine. Quels maux en effet n'a-t-elle pas écar-

* Coutume ancienne, on préſentoit la main aux morts pour marquer le regret d'une triſte ſéparation. Ainſi le faiſoient les mourans à leurs amis. On en a vû un exemple dans Alceſte même, Acte 1. Scène 4. *Elle les appelle tous par leur nom* (ſes Eſclaves) *elle leur préſente la main*, &c.

té de nos têtes, quand par une aimable adresse elle trouvoit le secret d'adoucir le courroux de notre Roi offensé. Et le moyen après cela de ne pas détester le fâcheux contre-tems qui nous a fait recevoir cet importun étranger !

SCENE II.

L'OFFICIER, HERCULE.

HERCULE.

Approchez. D'où vient, dites-moi, ce regard sombre & farouche ? vous n'ignorez pas qu'un étranger, loin de voir la tristesse peinte sur le visage de ceux qui sont chargés de le recevoir, doit y sentir au contraire les marques aimables d'un accueil gracieux. Toutefois, à la vûe du meilleur ami de votre Roi, vous vous armez d'un air triste ; & tout occupé d'une disgrace qui ne vous regarde pas, vous me recevez, peu s'en faut, en ennemi. Approchez donc, & apprenez de moi à tenir une conduite plus sensée. * Sçavez-vous quelle est la nature

* Sçais-tu bien quelle est la condition
De la chétive humaine nation ?
Non que je crois ; car d'où aurois-tu telle
Instruction ? oy moy donc parler d'elle.

des choses humaines ? hélas, non. D'où l'auriez-vous appris dans la situation où vous êtes ? écoutez donc mes paroles. Tout mortel est dévoué à la mort, & il n'en est aucun qui sçache aujourd'hui s'il doit demain revoir la lumiere. Tel est le cours de notre destinée. Son terme est tellement incertain qu'il n'est ni art, ni science, qui puisse nous en marquer le point précis. Instruit de ce grand principe, prêtez-vous à la douce joie. Goûtez les charmes & les plaisirs de la table ; & songez que l'instant présent est à vous ; mais que le reste est à la fortune. Quant à la cause de vos regrets, perdez-en jusqu'au moindre souvenir ; & si mes conseils vous paroissent sensés, (comme je crois qu'ils le sont) recueillez-en tout le fruit. Reprenez donc vos esprits ; & déchargé désormais du poids accablant de votre douleur, bûvez avec moi, couronnez-vous de fleurs, & comptez qu'à travers la tempête qui agite vo-

A tous humains il est prédestiné
Mourir à jour préfix & terminé,
Et n'y a nul qui sçache si vivante
Ame il aura la journée suivante.
Car impossible il est de deviner
Là où se doit la fortune tourner. *Citat. de* PLUTAR. *traduct. d'*AMYOT, *Consolat. à Apollonius.*

tre cœur, le bruit agréable des coupes vous conduira sûrement au port. * Mortels, nous devons former nos idées à notre condition mortelle; car enfin la vie de quiconque se livre à la tristesse, est moins, à mon gré, une vie qu'une véritable misère.

L'OFFICIER.

Je n'ignorois pas ces choses : mais, croyez-moi, ce qui m'occupe aujourd'hui s'accorde peu avec les plaisirs & la joie.

HERCULE.

La personne que vous regrettez est étrangère. Pourquoi donc cet excès de douleur? les Maîtres de ce Palais ne sont-ils pas pleins de vie?

L'OFFICIER.

Pleins de vie! ô Ciel! vous ne connoissez donc pas nos malheurs?

HERCULE.

Je sçai tout, si pourtant Admete ne m'a pas trompé.

L'OFFICIER.

Malheureux Maître, hélas, il fait trop pour des étrangers.

* Morale pernicieuse, & digne des Epicuriens. On est bien éloigné de l'approuver, & on ne la met ici que pour ne pas déguiser EURIPIDE.

HERCULE.

Non, il n'en fait pas trop. Il ne fait que ce qu'il doit en rendant les devoirs, même à une étrangère.

L'OFFICIER.

A une étrangère ! ah, la perſonne que nous pleurons n'eſt rien moins.

HERCULE.

Quoi ? a-t-il fait quelque perte domeſtique qu'il m'ait celée ?

L'OFFICIER.

Je me tais ; allez, livrez-vous à la joie. C'eſt à nous de déplorer les maux de nos Maîtres.

HERCULE.

Ah, Dieux ! ce diſcours marque un deuil domeſtique.

L'OFFICIER.

Si cela n'étoit, paroîtrois-je triſte en aſſiſtant à votre feſtin ?

HERCULE.

Ah, mon ami m'a fait injure. Je ne puis lui pardonner.

L'OFFICIER.

La choſe parloit aſſez. Quoi ? ces vêtemens lugubres & ces cheveux coupés ne vous diſoient-ils pas que vous nous aviez ſurpris dans la plus triſte conjoncture ?

HERCULE.

Qui donc eſt mort ? parlez. Eſt-ce

quelqu'un des enfans d'Admete? eſt-ce ſon pere?

L'Officier.

Vous voulez le ſçavoir. Hé-bien, c'eſt l'épouſe même d'Admete.

Hercule.

Son épouſe! ah, Ciel! & comment, dans cette ſituation, avez-vous eu le moindre égard à l'hoſpitalité?

L'Officier.

Admete a craint de la violer dans la perſonne d'un ami tel que vous.

Hercule.

Ah, malheureux ami, quelle épouſe vous perdez!

L'Officier.

Nous périſſons tous avec elle.

Hercule.

Hélas, je l'avois ſoupçonné à ſon air, à ſon deuil, à ſes larmes qu'il s'efforçoit en vain de retenir. Mais il a diſſipé mes ſoupçons par ſes diſcours ambigus. Il m'a fait entendre qu'il s'agiſſoit des funérailles d'une étrangère. Il m'a forcé, contre mon inclination, d'entrer dans ſon Palais. Cependant, malheureux, j'ai fait éclatter ma joie dans un feſtin: j'ai couronné ma tête de fleurs dans la maiſon d'un ami au déſeſpoir. C'eſt toi qui es coupable de ce crime. Que ne me

découvrois-tu ce funeste secret? où est le tombeau? parle. Quelle route dois-je suivre?

L'OFFICIER.

Celle qui conduit à Larisse. A l'issue du Fauxbourg, le tombeau s'offrira d'abord à vos yeux.

HERCULE.

Il suffit. Adieu.

SCENE III.

HERCULE *seul.*

C'est ici, Hercule, qu'il faut montrer à l'Univers quel fils Alcméne a donné au souverain des Dieux. Tu as rempli tant de pénibles travaux! ta reconnoissance pour Admete exige encore celui-ci de ta valeur. Il s'agit de sauver Alceste, de la tirer des bras de la Mort, & de la rendre à son époux. Allons trouver la Mort, cette orgueilleuse Reine des Ombres. Je la verrai sans doute au tombeau, parée de ses habits funébres, & occupée à se rassasier du sang des victimes. Mettons-nous en embuscade aux environs, & de là, quand elle y pensera le moins, fondons tout-à-coup sur elle. Si je suis assez fortuné pour la surprendre & pour la saisir entre mes

mains, elle aura beau s'agiter : malgré ſes vains efforts il n'eſt rien qui puiſſe me l'arracher, qu'elle ne m'ait remis Alceſte. Que ſi je manque cet heureux projet, ſi la cruelle ne vient pas au tombeau ſavourer les gâteaux arroſés de ſang, j'irai, oui, j'irai aux enfers. Je deſcendrai tout vivant au Palais ténébreux de Proſerpine & de Pluton. Je redemanderai Alceſte, & ſûr de l'obtenir, je la ramènerai à ſon fidéle époux. Que ne dois-je point à un ami, qui frappé d'un ſi terrible coup, loin de m'alléguer cette excuſe trop légitime pour ne me pas recevoir, a reſpecté l'amitié au point de me cacher ſon déſeſpoir par la plus héroïque fermeté ! Eſt-il dans la Theſſalie, eſt-il même dans toute la Gréce un ami plus généreux, un ami plus religieux obſervateur de l'hoſpitalité ſacrée ? non, je ne ſouffrirai pas qu'on puiſſe me reprocher qu'il ait obligé un ingrat, & qu'Admete ait pû ſurpaſſer Hercule en généroſité.

SCENE IV.

ADMETE & LE CHŒUR.
au retour des funérailles.

ADMETE.

O Palais, où je ne verrai plus Alceſte;

qu'il m'eſt dur de vous revoir ſans elle. Funeſte retour pour un époux déſeſpéré ! Hélas ! où dois-je me retirer ? où m'arrêter ? que dire ? que faire ? qui me procurera la mort ? non, je ne ſuis ſorti des entrailles de ma mere que pour être à l'Univers un modéle accompli du malheur. Heureux morts, que j'envie votre deſtinée ! qu'elle me paroît douce ! la demeure du tombeau eſt déſormais l'unique objet de mes vœux ardens. La lumiere du jour m'eſt devenue inſupportable ; & je ſuis las de ramper ici bas avec les foibles humains. O Mort, quel ôtage as-tu livré pour moi au Dieu des enfers !

LE CHŒUR.

Rentrez, Seigneur, rentrez : cachez votre déſeſpoir dans l'obſcurité du Palais....

ADMETE.

Ah !

LE CHŒUR.

Vous gémiſſez, & vous n'en avez que trop ſujet.

ADMETE.

Ah !

LE CHŒUR.

Nous ſçavons aſſez l'excès de votre douleur.

ADMETE.

Ah !

LE CHŒUR.

Mais enfin, ces cris ne rappelleront pas Alceſte à la vie.

ADMETE.

Ah malheureux ! ah Ciel !

LE CHŒUR.

Il eſt dur, ſans doute, de perdre une perſonne tendrement aimée. Le moyen d'en diſconvenir !

ADMETE.

Vous ne faites qu'aigrir la playe mortelle dont mon cœur eſt atteint. Quel coup plus funeſte pour un époux heureux, que de perdre une tendre épouſe ! que n'ai-je pû ſans prendre de ſi chers engagemens, vivre avec elle en frere dans ce Palais ! heureux ceux qui ſeuls, ſans enfans, ſans épouſe, ne connoiſſent ni l'hymen, ni les maux qu'il traîne après lui. Je pleure une femme chérie, & pour ſurcroît de douleur, il faut que je ſupporte encore l'infortune de mes enfans abbattus par le renverſement de mon hymenée ; ſpectacle inſupportable pour le pere & pour l'époux ! hélas, il m'étoit libre de n'être ni l'un ni l'autre.

LE CHŒUR.

Le deſtin inévitable vous a frappé, je l'avoue.

ADMETE.

Ah !

LE CHŒUR.

Mais quoi ? ne mettrez-vous point de fin à vos regrets ?

ADMETE.

Ah !

LE CHŒUR.

Je conviens que rien n'eſt plus triſte, Après tout...

ADMETE.

Ah !

LE CHŒUR.

Il faut ſupporter cette perte, & vous n'êtes pas le premier...

ADMETE.

Ah, que je ſuis à plaindre !

LE CHŒUR.

Qui ait perdu l'objet de ſa tendreſſe. La fortune nous accable en diverſes manieres ; mais perſonne n'eſt épargné.

ADMETE.

O tendreſſe enſevelie ſous la terre ! ô douleur éternelle ! ô regrets ſans fin ! pourquoi, cruels * que vous êtes, m'avez-vous prêté un funeſte ſecours pour me ravir le plaiſir de m'enterrer tout vivant avec elle ? je ſerois à préſent avec

* Au Chœur.

la meilleure des épouſes. Avec elle j'aurois paſſé l'onde infernale. Pluton auroit eu une double victime, & ce Dieu, tout impitoyable qu'il eſt, n'auroit pas eu la cruauté de ſéparer deux cœurs qu'un ſi tendre amour avoit joints.

LE CHŒUR.

Daignez m'écouter, Seigneur. Un homme qui m'étoit lié par le ſang avoit un fils, eſpérance unique de ſa maiſon. Ce déplorable fils mourut. Il méritoit des larmes. La perte étoit irréparable, & le pere dans une extrême vieilleſſe. Il ſçût toutefois ſupporter ſon malheur, & s'en conſoler.

ADMETE.

O Palais! ô appartement nuptial! comment puis-je vous accepter pour retraite! ma fortune eſt changée, & vous êtes changés pour moi. Quelle différence, grands Dieux, entre ma ſituation préſente, & ma félicité paſſée! j'entrai, il m'en ſouvient, j'entrai dans cette aimable demeure, conduiſant par la main mon épouſe au bruit des inſtrumens & des acclamations, précédé par des flambeaux, * & ſuivi d'une troupe de convives, qui chantoient à l'envi des hymnes.

* Grec, *de bois coupé ſur le mont Pélion.* C'étoit un bois fort réſineux.

Dans ces charmans concerts on n'entendoit que les noms de l'amant & de l'amante ; on y relevoit le bonheur de celle que je pleure, & le mien. Illuſtre & heureux couple, s'écrioient-ils. Hélas ! à ces chants d'allégreſſe ſuccédent de lugubres lamentations. De longs voiles noirs ont pris la place des vêtemens blancs dont le Dieu d'hymen m'avoit paré ; & au lieu d'une pompe d'hyménée c'eſt le deuil qui me raméne dans la triſte demeure où Alceſte n'eſt plus.

LE CHŒUR.

Le deſtin, il eſt vrai, fait ſuccéder à votre proſpérité des maux que vous n'aviez point encore éprouvés. Mais enfin, vous vivez, Alceſte meurt, & vous laiſſe ſa tendreſſe. Tel eſt le train ordinaire des choſes humaines. Combien voit-on d'époux que l'impitoyable Mort a réduits comme vous à une affreuſe ſolitude ?

ADMETE.

Croyez-moi, chers amis, quoi qu'on en puiſſe dire, le ſort de mon épouſe eſt mille fois plus heureux que le mien. Comblée de gloire, & hors d'atteinte à la douleur, elle ne ſentira plus déſormais les maux qui nous aſſiégent ; tandis que l'infortuné Admete, qui étoit dû à

la mort, contraint de ſurvivre à ſon deſtin, va traîner une vie moins ſupportable que la mort même. Je ne l'ai déja que trop éprouvé. Hé comment ſoutiendrai-je la vûe de ces murs ! Alceſte n'y eſt plus pour m'en rendre l'entrée agréable & charmante. Je ne pourrai ni lui parler, ni l'entendre. De quel côté mon amour inquiet tournera-t-il ſes regards ? hélas, il ne trouvera par-tout qu'une ſolitude qui me fera ſécher de douleur. Quel ſupplice pour un amant de voir autour de moi ces lits, ces ſiéges où je la vis autrefois, & où je ne la reverrai plus ! cet appareil lugubre, cet appartement obſcur, cet air funébre & négligé de mon Palais, tout me rappellera ſans ceſſe une idée ſi chère. Que ſera-ce quand mes triſtes enfans, tout baignés de leurs larmes, embraſſeront mes genoux & me redemanderont leur mere ! quand j'entendrai les longs gémiſſemens, & les regrets éternels des eſclaves ! Dieux, s'écrieront-ils, de quelle Souveraine nous avez-vous privés ! Voilà, voilà, les horribles tourmens que me prépare ce Palais. En ſortirai-je pour être le témoin des hymens de Theſſalie ? les riantes aſſemblées des jeunes épouſes feront pour moi le ſujet de la plus

cuisante douleur. Hé de quel œil verrai-je briller l'aimable troupe des compagnes d'Alceste ! ce spectacle, par un affreux retour sur moi-même, me fera mourir de désespoir. Mais que n'inventera point la jalouse malignité de mes ennemis ? je crois déja les entendre se dire mutuellement : » Voyez, voyez cet » époux sans gloire. N'a-t-il pas honte » de vivre encore ? trop lâche pour mou- » rir il s'est soustrait au trépas en livrant » sa femme. Qu'il nous vante après cela » son grand cœur. Un pere & une mere » lui sont odieux, parce qu'ils se refusent » à la mort, & il n'a pas le courage de » la subir lui-même. » Ah, Dieux, voilà le dernier coup que vous m'avez réservé. Comment donc, chers amis, comment puis-je souhaiter de vivre perdu d'honneur & privé d'Alceste !

SCENE IV. ou Intermède.

LE CHŒUR, ADMETE *plongé dans la douleur.*

LE CHŒUR.

Elevé au-dessus du vulgaire j'ai souvent consulté les sçavantes Sœurs. J'ai fondé leurs profonds mystères, & pour fruit de ma frivole étude j'ai trouvé que STROPHE I.

rien n'étoit plus puiſſant que le Deſtin. Vainement chercheroit-on dans les écrits de Thrace, dictés par le touchant Orphée, un préſervatif qui pût garantir les mortels des coups du Deſtin. Vainement en chercheroit-on dans tout ce que Phœbus a laiſſé d'antidotes aux diſciples d'Eſculape pour les maux nombreux des humains.

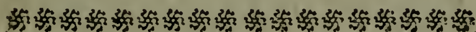
ANTI-STR. I. Le Deſtin eſt une Divinité ſévère, dont le Temple eſt inacceſſible. On ne le fléchit ni par les prieres, ni par le ſang des victimes. Ah, du moins, Dieu cruel, Dieu inflexible, du moins, ne ſoyez pas plus dur à mon égard que vous l'avez été juſqu'à préſent. C'eſt par vous que le maître des Dieux exécute ſes immuables decrets. Votre force indomptable vient à bout du fer même, * & votre cœur eſt fermé pour toujours à la complaiſance & aux égards.

STROPHE II. C'eſt cette terrible Divinité, ô Admete, qui vous ſaiſit de ſes redoutables mains. Affermiſſez pourtant votre courage. Car vos cris & vos pleurs ne rendront pas le jour aux habitans des enfers. Les enfans même des Dieux ſont ſujets au trépas. Celle que vous regret-

* Grec, *qu'on tire des Chalybes, peuples du Pont.*

tez nous fut chère, elle nous le sera toujours. Une femme si accomplie est plus respectable, à mon gré, que les enfans des Dieux.

Gardez-vous en effet, de croire que le tombeau d'Alceste soit semblable à ceux des vulgaires morts. Les voyageurs lui rendront les honneurs divins. On les verra se détourner de leur chemin, & jetter un regard respectueux vers le tombeau. » Voici, diront-ils, pleins de vé» nération, voici la généreuse épouse qui » s'est sacrifiée pour son époux. Elle est » à présent élevée au rang des Déesses. » Soyez-nous favorable, ô aimable Di» vinité.... » Mais, Seigneur, voici le fils d'Alcméne qui paroît s'avancer vers vous. *ANTI. STR. II.*



ACTE V.

SCENE UNIQUE.

HERCULE UNE FEMME *voilée*, LE CHŒUR, ADMETE, SUITE.

HERCULE.

Vous n'ignorez pas, Admete, ce que la tendre amitié exige d'un ami malheu-

reux : loin de diſſimuler ſes peines, il doit en répandre une partie dans le ſein fidéle de ſon ami. Arrivé dans ce Palais en des conjonctures fâcheuſes, j'avois crû qu'Hercule méritoit au moins l'honneur de votre confiance. Mais vous ne m'en avez pas jugé digne. Non content de me céler la mort de votre épouſe, vous m'avez contraint d'accepter vos offres, & d'entrer, malgré mes répugnances, dans l'intérieur de votre Palais, comme ſi la perſonne qui vous étoit morte n'eût été qu'une étrangère ſans conſéquence pour les droits de l'hoſpitalité. Cependant, je me ſuis couronné de myrtes, j'ai fait les libations ordinaires, & je me ſuis abandonné à la joie dans une maiſon toute remplie de deuil. Avouez-le, Seigneur, j'ai lieu de me plaindre de vous. Mais il ne s'agit pas ici d'augmenter vos peines par mes reproches. Je vais vous expliquer le véritable ſujet de mon retour en ces lieux.

Vous voyez cette femme. Je viens vous la confier ; & j'attends de votre amitié que vous la garderez juſqu'à ce qu'après avoir tué le Roi des Biſtoniens, & enlevé ſes courſiers, je revienne triomphant vers vous. Que ſi je péris dans cette périlleuſe entrepriſe, (daignent les

Dieux écarter ce préſage, & me procurer un heureux retour!) je la céde à votre maiſon : ſçachez au reſte, que c'eſt une conquête qui m'a coûté bien des travaux. Je me trouvai par hazard à un certain combat où l'on propoſa aux Athlétes des prix aſſez conſidérables ; jugez-en par celui qui m'eſt échû. De ſuperbes courſiers étoient la récompenſe des combats légers : mais pour ceux d'un ordre plus diſtingué, tels que ſont le pugilat & la lutte, il y avoit des troupeaux entiers. Outre ces prix magnifiques, cette femme devoit être encore la récompenſe du vainqueur. Je la vis & je crus qu'un prix de cette importance méritoit de n'être pas dédaigné. Je le répéte donc, Seigneur, il faut que vous en preniez ſoin, & que vous la receviez de ma main comme la conquête précieuſe, non d'un raviſſeur, mais d'un combattant couronné.

ADMETE.

Ce n'eſt point par dédain ou par injuſte mépris pour un ami, que je vous ai célé la mort de mon épouſe, Seigneur : c'eſt uniquement parce que j'euſſe été doublement affligé de voir d'autres amis me ravir l'avantage de vous recevoir. C'en étoit déja trop pour moi d'a-

voir à pleurer Alceste, sans y joindre encore ce nouveau déplaisir. Quant à cette femme que vous m'offrez, je vous conjure, ô Hercule, de charger de ce dépôt quelqu'autre ami moins malheureux que moi; & vous n'en manquez pas dans Phère. Au nom des Dieux, ne me mettez point dans la cruelle nécessité de me rappeller sans cesse la perte irréparable que j'ai faite. Si j'avois toujours devant les yeux cette aimable personne, pourrois-je retenir mes larmes? je suis déja assez à plaindre ; ne me donnez pas un surcroît de peines. Où voulez-vous, je vous prie, que j'éléve sans danger cette jeune beauté? car je la juge telle à son port & à sa parure, comment habitera-t-elle avec décence au milieu d'une troupe turbulente de jeunes gens. Vous connoissez la jeunesse, & vous sçavez combien il est mal-aisé de la modérer. C'est par intérêt pour un ami que je parle de la sorte. La cacherai-je aux yeux des hommes dans l'appartement de celle que je pleure? mais de quel front la ferois-je entrer dans le lit d'Alceste? n'ai-je pas à craindre le double reproche, soit de mes sujets, dont quelques-uns ne manqueroient pas de dire que j'ai trahi ma libératrice,

pour

pour faire part de mon cœur & de mon lit à une autre amante ; soit de cette épouse que j'ai perdue : car enfin, je l'avoue, elle mérite seule toute ma tendresse & toute ma vénération. A quels égards, à quelles bienséances ne me dois-je point dans la situation où j'ai le malheur de me trouver ? * Mais vous, ô femme, quelle que vous soyez, plus j'examine votre figure, votre démarche, & votre port, plus vous me paroissez ressembler à ma chère Alceste. Au nom des Dieux, Seigneur, ôtez-moi cet objet qui me trouble. Epargnez un amant désespéré. Oui, plus je la vois, plus je crois voir mon épouse. Mon cœur en est tout agité, & les larmes coulent malgré moi de mes yeux. Malheureux que je suis, c'est bien en ce moment que je goûte à longs traits toute l'amertume de mon infortune.

LE CHŒUR.

On ne peut nier que votre sort ne soit affreux ; mais enfin, quel qu'on puisse être, Roi ou particulier, on doit recevoir avec fermeté tout ce qui vient de la main des Dieux.

* Il tourne les yeux vers cette femme qu'il n'avoit point encore regardée attentivement.

HERCULE.

Que le pere des Dieux & des mortels ne m'a-t-il communiqué ſon pouvoir ! que bientôt ma reconnoiſſance tireroit Alceſte des enfers !

ADMETE.

Vous le feriez, je n'en doute point. Mais pourquoi former d'inutiles vœux ? ce pouvoir n'eſt point du reſſort des mortels, & quand on a une fois paſſé l'onde noire, on ne revoit plus la lumiere du jour.

HERCULE.

N'outrez donc point vos regrets, & ſçachez ſupporter des maux néceſſaires.

ADMETE.

Ah, Seigneur, il eſt plus aiſé de conſoler les malheureux, que de ſçavoir l'être.

HERCULE.

Hé que vous ſerviront vos gémiſſemens éternels ?

ADMETE.

J'en connois l'inutilité : mais la tendreſſe l'emporte.

HERCULE.

La tendreſſe pour les morts ne produit que des pleurs.

ADMETE.

Comment ne pas pleurer la perte irréparable que j'ai faite ? elle eſt au-deſſus des plus vives expreſſions.

HERCULE.

Vous avez perdu une épouſe aimable, on ne peut en diſconvenir.

ADMETE.

Si aimable, que ſans elle je ne puis plus vivre.

HERCULE.

La playe eſt encore récente. Le tems ſçaura l'adoucir.

ADMETE.

Oui, le tems l'adoucira, ſi vous appellez tems, le terme qui finira mes jours.

HERCULE.

Les charmes d'un nouvel hymenée....

ADMETE.

Arrêtez, Seigneur. Quel mot eſt ſorti de votre bouche? ah, devois-je croire qu'un ami....

HERCULE.

Quoi, toujours fidéle à vos regrets; votre cœur demeurera....

ADMETE.

Tellement inſenſible, qu'il n'eſt point de femme au monde qui puiſſe y prétendre.

HERCULE.

Mais croyez-vous qu'à leur tour les cendres d'Alceſte ſoient ſenſibles à cet excès de fidélité ?

ADMETE.

Senſibles ou non, je lui dois ce reſpect.

HERCULE.

Je loue vos ſentimens : mais je ne puis m'empêcher de blâmer votre conduite.

ADMETE.

Louez ou blâmez-moi, tant qu'il vous plaira ; jamais vous ne me verrez reprendre le nom d'époux.

HERCULE.

Je loue encore une fois cette générosité : c'eſt le fruit d'une tendreſſe extrême pour Alceſte.

ADMETE.

Toute morte qu'elle eſt, je mourrai plûtôt mille fois moi-même que de conſentir à lui être infidéle.

HERCULE.

Recevez du moins cette aimable perſonne dans votre Palais. Je vous en conjure, & ſa naiſſance mérite de vous cet égard.

ADMETE.

Et moi, je vous conjure, Seigneur ;

par Jupiter votre auguſte pere, de vouloir bien m'en diſpenſer.

HERCULE.

Vous n'entendez pas vos véritables intérêts, ſi vous refuſez de le faire.

ADMETE.

Et ſi je le fais, je me mets le poignard dans le ſein.

HERCULE.

Suivez mon conſeil ; vous m'en rendrez grace un jour.

ADMETE.

Ah ! vous me réduiſez au point de déteſter votre victoire.

HERCULE.

Elle m'eſt pourtant commune avec vous.

ADMETE.

Je le veux ainſi : mais que cette femme ſe retire.

HERCULE.

Hélas ! elle ſe retirera, ſi vous le ſouhaitez ; mais ſongez, je vous prie, à ce que vous allez faire.

ADMETE.

Je n'ai point d'autres ſentimens, ſi vous ne me menacez de votre inimitié.

HERCULE.

Comptez que ce n'eſt pas ſans raiſon que je vous preſſe ainſi.

ADMETE.

Vous l'ordonnez. Hé-bien, il faut vous ſatisfaire. Mais, je ne vous le céle point, je le fais malgré moi.

HERCULE.

Un moment viendra que vous m'en ſçaurez gré. Contentez ſeulement mes deſirs.

ADMETE.

Hé-bien, puiſqu'on le veut, (*à quelques-uns de ſa ſuite*) conduiſez-la, vous autres, dans le Palais.

HERCULE.

Non, ce n'eſt point à eux que je confierai une perſonne de ſa ſorte.

ADMETE.

Daignez donc, je vous ſupplie, l'introduire vous-même.

HERCULE.

Non, c'eſt à vous de lui donner la main.

ADMETE.

Moi? je n'en ferai rien. Du reſte, mon Palais lui eſt ouvert.

HERCULE.

C'eſt à vous ſeul que je la confie. Il faut, vous dis-je, que vous lui préſentiez la main.

ADMETE.

Que m'obligez-vous de faire, Seigneur ?

HERCULE.

Faites, vous dis-je, obéïssez. Rendez à cette étrangère les honneurs accoutumés.

ADMETE.

Je le fais enfin, puisque je ne puis m'en défendre : mais souffrez que je le dise ; toute autre qu'Alceste est pour moi une Méduse.

HERCULE.

M'avez-vous obéi ?

ADMETE.

Oui.

HERCULE.

Hé-bien, gardez-la comme votre épouse. Vous allez voir que le fils de Jupiter sçait être reconnoissant. (*Il léve le voile.*) Reconnoissez Alceste, & calmez pour toujours vos regrets.

ADMETE.

O Dieux, que vois-je ? quel étonnant prodige ! est-ce Alceste qui s'offre à mes regards ? n'est-ce point une trompeuse illusion de quelque Divinité contraire qui se plaît à me remplir d'une frivole joie ?

HERCULE.

Non, Admete, non. C'eſt Alceſte, c'eſt votre épouſe que vous revoyez.

ADMETE.

Ne ſeroit-ce point une ombre ſortie du fonds des enfers ?

HERCULE.

Je ne ſuis point un homme à preſtiges.

ADMETE.

Quoi donc ? c'eſt là cette épouſe à qui je viens de rendre les derniers devoirs ?

HERCULE.

C'eſt elle-même. N'en doutez nullement ; il n'eſt pas ſurprenant que votre félicité vous paroiſſe incroyable.

ADMETE.

Ah, ce n'eſt point une ombre. C'eſt Alceſte que je touche. Seigneur ; je puis donc lui parler comme ſi elle vivoit.

HERCULE.

Elle vit. Parlez.

ADMETE.

O cher objet de mes tendres vœux, ô Alceſte, je vous retrouve donc enfin dans le tems même que je déſeſpérois de vous revoir jamais ?

HERCULE.

Vous la poſſédez en effet, & vous

n'êtes point trompé par des Divinités jaloufes de votre bonheur.

ADMETE.

O illuftre fils du plus grand des Dieux, puiffe votre félicité égaler mes ardens defirs ! daigne celui dont vous avez reçû le jour, vous le conferver long-tems ! c'eft de votre feule main que je tiens l'ineftimable faveur de m'avoir rendu une autre moi-même. Mais comment, dites-moi, avez-vous tenté de ramener Alcefte des enfers ? & comment y avez-vous réuffi ?

HERCULE.

Il m'en a coûté un combat avec le Tyran des Mânes.

ADMETE.

Où donc l'impitoyable Mort s'eft-elle préfentée à vous ?

HERCULE.

Au tombeau. C'eft là qu'à la faveur d'une embufcade je l'ai faifie entre mes bras.

ADMETE.

Mais pourquoi Alcefte eft-elle immobile & fans voix ?

HERCULE.

Dévouée aux Divinités infernales, il faut qu'elle foit purifiée ; & vous ne

pourrez jouïr de ſon entretien que la troiſiéme aurore n'ait paru ſur la terre : Allez ; conduiſez Alceſte dans votre Palais ; & déja ſi religieux obſervateur des devoirs de l'hoſpitalité, continuez de l'être toujours. Adieu. Je vais de ce pas accomplir l'ordre du fils de Stenelus.

ADMETE.

Ah, Seigneur, ne me privez pas de votre préſence ; & daignez accepter encore ce Palais pour demeure.

HERCULE.

Je le ferai dans une autre occaſion : mais aujourd'hui le tems preſſe. Je pars.

ADMETE.

Adieu, trop généreux Hercule ; puiſſe un heureux retour vous rendre bientôt à mes ſouhaits !

Pour vous, Peuples & Gouverneurs, écoutez les ordres de votre Roi. J'ordonne qu'en ſigne de réjouiſſance pour un bonheur ſi ineſpéré, on célébre des fêtes, qu'on méne des danſes publiques, & que les autels fument du ſang des victimes. Arrivé au comble d'une félicité ſupérieure à ma fortune paſſée, il eſt juſte que je faſſe éclatter ma reconnoiſſance envers les Dieux.

LE CHŒUR.

Que les Dieux font jouer de ressorts extraordinaires pour parvenir aux fins qu'ils se proposent! c'est par leur secrete puissance, que les grands événemens qu'ils ménagent, semblent éclorre contre l'attente des mortels. Tel est le prodige qui fait aujourd'hui le sujet de notre admiration & de notre joie. *

* L'on peut dire de cette Tragédie ce que dit le Misantrope.

Acte I. Scène II.

Le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux,
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure.

Et plus haut.

Ce style figuré dont on fait vanité,
Sort du bon caractère & de la vérité.
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.
Le mauvais goût du siécle en cela me fait peur;
Nos peres tout grossiers l'avoient beaucoup meilleur.





RÉFLEXIONS SUR ALCESTE.

Ce qui nous choque dans Alceste se réduit à deux ou trois principaux chefs qu'il faut examiner un peu à fonds. Car n'insistons point sur l'air Bourgeois qui paroît régner en général dans cette Piéce, comme dans la plûpart des autres, & dans Homère. La simplicité Grecque n'avoit pas élevé ses pensées sur le modéle de la magnificence Romaine ou Françoise. Rome, toute fière qu'elle fut depuis, eut bien de la peine à puiser le goût fin & naturel d'Athènes; & en fait de sculpture, les belles Antiques Grecques, avec toute la naïveté des premiers âges, l'emportent encore de beaucoup sur la noblesse des Antiques Romaines. Les idées Athéniennes étoient aussi nobles qu'elles pouvoient l'être parmi des Républicains. Elles peignoient la nature de ces tems-là, comme elle devoit être peinte. Ainsi, point de procès sur l'air

un peu Bourguemeſtre des perſonnages d'Euripide. C'eſt comme ſi on le faiſoit aux portraits exquis de Van-dick. Avouons même qu'à force de vouloir annoblir la nature, nous lui ôtons cette fleur, qui faiſoit toute ſa parure dans l'âge d'or. Cette fleur, qu'on ne ſçauroit preſque exprimer, reſſemble à celle des fruits : & de même que les fruits nouvellement cueillis dans leur maturité, ont je ne ſçai quoi de plus précieux, que tout l'aſſaiſonnement qu'on leur donne par art, afin de flatter la ſenſualité trop rafinée ; ainſi la nature ſortie des mains de ſon Auteur, & copiée dans ſa naiſſance, a infiniment plus de grace, que quand on la farde pour l'annoblir. Imitée dans le prèmier état, elle eſt ſemblable au repas de Philémon & de Baucis. Altérée dans le ſecond, c'eſt le feſtin de Trimalcion, ou de ces Voluptueux Romains, dont parlent Horace & Juvenal.

N'inſiſtons pas non plus ſur une choſe qui eſt une ſuite de celle que je viens de dire, à ſçavoir ſur un petit vernis de familiarité qu'on remarque en certaines Scènes, & qui nous paroît tenir de l'aiſance du comique plûtôt que de la dignité tragique. Le Chœur empreſſé au-

tour de la porte du Palais, pour ſçavoir ce qui ſe paſſe, l'entretien du Chœur avec la Confidente, quelques Scènes d'Hercule, ſur-tout ſa converſation avec l'Officier, c'eſt-à-dire, avec l'Eſclave qui avoit ſoin de le régaler, tout cela a fait penſer à quelques critiques modernes, que cette Piéce étoit une Tragi-comédie ; chimère inconnue aux Anciens, comme d'autres l'ont très-bien obſervé. Cette Piéce eſt du goût des autres Tragédies antiques, & de la même maniere de pinceau. La paſſion d'offrir au ſpectateur la nature en elle-même, quoiqu'embellie, a porté quelquefois les Anciens à prendre un ton naturel, qu'il nous plaît d'appeller comique, parce que nous jugeons de leurs Tragédies par les nôtres. Le paſſage du ſimple au négligé, & du naturel au comique, eſt ſi imperceptible & ſi aiſé, qu'il ne faut pas s'étonner que la prévention faſſe prendre ſouvent l'un pour l'autre, ſur-tout dans un ſiécle où l'on ſe fait un mérite de juger de tout ſans appel. Ainſi, même réponſe à cette objection qu'à la premiere. La Tragédie, conſidérée dans ſon eſſence, n'eſt nullement oppoſée à un naturel qui ne réſulte que des mœurs, des tems & des lieux. Il ſeroit même

facile d'apporter plus d'un exemple de nos meilleurs Poëtes, où, à la faveur d'un petit tour d'imagination, d'un geste, ou d'un ton de voix, le naturel & le beau dégénéroient en burlesque & en parodie. Venons donc aux points essentiels, aux points critiques.

1°. Toute la ville de Phère sçait qu'Alceste s'est dévouée pour son époux. Hercule même, qui n'y étoit pas, l'a appris, & il l'a appris sans doute avant son arrivée. Car il regarde la mort d'Alceste comme éloignée. (Acte IV. Scène II.) C'est donc un bruit public & répandu depuis assez long-tems. On sçait qu'Alceste mourra; mais on ignore le jour. Admete sçait donc ce dévouement. Hé, ne devoit-il pas s'y opposer? je réponds qu'il n'a pas été le maître de l'empêcher, & que cela est évident par deux raisons; la premiere, qu'étant sauvé par Apollon qui avoit trompé les Parques, (Acte I. Scène I.) il ne lui étoit pas libre de mourir. De-là vient qu'il est contraint de chercher une autre victime pour obéir au Dieu, dont le bon office lui devient funeste. Car tous ses proches refusent la condition. Il ne restoit qu'Alceste: elle se dévoue. Les Parques l'acceptent, & il n'y a plus lieu de reculer.

Que peut faire Admete ? il vit malgré lui ; & il le fait assez sentir dès le commencement de la belle Scène où Alceste lui fait ses adieux, (Acte II. Scène I.) & dans tout le cours de la Piéce (Acte III. Scène IV. &c.) il n'a donc nulle autre ressource que les pleurs, les vœux au Ciel, & le désespoir. Il s'y abandonne. Mais pourquoi, dira-t-on, le Poëte n'a-t-il pas, dès le Prologue, employé des traits plus marqués pour prévenir cette objection ? Il en a dit assez pour les Grecs, qui sçavoient la Fable & qui l'entendoient à demi mot ; assez même, pour ceux qui daigneront y faire attention : mais trop peu pour la postérité, qui perd la trace de l'antiquité fabuleuse, & qui condamne aisément ce qui ne se soumet pas tout d'un coup à ses lumieres. Les paroles d'Apollon, (Acte I. Scène I.) celles de la mort (Acte I. Scène II.) & la douleur d'Admete qui se désespère de ne mourir pas avec son épouse, suffisent sans doute pour des personnes qui n'ont pas résolu de condamner Euripide sans l'écouter. J'avoue toutefois que si Admete eût entierement ignoré le nom de sa libératrice, cela eût pû produire une belle situation, lorsqu'il auroit reconnu que c'étoit sa femme.

J'ai appris d'une grande Princeſſe dont le goût égale la naiſſance, que c'étoit ſur cette ſuppoſition, * que Racine avoit fait le plan d'une Alceſte, réſolu d'adopter toutes les beautés d'Euripide & de les relever même par cette heureuſe ſurpriſe.

2°. Quelle indécence, dit-on encore, qu'un fils ſemble (ou peut s'en faut) prier ſon pere & ſa mere de mourir en ſa place? quelle horreur de l'entendre les accabler de reproches parce qu'ils n'ont pas voulu ſe livrer à la mort pour lui? que de baſſeſſe enfin, & que de fiel, pour ne rien dire de plus, dans les repliques du pere, qui d'ailleurs impute à ſon fils des lâchetés dont celui-ci ne ſe lave point, lâchetés qui gâtent le caractère que lui donne le Poëte? c'eſt la ſixiéme Scène de l'Acte III. dont il s'agit, & voilà l'objection principale dans toute ſa force.

Prenons d'abord une régle dont tout homme ſenſé doit convenir. Si les choſes qu'on lit dans cette Scène choquent la raiſon, de quelque ſiécle qu'elle ſoit, comme on le fait ſonner ſi haut, une Nation auſſi raiſonnable & auſſi polie, que

* On ſuppoſe la même choſe dans l'Opéra d'Alceſte.

l'étoient les Grecs, ne les aura pas approuvées. Cela eſt ſans difficulté. Mais ſi les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choſes qui ſont à notre égard des indécences, des horreurs, il faut convenir qu'elles ne ſont point tout-à-fait telles que nous les imaginons; en un mot que les idées ont changé. Hé, qui peut douter qu'elles n'ayent changé en différens ſiécles ſur des articles de morale encore plus eſſentiels? * Un François eſt inſulté. Le prétendu bon ſens François veut qu'il courre les riſques du duel, & qu'il *tue ou meure* pour mettre à couvert ſon honneur. C'eſt peu : car la maxime n'étant pas encore entierement abolie, on ne ſent pas aſſez combien elle paroîtra ridicule dans deux mille ans, & de quel air on l'eût ſifflée du tems d'Euripide. Mais il prend fantaiſie à un Chevalier du tems paſſé, de meſurer ſon épée avec un inconnu qui ne s'y attend pas. Il faut en paſſer par-là. La raiſon le veut: il y va de l'honneur; la gloire y fait voler. Je ne parle point des ſeconds dans les combats ſinguliers, autre bizarrerie qui fait ſouper deux

* Les principes de la loi naturelle ne s'effacent point des cœurs. Mais les conſéquences éloignées s'altérent quelquefois.

amis ensemble pour s'entr'égorger un moment après, en épousant une querelle qui ne les regarde pas, & que souvent ils ignorent, prêts à prendre parti pour le premier venu. Je m'en tiens à la bizarrerie de l'usage. Mettons sur notre Théâtre ce que nous avons vû à ce sujet, & appellons-y les Athéniens passés, ou même les François à venir dans quelques milliers d'années. Y auroit-il assez de petites maisons à leur gré pour loger ceux qu'on leur peindroit imbus de pareilles idées ? Le paralléle est trop frappant pour s'y arrêter. Les mœurs changent donc : on en convient ; mais les idées de vertu changent aussi. L'opinion a donc ses vicissitudes en fait d'éducation & de nature. Il n'y a que la Religion Chrétienne qui soit capable de la fixer. Les Sauvages du Canada n'ont-ils pas crû que c'étoit piété de tuer leurs peres trop vieux, pour les délivrer des incommodités de la vieillesse ? les peres même parmi eux n'ont-ils pas demandé la mort à leurs enfans, comme une marque de tendresse & d'obéissance filiale ? cette réponse bien pesée est donc capable au moins de suspendre notre jugement sur la Scène en question, & de nous remettre dans la voye

de l'examen. Préjugé à part, examinons & pesons tout. Dans cette situation d'esprit, on ne peut dire en premier lieu, qu'Admete aille prier ceux à qui il doit la vie, de se sacrifier en sa faveur. Il est vrai qu'à entendre Apollon, (Acte I. Scène I.) ce Prince a sondé ses amis & ses proches. Mais il faut interpréter ce terme par le fonds même de la Fable. Apollon déclare (apparemment en présence de Phérès, de sa femme, & d'Alceste,) qu'il a fléchi les Parques en faveur d'Adméte à cause de sa piété. Par-là, il les sonde tous, & leur dit tacitement, qu'Admete n'étant plus libre de se donner pour victime, il en faut une autre; & que l'ordre & la nature exigent que ce soit aux plus proches & aux plus avancés en âge à se livrer, pour conserver un fils qu'ils ne sont plus en état de remplacer. Admete est présent. Il est donc sensé les sonder lui-même par son silence, & par la nécessité où il se voit d'obéir à un Dieu qui lui ordonne de vivre. Le pere & la mere résistent à la volonté marquée du Dieu, (Acte I. Scène II.) ils refusent une mort glorieuse, & Alceste l'accepte. Jusqu'ici il n'y a rien qui choque; & tout ce qu'on peut reprocher au Poëte, c'est de n'avoir pas

développé plus au long tout ceci, chose inutile pour les Grecs qui sçavoient l'histoire; mais nécessaire pour nous qui l'ignorons. Euripide après tout, nous permet-il de l'ignorer? comment accorder dans Admete un époux au désespoir de ne pas suivre son épouse, ou de ne pouvoir la sauver par son trépas, avec un fils libre dans le choix de la vie ou de la mort, qui propose de sang froid à ce qu'il a de plus cher de prendre sa place au tombeau? la contradiction est trop visible & trop grossiere, pour l'imputer à Euripide. Secondement Phérès voulant assister aux funérailles d'Alceste qu'il a sacrifiée par ses refus, semble insulter doublement à la douleur de son fils, & offenser doublement Apollon, crime si énorme, suivant l'idée reçûe alors, que les Grecs auroient trouvé mauvais que le fils n'eût pas marqué son indignation. Il est vrai qu'il perd le respect, & qu'il va presque jusqu'à l'outrage. Mais outre que ce personnage n'est pas d'une vertu parfaite, mais seulement tel que doivent être les principaux personnages d'une Tragédie, selon Aristote; cela même nous confirme que suivant les mœurs du tems, Phérès étoit extrêmement criminel envers les Dieux qui demandoient

qu'il mourût ; & que par ſon refus il étoit regardé comme un impie & un pere dénaturé. Je ſens bien qu'avec une pareille raiſon Admete François feroit inexcuſable ; mais ne juſtifie-t-elle pas un peu Admete Theſſalien ? Le Chœur au reſte, condamne l'emportement de l'un & de l'autre Prince. Toutefois il le fait ici, comme ailleurs, non pour blâmer le Poëte, comme s'il eût fait parler ſon Acteur contre le ſens commun ; mais pour remplir l'office que lui donne Horace, d'appaiſer les diſſenſions nées d'une juſte colère, * *& regat iratos*. En troiſiéme lieu, quant aux repliques du Vieillard, elles ne ſont propres qu'à le rendre mépriſable & odieux, ſuivant l'intention du Poëte, ſans perſuader aux Spectateurs, qui ont été témoins de la tendreſſe d'Admete pour Alceſte & de ſon déſintéreſſement pour la vie, que les reproches qu'on lui fait ſoient fondés. Admete montre aſſez qu'il n'y a pas donné lieu, quoiqu'il appréhende la médiſance à ce ſujet : (Acte IV. Scène III.) Enfin, l'on ne peut s'empêcher d'avouer que ſi cette Scène nous paroît défectueuſe, elle ne l'eſt pas au point de bleſſer le bon ſens univerſel de tous les ſié-

* HORAT. *de Art. Poët. v.* 197.

cles, puisqu'elle n'a pas blessé celui d'Athènes, quelle qu'en puisse être la cause, nous fût-elle inconnue.

Dans l'impossibilité où étoit Admete de mourir, étant sauvé malgré lui par Apollon, je dis, que non-seulement ce Dieu vouloit que le pere ou la mere s'offrissent en sa place; mais encore que telle étoit la loi naturelle, suivant l'opinion populaire. Ce qui est si vrai, que Platon, dans son *banquet*, dit en termes formels. » Il n'y a que les vrais amis qui » donnent leur vie pour la personne ai» mée. Les femmes mêmes l'ont fait, té» moin Alceste, fille de Pélias, qui seule » eut le courage de mourir pour son » mari, *quoiqu'il eût son pere & sa mere*, » que cette étrangère surpassa tellement » en amour, qu'elle fit bien voir qu'ils » n'étoient liés à leur fils que de nom, » & qu'ils étoient véritablement étran» gers à son égard. Aussi les Dieux, non » moins que les hommes, trouvent-ils » cette action si belle, qu'ayant accordé » à très-peu de Héros le privilége de re» vivre, ils lui accorderent cette grace » sans délai. » Si Platon, contemporain d'Euripide, en jugeoit ainsi, l'on peut bien penser que telle étoit l'opinion des Spectateurs, & que par conséquent Phé-

rès & sa femme étoient bien coupables à leurs yeux.

3°. Un dernier reproche plus fondé, & qui n'a pas échappé à l'auguste Princesse dont j'ai parlé, c'est l'entrevûe d'Admete & d'Hercule. Celui-ci, sur de frivoles détours de son ami s'aveugle, dit-on, jusqu'à ne pas voir que c'est Alceste qui vient de mourir, & non une étrangère, comme Admete veut le lui faire entendre. A cela, on ne sçauroit dire autre chose en faveur d'Euripide, sinon qu'Hercule (à la maniere d'alors) devoit croire sur sa parole un ami qui prenoit à tâche de lui insinuer qu'il n'étoit pas question d'Alceste. On étoit moins délié & moins pénétrant du tems d'Hercule que du nôtre, & l'on croyoit un homme sur sa parole. Après tout, ce défaut produit de si grandes beautés, qu'on sçait gré au Poëte de ses efforts pour le sauver. Les défauts des maîtres de l'art, sont souvent des effets de l'art même.

Buchanan qui a traduit en beaux vers Latins cette Piéce, comme une de celles dont le pathétique l'avoit le plus frappé, n'a point rougi de ces défauts, jusqu'à les déguiser ou les supprimer. C'est qu'il entroit dans les idées des Anciens

ciens par le commerce fréquent qu'il avoit avec eux. Notre grande facilité à les condamner ne viendroit-elle point de ce qu'on étudie moins ces grands modéles ? Pour Quinaut, quoiqu'il ait pris une route toute différente de celle d'Euripide daus son Opéra d'Alceste, il n'a pas crû choquer notre siécle, en gardant le caractère du Vieillard Phérès, à qui il fait dire entr'autres choses :

J'aime mon fils, je l'ai fait Roi ;
Pour prolonger son sort je mourrois sans effroi,
Si je pouvois offrir des jours dignes d'envie.
Je n'ai plus qu'un reste de vie :
Ce n'est rien pour Admete, & c'est beaucoup pour moi.

Cela vaut bien ce trait d'Euripide : * *La lumiere du jour vous est précieuse & douce : pensez-vous qu'elle me le soit moins ?* Je ne dis rien des autres Alcestes Françoises pour ne pas parler des vivans. Que Racine n'a-t-il exécuté le plan qu'il avoit tracé ! nous verrions avec quel art il eût enchassé dans un cadre fait pour nos mœurs, toutes les merveilles de l'original. Phédre & Iphigénie répondoient

* Χαίρεις ὁρῶν φῶς, πατέρα δ' οὐ χαίρειν δοκεῖς. Acte III. Scène VI.

du ſuccès d'Alceſte. Mais ſans regretter ce que nous n'avons pas, jugeons de la copie par le modéle. Quel accroiſſement de noble triſteſſe depuis l'ouverture juſqu'au dénouement, & cela ſans Epiſode ! quelle peinture dans le récit de la Confidente ! quelles images, quels traits dans les adieux d'Alceſte, qui croit déja voir Caron, & le Dieu des morts l'entraîner dans la région infernale ! quelle vérité dans la pompe des funérailles & dans les regrets d'Admete ! enfin y a-t-il une ſituation plus vive & mieux ménagée que celle de ce Prince & d'Alceſte voilée ? certainement la plume dont tant de beautés ont coulé, demande que ſans égard aux raiſons des Perrauts, on ſoit aſſez équitable, pour ne pas traiter de bêtiſes, des choſes qu'on eſt encore moins à portée de condamner que de juſtifier. *

* La derniere preuve en faveur d'Alceſte, c'eſt le ſilence d'ARISTOPHANE ſur ce qui choque les Modernes. Ce Poëte acharné à critiquer EURIPIDE, parle quelquefois d'Alceſte. Mais il ne dit pas un mot de ce qui nous ſemble impertinent, pas même dans ſes *Grenouilles*. Preuve évidente que cela n'étoit pas impertinent aux yeux des Athéniens.

Fin de la premiere Partie.

LE THEATRE DES GRECS,

SECONDE PARTIE.

1°. TRAGÉDIES D'ESCHYLE.

AVERTISSEMENT.

VOICI les restes de soixante & dix Tragédies, au moins, qu'avoit composé Eschyle. Je dis soixante & dix au moins. Car quelques-uns en comptent jusqu'à cent, dont cinq étoient ce qu'on appelloit autrefois des Tragédies satyriques, c'est-à-dire, des Piéces où les Satyres jouoient leurs rôles, & qui tenoient de la Comédie, sans presque rien conserver de la dignité tragique. Cette espéce singuliere de spectacle étoit fort libre. * L'unique qui nous reste, est le Cyclope d'Euripide. Il suffit pour nous faire moins re-

* Elle restoit seule de ce genre, du tems même d'EUSTATHIUS, comme il le dit sur le 19. liv. de l'Odyssée.

gretter la perte des autres ; & il eſt étonnant que les premiers génies des Athéniens ayent jugé à propos de dégrader leur cothurne juſqu'à un comique ſi libre, & ſi bouffon, uniquement pour s'attirer les ſuffrages du Peuple. On ajoûtoit une Piéce de cette nature aux trois Tragédies qu'on donnoit pour diſputer le prix, & ces quatre Piéces s'appelloient une *Tétralogie.* C'eſt de cette maniere qu'Eſchyle combattoit avec ſes contemporains. Sophocle depuis oppoſa Tragédie à Tragédie, comme le remarque Suidas, & il eſt croyable qu'on en uſa ainſi dans la ſuite. En effet, ce devoit être une choſe aſſez bizarre de faire lutter les Oeuvres tragiques quatre à quatre, puiſqu'il ſe pouvoit

faire qu'un ou deux Ouvrages d'un Auteur l'emportassent sur un ou deux autres d'un Poëte concurrent, & que les deux Piéces suivantes de l'un fussent inférieures aux deux de l'autre. Mais sans entrer ici dans ces détails que j'ai omis exprès, pour ne présenter aux Lecteurs que le goût des Piéces antiques, il suffira de faire connoître d'abord celui d'Eschyle. Quoique les extraits qu'on en donne soient beaucoup moins étendus que les Analyses des autres Poëtes, pour les raisons qu'on a dites, l'on en trouvera assez pour se faire une idée juste de sa maniere; & l'on conviendra que les Grecs ont eu raison de l'appeller le pere de la Tragédie, non-seulement à cause de l'élévation & de la noblesse sin-

guliere qui regne dans ses Oeuvres ; mais parce qu'en effet il fut l'inventeur du dialogue, en introduisant sur le Théâtre les Interlocuteurs, ce qui étoit inconnu avant lui.

On a rangé les Piéces suivant l'ordre des éditions ordinaires. Mais dans l'ordre historique, voici comment elles devroient être lûes.

PROMETHÉE.
LES SUPPLIANTES.
LES SEPT CHEFS devant Thébes.
AGAMEMNON.
LES COEPHORES.
LES EUMENIDES.
LES PERSES.





TRAGÉDIES D'ESCHYLE.

PROMETHÉE LIÉ.

C'EST une des trois Tragédies qu'Eschyle avoit composées sur Promethée, à sçavoir, son vol, ses liens, & sa délivrance. Il ne nous reste que la seconde Piéce. Le sujet & toute la suite en sont assez bizarres. C'est le supplice de Promethée, mais un peu différent de celui que les autres Poëtes nous ont représenté.

ACTE PREMIER.

La Force & la Violence, enfans du Styx, arrivent avec Vulcain dans un désert affreux de la Scythie Europeanne. * Elles

* Scythie Europeanne, grande région Septentrionale d'Europe.

marquent d'abord le lieu de la Scène & le ſujet de leur arrivée, en réitérant à Vulcain, de la part de Jupiter, l'ordre d'enchaîner Promethée ſur un rocher, pour le punir d'avoir volé le feu céleſte, & d'en avoir fait part aux hommes. Vulcain, quoiqu'intéreſſé dans ce vol, comme Dieu du feu, ne peut par pitié ſe déterminer à devenir le miniſtre du ſupplice d'un Dieu. Car Promethée eſt ſuppoſé tel. D'un autre côté l'ordre de Jupiter eſt précis. Ainſi Vulcain, en pleurant, annonce au coupable fils de Thémis l'arrêt de ſa condamnation. La Force & la Violence, perſonnage double, dont un ſeul parle pour deux, preſſent Vulcain d'exécuter l'ordre, & il ſe fait entr'eux un combat de ſévérité & de pitié, qui feroit du vrai tragique, même pour nous, ſi la matiere étoit différente, ou ſi nous en avions la clef.

Le Dieu du feu céde à la ſuprême puiſſance de Jupiter, qu'on ſuppoſe nouveau Souverain. Il déploye ſes chaînes déja préparées, & il attache l'infortuné Promethée, criminel ſeulement pour avoir trop aimé les hommes. Il cloue les fers au rocher, tandis que les Divinités ſpectatrices l'animent à ne rien négliger, dans la crainte que le coupable

n'échappe à la vengeance des Dieux. La maniere dont cela s'exécute eſt monſtrueuſe. Car on perce avec de gros cloux de diamant la poitrine même de la victime; & tout le détail du ſupplice eſt ſi marqué, que le ſpectacle en devoit faire horreur. Les trois Acteurs ſe retirent enfin, Vulcain en ſoupirant, & les deux fières Divinités en accablant Promethée d'une amère raillerie ſur ſa prétendue faute. Toute cette Scène eſt remplie de traits qui peignent Jupiter comme un uſurpateur. Car on y dit entr'autres choſes, que nul Dieu n'eſt libre, & que tout eſt eſclave de Jupiter unique Souverain.

Le malheureux Dieu qui juſques-là n'avoit rien dit, appelle l'Æther, les vents, les fontaines & la mer, la terre & le ſoleil, à témoin de l'injuſtice que les Dieux font à un Dieu. Il compte déja les milliers d'années qu'il paſſera ſur ſon rocher. Il ſemble en ignorer le terme, & il impute ce traitement à la tyrannie du nouveau Maître de l'Univers. Mais il rappelle tout-à-coup ſes eſprits, & ſon art de lire dans l'avenir. Puis fortifié par cette penſée, il céde pour un tems à l'invincible néceſſité. C'eſt ainſi qu'il appelle le Deſtin.

Au milieu de ces plaintes, il entend comme des oiseaux voltiger autour de son rocher. Ce sont des Nymphes, filles de l'Océan & de Thétis. Elles sont portées sur les aîles des vents, & viennent marquer à Promethée leur douleur sur l'état où l'a réduit Jupiter. Car elles ont entendu, disent-elles, les grands coups de marteau qui retentissoient au fond de leurs Grottes. Tout l'entretien se passe en murmures sur le nouveau gouvernement des Cieux. On y dit que Jupiter a tout bouleversé dans la Cour céleste; qu'il est inflexible, cruel, jaloux, & tyran. Promethée goûte la douceur d'une vengeance anticipée, en disant qu'on détrônera Jupiter; que ce Dieu voudra le consulter pour sçavoir la conspiration; mais qu'il ne gagnera rien. Il parle en emporté. Le Chœur qui n'est autre que la troupe des Divinités marines, dont on vient de parler, s'exprime d'une maniere plus modérée, mais qui tend au même but. Cependant la curiosité engage ces Déesses à demander la véritable cause d'un si étrange supplice. Promethée en fait le récit détaillé, & achéve par-là de mettre au fait le Spectateur.

Il remonte à la sédition des Dieux

contre Saturne, à la révolte des Titans contre Jupiter, & au dénouement de cette intrigue qui fut le bannissement de Saturne & la défaite des Titans. » Car » enfin, dit-il, c'est par mes conseils que » Jupiter regne, & pour prix d'une Cou- » ronne, il me traite comme vous le » voyez. » Promethée allégue ici le prétexte de ce traitement. » Jupiter, ajoû- » te-t-il, maître de l'Univers par la chûte » de Saturne, & par la défaite des Ti- » tans, gagna la faveur des Dieux par » des dons politiques, sans avoir égard » aux mortels qu'il vouloit abolir pour » reproduire un monde tout nouveau. » La Cour céleste y consentoit, & j'é- » tois le seul d'avis contraire. Seul j'eus » la hardiesse de sauver la race humaine; » & ma compassion pour elle n'a pû » m'attirer la pitié de ce barbare qui » me persécute. Voilà mon crime & mes » malheurs. » Le Chœur s'attendrit à ce discours; & Promethée continue: » J'ai » empêché les hommes de voir clair » dans leur destinée. » Comment, dit le Chœur? » C'est, répond le Dieu, en » logeant chez eux les espérances aveu- » gles. » Rare & considérable présent, replique la Nymphe! Promethée finit le détail des présens qu'il a faits aux hom-

mes par celui du feu. Il invite le Chœur des Nymphes à descendre sur la terre pour être témoin de toutes ses aventures. Car jusqu'à présent ces Déesses ont été en l'air dans des machines. Ainsi le Chœur commence ici à être sédentaire sur le Théâtre.

ACTE II.

L'Océan, en qualité d'oncle de Promethée, vient prendre part aux malheurs de son neveu. Il paroît monté sur je ne sçai quel animal aîlé; bizarrerie inexplicable. Il donne à Promethée le salutaire conseil de fléchir devant Jupiter, & de céder à la souveraine puissance. Il s'offre même, en qualité de Médiateur, à calmer la colère du Dieu offensé. Mais Promethée fondé sur la connoissance qu'il a du caractère implacable de Jupiter, refuse ces offres, dans la crainte que de pareilles soumissions ne soient préjudiciables à l'entremetteur, sans être utiles au malheureux. L'Océan touché de compassion, non-seulement pour Promethée, mais pour Atlas * condamné à soutenir le Ciel, & pour Typhon frappé

* Montagne d'Afrique, une des plus élevées de la terre.

de la foudre & enterré ſous le mont Ætna, * perſiſte à vouloir aller demander grace pour eux. » Non, répond Promethée, ſongez en Courtiſan habile à » vous maintenir vous-même. (Car l'O- » céan avoit eû part dans le démêlé des » Dieux.) Et laiſſez à la colère de Ju- » piter le tems de ſe rallentir.

L'Océan convaincu à la fin par les raiſons de Promethée, ſe retire comme il étoit venu, & laiſſe au Chœur le ſoin de réitérer ſes plaintes ordinaires avec le chant & les eſpéces de danſes, qui finiſſent le ſecond Acte. Au reſte, ces plaintes roulent ſur la dureté de Jupiter, ſur le ſort de Promethée, & ſur la douleur de ceux qui le plaignent.

ACTE III.

» Ce n'eſt point, (dit Promethée, en » commençant le troiſiéme Acte,) non, » ce n'eſt point l'orgueil qui me force » à me taire. Mais je ne puis dévorer » l'affront que me font les Dieux. Je » paſſe ſous ſilence les biens dont j'ai » comblé cette nouvelle Cour. Elle tient » tout de moi; vous le ſçavez. Mais

* Mont de Sicile, célébre par les feux & les pierres qu'il vomit quelquefois.

» écoutez ce que j'ai fait en faveur des » humains. De brutes qu'ils étoient, j'ai » trouvé le secret de les rendre des hom- » mes. Je le répéte, non pour leur re- » procher mes bienfaits, mais pour vous » montrer à quel point j'ai porté ma ten- » dresse pour eux. Aveugles & sourds, » semblables à de vains fantômes ils er- » roient à l'aventure, sans ordre & sans » loix. Ils ignoroient l'art de se bâtir » des maisons. Ils se retiroient dans le » creux des antres, comme de vils in- » sectes. Incertains de leur conduite, ils » ne discernoient ni tems, ni saisons. » C'est moi qui le premier leur appris à » connoître le cours des Astres, le mys- » tère des nombres, la liaison des let- » tres; qui leur donnai en un mot, la » mémoire, cette mere des Muses. Je » leur enseignai à soumettre au joug les » animaux au lieu des hommes, & à » faire servir les coursiers domptés à leur » luxe & à leurs divertissemens. Quel » autre que moi leur donna l'intelligence » de la Marine? ils m'en doivent tous » les avantages. Malheureux Auteur d'un » si grand nombre d'Arts, je n'ai pas » celui de me délivrer des maux que je » souffre.

Promethée, interrompu un moment

par le Chœur, continue ſur ce ton le détail des faveurs qu'il a prodiguées aux mortels. A l'en croire, la Médecine avec tous ſes Juleps, le talent d'expliquer les ſonges avec tous leurs pronoſtics, & celui de diſtinguer les préſages avec leurs ſuites, ſont une partie de ſes dons. Il a tiré du ſein de la terre l'airain, le fer, l'argent & l'or. En un mot, il eſt l'inventeur de tous les arts. Tout cela fait eſpérer au Chœur, qu'un Dieu ſi puiſſant pour autrui, pourra bien le devenir pour lui-même. » Vous vous » trompez, répond-il, la deſtinée l'em- » porte ſur l'adreſſe. Les Parques ſeules » avec les Furies gouvernent la deſti- » née : & Jupiter même lui eſt ſoumis. » Quoi, dit le Chœur, ſon deſtin n'eſt-il » pas de regner toujours ? » Promethée ne répond à cette queſtion, qu'en diſant qu'il ſe donnera bien de garde de parler ſur ce ſujet, & que c'eſt au prix de ſon ſecret qu'il ſçaura ſe tirer des liens qui l'attachent. Les Nymphes effrayées de cette impiété la corrigent, ſuivant l'office du Chœur, & repréſentent à Promethée que ſa tendreſſe pour les hommes ne doit pas lui ôter la crainte du maître des Dieux. Elles avancent une maxime qui ſuit du ſyſtême de la deſti-

née, c'eſt de n'oublier jamais que rien n'eſt plus doux que de prolonger ſes jours par l'eſpérance & la joie.

ACTE IV.

Io * qui doit ſervir de dénouement à la Piéce arrive en Scythie, comme par hazard, ſans ſçavoir où ſa fureur l'a conduite. Elle le demande à Promethée, qu'elle eſt ſurpriſe de trouver en cet état. Puis ſans attendre ſa réponſe, elle ſe ſent tout-à-coup agitée de ſes accès ordinaires de frénéſie. Elle croit voir l'ombre d'Argus qui ſort du tombeau pour la pourſuivre. » Qu'ai-je fait, dit-elle, » ô fils de Saturne, pour être ſi cruelle- » ment traitée? (c'eſt à Jupiter qu'elle » s'adreſſe) quel plaiſir goûtez-vous à » me voir la victime d'une ſi affreuſe ma- » nie? conſumez-moi par le feu; pré- » cipitez-moi dans le ſein de la terre; » livrez-moi en proie aux monſtres ma- » rins. Ne m'enviez pas l'effet de ces » triſtes vœux. Mes erreurs ont trop du-

* Io eſt la Déeſſe Iſis, adorée des Egyptiens. Son pere Inachus donna commencement au Royaume d'Argos. Il régnoit environ 346. ans avant la ſortie des enfans d'Iſraël hors de l'Egypte.

» ré, & j'en ignore le terme ! » C'eſt à-peu-près ainſi, & plus éloquemment encore, que s'exprime la douleur d'Io. Perſonne ne ſe perſuadera avec M. Dacier * qu'elle paroiſſe ſur le Théâtre en forme de Geniſſe, quoiqu'une Epithéte qui a rapport à cela ſemble l'indiquer obſcurément. C'eſt une imagination trop ridicule pour être fondée. Il ſuffit que le Spectateur ſoit prévenu que cette fille s'imaginât être métamorphoſée, ou qu'elle portât en effet ſur la tête quelque marque de ſa prétendue métamorphoſe.

Promethée, comme Dieu, la reconnoît. Elle en eſt étonnée. Elle l'interroge ſur la durée de ſes maux. Il craint de lui répondre de peur de l'affliger. Elle inſiſte ; elle preſſe. Mais Promethée veut qu'auparavant elle raconte ſes aventures aux Nymphes marines qui ſont ſœurs d'Inachus, pere d'Io ; en faveur de ſes tantes elle fait ſon récit, tel à-peu-près que le font les Poëtes Grecs, & Ovide après eux. Enſuite Promethée lui révéle les autres voyages auſquels la jalouſe Junon la condamne. C'eſt une deſcription purement Géographique, & je n'en vois point la beauté par rapport à la Tragé-

* DACIER, *Poëtiq. d'*ARISTOTE.

die, si ce n'est que Promethée ménage par-là une suspension, en excitant toujours la curiosité sur ce qu'il va dire de plus, & en flattant les Athéniens par le récit de leurs fabuleuses annales. Io, effrayée de la prophétie qui lui annonce tant de nouveaux malheurs, voudroit se précipiter. » Hé que feriez-vous donc, » dit Promethée, si vous étiez immor» telle & malheureuse, comme je suis » malheureux & immortel, moi qui ne » peux cesser de souffrir que Jupiter ne » cesse de regner? » Cette parole qui fait le fonds de la Tragédie, engage Io à souhaiter que son persécuteur soit déthrôné, & à demander comment cela se peut faire. Ce sera par un fils plus puissant que lui, & qui me délivrera de ses mains, répond Promethée. Il refuse d'abord de s'expliquer davantage sur cet article; puis il montre peu à peu que son libérateur sera un descendant d'Io, * le treiziéme de sa race, en un mot Hercule, qui en effet brisa les fers de Promethée malgré Jupiter. Mais il ne le dé-

* N'est-ce point là un moyen fabuleux de faire penser qu'Hercule l'Egyptien & Hercule le Grec étoient le même? car Io ou Isis dont la postérité regna en Egypte, étoit Argienne.

ſigne pas tout d'un coup. Il donne le choix à Io d'apprendre ou quel ſera ce libérateur, ou le reſte des malheurs qu'elle a dans la ſuite à eſſuyer. Elle demande à ſçavoir l'un & l'autre article, l'un en faveur du Chœur, & l'autre pour elle : de ſorte que Promethée ſe laiſſe gagner, & continue le détail des voyages d'Io, ſuivant le goût dont j'ai parlé. Il fixe enfin l'établiſſement de cette fille en Egypte * avec ſa poſtérité ; & pour preuve de la vérité de ſa prophétie, il lui décrit les pays qu'elle a déja parcourus. Il lui déclare qu'elle aura de Jupiter Epaphus, † dont la domination s'étendra auſſi loin que le Nil ; que les cinquante Danaïdes qui en ſeront iſſues retourneront à Argos ; que chacune d'elles tuera ſon époux, excepté la ſeule Hypermneſtre ; que de ſon ſang naîtra dans la ſuite ce libérateur qu'il attend ; qu'il a reçû cet Oracle de Thémis. Io interrompt ce diſcours par un nouvel accès

* Egypte, vaſte pays que les Anciens mettoient partie en Aſie, partie en Afrique, en le diviſant par le Nil. On le met aujourd'hui entierement en Afrique. Le Golphe Arabique le ſépare de l'Aſie.

† Epaphus, fils de Jupiter & d'Io, regna en Egypte. Il bâtit Memphis.

de fureur qui la saisit, & qui ranime cette Scène. Le Chœur déplore le malheur de la future épouse de Jupiter, & fait une morale sur l'inégalité dans les mariages.

ACTE V.

» Cette inégalité, reprend Promethée, » sera fatale à Jupiter même. Il lui en » coûtera le Sceptre. Je suis le seul des » Dieux qui puisse lui enseigner le moyen » de prévenir sa ruine, & d'écarter l'effet » des funestes imprécations de son pere » déthrôné. Ses foudres ne le garanti- » ront pas. Il se prépare lui-même un en- » nemi qu'il ignore, ennemi indompta- » ble, dont les coups seront plus puissans » & plus sûrs que le feu du Ciel, & » que le trident de Neptune. » Il entend un fils de Jupiter & d'Alcméne.

Le Chœur a beau tâcher de lui inspirer de la crainte. Il achéve sa prophétie avec les derniers emportemens de mépris à l'égard de Jupiter; & sur ces entrefaites Mercure arrive en fendant les airs. Il ordonne à Promethée, de la part de Jupiter, de déclarer quel est cet hymen fatal & ce successeur futur, dont il prédit l'usurpation. » Vous parlez en es- » clave des nouveaux Dieux, répond le

» Prophéte : penſez-vous que la nouvelle » Cour ſoit bien affermie ? N'ai-je pas » vû deux Rois déthrônés ? (l'un eſt » Ophion, l'autre Saturne,) allez, je ne » vous dévoilerai pas mon ſecret.

Sur ce que Mercure lui repréſente que c'eſt cette même opiniâtreté qui lui a attiré ſes malheurs, » Moi, répond-il, je » ne changerois pas mon infortune avec » votre lâche complaiſance. » Il ſe fait là un dialogue très-court & très-vif, qui donne toujours ſujet à Promethée de mettre en plein jour ſa fermeté inébranlable. Il veut haïr Jupiter & les Dieux, il ne craint ni la foudre, ni la chûte de la terre : il aime mieux ſouffrir toujours, que ſupplier un moment. Enfin, ſa vengeance lui eſt ſi chère & ſi douce, qu'il veut l'aſſouvir à quelque prix que ce puiſſe être, & qu'il eſt déterminé à ne point parler, que Jupiter ne lui ait fait ſatisfaction.

Mercure, après lui avoir déclaré qu'il va être précipité dans les débris du rocher, & qu'il ne reverra le jour que pour livrer ſes entrailles renaiſſantes en proie à des vautours, le prie de ſuivre ſon conſeil & de céder, tandis qu'il en eſt tems encore. Le Chœur ſe joint à Mercure. Mais Promethée, aigri au der-

nier point, n'en devient que plus féroce; de maniere que le Messager des Dieux avertit les Nymphes de s'écarter pour éviter la foudre. Les Nymphes refusent d'abandonner un malheureux. On entend aussi-tôt un bruit épouvantable dans les airs. (C'est Promethée lui-même qui l'annonce.) Le tonnerre gronde, la terre tremble, les éclairs brillent, les vents déchaînés mugissent; les monceaux de poussiere s'élévent, l'air & la mer sont confondus. » Vous voyez, conti-
» nue-t-il, en implorant sa mere Thémis,
» vous voyez quels injustes tourmens
» l'on me fait souffrir. » A l'instant il disparoît, c'est-à-dire, qu'il est englouti dans le sein de la terre, ou enlevé dans un tourbillon, comme le prétend M. Dacier.

Je n'ai rien à dire sur cette Piéce, si ce n'est qu'on y reconnoît encore plus que dans les suivantes du même Auteur, la rudesse antique de la Tragédie naissante, avec beaucoup d'élévation & de grandeur. Je serois tenté de croire que le sujet qui nous paroît monstrueux, pour m'exprimer comme M. Dacier, est une allégorie sur les Rois, & peut-être sur Xerxès ou Darius, chose extrêmement ragoûtante pour une République, peut-

être auſſi ſur les conquêtes des Héraclides. Mais j'aime mieux avouer que je ne vois pas aſſez de fondement pour appliquer cette Enigme à quelque fait particulier, que de prétendre embellir cette Piéce par des interprétations allégoriques qu'on ne recevroit peut-être pas, toutes vraiſemblables qu'elles me paroiſſent. Il eſt vrai toutefois, que le déchaînement de Promethée contre la Royauté devoit ſeul intéreſſer les Athéniens, & qu'Eſchyle avoit en vûe de leur plaire par cet endroit. Du reſte, il eſt aſſez difficile de comprendre quel plaiſir pouvoit leur faire tout ce ſyſtême fabuleux, à le prendre à la lettre, ſi l'on n'avoue qu'il faut entrer dans les idées & les mœurs de l'antiquité.



LES SEPT CHEFS

AU SIÉGE DE THÉBES.

OEDIPE dont on a vû l'hiſtoire dans la premiere Partie de cet Ouvrage, eut de Jocaſte deux fils, Polynice & Etéocle, avec deux filles, Antigone & Iſméne. Il reconnut, ainſi

qu'on l'a vû dans Sophocle, l'abyſme où le deſtin l'avoit plongé. Il s'en punit, en ſe crevant les yeux, & en laiſſant ſon Royaume à ſes deux fils. Eſchyle ſuppoſe que ces ingrats ne payerent ce bienfait que par une étroite priſon, où ils renfermerent leur pere. Il leur prédit, par forme d'imprécation, qu'ils s'entredétruiroient par le fer. Polynice & Etéocle, pour ſe mettre à couvert de cette menace, convinrent de ne jamais ſe trouver enſemble à Thébes, & de porter la Couronne chacun une année tour-à-tour. Polynice commença, & au bout de l'an révolu, il céda fidélement le Sceptre à ſon frere. Mais Etéocle ayant goûté les douceurs du Thrône, fut moins ſcrupuleux, & refuſa de le rendre ſuivant la convention. Le frere offenſé ſe retire chez Adraſte Roi d'Argolide, épouſe ſa fille, à condition qu'Adraſte épouſera ſes intérêts, léve une armée d'Argiens, vient aſſiéger Thébes, & joint ſon frere. Le ſuccès du combat fut l'accompliſſement de la prophétie d'Oedipe. Les deux freres s'entre-égorgerent: & voilà proprement le ſujet de la Tragédie d'Eſchyle. C'eſt une Thébaïde. Mais le titre que lui donne Eſchyle eſt plus convenable à ſon deſſein, parce que la Piéce

roule ſur les ſept Guerriers qui attaquerent les ſept portes de Thébes. On y verra le plus ancien ſiége dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire Grecque. Eſchyle avoit traité auparavant trois ſujets, qui précédent celui-ci dans l'hiſtoire de Thébes, à ſçavoir, Laïus, le Sphinx & Oedipe. Les ſept Chefs ſont la ſeule des quatre Tragédies qui ſoit venue juſqu'à nous.

ACTE PREMIER.

Etéocle paroit d'abord en Roi dont la Ville capitale va être aſſiégée, & qui ſe diſpoſe à pourvoir à tout. Il eſt environné de ſon peuple, d'hommes, de femmes, d'enfans. Il exhorte les uns à bien défendre la ville, & les autres à faire des ſacrifices. Il leur annonce en même-tems l'arrivée d'une armée nombreuſe, dont il a pris ſoin de preſſentir les deſſeins par ſes eſpions. Un d'eux vient à l'inſtant lui donner avis qu'il a reconnu l'armée des Argiens. »* Té-

* Ce morceau eſt cité dans le Traité du Sublime de LONGIN. » ESCHYLE, dit-il, a quel- » quefois auſſi des hardieſſes & des imagina- » tions tout-à-fait nobles & héroïques, com- » me on le peut voir dans la Tragédie intitu- » lée : *Les ſept devant Thébes*, où un Courrier

„ moin, dit-il, de ce que je viens vous „ raconter, j'ai vû leurs ſept Chefs im- „ moler un taureau ſur un bouclier, trem- „ per leurs mains dans le ſang, & faire „ d'horribles ſermens par le Dieu Mars, „ par Bellone & par l'Epouvante alté- „ rée de carnage, ou qu'ils détruiront de „ fonds en comble la ville de Cadmus, „ ou qu'ils périront ſous ſes murs. Déja „ même, en verſant des larmes, ils ont „ mis ſur le char d'Adraſte les gages „ qu'ils deſtinent à leurs proches, pour „ leur rappeller un triſte ſouvenir. » C'eſt que le Devin Amphiaraüs, l'un des ſept, avoit prédit que le ſeul Adraſte re-tourneroit à Argos. Ainſi les autres le chargerent des préſens qu'ils envoyoient à leurs familles, ſuivant l'uſage, comme ne devant plus les revoir. » La pitié,

» venant apporter à Etéocle la nouvelle de ces » ſept Chefs, qui avoient tous impitoyable- » ment juré, pour ainſi dire, leur propre mort, » s'explique ainſi :

Sur un bouclier noir ſept Chefs impitoyables
Epouvantent les Dieux de ſermens effroyables :
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le ſang jurent de ſe venger.
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

LONGIN, *Traité du Sublime*, c. 13. *traduct. de* DESPREAUX.

„ continue l'efpion, eft bannie de leur „ bouche & de leur cœur. Leur courage „ s'enflamme comme celui des lions à „ l'approche du combat.

Il ajoute qu'il les a quittés lorfqu'ils tiroient au fort les portes que chacun d'eux attaqueroit : & il invite Etéocle à leur oppofer des Chefs d'élite. » Car „ enfin l'armée ennemie s'apprête, elle „ approche, elle fe hâte, & les champs „ font couverts de l'écume des chevaux. „ Pilote expérimenté, prenez le timon, „ & fongez à nous défendre avant que „ le fouffle de Mars fonde fur nous. Sai„ fiffez le moment avant que ces flots „ armés qui frémiffent déja, viennent „ nous inonder par un affreux déluge.

Etéocle a recours aux Dieux en deux mots, & d'une maniere très-pathétique à la façon d'Efchyle. » O Jupiter ! ô „ Terre ! ô tutélaires Divinités ! ô redou„ table imprécation de mon pere, n'ex„ terminez pas en ce jour par la main „ des Argiens une ville Grecque, une „ ville dont les foyers vous font confa„ crés, &c. » Il part enfuite pour aller donner fes ordres.

Le Chœur, compofé de filles Thébaines, & retiré dans l'endroit le plus élevé de la ville, proche d'un Temple, (lieu

de la Scène) fait éclatter ses frayeurs d'une maniere très-vive, tantôt par des peintures parlantes de l'horreur des combats, tantôt par des prieres touchantes aux Dieux. On les voit embrasser leurs statues, & se mettre des voiles & des couronnes sur la tête, pour supplier Mars, Jupiter, Pallas, Neptune, Venus, & toutes les autres Divinités, avec une sorte d'éloquence qui n'appartient qu'à Eschyle.

ACTE II.

Etéocle de retour s'apperçoit que les cris de ces filles ont jetté l'effroi dans la ville. Il les reprend en termes fort aigres, & qui assurément ne feroient pas de notre goût. Il dit que les femmes sont insupportables, soit qu'elles commandent, tant elles sont impérieuses & hautaines, soit qu'elles soient abattues de crainte, tant leur frayeur est contagieuse & prompte à se communiquer. Enfin, il menace de mort quiconque de ses sujets refusera de lui obéir.

Le Chœur de filles justifie ses plaintes & ses supplications. Durant ce dialogue, elles croyent entendre l'ennemi qui s'approche, le cliquetis des armes, & les hennissemens des chevaux. Le Roi tâ-

che en vain de les rassurer. Elles redoublent leurs cris & leurs prieres. Enfin, elles consentent à se tenir plus tranquilles, & à chanter à la maniere des Chœurs une hymne en l'honneur des Dieux, tandis qu'Etéocle se retire pour choisir six Chefs avec lui.

L'hymne du Chœur divisée en Strophes & Antistrophes, peut passer pour une Ode admirable sur les malheurs que la guerre entraîne après soi. Elle est pleine de sentimens & de traits, qui peignent au naturel le sac d'une ville en proie aux ennemis. Ce ne sont qu'images de Soldats furieux, de filles enlevées, d'enfans expirans dans le sein de leurs meres : & tout cela est tellement grossi par l'épouvante & le jeu du Chœur, qu'on croit voir l'ennemi non plus aux portes, mais dans la ville même.

ACTE III.

L'Espion revient avec Etéocle, & lui fait le plan du siége qu'il vient de reconnoître. Cette Scène est fort longue, & n'a pû être intéressante que pour les Athéniens qui connoissoient Thébes, & les Chefs dont on va parler. L'Espion nomme d'abord Tydée, comme le premier qui se charge de l'attaque d'une

des portes. Il fait son caractère, & il décrit son bouclier qui a dans le champ une lune sur un Ciel parsemé d'étoiles, symbole dont Etéocle tire un augure favorable. Il oppose Menalippe à ce Guerrier. Le Chœur seconde ce choix par des vœux; & c'est ainsi que se passe toute la Scène qui donne le nom à la Piéce. Car à mesure que l'Espion nomme un Guerrier ennemi, destiné à l'attaque d'une porte avec les descriptions symboliques dont j'ai parlé, le Roi commande un Chef Thébain avec la même attention d'avilir la devise & les armes de l'assiégeant; puis le Chœur reprend par des souhaits: & ainsi tout de suite jusqu'au septiéme Chef, qu'on déclare être Polynice. C'est par cette surprise qu'Etéocle reconnoît que c'est à lui de s'opposer à son frere. Il a un pressentiment de ce qui doit arriver. » O courroux, ô haine des Dieux, s'écrie-t-il; „ ô déplorable race d'Oedipe! hélas, „ les imprécations de mon pere s'accomplissent. Mais les pleurs & les plaintes „ sont indignes de moi. Il s'agit d'écarter un mal plus pressant. Polynice verra où doit aboutir la devise dont il fait „ tant le vain. » Le corps de cette devise est la Justice qui conduit un homme

armé, avec ces mots pour ame, *je rétablirai cet homme ſur le Thrône de ſon pere.* Etéocle faiſant alluſion à ce ſymbole, dit: » Non, la Juſtice ne l'a jamais honoré d'un ſeul de ſes regards. Elle ne „ ſervira pas une injuſte uſurpation. Hé, „ ſeroit-elle équitable, ſi elle prenoit le „ parti d'un furieux? plein d'aſſurance, „ j'irai moi-même à la rencontre de Polynice, & je le combattrai. Quel autre „ eſt plus capable de le terraſſer? Roi „ contre Roi, frere contre frere, ennemi contre ennemi, je ſçaurai ſeul lui „ faire tête. Qu'on m'apporte mes armes, &c.

Le Chœur ſaiſi d'horreur à cette réſolution, tâche en vain de l'en détourner. Le Roi le quitte après un dialogue fort beau; & il part déterminé à mettre le ſceau & le comble aux imprécations d'Oedipe, tandis que le Chœur termine cet Acte par le chant ordinaire qui exprime ſes craintes ſur le ſort des deux Rois, & l'hiſtoire de leur funeſte race.

ACTE IV.

Un homme, (c'eſt apparemment le même Eſpion qui a joué dans le cours de la Piéce,) vient annoncer aux filles Thébaines que la ville eſt en ſûreté;

qu'aux attaques de ſix portes les Thébains ſont vainqueurs, mais qu'Apollon s'eſt ſaiſi de la ſeptiéme pour punir les crimes de la race de Laïus, qu'en un mot les deux Rois ſe ſont mutuellement donné la mort. » Ils ont, dit-il, remis „ au ſort des armes la poſſeſſion de cette „ terre ; & ſuivant les vœux de leur pe- „ re, ils n'auront l'un & l'autre que celle „ du tombeau, en délivrant Thébes de „ leurs fureurs.

Cette nouvelle imprévûe met le Chœur dans l'embarras de céder ou à la joie de ſe voir ſauvé du ſiége, ou à la triſteſſe d'avoir perdu ſes Maîtres : il ne balance plus ; il pleure deux freres qu'une cruelle jalouſie a rendus rivaux & a portés aux derniers excès de la rage & du déſeſpoir. Il commence le deuil par des chants lugubres, & par des paroles conformes à ces chants. Il paroît auſſitôt une foule de Citoyens qui apportent les cadavres des deux Rois.

Antigone & Iſméne leurs ſœurs viennent mêler leurs cris lamentables à ceux des filles Thébaines. Celles-ci ſe ſéparent en deux demi-Chœurs, & chantent ou parlent tour-à-tour en prenant part à la douleur des deux Princeſſes. » Ah, „ diſent-elles, le deuil eſt répandu par

„ toute la ville. Ces murs, ces tours „ semblent témoigner leur douleur, & „ toute cette région pleure ses Rois. Ils „ laissent à leurs héritiers ces riches possessions, sources de leurs discordes, & „ dont ils n'ont recueilli pour fruit que „ la mort.... Malheureuse entre toutes „ les femmes la mere, qui devenue l'épouse de son fils a donné le jour à „ deux freres pour s'entr'égorger !... „ Leur haine est éteinte dans leur sang „ qui se reconnoît, se mêle, & se confond sur la terre. L'arbitre de leur querelle fut le fer. Cruel Mars, c'est ainsi „ que tu leur partages l'hérédité d'un pere dont tu accomplis l'imprécation.... „ O Palais rempli d'horreurs ! les Furies „ ont enfin élevé leur effrayante voix „ pour chanter la ruine d'une race évanouïe comme un songe. Le trophée „ de la Vengeance étoit placé devant la „ porte où combattoient les deux freres ; „ & le noir génie qui les animoit ne s'est „ rallenti qu'après les avoir terrassés. »
Antigone & Isméne finissent ce deuil par une espéce de *Duo* très-agréable, mais peu aisé à rendre en notre langue. C'est une antithèse perpétuelle qui roule sur le trépas donné & reçû, & sur la mutuelle fureur de Polynice & d'Etéocle.

ACTE V.

Ce dernier Acte, si c'en est un, comme il y a apparence, vû l'intervalle des chants, est aussi court que le troisiéme est long. Mais comme le Théâtre est toujours rempli par le Chœur, cette inégalité d'Actes frappe beaucoup moins dans les Grecs, qu'elle ne feroit dans nos Piéces dénuées de Chœurs.

Un Hérault interrompt le chant pour publier un Decret du Sénat Thébain, qui décerne la sépulture à Etéocle, comme ayant combattu pour la Patrie contre des ennemis acharnés à la renverser. Ce même Decret ordonne que le corps de Polynice soit livré en proie aux oiseaux, pour avoir attiré sur sa Patrie une armée étrangère. Cela est exprimé d'une maniere énergique, qui montre d'un côté jusqu'où les Anciens portoient la superstition à l'égard des honneurs funébres; que le comble de leurs vœux étoit d'être inhumés dans leur terre natale, & que le dernier deshonneur consistoit à être privé du tombeau; de l'autre, elle fait voir quelle idée l'on avoit de la Patrie dans les Etats Grecs, puisque la plus juste cause, l'usurpation même d'un thrône, n'autorisoit pas un Roi déthrôné à

rentrer à main armée dans ſon Royaume.

Antigone, offenſée d'un arrêt ſi flétriſſant, proteſte que ſi l'on refuſe à ſon frere un devoir ſi ſacré, elle ſçaura le lui rendre elle-même. La diſpute s'échauffe entre cette Princeſſe & le Hérault: mais le Chœur la termine enfin. Il prend le parti d'Antigone, & ſe partage en deux troupes, dont l'une va faire les funérailles d'Etéocle, & l'autre celles de Polynice. Ce dénouement eſt du même goût que celui de la Tragédie de Sophocle ſur Ajax. Il ſemble dans l'une & dans l'autre Piéce que le dernier Acte ſoit poſtiche, & que la Piéce ſoit finie à la mort des principaux Acteurs; ces ſortes de diſputes ſur la ſépulture d'un cadavre nous paroiſſent traîner. Mais outre la raiſon tirée du reſpect religieux des Grecs par rapport aux funérailles, il y en a une autre qui juſtifie Eſchyle & Sophocle; c'eſt qu'une Tragédie n'eſt pas finie, que le vice ne ſoit puni, & la vertu récompenſée. Du moins la néceſſité de le faire ſauve la duplicité d'action, & n'en fait qu'une réelle de deux apparentes. Or c'eſt ce qui arrive dans ce Poëme, par le moyen du Decret du Conſeil Thébain. Il eſt vrai que les deux freres morts & la ville une fois délivrée,

l'imprécation d'Oedipe, qui fait le fonds du ſujet, eſt accomplie, qu'en conſéquence tout paroît terminé. Mais Etéocle, quoique coupable d'avoir combattu contre un frere à qui il diſputoit injuſtement le Sceptre, mérite pourtant d'être plaint des Citoyens qu'il a défendus; au lieu que Polynice doit leur être en horreur pour avoir armé les Argiens contr'eux. Il falloit donc une récompenſe & une punition au moins décernée. Et c'eſt ce qu'a ménagé Eſchyle, à l'imitation d'Homère, qui a crû que les funérailles de Patrocle ne ſeroient point un hors d'œuvre dans l'Iliade. Que ces raiſons ſoient fortes ou foibles, il eſt conſtant que cette Piéce eſt remplie de beaux traits, de mouvemens Guerriers, de ſuſpenſions admirables, d'un grand intérêt, & d'un ſpectacle étonnant. Malgré ſa ſimplicité extrême, elle atteint le but de la Tragédie qui eſt d'émouvoir & d'effrayer, de ſorte qu'Ariſtophane * a eu raiſon d'introduire Eſchyle ſe glorifiant de ce Poëme.

* Voyez les Grenouilles, troiſiéme Partie.



LES PERSES.*

XERXE'S, fils de Darius & petit-fils d'Hyſtaſpe, ayant attaqué les Grecs par terre & par mer, fut vaincu à Salamine, à Platée, & à Mycale. Ce fut Thémiſtocle qui enhardit les Athéniens à la bataille de Salamine : fondé, diſoit-il, ſur un Oracle qui portoit que les Athéniens devoient ſe faire des murs de bois. Il leur fit conſtruire des vaiſſeaux en plus grand nombre. Ils n'en avoient toutefois que trois cens contre une flotte de douze cens & plus. Eſchyle ſe trouva, comme on ſçait, à la journée de Salamine. Mais il ne donna ſa Tragédie ſur ce ſujet, que huit ans après, ſous l'Archonte Ménon. Il eſt remarquable qu'un ſujet ſi récent fût mis ſur le Théâtre, & qu'il y eût même paru avant Eſchyle de la façon de Phrynicus, qui ſans doute ne l'avoit traité qu'ainſi que j'ai dit au ſecond Diſcours préliminaire, c'eſt-à-dire, en récit avec le

* La Perſe, Royaume ancien de l'Aſie, étoit plus célébre que jamais au tems dont parle ESCHYLE.

Chœur. Mais le ſujet étoit ſi intéreſſant pour les Athéniens, que cet intérêt a dû l'emporter ſur la délicateſſe qui fait qu'on goûte moins les ſujets récens que les anciens, ſans compter que la diſtance des lieux & la différence des mœurs pouvoient rendre les Perſes aux yeux des Spectateurs Athéniens, ce que Bajazet & les Turcs, (ſujet contemporain pour nous) ont été aux nôtres; puiſque, ſelon la ſolide réflexion de Racine, l'éloignement des lieux équivaut à la diſtance des tems, & que l'un & l'autre concilie également la vénération ſuivant le proverbe, *major è longinquo reverentia.* Toutefois les Grecs ont manié ſi rarement ces ſortes de ſujets, qu'il eſt aiſé de voir que leur idée ſur cet article étoit à-peu-près la même que la nôtre, avec cette différence, que notre délicateſſe va plus loin, & qu'ils prenoient plus volontiers & plus ſouvent des ſujets anciens, tirés de leurs pays, que nous ne le faiſons à l'égard du nôtre.

Préface de Bajazet.

ACTE PREMIER.

Eſchyle établit la Scène devant un Temple, près du tombeau de Darius, & à Suze. Des Vieillards choiſis par Xerxès, pour gouverner le Royaume de

Perse * en son absence, font le Chœur & l'ouverture du Poëme. On les voit assemblés en Conseil, comme s'ils avoient à délibérer sur quelque affaire d'Etat. C'en est une en effet bien considérable, qui les réunit. Inquiets sur le sort du Roi Xerxès, & de son armée qu'il a menée lui-même en Gréce, ils commencent à tirer de fâcheux présages de ce qu'ils n'en reçoivent aucune nouvelle. Celui qui prend la parole pour les autres, jette ainsi en peu de mots les fondemens de ce qu'on verra arriver dans la suite. Il donne au Spectateur une idée de cette grande expédition, & du projet de Xerxès; mais il le fait si naturellement qu'il ne paroît pas que le Poëte ait travaillé pour le Spectateur; & voilà l'art suprême d'Eschyle & des Anciens. „ Hélas, dit ce Vieillard, toute la force „ de l'Asie a suivi son Roi. Ceux de Suze, d'Ecbatane, & de Cissie, ont composé une double armée de terre & de „ mer. » Par ce tour, il entre dans le détail de cette entreprise, des Chefs qui

* Voyez l'éloge des Perses d'alors, par SOCRATE dans l'*Alcibiade I.* de PLATON, leur noblesse, leur puissance, leurs richesses, la majesté de leurs Rois, l'éducation de leurs enfans, &c.

la conduisent, des chars, des vaisseaux, des troupes, & des villes innombrables qui se sont épuisées d'hommes pour porter la guerre aux Grecs; détail qui ne devoit pas sans doute déplaire aux Vainqueurs. » C'est, ajoute-t-il, la fleur de „toute la jeunesse Persienne, & de toute „l'Asie, dont nous attendons depuis si „long-tems le retour. Les épouses & „les proches de ces Guerriers comp„tent les jours & les momens. Ce cruel „retardement les fait trembler. » Telle est la situation de ces Vieillards. Leur inquiétude leur fait suivre en esprit la route de Xerxès. Il a dû passer l'Hellespont * & enchaîner la mer. On entend par ces chaînes le Pont qu'il fit sur ce détroit. L'Acteur se rassure en considérant la valeur de son Souverain. » Plus „terrible dans ses regards qu'un fier „Dragon, il traîne après lui une flotte „innombrable, & une armée prodigieu„se. Monté sur un char Syrien, il méne „Mars, le Mars des Perses, armé de

* Hellespont, Détroit qui sépare la Thrace, partie de l'Europe, d'avec la Troade, Province de l'Asie mineure. Il tire son nom de Hellé fille d'Athamas, qui y périt en le passant pour s'enfuir avec Phryxus son frere, & la Toison d'or.

„ traits contre un peuple qui se défend
„ avec la pique & le javelot. Qui pour-
„ roit résister à ce torrent impétueux de
„ Guerriers? quels remparts peuvent te-
„ nir contre ces flots armés, plus redou-
„ tables que ceux de la mer? après tout,
„ quel mortel, (continue-t-il en se re-
„ plongeant dans ses inquiétudes) quel
„ mortel peut éviter les piéges de la for-
„ tune? l'inconstante engage les hom-
„ mes d'un air riant, & ne leur permet
„ plus de se débarrasser de ses filets. Le
„ Destin est une ancienne Divinité. Il a
„ mis dans le cœur des Perses, ce gé-
„ nie de guerre qui les porte à faire
„ leurs délices des siéges, & du renver-
„ sement des Etats.

Le Chœur continue apparemment en chant ce qu'il a commencé en récit. Il attribue aux Perses, sinon l'invention, du moins le goût de la Marine. Il redouble enfin ses craintes en faisant réflexion que ses voisins peuvent aisément s'appercevoir que Suze & les autres villes de Perse sont vuides de guerriers & remplies de femmes épouvantées.

L'Acteur, qui a parlé d'abord seul, reprend la parole & demande aux autres, quel parti il est à propos de prendre dans la cruelle incertitude où ils se

trouvent du sort de l'armée Persienne. Surquoi la Reine arrive, & commence le second Acte. On voit par le premier, qui n'est qu'un monologue, à l'exception de ce qui est chanté, une ébauche des Tragédies qui précédoient celles d'Eschyle. Chacun de leurs Actes n'étoit que ce que nous voyons ici; & l'on ne peut trop s'étonner qu'Eschyle ait inventé tout l'art du Théâtre, en s'avisant le premier d'y insérer le dialogue.

ACTE II.

La Reine, par les respects que lui rendent les Vieillards, est d'abord connue des Spectateurs pour l'épouse de Darius & la mere de Xerxès, femme d'un Dieu des Persans & mere d'un autre, comme s'exprime le Poëte. Elle se nomme Atossa. Des Sçavans ont crû que c'étoit Esther de l'Ecriture: d'autres conjecturent que c'est Vasti, femme d'Assuerus. Atossa vient demander conseil au Chœur sur un songe qui l'a tourmentée toute la nuit, outre plusieurs autres qu'elle a eus depuis le départ de l'armée. Elle a crû voir deux femmes différentes d'habit & de beauté, l'une vêtue à la Persienne, l'autre à la Dorique. Elles paroissoient sœurs: mais la premiere avoit en par-

tage la Perſe. La Gréce étoit celui de la ſeconde. Elles avoient pris querelle. „ Mon fils, continue la Reine, pour pré- „ venir les ſuites de ce démêlé, les atta- „ che à un même char. L'une porte ſes „ liens avec joie : l'autre indocile & in- „ capable de ſouffrir le joug, s'agite, „ fait mille efforts, & vient à bout de „ briſer le char. Xerxès tombe renverſé. „ Darius étoit préſent, & pénétré d'une „ tendre compaſſion pour ſon fils. Xer- „ xès le voit, & de douleur il déchire „ ſes vêtemens. » Voici le ſonge. Mais ce qui l'a ſuivi n'eſt guère moins effrayant.

Atoſſa dit qu'en faiſant une libation aux Dieux préſervateurs pour être garantie des maux qu'elle appréhendoit, une aigle eſt venue ſe réfugier à l'autel du Soleil; qu'à l'inſtant un autre oiſeau bien moins fort a fondu ſur l'aigle & l'a ſaiſie dans ſes ſerres ; qu'enfin l'aigle tremblante s'eſt laiſſée déchirer ſans ſe défendre. L'application n'étoit pas difficile. Auſſi Atoſſa la fait-elle à la Gréce par rapport à Xerxès ; ou du moins elle en craint l'effet. Le Vieillard qui parle au nom des autres, ne veut ni l'intimider, ni la raſſurer. Mais il lui conſeille d'implorer les Dieux, & de prier ſon époux Darius, dont elle a vû l'ombre

pendant la nuit, de rendre favorables les préſages qu'il lui a envoyés des enfers. Il falloit que les Perſes fuſſent bien différens des François, puiſque ce Vieillard en parlant, regarde ſa réponſe comme une déciſion émanée de tout le Conſeil, dont apparemment il liſoit les ſentimens juſques dans leur ſilence. La Reine, ſuivant le train ordinaire du cœur humain qui cherche à ſe délivrer de ſes inquiétudes, prend cette déciſion comme un point fixe où elle doit s'arrêter pour être tranquille. Toutefois ſes frayeurs la rappellent à l'armée des Grecs. Elle s'informe de leurs forces qu'elle ignoroit, choſe peu étonnante dans un tems & en des lieux où les femmes, loin de ſe mêler du gouvernement de l'Etat, mettoient toute leur gloire à être ignorantes. Elle interroge donc les Vieillards, avec quelque ſorte de curioſité, ſur la Gréce, ſur ſes tréſors, ſur ſa maniere de combattre, & ſur ſon gouvernement, articles qu'elle devoit ignorer, ſuivant l'uſage, mais dont l'ignorance ne ſeroit pas aujourd'hui recevable ſur le Théâtre. Tant il eſt vrai qu'il ne faut pas perdre un moment de vûe les mœurs des peuples, quand il eſt queſtion de Tragédies anciennes. Le Chœur ſatisfait aux

queſtions d'Atoſſa de maniere à l'inquiéter de plus en plus : & dans cet intervalle, qui n'eſt pas long, un Courrier arrive. C'eſt le terme de la ſuſpenſion que le Poëte a ménagée.

Ce Courrier, cet Envoyé, ce Meſſager, (car de quel nom appeller ceux qui faiſoient alors l'office de donner aux Rois, aux Républiques, ou au Théâtre des nouvelles qui changeoient le cours des affaires ?) quel qu'il ſoit, il vient annoncer la perte entiere de la bataille, d'un air qui répand la terreur. Son récit vif & court ſert de dénouement aux préſages des Vieillards & au ſonge de la Reine. Les Vieillards ſe déſeſpèrent & regrettent les années qu'ils ont paſſées juſqu'à ce triſte jour. La maniere dont le récit interrompu du Courrier ſe mêle aux gémiſſemens du Chœur, eſt inexprimable. C'eſt la nature elle-même. En effet dans l'uſage ordinaire, il eſt aſſez peu naturel qu'un homme faſſe de ſuite une longue narration d'un malheur domeſtique, ſans qu'on l'interrompe par des cris, des réflexions, des queſtions : & cependant c'eſt ce qu'on voit arriver la plûpart du tems ſur le Théâtre par la néceſſité d'être court, & de frapper les Spectateurs. Mais Eſchyle atteint ici l'un

& l'autre but en ſuivant les mouvemens naturels, & en imitant parfaitement ce qui ſe paſſe tous les jours. Son récit augmente & croît à proportion des gémiſſemens de ceux qui l'écoutent. Ces gémiſſemens d'ailleurs ſont ſi vifs & ſi beaux, que c'eſt faire tort à Eſchyle de les laiſſer paſſer, & plus encore de les exprimer, tant il eſt difficile d'attrapper ce naïf précieux qui regne dans toute l'antiquité Grecque : ce ſont les images les plus fortes que la douleur employe, des images de vaiſſeaux briſés, de corps flottans, d'épouſes abandonnées, de veuves, d'orphelins, &c. choſes qui nous paroîtroient admirables, ſi nous étions dans la même ſituation que les Spectateurs Grecs.

Atoſſa, accablée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, a gardé un profond ſilence. Elle le rompt enfin, pour interroger l'Envoyé ſur le ſort des Princes. Elle n'oſe nommer ſon fils, par une crainte délicate d'apprendre plus qu'elle ne veut ſçavoir. On lui répond que Xerxès vit, parole conſolante pour une mere effrayée. Enſuite on lui fait en peu de mots le dénombrement des principaux Seigneurs qui ont perdu la vie. Cela ſent un peu les détails d'Homère

mère, au sujet des blessés & des morts : mais le récit est plus court. Aussi le Courrier ajoute-t-il qu'il n'a encore montré que la moindre partie des malheurs de l'Etat.

La Reine un peu revenue de sa premiere surprise, demande comment il s'est pû faire que les Athéniens, avec si peu de forces, soient demeurés vainqueurs. On lui répond que la fatalité l'a emporté sur le nombre ; que les vaincus avoient 1207. vaisseaux, & les vainqueurs seulement 300. qu'on doit juger par-là que quelque Dieu ennemi a fait pencher la balance aux dépens de l'armée Persienne. Il y a ensuite une louange bien fine pour Athènes, parce qu'elle sort d'une bouche ennemie. » Oui, les „ Dieux (dit la Reine) veillent à la „ défense de la ville consacrée à Miner„ ve. Athènes (reprend l'Envoyé) est „ une ville imprenable, ses Citoyens „ sont ses remparts. » Puis il poursuit sa narration que je traduis presque entiere, pour faire voir quel étoit le génie de la guerre dans les anciens tems.

„ Ce n'est point Xerxès qui a engagé „ l'action. Une Divinité contraire se ser„ vit d'un déserteur de l'armée d'Athè„ nes, pour faire entendre au Roi, que

„ s'il attendoit la nuit, la flotte Athé-
„ nienne ne manqueroit pas de ſe diſ-
„ perſer, & de ſe ſauver à la faveur des
„ ténébres. Xerxès, ſans ſe défier de ce
„ conſeil artificieux, partage ſa flotte en
„ trois eſcadres, pour occuper toutes les
„ iſſues. Il fait même inveſtir l'iſle de
„ Salamine, afin d'envelopper les Grecs
„ de toutes parts. » Ceci eſt mis dans
la bouche de Xerxès en forme de ha-
rangue. » Il ignoroit alors, (ajoute le
„ Narrateur) le ſort que les Dieux lui
„ préparoient. Cependant la nuit s'a-
„ vance, & les Grecs ne ſongent point
„ à fuir. Le jour reparoît : ils font reten-
„ tir les rivages de cris d'allégreſſe. La
„ frayeur commence à s'emparer des
„ Perſes qui ſe voyent fruſtrés de leur
„ eſpoir. Les Grecs, au bruit des trom-
„ pettes, appuyés ſur leurs rames, font
„ blanchir les flots d'écume, & dé-
„ ployent toute leur flotte. L'aîle droite
„ prend le large ; le reſte ſuit, & bien-
„ tôt l'on entend ces cris du fonds de
„ leurs vaiſſeaux. Braves Grecs, volez
„ au combat, ſauvez votre patrie, vos
„ enfans, vos femmes, les Temples de
„ vos Dieux, & les monumens de vos
„ Ancêtres ; il s'agit du ſalut commun.
„ Nos cris répondent à leurs cris. Il

„ n'étoit plus question de délai. Les vaisseaux se mêlent & se choquent de leur proue armée d'airain. Un navire Grec commença le combat, il brisa les mâts & les voiles d'un bâtiment Phénicien. D'abord toute la flotte Persane soutint le choc des ennemis. Mais dès que nos nombreux vaisseaux se furent rapprochés & mis à l'étroit, ils furent hors d'état de se secourir. Ils s'entreheurtent, & font voler les éclats de rames, tandis que les Grecs frappent de tous côtés. Bientôt ce ne fut plus qu'un débris universel, de maniere qu'on ne pouvoit discerner la mer toute couverte de tristes dépouilles & de cadavres entassés. Les rivages même en regorgeoient. Tout fuyoit sans ordre du côté des Perses, & les Grecs les poursuivant comme de timides poissons se servoient des rames brisées & des restes du naufrage pour les massacrer. Les cris & les heurlemens se portoient au loin sur les ondes, jusqu'à ce qu'enfin la nuit termina le combat. „ L'Envoyé ajoute que dix jours ne lui suffiroient pas pour raconter en détail les malheurs de cette fatale journée; qu'il suffit de sçavoir que jamais en un

jour il ne périt une ſi prodigieuſe multitude de Guerriers.

Atoſſa ſoupire ſur cette perte. „ Ce „ n'en eſt pas encore la moitié, répond „ le Courrier. Il eſt une iſle vis-à-vis „ celle de Salamine (elle ſe nommoit „ Pſyttalée) où Xerxès avoit débarqué „ avec la fleur de la nobleſſe & toute „ ſa Cour, à deſſein de ſurprendre les „ Grecs, s'ils venoient à s'y réfugier. „ Ceux-ci devenus vainqueurs y ſont „ une deſcente le jour même, envelop„ pent ce corps d'armée & le mettent „ en piéces. Xerxès monté ſur un char „ voyoit tout ce carnage d'une hauteur „ peu éloignée. Il déchire ſes vêtemens, „ il jette des cris de douleur, il donne „ le ſignal de la fuite, & fuit lui-même „ en déſordre.

La Reine interrompt encore ici la narration en s'adreſſant au cruel Génie qui a ôté la raiſon aux malheureux Perſes, depuis la bataille de Marathon. Elle veut ſçavoir ce que ſont devenus les débris de l'armée. On lui fait entendre que preſque toute la flotte a péri; que de l'armée de terre très-peu de Guerriers ont eû le bonheur de revenir dans leur patrie, après de longues er-

reurs & des dangers innombrables; que les uns ſont morts de ſoif, d'autres de misère, &c. Atoſſa reconnoît la vérité du ſonge qu'elle a eû. Elle ſort pour faire des libations à la terre & aux morts. Mais en partant, elle ordonne au Chœur de conſoler ſon fils Xerxès, s'il revient avant elle.

Le Chœur ſe remet devant les yeux la douleur de toute la Perſe, & commence un chant lugubre aſſez ſingulier. Les couplets qui ſont de même meſure & de même nombre de vers, ſuivant la maniere des Chœurs, finiſſent en certains endroits par des cris & des expreſſions de douleur qui ſe répondent mutuellement ſtrophe à ſtrophe, comme par échos. Il finit par déplorer le ſort d'un Royaume où déſormais l'autorité Royale avilie par ce déſaſtre, ne ſera plus relevée par ces adorations ſi chères aux Perſes & ſi mépriſées des Grecs.

Cet Acte eſt fort plein. Auſſi fait-il le fonds principal de la Piéce, comme le troiſiéme Acte à l'égard de la Tragédie précédente. En quoi l'on peut voir, même dans ces abrégés, le goût ancien de la Tragédie naiſſante. Chez Eſchyle il y a toujours quelque Acte pareil où

les autres aboutiſſent comme à leur centre. Une choſe très-digne de remarque en celui-ci, ainſi que dans tout le Poëme, c'eſt que tout va toujours en croiſſant, juſqu'au comble. Par exemple, l'Envoyé qui fait la narration de la bataille navale, la fait avec tant d'art, & tellement par parties, qu'il réſerve toujours quelque choſe à la ſurpriſe & à la curioſité. Et c'eſt ce qui arrive non-ſeulement dans chaque Scène & dans chaque Acte, mais encore de Scène en Scène, & d'Acte en Acte.

ACTE III.

Atoſſa qui étoit allée chercher des libations, revient avec tous les préparatifs d'un ſacrifice pour les Dieux infernaux. Elle commence par cette moralité : „ Chers amis, ceux qui ſont dans le mal-„ heur craignent tout, & ceux au con-„ traire que la fortune favoriſe, s'imagi-„ nent qu'elle le fera toujours. » La Reine montre en effet qu'elle eſt dans la ſituation des malheureux. Elle a quitté la pompe Royale ; elle eſt venue ſans char, ſans ſuite, ſans éclat, juſqu'au lieu où elle va faire ſon ſacrifice, tandis que le Chœur chantera des airs conformes au deuil public. Elle exhorte les Vieil-

lards à évoquer l'ombre de Darius, pour l'interroger ſur les calamités publiques. Le Chœur chante, & la Reine fait ſes libations de lait, de miel, d'eau pure, de vin & d'huile, avec des fleurs. Cette cérémonie a un air tout-à-fait magique & théatral. Les invocations du Chœur ſont énergiques, toutes à la louange de Darius, remplies d'idées lugubres, & compoſées de Strophes qui ſe correſpondent, comme dans le chant qui a précédé. C'eſt là, ſelon les apparences, tout le troiſiéme Acte, qui conſiſte, comme on voit, beaucoup plus en ſpectacle & en action, qu'en paroles.

ACTE IV.

L'ombre de Darius ſort tout-à-coup de ſon tombeau. Il reparoît avec cette antique majeſté pleine de douceur, qui le rendoit ſi cher & ſi reſpectable à ſes peuples. Il s'adreſſe d'abord aux Satrapes : » Fidéles enfans de ſujets fidéles, „ chers & anciens compagnons de ma „ jeuneſſe, quelle infortune afflige l'E„ tat ? la terre mugit & s'ouvre. Je ne „ ſçai quelle horreur me ſaiſit à la vûe „ de mon épouſe auprès de mon tom„ beau. J'ai pourtant reçû ſes offrandes „ propitiatoires. Mais vous-même occu-

„ pés à faire des lamentations funébres „ sur mes cendres, pourquoi forcez-vous „ mon ombre de paroître, malgré la dif- „ ficulté de sortir des enfers? car vous „ sçavez que les Dieux soûterrains sont „ aussi avides à recevoir, qu'avares à „ rendre leur proie. Toutefois, graces „ à mon crédit auprès d'eux, je me rends „ à vos desirs sans délai. Parlez donc: „ quel malheur accable ce Royaume? » Les Satrapes tremblans à la vûe de ce Maître si redoutable, tout mort qu'il est, n'osent lui parler. Il les encourage à mettre bas leur ancien respect, qu'ils portoient au suprême degré, selon l'usage Persien. Ils se taisent. Ils craignent de lui révéler de si grands maux. Tant la vérité déplaît aux Rois! Darius a recours à son épouse. » O vous, répond- „ elle, qu'un destin favorable éleva ja- „ dis au-dessus des plus heureux mortels, „ comment avez-vous pû joüir d'un bon- „ heur si durable? Vous avez égalé les „ Dieux. Que votre sort est digne d'en- „ vie! vous êtes descendu dans le tom- „ beau pour ne pas voir le comble des „ malheurs. Je vous dirai tout en deux „ mots, Seigneur. La Perse est renver- „ sée. Comment, reprend l'Ombre? Est- „ ce maladie populaire, est-ce guerre ci-

„ vile ? » Atoſſa, toujours interrogée & toujours interrompue, lui en dit aſſez pour lui faire entendre tout ce qui s'eſt paſſé. » Ah, reprend Darius, les Cra-„ cles ont peu tardé à s'accomplir. C'eſt „ à mon fils que Jupiter en avoit réſervé „ le funeſte accompliſſement. En vain „ avois-je conjuré ce Dieu d'en remet-„ tre l'effet à un tems plus reculé. Quand „ un mortel court au-devant de ſon mal-„ heur, Jupiter l'aide à s'y précipiter... „ C'eſt pour avoir voulu mettre la mer „ en eſclavage, & vaincre Neptune, „ que mon fils a été puni. Quelle fureur ! „ quelle manie ! ô que je crains que nos „ immenſes tréſors ne deviennent le bu-„ tin du raviſſeur !

„ C'eſt aux diſcours pernicieux des „ Courtiſans, dit la Reine, qu'on doit „ imputer l'infortune de Xerxès. Ils di-„ ſoient que par la guerre vous aviez „ acquis de grandes richeſſes pour vos „ fils ; que cependant Xerxès, content „ d'en joüir au lieu de les augmenter au „ même prix, ne ſongeoit qu'à de fri-„ voles amuſemens. Mémorable effet de „ leurs reproches, répond Darius ! ils „ ont dépouillé l'Etat d'hommes & de „ forces. » Il parcourt enſuite fort adroi-

* Helleſpont.

tement tons les Rois qui l'ont précédé ; dont il eſt le huitiéme. Il attribue les maux préſens à la jeuneſſe & à la témérité de ſon fils. Pour l'ancienne proſpérité de la Perſe, il en fait honneur à ſa propre ſageſſe.

Le Chœur lui demande conſeil ſur la ſituation des affaires. » Ne levez plus „ d'armée, dit-il, contre la Gréce ; en „ euſſiez-vous une ſupérieure à celle „ qu'on y a conduite, la terre même s'ar- „ me en faveur des Grecs. » (C'eſt que pluſieurs des Perſes fuyards avoient péri faute de vivres.) » Mais quoi, di- „ ſent les Satrapes, ſi nous formions en- „ core une armée leſte & choiſie ? Ah, „ répond Darius, celle même que vous „ avez encore en Gréce ne reviendra „ pas. Très-peu repaſſeront le Détroit. „ L'Oracle s'accomplira tout entier. Ju- „ gez-en par le paſſé. Vainement Xerxès „ a-t-il laiſſé une armée d'élite en Béo- „ tie. (Xerxès y laiſſa Mardonius qui „ périt à la bataille de Platée.) Elle y „ ſouffrira les maux dûs à la témérité & „ aux projets malheureux. Les Simula- „ cres des Dieux profanés, les Autels „ renverſés, les Temples détruits de „ fonds en comble crient vengeance. „ Les Perſes ſont coupables. Ils en por-

„ tent la peine. Ils la porteront encore ; „ & leurs maux, loin de s'épuiser, ne se„ ront que s'accroître. Oui, les champs „ de Platée verront tomber sous le fer „ Dorique un si grand nombre de morts „ que les monceaux de cadavres publie„ ront aux yeux des mortels jusqu'à la „ troisiéme génération, qu'il sied mal à „ l'homme de s'enorgueillir. L'orgueil „ est une semence qui à force de croître „ porte des épics d'infortune, & n'an„ nonce qu'une déplorable moisson. A „ la vûe de ces châtimens, souvenez„ vous d'Athènes & de la Gréce. Que „ le Roi se garde désormais, dédaignant „ le destin dont il joüit, & jaloux du „ sort d'autrui, de prodiguer ses trésors „ en de ruineuses guerres. Jupiter qui „ hait les projets orgueilleux, est tou„ jours prêt à les renverser. O Vieillards „ qui conduisez la jeunesse de mon fils, „ que vos sages conseils lui apprennent „ à ne plus irriter le Ciel par une audace „ effrenée. Pour vous, ô Reine, prenez „ des ornemens Royaux pour Xerxès. „ La douleur lui a fait déchirer ses vête„ mens. Allez à sa rencontre pour le con„ soler. Daus le désespoir qui l'agite, je „ sçai qu'il ne pourra écouter que vous. „ Adieu, je me retire dans la nuit in-

„ fernale. Vieillards, joüiſſez de la vie „ & des plaiſirs, malgré vos malheurs, „ & ſongez que toutes les richeſſes du „ monde ſont inutiles aux morts.

Darius diſparoît. Atoſſa va exécuter ſes volontés : & le Chœur qui reſte encore pénétré de vénération pour Darius, reléve le bonheur de ſon regne au préjudice de Xerxès, dont il taxe indirectement la trop grande jeuneſſe & l'imprudence. » O Dieux, s'écrient-ils, que „ nos beaux jours ſe ſont bientôt évanouis ! heureux jours de notre admi„ niſtration, où un Prince mûr, capable „ de ſuffire à tout, irréprochable, invin„ cible, égal aux Dieux, donnoit des „ loix à cette terre ! tout nous réuſſiſſoit „ en guerre & en paix, au-dedans & „ au-dehors. Les armées triomphantes „ étoient ramenées ſans peine dans le „ ſein du Royaume. Que de villes n'a-t-il „ pas priſes, même ſans ſortir de ſon Pa„ lais ! » On en fait le dénombrement que j'omets, comme j'ai fait à l'égard de la ſuite des Rois de Perſe, & des lieux où ſe réfugierent les débris de l'armée Perſane, après la journée de Salamine, pour ne pas charger de Diſſertations un Ouvrage où il n'eſt queſtion que de goût.

On voit que cet Acte est un chef-d'œuvre. C'est un éloge de Darius, & en même tems une satyre de Xerxès, un ragoût merveilleux pour de fiers vainqueurs qui se voyoient si finement loués par leurs ennemis même, & un grand trait de politique d'Eschyle, qui par la peinture vive des funestes suites de l'orgueil, détourne indirectement les Athéniens de continuer la guerre contre les Perses. Ceux-ci offroient en effet de réparer tout le dégât qu'ils avoient causé dans la Gréce, & ils paroissoient souhaiter la paix après tant d'échecs coup-sur-coup. Les Athéniens même penchoient de ce côté. Mais Thémistocle seul les détermina à continuer la guerre, ainsi que nous l'avons remarqué dans le troisiéme Discours, premiere Partie.

ACTE V.

Xerxès arrive avec un appareil & une suite qui conviennent à un Roi désespéré. Aussi tout cet Acte n'est-il que l'expression de son désespoir. » Ai-je pû, „ malheureux, s'écrie-t-il d'abord, éprouver une si cruelle destinée, & ne la „ pas prévoir ! barbare fortune que tu „ frappes violemment mon Royaume ! „ que ferai-je infortuné Roi ? tout mon

„ corps frissonne à la vûe de mes Ci-
„ toyens orphelins. Que Jupiter ne m'a-
„ t-il caché dans la nuit éternelle avec
„ ceux qui sont morts au combat ! » Le Chœur entre dans les lamentations de son Roi, & ne lui dissimule pas qu'il a peuplé les enfers de la noblesse Persienne. Xerxès lui-même s'impute tous ces maux ; & le Chœur s'unit à lui pour lamenter dans les formes à la maniere des Perses. Cela se fait avec quelque sorte de régle, ici & dans tout le cours du Poëme. Car les Vieillards interrogent Xerxès sur le sort des principaux Guerriers, (liste nombreuse & intéressante pour les Spectateurs d'alors) & comme le Roi n'a rien que de triste à leur apprendre, ils ne lui répondent à leur tour que par de vifs éclats de douleur. Le Roi montre son carquois vuide, unique reste de tout ce qu'il avoit porté à cette guerre. Il s'étonne de conserver encore une lueur de raison. Les gémissemens & les cris redoublent. Lui-même il leur donne le ton à la lettre. Voilà précisément le deuil que Quint-Curce nous peint à la mort de Sisigambis. Enfin les Vieillards, après avoir déchiré leurs vêtemens, arraché leurs cheveux, & battu leur poitrine, se retirent

avec Xerxès, & le conduifent au Palais.

Cette Piéce a conftamment de grandes beautés. Le trouble y croît d'un bout à l'autre. Les traits en font bien marqués, les Scènes nettes, bien liées, bien dénouées. Tout y marche d'une maniere fi aifée & fi naturelle, qu'il femble qu'on affifte non pas à une Piéce de Théâtre, mais à un Confeil de Satrapes, qu'on accable coup-fûr-coup d'affreufes nouvelles. Efchyle a tranfmis à ce Poëme le génie qui l'animoit lorfqu'il étoit lui-même témoin de la déroute de Xerxès. L'artifice, comme on voit, en eft très-fimple. Mais il feroit difficile, fi l'on avoit à traiter de nos jours un fujet pareil, de s'y prendre d'une maniere plus noble pour ouvrir le Théâtre, pour ménager le lieu, le tems, l'entrée, la fortie, & l'intérêt des perfonnages. J'ofe dire même qu'en ceci il y auroit infiniment à profiter dans Efchyle : & peut-être gagnerai-je beaucoup par les ébauches que j'en donne, puifque, felon les apparences, ceux qui ont du goût pour le Théâtre feront bien aifes d'étudier par eux-mêmes dans un des plus grands originaux de la belle antiquité, des fituations admirables, dont ils auront vû des naiffances dans les efquiffes que je

me ſuis hazardé d'en donner. Ceux mêmes qui n'eſtiment que médiocrement les Anciens, voudront au moins profiter de ce qui en paroît beau, du conſentement de tous les hommes. Si l'on s'obſtine à reprocher à Eſchyle la proximité du tems d'une double bataille où lui-même avoit été Acteur, on aura lieu de lui faire grace en réfléchiſſant ſur l'intérêt conſidérable qui regne dans une Tragédie, où il remplit les Spectateurs d'une maligne compaſſion pour Xerxès qu'ils avoient vaincu, & avec qui ils étoient encore en guerre. Tout tendoit au bien public dans Athènes, juſqu'aux Spectacles.



AGAMEMNON.

AGAMEMNON, Roi d'Argos & de Mycènes, avoit promis à Clytemneſtre que dès qu'il auroit pris la ville de Troye, il l'en avertiroit par un ſignal. C'étoit une torche ardente qu'il devoit placer ſur une hauteur pour avertir les lieux voiſins de faire la même choſe de ſuite juſqu'à ce que la lumiere pût être apperçûe d'Argos. Il le fit, & ar-

riva lui-même bientôt après avec sa captive Cassandre qu'il amenoit de Troye. Mais Clytemnestre qui n'avoit tant d'envie de revoir son époux que pour s'en défaire, le tua avec le secours d'Egisthe qu'elle aimoit. Cetre Piéce fut jouée pour la premiere fois sous l'Archonte Philoclés, la 2e année de la 28e Olympiade.

» L'Agamemnon, dit le P. Rapin, est » presque inintelligible. » Il est vrai que cette Tragédie n'est pas aisée à entendre : car outre qu'elle a été plusieurs fois confondue avec les Coëphores qui la suivent, & imprimée peu correctement, même après les soins d'un grand nombre de Sçavans ; outre qu'elle n'est pas encore exempte de fautes dans l'état où Stanlei nous l'a donnée, il y a tant de métaphores, de figures, & de tours extraordinaires qu'on ne sçauroit se vanter de les avoir tous démêlés. C'est ce qui faisoit dire au fameux * Saumaise, qui n'avoit pas toutefois Eschyle aussi châtié que nous l'avons. » Qui peut assurer qu'Eschyle soit plus intelligible à „ ceux qui sçavent le Grec, que les Evan„ giles & les Epîtres des Apôtres ? le

* CL. SALM. *de Hellenisticâ. Ep. dedit.*

„ ſeul Agamemnon de ce Poëte paſſe en „ obſcurité tout ce qu'il y a de Livres „ ſacrés avec ſes tours Hébreux & Sy- „ riaques, & ſon attirail de tout ce qu'il „ y a de plus raffiné dans le Grec.

ACTE PREMIER.

C'eſt l'homme chargé d'épier le moment où le flambeau s'allumera, qui commence le Poëme. Il eſt perché ſur une plate-forme du Palais, & prie les Dieux de finir ce pénible ſoin que lui a confié Clytemneſtre. Il dit qu'il n'a de commerce qu'avec les aſtres: mais qu'il en doit obſerver un qui pourra être fatal à Agamemnon. Par ce ſoupçon, il indique les mauvais deſſeins de Clytemneſtre. Tandis qu'il ſe plaint de ſon emploi qui ne lui donne lieu que de ſonger à charmer ſon ennui, ſoit en chantant, ſoit en déplorant la mauvaiſe adminiſtration du Royaume, il voit luire tout-à-coup le ſignal tant attendu, & il ſe diſpoſe à en avertir la Reine qui eſt couchée. Ainſi le tems & le lieu de la Scène ſont fixés. L'un eſt le matin, & l'autre l'entrée du Palais à Argos. Il fait entendre avant que de ſe retirer, qu'il ſçaura prendre le parti de ſon Roi. Mais il n'en dit pas davantage, ſans doute pour

ne pas prévenir les événemens. Le Chœur formé par des Vieillards du Conseil d'Etat, survient sans être annoncé; mais apparemment sur l'ordre de Clytemnestre. Ces ministres ignorent le signal dont la Reine est convenue avec Agamemnon, & la nouvelle de la prise de Troye. Ils s'entretiennent d'abord sur le siége de cette ville qu'ils n'approuvoient pas, & dont ils avoient tâché de détourner le Roi. » Voilà, dit leur Chef, la dixiéme „ année que Menelas & Agamemnon „ sont partis avec leurs mille vaisseaux, „ semblables à des Vautours qui ayant „ perdu leurs petits, voltigent autour de „ leur nid, & cherchent à punir les ra„ visseurs. Mais qui sçait quel sera le suc„ cès de tant de combats? Les choses, „ ajoute-t-il, suivent la destinée qui les „ régle: & l'on a beau sacrifier, beau „ pleurer aux autels des Euménides, „ l'on ne peut appaiser leur colère. » Pour eux, comme leur âge les a retenus malgré eux enfermés dans le sein de leurs foyers, ils interrogent Clytemnestre, quoiqu'éloignée, sur l'événement extraordinaire qui fait qu'on les appelle au Palais. En effet, il faut conclure en lisant cette Scène, que Clytemnestre les a appellés, qu'elle paroît dans un loin-

tain, & qu'elle fait des ſacrifices à tous les Dieux. » Les autels, dit le Vieillard, » ſont parfumés de libations ; les lampes » brillent de feux. » Il prie la Reine de lui en dire le motif & de fixer ſon incertitude, puiſque juſqu'à préſent les préſages ſur la guerre de Troye ont été tantôt malheureux, tantôt favorables.

La Reine, occupée ſans doute de ſon ſacrifice, ne répond point ; & cette interrogation ne paroît qu'une façon de parler, qui ſignifie ſeulement que le Chœur vient pour l'interroger ſur ce point, quand elle ſera en loiſir & en lieu pour l'entendre.

Les Vieillards qui ſe diſoient incapables de combattre, ſe trouvent aſſez de force pour chanter une très-longue hymne ſur l'entrepriſe d'Agamemnon. Ils le font à la maniere des Chœurs, durant que Clytemneſtre eſt occupée aux cérémonies ſacrées. C'eſt une eſpéce de *Nénie* prophétique, qu'ils chantent avec ce refrain qui revient après un certain nombre de vers. » Chantez, chantez » des vers lugubres : mais puiſſe le pré» ſage en être heureux ! » L'on peut bien défier toute plume Françoiſe de rendre ce morceau, tant il eſt défiguré & entortillé ! On y repréſente Agamemnon

& Menelas ſous la figure de deux Aigles ou de deux oiſeaux de proie, qui expriment leur différent caractère. Les deux Aigles déchirent une Lapine pleine, qu'elles ont priſe après l'avoir fatiguée à la courſe. C'eſt que les deux Chefs de l'armée Grecque avoient imprudemment chaſſé dans un bois conſacré à Diane. Diane offenſée, continue le Chœur, ſe fit entendre par la bouche de Calchas, qui annonça des malheurs à la Maiſon d'Agamemnon, après avoir prédit la priſe de Troye. Ces malheurs obſcurément énoncés ſont une eſpéce d'Enigme qui laiſſe entrevoir l'iſſue de la Tragédie. C'eſt un Oracle de Calchas que les Vieillards répétent ſans en démêler encore le ſens. Cet Oracle eſt ſuivi d'un autre, qui demandoit le ſang d'Iphigénie pour appaiſer Diane, & pour obtenir d'elle des vents favorables à la flotte retenue en Aulide. Le ſacrifice qui s'enſuivit eſt peint avec les traits hardis & ſouvent outrés d'Eſchyle. Le Chœur fait parler Agamemnon qui balance en pere, & qui ſe détermine en Roi. On y voit Iphigénie étendue comme une victime innocente ſur l'autel, & l'émotion que cauſoient dans l'armée ſa beauté, ſa jeuneſſe, & ſes regards tou-

chans. » Je n'ai point vû le reſte, & je » le tais, dit le Chœur. » Mais il revient au premier Oracle de Calchas, qu'il ne ſçauroit ni ne veut pénétrer. » Car hé- » las, continue-t-il, vouloir entrer dans » un triſte avenir qu'on ne peut éviter, » c'eſt vouloir ſouffrir avant le tems. » Il ſe contente donc d'écarter ces fâcheux préſages par des ſouhaits. Toute cette doctrine Grecque ſur la fatalité naiſſoit de l'ignorance, & ſur-tout de la foibleſſe du cœur humain, qui recule autant qu'il eſt poſſible, le ſouvenir des maux qu'il craint. C'eſt ce que dit Pyrrhus à Oreſte dans l'Andromaque de Racine,

* Seigneur, tant de prudence entraîne trop de ſoin :
Je ne ſçai point prévoir les malheurs de ſi loin.

ACTE II.

Les Miniſtres d'Argos voyant Clytemneſtre qui s'approche, la ſaluent reſpectueuſement, & lui demandent ſur quel heureux eſpoir elle fait des ſacrifices. » Troye eſt priſe, répond Clytem-

* *Andromaq. Acte I. Scène II.*

» nestre. » Etonnés, comme on peut penser, d'une nouvelle si peu attendue, & ignorant d'ailleurs le signal dont Agamemnon étoit convenu, ils font quelque difficulté de croire la Reine. Elle leur raconte la maniere dont elle l'a sçû; que c'est par le moyen d'une suite de fanaux allumés d'intervalle en intervalle depuis le mont Ida jusqu'à la portée de Mycènes. Elle s'imagine entendre les cris des ennemis mourans, & voir la joie des vainqueurs, qui pillent les richesses de Troye. Elle souhaite enfin, que l'armée ne mette point d'obstacle à son heureux retour par quelque impiété semblable à celle qui avoit retardé si long-tems son voyage à la ville de Priam. » Autrement, „ ajoute-t-elle, la vengeance poursuivroit „ les vainqueurs, quand ils n'auroient „ pas à craindre les maux ordinaires du „ hazard.

Le Chœur, pour remercier les Dieux de cette conquête, seconde le sacrifice de Clytemnestre en chantant une hymne qui contraste avec la précédente. Elle commence ainsi. » O Souverain des „ Dieux! ô nuit favorable, tu as étendu „ tes voiles sur les murs de Troye, com- „ me un rézeau qui a enveloppé tous ses „ Citoyens dans la servitude. » L'Ode

roule ſur la punition que les Dieux réſervent tôt ou tard à un crime auſſi énorme que l'étoit celui de Paris. L'enlévement d'Héléne en eſt le principal tableau. » Hélene, dit le Chœur, laiſſant „ aux Grecs en ſa place une guerre „ cruelle, & toutes les horreurs qu'elle „ entraîne, a porté pour dot à Troye „ une perte inévitable. Elle s'eſt évadée „ ſecrétement du Palais de ſon époux. „ Quel forfait! quelle audace! vainement les Devins en la rappellant ont „ fait entendre ces lugubres cris, ô Palais abandonné! ô Maître de ces lieux! „ ô lit nuptial! hélas, il ne reſtoit d'elle „ qu'une vaine peinture pour réveiller le „ courroux d'un époux qui l'adore, & „ qu'elle a quitté pour paſſer les mers. „ Elle a emporté toutes ſes graces avec „ elle, &c. » Le reſte eſt rempli d'images pareilles.

Malgré ces félicitations du Chœur au ſujet de la nouvelle qu'il vient d'apprendre, il craint qu'elle ne ſoit pas aſſez fondée, & que toute la ville ne ſoit en mouvement pour un faux bruit.

ACTE III.

Sur cela Clytemneſtre qui n'eſt point ſortie du Théâtre juſtifie le ſignal qu'elle

a reçû, en montrant au Chœur un Hérault qui arrive couronné de branches d'olivier. Cet homme commence par saluer sa terre natale, suivant l'usage des anciens voyageurs à leur retour, & à invoquer les Dieux du pays pour se les rendre propices. Il s'adresse ensuite au Palais d'Agamemnon : » Palais respectable, asyle chéri, Dieux exposés à „ l'Orient, si jamais vous reçûtes notre „ Roi avec joie, recevez-le de même „ en ce jour après une si longue absence. „ Agamemnon revient comme un Astre „ brillant pour dissiper vos ténébres. „ Recevez-le comme le destructeur de „ la superbe Troye. Ses Autels & ses „ Temples ne subsistent plus. Les moissons de ses champs ont péri. L'aîné „ des Atrides revient en Héros, plus „ digne d'être honoré qu'aucun autre „ mortel. Paris est puni, &c.

Clytemnestre interrompt ici le Hérault, & elle a avec lui un entretien entre-coupé fort artificieux. Car elle fait entendre qu'elle a beaucoup souffert durant l'absence de son époux, jusqu'à souhaiter la mort. A qui ? cela a un double sens, vû le dessein où elle est de tuer son mari, pour couronner son amant. Le Hérault qui croit qu'en effet elle a

été fort affligée, la console par le récit de ce que l'armée a elle-même souffert pendant un siége de dix années. » Quels „ autres que les Dieux, s'écrie-t-il, sont „ inaccessibles aux revers ! ah, si je vous „ racontois nos travaux, nos veilles, nos „ incommodités sur la mer ! quel jour „ avons-nous passé sans gémir ! » Il passe de-là aux fatigues essuyées sur terre. „ Mais que sert, ajoute-t-il, de s'en af- „ fliger ? les maux sont finis, tant pour „ les morts, que pour ceux qui restent „ de l'armée Grecque. Il faut oublier „ nos malheurs. La victoire dont nous „ joüissons l'emporte sur nos pertes.

La Reine n'en veut pas entendre davantage. Elle va, dit-elle, se disposer promptement à recevoir son époux, dont elle apprendra le détail de sa conquête. Elle lui renvoye le Hérault pour lui déclarer l'empressement où elle est de le revoir : elle ajoute avec quelque affection, qu'il la retrouvera fidéle ; & ce qui est singulier, elle le dit en sept ou huit vers afin qu'il n'en doute pas. Le Hérault répond qu'il sied bien à une femme réguliere de se glorifier ainsi, & le Chœur ajoute que la Reine a raison. Belle matiere aux railleurs de l'antiquité, qui refusent de se prêter à la simplicité de ses mœurs.

Après que Clytemneſtre eſt ſortie, les Vieillards continuent la Scène avec le Hérault. Ils l'interrogent ſur le ſort de Menelas. Ce Prince, répond l'Officier, a diſparu avec ſon vaiſſeau dans une tempête, ſans qu'on ſçache ce qu'il eſt devenu, ſi même il vit ou non. Il fait ce récit avec quelque peine, pour ne pas profaner un ſi beau jour par de triſtes nouvelles. Auſſi, les a-t-il épargnées à la Reine; mais enfin, il décrit en peu de mots au Chœur la tempête qui a ſurpris & maltraité la flotte des Grecs à ſon retour. Il conclut, en ſe flattant de l'eſpoir que les vaiſſeaux diſperſés reviendront, ſur-tout celui de Menelas. C'eſt par ce ſouhait qu'il finit, & qu'il donne lieu au Chœur de recommencer ſes chants.

Ce ſont d'abord des réflexions ſur * Hélene, dont le nom ſeul indique les maux qu'elle a cauſés, à ſçavoir la perte des vaiſſeaux, des Guerriers, & de Troye. » Elle eſt allée à Troye pour y „ porter une alliance fatale. » Le Chœur joue encore ici ſur un mot qui ſignifie alliance † & malheur. » Elle a vengé, „ continue-t-il, le mépris de l'hoſpitalité

* Ελένας, ἕλανδρος, ἑλέπτολις.
† κῆδος.

„ violée, ſur ceux même qui ont célé-
„ bré ce funeſte hymen par des chants
„ d'allégreſſe. La ville antique de Priam
„ a payé bien cher cette joie ; & ſes
„ chants ſe ſont changés en cris lamen-
„ tables. » Le reſte ſignifie que Paris, Prince ſi aimable dans ſon enfance, mais devenu fier & téméraire, a enlevé Hélene ſous des auſpices ſi horribles, qu'une Furie a ſerré les nœuds de cet adultère mariage ; que le crime a engendré une poſtérité qui lui reſſemble, l'audace, le remords, & le déſeſpoir ; que l'équité, en détournant les yeux, fuit avec horreur les lambris dorés des méchans, pour chercher un aſyle dans la chaſte demeure des hommes juſtes, fût-ce une chaumiere. Tout cet Interméde eſt de la même force ; mais auſſi peu ſuſceptible d'expreſſion étrangère que les précédens. C'eſt le ſort des Chœurs d'Eſchyle.

ACTE IV.

Agamemnon paroît ſur un char comme un Triomphateur de retour dans ſa patrie. Il eſt ſuivi de Caſſandre ſa Captive, aſſiſe ſur un autre char. Le Miniſtre d'Etat qui porte *la* parole pour tout le Chœur, lui fait une eſpéce de Harangue

dont voici le ſens. Il ne ſçait comment s'exprimer pour ne rien dire qui péche contre la bienſéance. Les flatteurs, dit-il, accommodent leur air à la joie ou à la triſteſſe du Prince ſans éprouver aucun de ces ſentimens. Mais un Prince éclairé ne ſe laiſſe pas ſurprendre à ces dehors ſimulés. Il avoue enſuite qu'il a blâmé d'abord l'armement & l'entrepriſe d'Agamemnon. Mais enfin, il eſt ſenſible à un ſi heureux ſuccès, & il remet l'autorité entre les mains de ſon Roi, qui connoîtra bientôt par lui-même ceux qui ſe ſont bien ou mal comportés en ſon abſence.

Pour Agamemnon, il ſalue les Dieux du pays qui ont favoriſé ſon retour & renverſé Troye. „Ces Dieux, arbitres „intégres, ſans écouter la voix des mor„tels, ont mis dans une urne enſanglan„tée des billets de mort pour Ilion, „& notre eſpoir dans une autre : Ilion „fume encore. Sa cendre exhale des „tourbillons nébuleux, reſte unique de „ſes anciennes richeſſes. » Après ce court début, le Roi s'adreſſe aux Vieillards. Il les remercie de la part qu'ils prennent à ſa victoire. » Il eſt rare, dit-„il, de voir ſans jalouſie un ami heu„reux. L'envie ſe ſaiſit des cœurs, &

„ ce monſtre appeſantit le double far-
„ deau de l'envieux, à ſçavoir le bon-
„ heur d'autrui & ſes propres malheurs.
„ J'en parle par expérience. Je lis dans
„ les manieres de ceux qui m'appro-
„ chent comme dans un miroir. Je n'y
„ ai rien vû ſouvent qu'une ombre d'a-
„ mitié. Le ſeul Ulyſſe qui s'eſt embar-
„ qué malgré lui étoit mon véritable
„ ſupport. Je lui rends cette juſtice, ſoit
„ qu'il voye encore le jour, ſoit qu'il
„ ne ſoit plus. » Il ajoute qu'après qu'on aura célébré des jeux en mémoire de ſa conquête, il travaillera à ce qui concerne le gouvernement de l'Etat, à connoître les déſordres, & à y remédier. Il veut enfin ſe retirer dans ſon Palais. Mais Clytemneſtre vient auſſi-tôt à ſa rencontre.

Elle lui tient un aſſez long diſcours. Après s'être excuſée ſur ce qu'elle lui va dire, elle met bas cette honte qui s'évanouit, dit-elle, tous les jours. Elle ne fait donc point de difficulté de raconter ce qu'elle a ſouffert durant l'abſence de ſon époux. Solitude, bruits fâcheux, nouvelles affligeantes, allarmes continuelles, tout, ſi on l'en croit, a concouru à l'accabler. Elle a même attenté plus d'une fois ſur ſa vie, que des ſe-

cours cruels lui ont conſervée. Elle apprend au Roi que ſon fils Oreſte eſt abſent : qu'elle s'eſt vûe obligée de le confier à des mains étrangères dans la crainte d'une révolution qui l'auroit fait périr, ſi Agamemnon eût eu le malheur de mourir à Troye. » Car il eſt naturel „ à la malignité humaine d'écraſer ceux „ qui commencent à paroître abattus. » A l'entendre, ſes yeux, toujours fermés au ſommeil, & ouverts aux larmes, ont perdu tout leur éclat. Dans les momens même où elle ſembloit s'endormir, mille ſonges effrayans venoient la troubler : un rien réveilloit ſes ſens aſſoupis. Mais enfin elle oublie tous ſes maux à la vûe de ſon époux vainqueur : ce retour imprévû lui fait reſſentir un plaiſir plus vif que celui d'un fils unique à ſon pere, que la vûe de la terre aux Nautonniers après la tempête, que celle d'une eau pure à un voyageur altéré. „ Allons, cher époux, deſcendez de ce „ char. Mais non : ne profanez point vos „ pas ſacrés, ces pas du Deſtructeur d'I- „ lion. Ç'a qu'on apporte les tapis les „ plus précieux. Il ſied bien que la pour- „ pre ſoit foulée aux pieds d'un Roi „ triomphant qui rentre dans ſes Etats.

„ Je vais tout préparer pour le recevoir „ comme il convient.

Ce discours apprêté & qui tient lieu des transports de joie, si naturels aux femmes qui revoyent leurs maris, marque bien le caractère dangereux de Clytemnestre prête à tuer son époux, & l'art infini d'Eschyle à faire parler ses personnages conformément à leurs passions même cachées. Il est clair que Clytemnestre sur le point de commettre une action si noire n'a point dû parler comme les autres femmes. Aussi Agamemnon, quoiqu'il ignore cette horrible conspiration, s'apperçoit-il de ces manieres étudiées. Il lui fait même sentir en passant que son discours a été *long & convenable à une si longue absence.* „ Non, répond-il, il n'est pas question „ de tant de préparatifs. Ne me traitez „ point en étranger ni en femme, & en„ core moins en Dieu. Point de ces ta„ pis de prix sur mon passage. Un mor„ tel doit craindre de les fouler. Cet „ honneur est réservé aux Dieux. Ma „ renommée d'ailleurs n'a pas besoin de „ ces distinctions frivoles pour publier „ ma victoire. » On voit par-là le contraste d'une femme détestable, ou plû-

tôt d'une Furie avec un Roi pieux & populaire. Cela prépare le Spectateur à concevoir de la compassion pour l'un, & de l'horreur pour l'autre : artifice qui regne depuis le commencement, sans qu'on ait encore aucun fondement légitime de deviner l'attentat que Clytemnestre médite. C'est que l'événement est préparé, puisque tout y conduit, & non pas prévenu, puisque le secret n'est pas dévoilé.

Clytemnestre, comme pour relever davantage sa victime, presse tellement Agamemnon d'accepter les honneurs qu'elle veut lui rendre, qu'il se voit contraint de céder à l'importunité. Après ce petit combat de politesse affectée, où la Reine dit qu'il est beau même aux vainqueurs de se laisser vaincre, le Roi se laisse ôter sa chaussure de voyageur, & en prend une de pourpre, toutefois avec quelque sorte de crainte que quelque Dieu jaloux ne l'apperçoive. Il témoigne en descendant de son char qu'il a honte de fouler aux pieds des richesses si précieuses. Il exhorte la Reine à bien recevoir & à traiter avec douceur Cassandre sa captive. » Car les Dieux, dit-„ il, jettent des regards favorables sur „ ceux qui sçavent adoucir leur empire ;

„ & nul mortel ne souffre volontiers „ l'esclavage. » Il rehausse le mérite de cette Princesse malheureuse qui étoit fille de Priam, & qui lui a été donnée comme ce qu'il y avoit de plus distingué dans les dépouilles des Troyens. Il passe donc dans son Palais sur la pourpre avec la répugnance qu'il a marquée; & la Reine lui dit avec son affectation ordinaire que la mer est inépuisable de pourpre; que loin de regretter une chose si peu considérable, elle auroit voué beaucoup plus aux Dieux pour le retour d'un époux si cher; qu'elle le regarde comme l'arbre dont l'ombre bienfaisante garantit sa maison entiere de l'injure des saisons. » Grand Jupiter, „ s'écrie-t-elle en finissant, accomplissez „ mes vœux, & ce que vous vous êtes „ chargé d'accomplir. » Cruelle priere, que le crédule Agamemnon croit faite pour lui.

Le Chœur qui occupe seul le Théâtre réfléchissant sur le retour du Roi & sur cette entrevûe, s'étonne de voir que les prédictions de Calchas dont il a parlé au premier Acte lui reviennent toujours à l'esprit malgré qu'il en ait. » C'est, dit-„ il, un Oracle qui n'est ni commandé, „ ni acheté à prix d'argent. Il ne peut

„ ſortir de notre mémoire, bien diffé-
„ rent en cela des ſonges fâcheux qui
„ s'évanouiſſent avec le ſommeil. Je re-
„ vois Agamemnon, & toutefois je ne
„ ſçai quelle Furie prélude des airs lu-
„ gubres. C'eſt un preſſentiment ſecret
„ qui bannit de mon cœur la douce joie.
„ Le cœur agité ne prédit que trop
„ juſte des triſtes événemens. Faſſe le
„ Ciel que mes craintes ſoient vaines! la
„ ſanté la plus floriſſante a ſon terme, &
„ ſouvent la maladie ſe gliſſe ſans être
„ apperçûe. La fortune la plus ſolide-
„ ment établie va ſe briſer à un écueil
„ caché. Il eſt des remédes aux calami-
„ tés ordinaires. Un vaiſſeau évite le
„ naufrage aux dépens de ſes richeſſes
„ qu'il jette dans la mer.... Mais quel
„ Enchanteur peut rendre la vie à ceux
„ dont on fait couler le ſang?... Le
„ Deſtin m'empêche d'en voir davan-
„ tage, & mon cœur a penſé prévenir
„ ma langue. » Voilà ſans doute des ſoupçons bien marqués de ce qui doit arriver: mais ce ne ſont que des preſſentimens trop peu fondés pour en avertir le Roi, & aſſez pour diſpoſer le Spectateur.

ACTE V.

Clytemnestre, après avoir conduit son époux, revient sur ses pas & invite Cassandre à sortir de son char, en l'assurant qu'on adoucira sa captivité. » La maison, dit-elle, où vous allez entrer est depuis long-tems florissante & connue. Il n'y a que les hommes nouveaux & enrichis contre toute espérance qui soient des maîtres cruels & insupportables. » Cassandre pénétrée de douleur, & lisant d'ailleurs dans l'avenir l'attentat de la Reine, garde un silence obstiné, qui impatiente tellement Clytemnestre, qu'elle se retire après l'avoir traitée assez cavalierement.

Elle partie, Cassandre pousse de grands cris vers Apollon, chose qui surprend le Chœur. Car pourquoi, dit-elle, invoquer ce Dieu dans les malheurs ? c'est comme Prophétesse qu'elle s'adressoit à lui. On sçait que Cassandre l'étoit. » O Apollon, où m'avez-vous conduite, s'écrie-t-elle ? dans une maison souillée de crimes, & dans une affreuse boucherie. » Cassandre, comme on voit, entre tout-à-coup dans un de ses accès prophétiques. Ce morceau a été regardé comme un chef-d'œuvre par les Anciens ; mais

je ne ſçai trop comment en donner une idée juſte. Ce ſont des exclamations vives, toujours interrompues par le Chœur, des énigmes qui ſe dévoilent peu à peu, des images inimitables. C'eſt Eſchyle tout entier. Elle repaſſe tous les meurtres commis dans ce funeſte Palais, à commencer par celui du fils de Thyeſte. „ Je vois des enfans éplorés que l'on „ coupe en morceaux, & que l'on ſert „ à la table de leur pere... Dieux, quel „ nouvel attentat dans ce Palais! mal„ heureuſe, eſt-ce là le traitement que „ vous réſervez à votre époux, après „ l'avoir lavé de vos mains? le forfait ſe „ prépare. Le coup va être frappé. Des „ mains barbares ſont dans l'impatience „ de l'achever... Ciel qu'apperçois-je? „ eſt-ce un réſeau tiré des enfers? non: „ c'eſt un voile qui couvre le lit nup„ tial, voile complice du meurtre d'un „ époux. » (C'eſt que Clytemneſtre en couvrit Agamemnon ſortant du bain, avant que de le frapper.) » Qu'une Fu„ rie inſatiable la pourſuive avec des „ heurlemens juſqu'à la mort! De quelle „ Furie parlez-vous, dit le Chœur? „ pourquoi ces heurlemens? je frémis; „ mon ſang ſe glace de frayeur.

Caſſandre continue. » Ecartez le Tau-

„ reau de la Geniſſe. Il eſt enveloppé „ dans les lacs ; on le frappe, il tombe „ dans un baſſin rempli d'eau. » C'eſt la mort d'Agamemnon qu'elle indique avec la ſienne propre. Car elle ajoute enſuite. » Déplorable deſtinée ! je pleure auſſi „ la mienne. Dieux, pourquoi m'avez-„ vous conduite ici pour la trouver ?... „ Vieillards, vous me comparez à Phi-„ loméle qui par de triſtes accens pleure „ ſans ceſſe Itys. Hélas, changée en oi-„ ſeau elle a reçû des Dieux une vie „ douce & tranquille : & moi je me vois „ réſervée aux plus funeſtes coups.... „ O hymen, hymen de Paris, fatal à „ ma maiſon ! ô ondes du Scamandre, „ j'errois ſur vos bords, & me voilà bien-„ tôt ſur les rives du Cocyte & de l'A-„ chéron.... O travaux de ma patrie „ renverſée ! ô ſacrifices redoublés de „ mon pere où avez-vous abouti ? Troye „ eſt enſevelie, & je meurs.

Caſſandre, quoique toujours interrompue par le Chœur qui n'entend qu'une partie de ſes prédictions, les prononce avec une action qui demandoit ſans doute un excellent Acteur. Car c'étoient des hommes qui jouoient les rôles des femmes : & comme les Grecs étoient bons Comédiens, il ne faut pas s'étonner de

l'effet que produisit cette Scène sur les Spectateurs. Elle reprend enfin ses esprits & dit au Chœur qu'elle va parler sans énigme ; que la troupe des Furies n'abandonnera jamais ce Palais ; que Comus le Dieu des festins n'y paroît qu'ensanglanté & inséparable des Divinités infernales : (allusion au festin d'Atrée & de Thyeste, & à celui que Clytemnestre fait à Agamemnon ;) que déja les Déesses de l'enfer à la porte du Palais, chantent l'hymne funébre. Le Chœur s'étonne qu'une Princesse étrangère sçache si bien l'histoire d'une autre Cour, & en parle la langue. Cassandre lui dit qu'elle tient cette science d'Apollon qui l'aimoit ; mais qu'après avoir été instruite, elle a trompé l'amour de ce Dieu, qu'aussi ses prédictions sur Troye n'ont été crues de personne. C'est ce que dit Virgile de Cassandre. *Non unquam credita Teucris.* Elle retombe tout-à-coup dans un accès de fureur. » Voyez-vous, „ dit-elle, ces enfans assis à cette porte, „ semblables à des fantômes nocturnes ? „ ils ont été mis à mort dans ce Palais. „ Ils portent entre leurs mains leurs propres chairs & leurs entrailles, mêts „ horribes que dévora leur pere. C'est „ pour en tirer vengeance qu'un Lion

Æneid. l. 2. v. 247.

„ caché & oisif en veut à la vie de mon „ Maître. Car tel est le nom que ma „ fortune me contraint de lui donner. „ Oui, ce Chef de tant de vaisseaux, ce „ fier Conquérant d'Ilion ignore la tra- „ me secrette d'un monstre exécrable „ qui va de sang froid lui plonger le poi- „ gnard dans le sein. De quel nom l'ap- „ pellerai-je? est-ce une femme qui ose „ un pareil attentat? une épouse qui tue „ son époux? non, c'est une Charybde, „ une Scylla, une Euménide. De quel „ œil cependant, & avec quelle joie con- „ certée elle a reçû son époux! elle a „ paru se rejoüir de son retour. La vûe „ seule de sa victime causoit son allé- „ gresse. On ne m'en croira pas non plus „ qu'à Troye. Mais l'événement va jus- „ tifier mes paroles.

Les Vieillards effrayés feignent de ne pas comprendre une prédiction si claire. Et comme elle mérite d'être répétée plus d'une fois, Cassandre leur répond nettement. Je vous annonce que vous verrez la mort d'Agamemnon. Quel sera donc l'assassin, dit le Chœur? Cassandre réplique qu'on a dû comprendre son discours. Elle recommence pour la troisiéme fois d'être agitée de son démon prophétique. Scène très-animée & fort

intéressante. Car à mesure que l'attentat de Clytemnestre s'avance derriere le Théâtre, Cassandre le montre, pour ainsi parler, aux yeux des Spectateurs à travers les voiles de la divination & dans le feu des mouvemens Pythoniques. » O „ Apollon, s'écrie-t-elle encore, quelle „ chaleur s'empare de mes sens ! une „ Lionne, de concert avec le Loup, at- „ tente à ma vie. Je lui sers de prétexte „ pour faire mourir son époux, & je se- „ rai sa victime à mon tour.

Cassandre voyant sa mort conclue, jette ses courônnes & son sceptre, symboles des Prophétes. Elle rend à Phœbus tous ses dons. Il lui semble que ce Dieu la dépouille de sa robe, & qu'il venge l'amour dédaigné. » Mais, dit- „ elle, je serai vengée à mon tour. Un „ fils viendra un jour laver la honte de „ la mort d'un pere & de la mienne, dans „ le sang de sa mere. » (Elle parle d'Oreste, qui tua depuis Clytemnestre.) „ Pourquoi donc me plaindre de mon „ sort ? j'ai vû périr Ilion. » Je vois périr ceux qui l'ont détruit. » Manquerois- „ je de courage pour aller au-devant du „ trepas. J'y vole....

Le Chœur admire sa fermeté & veut la retenir. Sur le point d'entrer dans le

Palais, elle héſite. » Cette maiſon, dit-
„ elle, reſpire le carnage. » Toutefois
elle prend ſon parti. » Adieu, ô étran-
„ gers, j'ai aſſez vécu. » Elle les quitte
enfin après leur avoir laiſſé des dons
pour ſervir de gages qui puiſſent rappeller dans leur eſprit la vérité de ſes prédictions, & après avoir fait au Soleil une priere pathétique pour le prier de venger ſon trépas.

Les Vieillards incrédules ne peuvent encore s'imaginer que ce qu'ils viennent d'entendre puiſſe arriver. Mais ils en ſont bientôt perſuadés par eux-mêmes. Ils entendent les cris pitoyables d'Agamemnon qu'on maſſacre derriere le Théâtre. Il ſe plaint qu'on ait la cruauté de redoubler les coups. Le Chœur effrayé, dont il y a ici deux interlocuteurs, ſe partage ſur le parti qu'il doit prendre. Bientôt il ſe détermine à entrer de force dans le Palais. Mais Clytemneſtre vient tout-à-coup à ſa rencontre avec l'air aſſuré & féroce d'une femme qui a médité ſon crime de longue main, & qui l'a exécuté de ſang froid. C'eſt la Cléopatre de Corneille. Loin de rougir d'avouer ſa trahiſon, elle ſe vante d'avoir tué ſon époux, & raconte tranquillement la maniere dont ce forfait s'eſt accompli,

jusqu'à paroître encore teinte du sang qu'elle vient de verser. Les portes du Palais s'ouvrent, & l'on voit dans l'enfoncement le cadavre d'Agamemnon. Elle veut qu'à cette vûe le peuple se réjoüisse du crime qu'elle a commis ; & elle s'embarrasse peu de ceux qui le blâmeront. » Enfin, dit-elle, Agamemnon „ a bû la coupe qu'il avoit lui-même rem- „ plie de maux & d'horreur.... Oui, „ cette main a tué mon époux : c'est la „ justice qui l'a conduite. » Le Chœur la regarde comme une emportée, digne au moins d'être chassée de la patrie. Mais elle lui reproche elle-même de n'avoir pas chassé son mari après qu'il a sacrifié Iphigénie. Voilà le prétexte sur lequel Clytemnestre fonde son attentat, & d'ailleurs Egisthe est son appui. C'est ce qui l'anime à braver le peuple, & à triompher avec la derniere hauteur du meurtre d'Agamemnon & de celui de Cassandre qu'elle vient d'immoler, sous prétexte qu'elle étoit sa rivale.

Ce qui suit est très-éloquent, & exprime admirablement & les regrets du Chœur qui parle avec beaucoup de dignité à une Reine exécrable, & l'orgueil de cette Reine qui soutient que son époux a bien mérité son sort. » O

„ terre, s'écrie un des Vieillards, que ne „ m'avez-vous englouti avant que d'avoir „ vû mon Roi, ce Roi ſi riche & ſi puiſ- „ ſant réduit à un vil tombeau !... Mais „ qui l'inhumera ? qui le pleurera ? le „ ferez-vous, cruelle, vous qui l'avez „ égorgé ? Ce ſoin, répond Clytemneſ- „ tre, ne vous regarde pas. Nous l'avons „ immolé : nous l'inhumerons ; & ſi l'on „ ne lui rend pas le tribut ordinaire, du „ moins ſa fille Iphigénie viendra à ſa „ rencontre l'embraſſer tendrement au „ bord du fleuve des douleurs. » On voit qu'elle ajoute la plus amère dériſion au crime le plus noir, comme le Chœur le lui reproche.

Enfin Egiſthe paroît à ſon tour, & ſe glorifie de la même façon. Il prétend avoir vengé ſon pere Thyeſte qui avoit fait une imprécation contre les Pélopides, parce que Atrée lui avoit fait manger ſes propres enfans. Le Chœur lui parle avec la même fermeté qu'à Clytemneſtre, le menace de la colère de tout le peuple, lui reproche ſa lâcheté de s'être ſervi des mains d'une femme pour tuer ſon époux, & il prédit à l'Uſurpateur qu'Oreſte punira l'amante & l'amant. Ces diſcours ſéditieux, mais ſans effet, marquent en même tems &

la liberté des peuples de ce ſiécle, & le pouvoir des Rois ou des Tyrans qui s'en mocquoient. Egiſthe en Tyran timide en paroît piqué : mais il n'y répond que par de vaines rodomontades. Les Vieillards crient, appellent au ſecours les Citoyens, & font mine de ſe ſoulever. Clytemneſtre, tranquille dans ſon crime, exhorte ſon époux à mépriſer les bruits impuiſſans ; & tous ſe retirent.

Cette Tragédie fut couronnée, & méritoit de l'être alors. Les paſſions y ſont portées au plus haut point, ſoit dans la Scène de Caſſandre, ſoit dans la ſuite. Les premiers Actes paroiſſent languir & intéreſſer moins. Mais ils conduiſent au but, ſervent de préparatifs à ce qui ſuit, & ménagent des ſuſpenſions qui doivent avoir plus ſûrement leur effet. Le crime n'y eſt puni que par la révolte & les prédictions du Chœur : mais cela ſuffit pour ceux qui ſçavent la ſuite. La vengeance d'Oreſte ſur Egiſthe & Clytemneſtre, ſes fureurs & ſon rétabliſſement ſur le Thrône de ſon pere, ſont deux autres Tragédies qui ſuivent celle-ci. On a vû la premiere ſous le nom de *Coëphores* dans la premiere Partie de cet Ouvrage. Nous parlerons de la ſeconde quand nous aurons

dit quelque chose de l'Agamemnon de Seneque.



AGAMEMNON
DE SENEQUE.
ACTE PREMIER.

L'Ombre de Thyeste sortie des enfers, fait le Prologue ou l'ouverture du Théâtre. Il ne fait autre chose qu'annoncer très-distinctement ce qui doit arriver, je veux dire le meurtre d'Agamemnon : & par-là, il ôte tout le plaisir de la surprise ; en quoi l'on voit combien l'art du Poëte Latin est inférieur à celui d'Eschyle. Il est vrai que Thyeste dit des vers magnifiques, qu'il marque adroitement le lieu de la Scène, qu'il repasse les crimes de sa maison en faisant frémir les Spectateurs, & qu'il finit enfin par ce beau vers :

Phœbum moramur. Redde jam mundo diem.

„Ma présence arrête le Soleil. Je me „retire : Apollon, rends la lumiere au „monde. » Mais cela ne couvre pas le

défaut d'avoir prévenu tout le plaisir du Spectateur, qu'Eschyle avoit ménagé & préparé avec tant de soin.

Le Chœur des Argiennes arrive après que Thyeste est rentré dans les enfers. Ce Chœur fait une belle morale sur les dangers & les soucis dont les Rois sont environnés, & sur le bonheur inestimable de la vie privée.

Metui cupiunt, metuique timent.

„ Les Rois souhaitent d'être craints, & „ ils craignent de l'être. » C'est un tissu de pensées brillantes & vrayes. Mais à quoi cela vient-il? voilà pourtant un Acte. Il est bon d'observer que les Chœurs de ce Poëte ne ressemblent à ceux des Grecs, que par la mesure des vers différente de celle des récits, & qu'il ne les a point divisés en Strophes, comme eux, pour être chantés par deux troupes. Ainsi il a pris tous les inconvéniens des Chœurs sans en avoir connu les avantages: ou plûtôt il s'embarrasse peu des avantages & des inconvéniens; & ses Chœurs sont presque toujours des Intermédes détachés.

ACTE II.

Clytemnestre, sur le bruit du retour

de ſon époux, vient elle-même s'exhorter à mettre le comble à ſon infidélité & à ſes crimes, à faire expirer un reſte de remords, à tuer Agamemnon.

Per ſcelera ſemper ſceleribus tutum eſt iter.

„ Les forfaits ſe frayent toujours un chemin aſſuré aux forfaits. » Rien de plus théatral que tout ce commencement. Elle ſe propoſe de ſurpaſſer toutes les noirceurs des femmes en fureur. » Mais non : „ fuyons, dit-elle, avec mon amant. Ah, „ reprend elle auſſi-tôt, ta ſœur * l'a fait : „ un plus grand crime eſt digne de toi.

Soror iſta fecit ; te decet majus nefas.

La Nourrice de Clytemneſtre, ſuivant l'uſage des Grecs, demande la cauſe de ce trouble à ſa Maîtreſſe, qui lui répond, qu'agitée par le crime & le remords, elle ne veut plus d'autres guides que ſes paſſions. La Confidente l'exhorte à cacher au moins ſon adultère, & il ſe fait ici un conflict de ſentimens, qui a ſa beauté. C'eſt la façon de Seneque. La Reine, outrée du ſouvenir de ſa fille immolée en Aulide, dit :

Cruore ventos emimus, bellum nece.

* Hélene.

„ C'eſt

„ C'eſt au prix de mon ſang & de la „ mort de ma fille que nous avons acheté „ les vents & la guerre. » Comme elle cherche des prétextes pour tuer ſon époux, elle lui impute encore l'amour de Briſéïde & celui de Caſſandre qu'il raméne de Troye : » Perçons ce perfide, „ s'écrie-t-elle ; mourons, s'il le faut, „ pourvû qu'il meure ; la mort eſt douce „ quand notre ennemi périt avec nous.

Mors miſera non eſt commori cum quo velis.

C'eſt la même penſée dans Hercule au mont Oeta, Acte II.

Felix jacet quicumque quos odit premit.

La Confidente détourne la Reine de ce forfait par la crainte, par l'horreur du crime, par les plus fortes raiſons qu'elle peut imaginer ; puis elle laiſſe la place à Egiſthe qui paroît.

Celui-ci, après quelques remords vrais ou affectés, dit à Clytemneſtre qu'il s'en va tuer le Roi, au nom de ſon épouſe. Elle paroît effrayée, toute déterminée qu'elle a paru d'abord. Le repentir agit ſur ſon cœur, les paroles de ſa Confidente lui reviennent à l'eſprit ; elle eſt réſolue de recevoir Agamemnon. Egi-

ſthe la ranime à ſon tour, ce qui fait un contraſte agréable avec la Scène précédente. Il entrelaſſe ſa harangue de Sentences : car les Sentences ne coûtent rien à Seneque. En voici une remarquable au ſujet des Roïs.

Id eſſe regni maximum pignus putant
Si quicquid aliis non licet, ſolis licet.

„ Ils regardent comme un droit attaché „ au Sceptre, le privilége de faire com„ me permis, ce qui eſt un crime pour „ autrui. » Clytemneſtre livrée aux remords ne ſçauroit ſe laiſſer vaincre. Egiſthe inſiſte & la menace de ſe tuer lui-même, ſi elle l'abandonne : elle ſe rend tout-à-coup. Elle conſent au moins de conférer encore ſur le parti qu'ils doivent prendre enſemble. Ainſi le projet demeure encore indécis.

Le Chœur, ſans ſe lier le moins du monde à cet Acte, chante les louanges des Dieux, au ſujet du retour d'Agamemnon vainqueur. Cela n'eſt pas aſſurément en ſa place. Au reſte, l'art de Seneque eſt par-tout à-peu-près le même ; & qui a vû une de ſes Piéces, peut ſe vanter de les ſçavoir toutes, du moins pour ce qui concerne la conduite du Théâtre. C'eſt une délibération, une diſ-

pute de confidence, un changement par l'arrivée d'un nouvel Acteur, & le tout se dénoue presque toujours de la même façon, sans compter que le style se ressemble par-tout, quel que soit le personnage qui parle, homme ou femme, héros ou subalterne. Quant à la force des pensées & des tours, tout n'est pas de la même main. On n'y remarque seulement que le même goût de Théâtre qui dominoit alors.

ACTE III.

Eurybate, Hérault d'Agamemnon, après avoir adoré les Dieux de la patrie, comme dans Eschyle, déclare à Clytemnestre que son époux revient vainqueur de Troye. Seneque a crû corriger Eschyle, en excitant la curiosité de cette Reine sur le sort de Menelas, d'Hélene & de l'armée. Mais il s'est trompé. Clytemnestre dans Eschyle, contente en apparence de sçavoir que son époux vit, remet la connoissance du reste à son retour, & veut, dit-elle, l'apprendre de lui-même. Eschyle en cela a raison. Le reste est un hors-d'œuvre qui ne doit être dit qu'au Chœur au plus, & en peu de mots, comme dans Eschyle. Le seul retour d'Agamemnon

est ce qui intéresse ici. Cependant Eurybate s'étend sur le naufrage de la flotte, & fait un récit uniquement pour donner carriere à son imagination; récit superflu & qui fait languir la Scène, bien différent de celui du Poëte Grec où le Hérault, pour ne pas affliger la Reine, comme il le marque quand elle est partie, se contente de lui dire en général, que la flotte a extrêmement souffert; & cela afin de la consoler de ce qu'elle assure avoir souffert elle-même durant l'absence d'Agamemnon. Seneque n'a pas voulu sentir toute la finesse de ces bienséances. Son Eurybate ne sçauroit finir. Ses vers sont pompeux, mais sans goût. Décrit-t-il une tempête, c'est du style de Lucain. Le sage Virgile, formé sur le bon goût des Grecs, en avoit bien mieux profité, soit pour mettre les choses en leur place, soit pour peindre juste ses objets, soit pour finir à propos.

La Reine, après avoir écouté une narration très-fatigante à force d'être belle, (car on ne peut ennuyer plus spirituellement) conclut à remercier les Dieux par des sacrifices. Elle se retire pour cela à la vûe de Cassandre suivie de Troyennes captives qui viennent là,

l'on ne ſçait comment ni pourquoi.

Ce Chœur de Troyennes à qui l'autre Chœur céde la place en cet Acte, choſe que n'ont jamais pratiquée les Grecs, reléve le bonheur de ceux qui ſont morts. Elles ont vû leur patrie en proie aux flammes, & les voilà captives. „ Qu'il eſt déplorable, s'écrient-elles, „ de ne ſçavoir pas mourir !

O quàm miſerum eſt neſcire mori !

Comme elles pleurent auſſi ſur la maiſon de Priam, Caſſandre leur dit de pleurer ſur leur propre deſtinée ; que pour elle ſa douleur eſt de nature à ne pouvoir ſe partager, qu'elle ſçaura bien ſuffire à ſes maux. Elle ſe dépouille de ſes ornemens prophétiques, & dit de fort belles choſes pour défier les Dieux de porter plus loin ſes malheurs. C'eſt Seneque qui a appris à tous les Théâtres à dire des injures aux Dieux. Elle rentre dans ſes fureurs de Prophéteſſe pour prédire la mort d'Agamemnon. Mais ce morceau n'approche pas de celui d'Eſchyle. Dans celui-ci Caſſandre eſt la Sibylle de Virgile, & dans l'autre c'eſt celle de Lucain.

ACTE IV.

Agamemnon, en arrivant, trouve Caſ-

ſandre pâmée. Il la rappelle à la vie. „Ouvrez les yeux, dit-il, voici le port „& la fin de vos infortunes, goûtez la „joie de ce jour heureux. Ma patrie, „répond-elle, a vû finir les ſiens : tout „eſt fini pour moi. » Il ſe fait entr'eux un dialogue coupé dans ce goût. Il a de la grace; mais il eſt déplacé. Agamemnon a des intérêts trop grands à démêler avec Egiſthe & Clytemneſtre, pour l'amuſer ici avec Caſſandre. Auſſi Eſchyle ne l'a-t-il pas fait. La Scène du reſte eſt fort courte & fait tout l'Acte avec le Chœur des Argiennes qui revient prendre ſa place. Il s'étend ſur l'éloge d'Argos & ſur les travaux d'Hercule. A quel ſujet ?

ACTE V.

Caſſandre reparoît pour venir dire nettement qu'Agamemnon eſt aſſis à un feſtin où il perdra bientôt le jour par les mains d'Egiſthe & de Clytemneſtre. Elle fait plus. L'attentat ſe commet; & elle le raconte ſans le voir. Ce récit eſt vif: mais Caſſandre triomphe trop de voir Troye ainſi vengée. Elle eſt plus modeſte, & n'eſt point crue, quoi qu'elle puiſſe dire, chez Eſchyle.

Electre fort effrayée avec le petit

Oreste qu'elle sauve de la mort, pour se réserver en lui un vengeur. Strophius, comme si on lui avoit donné le mot, vient sur le champ avec son fils Pylade. Electre lui confie son frere, & il le reçoit en disant cette Sentence :

Poscunt fidem secunda, at adversa exigunt.

„ La prospérité veut de la fidélité dans „ les amis ; l'adversité l'exige. » Puis il améne Oreste dans son char, sans qu'Electre songe à le suivre, ni lui à la sauver.

Clytemnestre teinte du sang de son époux, & voyant Cassandre avec Electre à l'autel voisin, entre en fureur contre celle-ci, & lui redemande Oreste. „ Rendez-moi mon fils, dit-elle ; & vous, „ rendez-moi mon pere, répond Elec- „ tre. » Elle va au-devant de sa barbare mere, & s'offre à recevoir le coup de la mort. Egisthe se joint à Clytemnestre pour réprimer les reproches d'Electre. Cette Princesse, sur la menace qu'il lui fait de l'esclavage, s'écrie : » Donnez- „ moi la mort. Je vous la donnerois, re- „ plique Egisthe, si vous ne la deman- „ diez pas. » Voilà le goût de Seneque, c'est-à-dire, de son siécle. Il seroit beau, s'il n'étoit porté trop loin. Mais il veut

par-tout de l'antithèse, & s'éloigne toujours de la nature. La Piéce finit par l'ordre que donne la Reine d'empoisonner Electre, & de faire mourir Cassandre.

Cette Piéce, au jugement des Critiques, n'est que du second ordre de celles qu'on attribue à Seneque : c'est-à-dire, qu'elle n'est pas du Philosophe, mais du Poëte.



LES EUMENIDES, TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

LA Piéce qui porte ce nom, est si bizarre, que je crois devoir en dire peu de chose. J'en dirai toutefois assez pour en laisser une idée juste, & pour ne paroître pas vouloir déguiser Eschyle en ne le montrant qu'en beau.

Le sujet des Euménides est la suite des *Coëphores*. Oreste, après avoir tué sa mere, est obsédé par des Furies qui ne le quittent plus. Apollon, pour l'en dé-

livrer, lui conſeille d'aller à Athènes implorer le ſecours de Minerve. Ce Dieu s'y tranſporte lui-même. Oreſte eſt ſoumis au jugement des Aréopagites, & ſauvé par Minerve. Voilà en gros le ſujet. On verra par le détail que cette Tragédie nous montre l'origine & la pratique d'une loi de l'Aréopage en faveur des coupables. Ce Tribunal reçut ſon nom du Dieu Mars, * qui y ſut jugé le premier, dit Pauſanias. † Oreſte le fut long-tems après, ſous Démophon Roi d'Athènes, comme on l'apprend par les marbres d'Arondel, & non auparavant ſous Pandion, comme l'a prétendu le Scholiaſte d'Ariſtophane ſur les *Gueſpes*.

ACTE PREMIER.

L'unité de lieu n'eſt pas gardée dans cette Piéce : car d'abord la Scène eſt à Delphes. Mais ce n'eſt pas là ce qui choque le plus, comme on le reconnoîtra bientôt. Oreſte donc eſt ſuppoſé à Delphes dans le Temple d'Apollon. Une vieille Pythoniſſe ouvre le Théâtre par l'invocation de tous les Dieux fatidiques, début un peu lent; mais qui peint bien

* Α'ρεϛ.
† *In Atticis.*

les cérémonies de ces sortes de Prophétesses. Elle s'assit sur son Trépié comme prête à prononcer des Oracles aux Grecs assemblés ; spectacle plus frappant que les vers. Dans l'enfoncement du Théâtre, & apparemment dans le vestibule du Temple, elle apperçoit Oreste environné de Furies endormies par Apollon. Elle en fait une peinture horrible. Il falloit en effet que leur figure fût extrêmement hideuse, puisqu'on rapporte que dès que ces Furies vinrent à se réveiller & à paroître tumultuairement sur le Théâtre, où elles faisoient l'office du Chœur, quelques femmes enceintes furent blessées de surprise, & que des enfans en moururent d'effroi. Le Chœur étoit alors au nombre de cinquante Acteurs. On le réduisit depuis cet accident à quinze, par une loi expresse, & depuis à douze.

La Prophétesse expose donc le sujet fort naturellement. Elle montre de loin Oreste (qu'on ne voit point encore,) en forme de Suppliant, la tête ceinte d'une large bande de laine blanche, tenant une branche d'olivier d'une main, & de l'autre une épée encore sanglante. Elle en laisse le soin à Apollon qui paroît avec Oreste.

Ce Dieu l'aſſure qu'il ne l'abandonnera pas, & qu'il ſçaura le tirer des mains des Furies. Il lui ordonne de profiter de l'intervalle qu'elles lui laiſſent, pour ſe réfugier à Athènes où ce Dieu achevera de le délivrer de leurs mains. Car enfin, ajoute-t-il, c'eſt moi qui vous ai porté à tuer Clytemneſtre. Oreſte, après une courte priere à Phœbus, ſe retire; & Apollon prie Mercure de conduire heureuſement ce fugitif qu'il a pris ſous ſa protection.

A peine Apollon & Oreſte ont diſparu, qu'on voit ſortir de terre l'ombre de Clytemneſtre; tant cette Tragédïe eſt féconde en ſpectacles. Elle appelle à haute voix les Furies pour les réveiller. Apparemment elles ſont étendues ſur le Théâtre. L'Ombre ſe plaint d'être négligée parmi la foule des morts, ſans vengeance, ſans reſſource contre un fils qui a tué ſa mere, tandis qu'elle paye bien cher la mort qu'elle a procurée à ſon époux. Elle leur montre les bleſſures qu'elle a reçûes d'Oreſte, & leur reproche leur nonchalance à la venger. Etoit-ce là le prix de tant de ſacrifices qu'elle leur a faits? » Quoi, dit-elle, „ vous dormez! & votre captif, ſembla„ble à un Faon, s'eſt échappée de vos „ mains.

L'on auroit peine à deviner ce qui va ſuivre, & pour le dire ſans aucun déguiſement, le Chœur entier, où la principale Furie ne répond que par des ronflemens redoublés, que l'Auteur a marqués très-exactement, tantôt plus, tantôt moins forts, & ſuivant différens tons. Cela feroit croire que les inſtrumens exprimoient * ceci, comme ils exprimoient apparemment les plaintes & les pleurs à diverſes repriſes dans certains autres Chœurs, par exemple dans la Tragédie *des Perſes.* Toutefois, à quelque aſſaiſonnement qu'on mette ces ronflemens de Furies, on convient aiſément qu'ils n'en valent pas mieux, au moins pour notre ſiécle, où l'on a cependant vû les ris mis en rime & en muſique dans un Opéra. † Il faut encore ajouter qu'après quelques importunités de l'ombre de Clytemneſtre, la Furie principale rêve, & s'écrie en rêvant,

* On peut penſer la même choſe des croaſſemens des Grenouilles, & du ramage des oiſeaux dans ARISTOPHANE. Voyez la troiſiéme Partie.

† Oh, qu'il eſt beau, ho, ho, ho!
Qu'il eſt joli, hi, hi, hi! &c

Fêtes de l'Amour & de Bacchus. *Act. II. Sc. II.*

comme ſi elle pourſuivoit une bête à la chaſſe. Enfin elle ſe réveille, & réveille ſes Compagnes fort étonnées à leur réveil de voir que leur proie leur eſt échappée. Elles s'en prennent à Apollon, & ſont fort ſcandaliſées qu'un jeune Dieu ait duppé de vieilles Divinités.

ACTE II.

Apollon ſurvient d'un air courroucé; & leur ordonne de ſortir de ſon Temple, ſous peine d'être percées de ſes traits, & d'être bleſſées juſqu'à rendre par leurs bleſſures tout le ſang humain dont elles ſe repaiſſent. Il les renvoye dans les lieux de la Gréce où ſe commettent les crimes énormes, le meurtre, la vengeance qui fait arracher les yeux, & la fureur qui fait qu'on lapide les hommes, qu'on les empâle, qu'on leur coupe les extrémités du corps, & qu'on les rend Eunuques. » Voilà, dit-il, vos régals ordinaires. C'eſt l'antre d'un Lion ſanguinaire qui doit être votre retraite, & non ce Temple des Oracles. » Cependant, ſur le reproche que lui font les Euménides d'être le fauteur d'un fils meurtrier de ſa mere, il ſe diſculpe autant qu'il peut en deux mots, & il les renvoye au jugement de Minerve. Elles

le quittent déterminées à poursuivre Oreste,& le laissent résolu de le défendre.

ACTE III.

Tout-à-coup le lieu de la Scène change, & Delphes devient Athènes. On voit Oreste prosterné aux pieds de la statue de Minerve, à laquelle il fait une priere courte & touchante. Les Euménides qui, en qualité de Déesses parcourent la terre d'un bout à l'autre en un instant, se trouvent à ses côtés, & reconnoissent leur captif à l'odeur du sang maternel qu'il a versé. Elles lui déclarent qu'elles boiront long-tems du sien, sans lui donner la consolation de mourir, & qu'elles le livreront enfin à Pluton ce Dieu redoutable aux impies. Oreste a beau s'écrier qu'il a été purifié dans le Temple de Delphes par le sang des animaux répandu sur lui, & plus encore par le tems qui efface tous les crimes. Il a beau dire qu'il vient invoquer Minerve, & lui offrir pour appui son bras, son sceptre & son Royaume. Les Euménides lui répétent qu'il leur est dévoué, & que ni Minerve, ni Apollon ne pourront le dérober à leurs coups. En signe de réjoüissance de l'avoir retrouvé, elles se mettent à chanter autour de lui

une Ode magique & infernale. Cette eſpéce d'hymne eſt pleine du feu d'Eſchyle, & inſpire je ne ſçai quelle horreur. Pluſieurs des couplets finiſſent par un refrain qui montre que ce chant eſt un chant de Furies, un chant qui lie les hommes coupables, & qui les fait ſécher de frayeur. Tout ce qu'elles diſent tend à faire voir qu'elles ſont les vengereſſes de la juſtice, & les bourreaux des criminels.

ACTE IV.

Minerve deſcend avec majeſté dans ſon Temple. Elle voit Oreſte aux pieds de ſa ſtatue, & les Furies qui l'aſſiégent. „Que prétendez-vous, leur dit-elle, „vous qui ne reſſemblez ni aux Divi„nités, ni aux hommes?» Les Furies font connoître à la Déeſſe ce qu'elles ſont & ce qu'elles veulent; & comme elles la voyent déterminée à ne pas condamner Oreſte ſans l'entendre, elles conſentent à la prendre pour arbitre de leurs prétentions contre lui.

Ce Prince commence ſon apologie par déclarer qu'il a été purifié avant que de toucher la ſtatue qu'il tient embraſſée. Il raconte enſuite ſon hiſtoire en peu de mots. Il convient du fait : mais

il le juſtifie ſur l'ordre d'Apollon, & remet ſa cauſe entre les mains de Minerve. Par proviſion elle le prend ſous ſa ſauve-garde, & veut qu'il ſoit jugé dans les formes par des Athéniens choiſis qui jureront de prononcer ſuivant l'équité. Voilà, ſelon Eſchyle, l'origine des procédures de l'Aréopage par rapport aux affaires criminelles.

Minerve ſort avec Oreſte : mais le Chœur, fort mécontent d'un commencement de procès qui prend le train de leur enlever leur victime, ſe plaint amèrement de cette prétendue injuſtice. „Oui, s'écrient les Euménides, ſi cet „aſſaſſin nous échappe, toutes les loix „ſont renverſées. L'impunité rendra les „hommes plus prompts à l'imiter; & „combien de meres auront le ſort de „Clytemneſtre!... Qui voudra déſor„mais nous invoquer? quel malheureux „s'écriera, ô Juſtice, ô Thrône des Fu„ries...» Tout roule ſur cette morale, en Muſique, qui remplit l'intervalle de l'Acte.

ACTE V.

Minerve reparoît à la tête des Juges qu'elle a choiſis. Elle ordonne au Hérault d'emboucher la trompette, & d'im-

poser ſilence au peuple, qu'on ſuppoſe préſent. On voit Apollon qui la ſuit, & qui entre en cauſe en faveur de l'accuſé. Quoique tout ceci prenne dans l'eſprit des Lecteurs un je ne ſçai quel air comique, qui les rappelle à la Comédie des Plaideurs, c'eſt toutefois une action très-ſérieuſe, ainſi que le plaidoyé d'Horace devant Tullus.

Minerve met la cauſe ſur le Bureau: & la principale Euménide commence à parler, non en haranguant, mais en interrogeant pied à pied l'accuſé ſur le fait; il en convient: ſur la maniere; il l'explique: ſur l'auteur de ce deſſein; c'eſt Apollon.

Oreſte interroge à ſon tour l'Euménide. » Pourquoi n'avez-vous pas puni „ Clytemneſtre après qu'elle a tué ſon „ époux? elle ne lui étoit pas liée par le „ ſang, répond la Furie.

Les faits ainſi expoſés, & convenus de part & d'autre, Apollon ſe léve à ſon tour; & pour juſtifier Oreſte, il avoue qu'il lui a commandé de tuer ſa mere. Mais il ajoute que tous ſes Oracles ſont les decrets de Jupiter même. » Quoi, „ réplique le Chœur, Jupiter vous a inſ„ piré d'ordonner le meurtre d'une me„ re, pour venger un pere mort? oui,

„ dit le Dieu ; car la mort d'un Héros „ & d'un Roi doit être considérée avec „ d'autres yeux que celle d'une indigne „ épouse. » Il retrace, pour émouvoir le peuple en sa faveur, la maniere horrible dont Clytemnestre a égorgé son époux, & son Roi : » Roi malheureux d'avoir „ été épargné à Troye, qui lui eût pro- „ curé une mort moins ignominieuse. » C'est le morceau pathétique de l'Avocat.

La Furie fait une petite objection assez impie à Apollon. » Hé quoi, dit-elle, „ Jupiter a lié son pere Saturne, & il „ condamne une Reine qui a enveloppé „ son mari d'un voile pour le faire périr! » Apollon réfute cette objection par l'extrême différence d'un Dieu lié, & d'un Roi mis à mort. On le presse sur le titre de mere, titre si sacré parmi les hommes, qu'il fait regarder comme parricides ceux qui donnent la mort à celles dont ils ont reçû le jour. Il se tire de-là par un *distinguo* très-singulier, mais reçû chez les autres Tragiques Grecs qui ont traité le même sujet ; c'est que le pere est véritablement l'auteur de la vie, & non la mere, qui n'est, dit il, que simple dépositaire de son fruit. Il prend à témoin Minerve elle-même, issue sans mere du cerveau de Jupiter. Il finit en

Voyez l'Oreste d'Euripide.

promettant à Minerve, que si elle sauve Oreste, ce Prince & sa postérité seront toujours attachés au peuple d'Athènes par une alliance que rien ne pourra dissoudre. C'est un trait de politique d'Etat, qu'Eschyle avoit ses raisons de placer ici. Il regarde les Argiens sujets d'Oreste. Presque toutes les Tragédies anciennes sont pleines d'allusions pareilles, dont l'application nous est cachée. Nous serons plus heureux à démêler celles d'Aristophane.

Minerve ordonne qu'on aille aux voix, c'est-à-dire, qu'on mette les petites pierres dans l'urne à la maniere des Aréopagites. Durant cet intervalle où chacun donne ses suffrages pour ou contre, elle prononce la loi qu'elle veut qu'on observe dans les jugemens criminels; car c'est ici l'établissement des Juges de l'Aréopage. » J'entends, dit-elle, que cet „ Aréopage, que ce lieu qui tire son „ nom de Mars, & qui fut le camp des „ Amazones quand elles firent la guerre „ à Thésée, conserve la majesté de la „ Justice, pour prévenir les crimes par- „ mi mon Peuple. Plus désormais de „ nouvelles loix : elles souilleroient les „ miennes, comme l'eau est souillée par „ une matiere étrangère. Que mes loix

„ regnent parmi vous, & tiennent lieu
„ de Monarque. Sans la crainte, qui cul-
„ tiveroit la Justice? maintenez donc ce
„ Tribunal comme le rempart le plus fer-
„ me de votre pays, Tribunal que n'ont
„ point d'autres peuples, Tribunal dé-
„ sintéressé, prompt à punir le crime, &
„ toujours attentif à veiller au salut des
„ citoyens. Tel est l'établissement que je
„ fais pour ma nation chérie.

Comme les Euménides sentent que l'air du Bureau n'est pas pour elles, la Furie Coriphée lance quelques traits piquans pour intimider les Juges. Apollon y réplique : & l'une & l'autre imitent parfaitement deux parties adverses qui sont dans l'attente de leur jugement. Cependant Minerve donne son suffrage à Oreste ; & la raison qu'elle en apporte, c'est que n'ayant point de mere, elle prend peu d'intérêt au meurtre de Clytemnestre, considérée comme mere. Elle donne ordre aussi-tôt de produire les pierres blanches & noires. » O Apollon, „ s'écrie Oreste, quelle sera l'issue de „ cette cause ?... » L'Euménide en fait de même dans l'incertitude du succès : & Apollon commande que l'on compte exactement les suffrages, parce qu'un seul de plus ou de moins renverse ou ré-

tablit des familles entieres. Ce ſont là, comme il eſt viſible, autant de traits pour les gens de Juſtice du ſiécle d'Eſchyle, & de tous les tems. Les pierres noires & blanches ſe trouvent en nombre égal. Ainſi Oreſte eſt abſous.

Surquoi s'adreſſant à Minerve : » O „ Pallas, dit-il, ô Déeſſe Tutélaire, c'eſt „ vous qui me rendez à ma patrie. Oui, „ les Grecs diront en me revoyant. C'eſt „ par le ſecours de Minerve, d'Apollon, „ & de Jupiter qui prend en main les in„ térêts d'Agamemnon, qu'Oreſte re„ monte ſur le Thrône de ſon pere. Mais „ avant que d'y monter, je voue à cette „ terre une alliance éternelle. » Voilà le but de cette Piéce. (Eſchyle vouloit montrer l'union des Argiens & des Athéniens.) » Je jure qu'aucun Argien „ n'y portera la guerre; & ſi quelqu'un „ des miens, après mon trépas, oſoit „ violer le ferment ſolemnel que j'en „ fais, je lui annonce par avance des mal„ heurs qu'il ne pourra éviter. Je lui ren„ drai les chemins d'Athènes impratica„ bles, & du fonds du tombeau je ſçau„ rai le faire repentir de ſon entrepriſe, „ prêt au contraire à devenir favorable „ à ceux qui honoreront Athènes, & qui „ garderont l'alliance que je viens de ju-

„rer, &c. » Il ſe retire & laiſſe les Euménides exhaler leurs plaintes & leur rage.

Minerve tâche de les adoucir en leur repréſentant que ſi Oreſte eſt ſauvé, leur honneur eſt à couvert, & que c'eſt une affaire de grace, puiſqu'après tout les ſuffrages ſe ſont trouvés égaux. Elle les prie de ne pas s'abandonner à leur courroux, ni accomplir les menaces qu'elles ont faites de déſoler Athènes. Elle leur promet enfin un aſyle, des honneurs, & des autels dans la ville. Le Chœur encore irrité répéte ſes plaintes & ſes invectives. Ce ſont des Furies qui s'emportent contre leurs Juges. Minerve continue de les prier avec dignité; & elle mêle adroitement la douceur avec la force, comme Jupiter fit à l'égard de Phœbus, quand ce Dieu, au ſujet de Phaëton foudroyé, voulut refuſer ſa lumiere au monde,

Precibuſque minas regaliter addit.

Elle tâche enfin de les engager à recevoir l'hommage & le culte des Athéniens. On leur paſſe de faire éclater quelque colère dans les premiers mo-

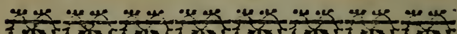
* Ovid. *Metam. l. 2. v. 397.*

mens ; mais il faut que la raifon les rappelle à des confeils plus doux.

Cette Scène, à la matiere près, eft bien conduite quant à la paffion. Les Euménides font contraintes de céder à l'éloquente & vive douceur de la Déeffe. Elles font leurs conditions. Minerve leur donne parole qu'on leur élévera un Temple : (c'étoit celui qui étoit à Athènes du tems d'Efchyle,) & que nulle famille ne profpérera fans leur aveu. Elles font à leur tour des fouhaits propices à la ville d'Athènes. On les reçoit comme Déeffes du pays par l'ordre de Minerve ; & cette cérémonie s'exécute par une troupe de jeunes filles & de femmes de tout âge, qui conduifent ces Divinités nouvellement adoptées dans le lieu qui leur eft deftiné.

On fent affez que les traits rudes & un peu groffiers de cette Piéce, font fort oppofés à notre goût, & au vrai goût du Théâtre. Mais il ne faut pas confondre parmi ces traits, ce qui regarde uniquement les mœurs & les idées des Grecs. Le ronflement des Furies, & ce fpectacle de monftres difformes, ne vaut du tout rien. Cependant, comme c'étoient des Divinités refpectables pour les Grecs, ils les voyoient avec d'autres

yeux que nous. A plus forte raison devoient-ils être moins choqués de voir Apollon plaider pour Oreste, & Minerve jouer le rôle qu'elle joue. Tout cela étoit dans leur génie ; & il est nécessaire qu'on s'en rapproche autant qu'il est possible, pour ne pas trouver ridicule une Tragédie qui ne l'étoit certainement pas au goût du peuple le plus poli de l'Univers.



LES SUPPLIANTES, TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

VOICI encore une des Tragédies les plus simples de la façon d'Eschyle. C'est la derniere de celles qui nous restent de lui. Danaüs régnoit en Egypte avec son frere Egyptus. Celui-ci se rendit l'unique maître, & soumit son frere à ses loix. Egyptus avoit cinquante fils, & Danaüs cinquante filles. Le premier voulut donner pour épouses à ses fils leurs cousines germaines. La proposition

proposition effraya les Danaïdes, de maniere qu'elles s'enfuirent à Argos avec leur pere Danaüs, afin d'éviter un mariage qui leur paroissoit impie. Au reste, Argos étoit en quelque sorte leur terre natale, puisque la Maison de Danaüs étoit issue d'Io qui étoit Argienne. C'est sur ce fondement qu'elles crurent qu'on les recevroit plus volontiers dans ce pays. Pelasgus fils de Palecthon étoit alors Roi d'Argos. Il lui parut inhumain de rejetter les prieres de ces illustres Suppliantes, mais dangereux en même-tems de les recevoir. Egyptus pouvoit lui faire la guerre, & Pelasgus en bon Roi content de gouverner son petit Etat, n'aimoit pas à s'attirer des affaires étrangères. Cette délibération est tout le fonds de la Tragédie dont on va rendre compte. L'histoire de Danaüs & d'Egyptus paroît ici fort différente de celle que racontent d'autres Poëtes. Selon eux, Danaüs, après avoir regné neuf ans avec son frere en Egypte fut déthrôné, poursuivi, & contraint de se réfugier à Argos, où il fonda le Royaume de ce nom. Il ne laissa pas de consentir au mariage de ses cinquante filles avec ses cinquante neveux ; mais sous condition secrette, que les Danaïdes armées

d'un poignard caché ſous leurs robes, maſſacreroient leurs maris la premiere nuit de leurs nôces. Ce projet s'exécuta, diſent-ils; & la ſeule Hypermneſtre épargna ſon mari Lyncée, qui fut depuis ſucceſſeur de Danaüs au Royaume d'Argos. Eſchyle n'entre point du tout dans ces événemens. Il ſe peut faire toutefois qu'ils ſoient la ſuite de l'hiſtoire qu'il traite, & à laquelle il ſe borne dans cette Tragédie. Dans les éditions qui nous en reſtent, les perſonnages ne paroiſſent pas exactement cottés. On en met un ſur la liſte qui ne doit point ſe trouver dans la Piéce. C'eſt le perſonnage d'un Vieillard. Il paroît qu'il eſt inutile, & qu'on lui a donné mal-à-propos une partie du rôle de Danaüs, comme il eſt aiſé de s'en convaincre en liſant la Scène. Le Roi d'Argos eſt le ſecond Acteur; un Hérault envoyé par Egyptus, & le Chœur compoſé des Danaïdes font les autres rôles. La Scène eſt ſur le rivage de la mer, près de la lice, où l'on faiſoit les jeux publics, & où l'on voyoit les ſtatues des Divinités qui préſidoient à ces jeux.

ACTE PREMIER.

Eſchyle qui prend plaiſir à frapper ſes

Spectateurs dès l'abord par de grands & de magnifiques ſpectacles fait voir ici des vaiſſeaux qui abordent, & les cinquante Danaïdes qui mettent pied à terre avec leur ſuite, ayant à leur tête leur pere Danaüs. Celle qui parle pour les autres s'adreſſe à Jupiter pour le prier de leur être propice; & par là elle explique naturellement le ſujet de leur fuite & de la Tragédie. C'eſt leur pere qui eſt l'auteur du parti qu'elles ont pris, Chef de leur entrepriſe, & compagnon de leur exil. Ce ſont des hymens exécrables aux Dieux qu'elles fuyent; & c'eſt leur ancienne patrie, l'Argolide, qui eſt le terme qu'elles ont ſi ardemment déſiré. » O Ville, ô Contrée, ô Dieux, » protecteurs de l'innocence, recevez » une troupe timide qui vous implore, » & précipitez dans le fonds des mers » les fils d'Egyptus, plûtôt que de per» mettre des mariages que vous déteſ» tez.

Il faut remarquer que comme elles viennent demander à des étrangers un aſyle en qualité de Suppliantes, elles portent des ſymboles conformes à leur ſituation, à ſavoir des rameaux ornés de bandelettes de laine. Tout ce premier Acte, qni commence par le Chœur

ainſi que pluſieurs autres Piéces des Anciens, ne conſiſte guère que dans l'expoſition abrégée que je viens de dire. Eſchyle en fait quarante vers avec cette vigueur d'expreſſion qu'il eſt impoſſible de repréſenter. Le chant ordinaire qui eſt ici fort long remplit tout le reſte de l'Acte ; ce ne ſont que des invocations réitérés que font les Danaïdes aux Divinités du Pays, & une peinture vive de leurs infortunes. Elles commencent par implorer Io changée en géniſſe par Junon, puis Epaphus ſon fils, dont elles tirent leur origine. Elles ſe comparent à la plaintive Philoméle, comparaiſon favorite d'Eſchyle & des autres Tragiques Grecs. Elles reviennent aux louanges des Dieux, particulierement de Jupiter dont elles diſent des choſes très-relevées, qui montrent bien que les Grecs avoient ſouvent des idées fort nobles de la Divinité. » Dieux, auteurs de notre » race, daignez écouter de juſtes vœux, » & rejetter ceux des impies. Mars lui-» même donne à ceux qui échappent du » combat un aſyle reſpecté des Dieux. » Tout notre cœur ſe doit à Jupiter. Ses » vûes ſont impénétrables. Sa lumiere » luit en tous lieux, juſques dans les té-» nébres. Les accidens de la vie n'en

» ſont pas moins obſcurs pour nous : mais » quelques ténébreuſes que ſoient les » routes de Jupiter, tout ce qu'il a dé- » terminé d'un ſigne de ſa tête s'exé- » cute. Du plus haut des Cieux, il jette » un coup d'œil ſur les impies, & il les » condamne, &c. » Enfin, tout ce que diſent les Danaïdes exprime vivement & les vœux qu'elles font pour éviter les fils d'Egyptus, & l'horreur qu'elles ont de leur alliance : car elles ſont déterminées, ſi les Dieux & les hommes n'ont pitié d'elles, & ne les protégent contre la violence, à recourir à la mort, & à chercher aux enfers l'aſyle qu'on leur aura refuſé ſur la terre.

ACTE II.

Après ces éloquentes invocations, Danaüs dit à ſes filles qu'il eſt tems de ſonger à la maniere dont elles vont ſe comporter à l'égard des Argiens. En effet, il apperçoit de loin un nuage de pouſſiere, & découvre peu à peu que ce ſont des gens armés. Bientôt il entend le bruit des chars. Nous allons voir, dit-il, tout un peuple qui vient nous interroger ou nous perdre. Il veut donc que ſes filles s'aſſeient au pied d'un groupe

de Divinités, qu'il reconnoît pour celles qui préſident aux Jeux publics. » Un » autel eſt un rempart plus ferme que les » tours. C'eſt un bouclier qu'on ne peut » briſer. Prenez ces rameaux d'olivier » ſi chers à Jupiter: couronnez-les de » bandelettes blanches; portez-les avec » un religieux reſpect, & parlez avec la » modeſtie qui convient à des étrangè- » res. Dites toutefois hardiment que vo- » tre ſuite n'eſt point criminelle, & que » vos mains ne ſont point ſouillées de » ſang. Que vos paroles, que votre air, » que vos regards, que tout reſſente » l'humble pudeur qui doit briller ſur » votre front. Gardez-vous de parler » d'abord, ou de faire de longs diſ- » cours. Rien n'eſt plus odieux. Souve- » nez-vous d'être ſouples, & de ceder. » Etrangères, vous venez demander du » ſecours; & il ne ſied pas d'élever la » voix dans cette ſituation. »

Les Danaïdes ſemblables à de timides Tourterelles à l'aſpect du Vautour, comme parle Eſchyle, vont à l'inſtant ſe placer à l'abri des autels, où elles invoquent derechef les Dieux qu'on y révére, Jupiter, Apollon, Neptune, & Mercure.

ACTE III.

Cependant le nuage s'éclaircit, la petite armée s'approche, & l'on voit paroître Pelasgus environné des principaux Argiens ses sujets. Il demande à cette troupe de jeunes filles quel est leur pays, & ce que signifient ces symboles de Suppliantes. Interrogé à son tour, il se déclare Roi d'Argos, il fait la description de ses Etats, & nomme ses prédécesseurs à-peu-près comme font les Héros d'Homère, chose qui montre bien les mœurs des Anciens; mais que nous ne sçaurions leur pardonner, soit raison, soit caprice, de leur part ou de la nôtre. Après cette courte narration, il leur demande de son côté un exposé court & fidéle de leur état & de leur projet. Elles se donnent pour Argiennes d'origine: & Pelasgus leur fait raconter en détail, par de fréquentes interrogations, comment leur généalogie remonte jusqu'à Io, quelle fut l'aventure de cette fille d'Inachus, de quelle maniere elle arriva à Memphis. Elles ajoutent qu'Io mit au monde Epaphus, & que Bélus, fils de celui-ci, eut pour fils Danaüs leur pere. De-là, elles viennent au sujet véritable de leur voyage d'Egypte à

Argos; c'eſt la crainte d'épouſer leurs couſins-germains; & elles demandent en grace à Pelaſgus de les protéger contre la violence de leurs amans. » Reſpec-» tez, diſent-elles, ces branches dont » nous avons couronné les autels de vos » Dieux : reſpectez Jupiter qui prend en » main la cauſe des Supplians. » Toute la ſuite de ces prieres eſt fort belle & fort touchante.

Mais Pelaſgus ſe trouve embarraſſé. Donnera-t-il un aſyle à des Princeſſes malheureuſes? il expoſe ſon peuple à une guerre certaine contre des Princes redoutables par leurs forces, & plus encore par leur amour dédaigné. Rebutera-t-il des ſupplications ſacrées parmi les humains? ſon cœur ne ſçauroit y conſentir. Ce ſeroit de plus ſe livrer à toute la vengeance des Dieux, * dont on le menace en cas de refus. C'étoit un motif bien puiſſant chez les anciens Payens que tout motif de religion qui rappelloit à l'humanité. Chez eux, violer l'hoſpitalité, rejetter des Supplians

* » Offenſer les Supplians, (dit PLATON, » l. 5. des loix) eſt le crime le plus criant de » tous ceux qu'on peut commettre contre » tout étranger ou citoyen. Dieu même eſt » leur garant & leur vengeur. . . .

qui n'avoient pour armes que leur misère, d'humbles prieres & des branches d'olivier, c'étoit un crime qui attaquoit la Divinité même. La religion naturelle, quoique défigurée par la superstition, régnoit parmi eux dans toute sa force, & changeoit en devoirs religieux les devoirs que l'humanité prescrit. Cette délibération de Pelasgus est le seul pivot sur qui roule cette Tragédie si simple; & quiconque voudra se donner la peine d'y jetter les yeux sans préjugé, conviendra que la situation des Danaïdes poursuivies par des ravisseurs, & celle du Roi d'Argos, à les considérer dans leur siécle, & par rapport aux Spectateurs Athéniens, étoit une situation très-heureuse pour produire les mouvemens du Théâtre, eû égard à leurs idées & à leurs intérêts d'État. Cette Scène est très-longue; mais naïve, & aussi intéressante pour eux, qu'elle l'est peu pour nous. A mesure que les Suppliantes pressent le Roi, il se sent agité par deux divers mouvemens, l'un de compassion ou plûtôt de religion pour des personnes infortunées, l'autre de politique pour les intérêts de son Royaume; desorte que tantôt Roi, tantôt homme, il ne sçait lequel croire de l'homme ou du Roi,

Quelquefois il rebute les Danaïdes, & quelquefois il les rassure, toujours flottant entre la politique & la pitié.

Le parti qu'il prend est d'aller consulter le peuple & de ne rien déterminer sans son aveu. Vainement les Danaïdes portent l'éloquence de leurs pleurs aussi loin qu'elle peut aller; il se contente de les consoler: mais il ne veut rien prendre sur lui. En un mot, il les renvoye à l'acclamation du peuple, non pourtant sans qu'il en coûte à son cœur. Car dans l'incertitude où il les laisse, elles déclarent que si l'on a la dureté de les refuser, elles trouveront pour derniere ressource un asyle dans une mort volontaire qui sera odieuse pour les Argiens. Ceci est exprimé très-naïvement à l'antique. Mais comment l'exprimer aujourd'hui? » Sçavez-vous, disent-elles, » quel sera notre recours? » Elles laissent deviner le Roi. Puis elles montrent leurs ceintures, dont elles feront, disent-elles, un nouvel ornement à ces Dieux qu'elles ont déja parés de leurs bandelettes: & quel ornement? elles se pendront à ces statues. C'étoit la maniere alors de se procurer la mort. Cela est susceptible de parodie, & peut paroître ridicule à ceux qui ne veulent pas entrer

dans les mœurs de l'antiquité, aussi-bien que la mort de Jocaste & de Phédre, qui réellement se pendent chez Sophocle & chez Euripide. Mais pourquoi ridicule ? les tems & les pays ont leurs modes ; & d'ailleurs, il n'est que maniere d'exprimer les choses. Comment Racine en use-t-il à l'égard de Monime ? il suit l'histoire. Il ose à la vûe des François supposer avec Plutarque qu'elle a voulu se servir de son bandeau Royal, comme d'un funeste nœud pour cesser de vivre.

Et toi, fatal tissu, malheureux diadême,
Instrument & témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie & mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service ?

Voici la chose même : ou plûtôt ce n'est plus elle. La noblesse de l'expression en a sauvé la peinture en la faisant. L'expression fait tout ; c'est par elle qu'on trouve le secret de rendre ou trop respectables, ou trop méprisables les Anciens, quoique le premier soit beaucoup

moins aisé que le second : car le sublime est très-voisin du ridicule ; & souvent telle chose enléve les suffrages, par la majesté de la pensée, ou par la force du sentiment, qui étant parodiée par la substitution ou le dérangement de quelques mots, ou même de quelques tons, fera rire ceux dont elle aura tiré des larmes : & n'est-ce pas là le véritable art * des parodies ? l'imitation burlesque est d'autant plus piquante, & son sel réjoüit d'autant plus, que la chose imitée a plus de beauté réelle & de vraye grandeur. C'est qu'il en coûte à l'amour-propre pour applaudir ; & qu'il se dédommage de ses applaudissemens par les ris. Cette pensée nous conduiroit trop loin dans l'application qu'on en pourroit faire aux Anciens. Reprenons donc le fil des *Suppliantes*.

Pelasgus, dans le nouvel embarras où le jette Danaüs, qui le prie au moins de lui assurer des asyles, se détermine à le faire conduire dans la ville avec une escorte. » Suivez-moi, dit-il, Vieillard, „ pere de ces Princesses, venez & por„ tez ces rameaux à tous les autels de

* Aristophane le sçavoit bien, lui qui en a farci ses Comédies. Voyez la troisiéme Partie.

„ la ville. Que le peuple entier y recon-
„ noiſſe votre arrivée & vos vœux. Je
„ préviendrai par-là les murmures ſur ma
„ conduite. Car le peuple eſt toujours
„ prêt à blâmer ſes Souverains. Peut-
„ être la haine que les citoyens pren-
„ dront contre les amans des Princeſſes
„ ſe tournera en compaſſion pour les
„ malheureux. » Danaüs part, & le Roi raſſure les Danaïdes, en leur promettant de ne rien omettre pour ſatisfaire leurs deſirs.

Cependant, comme elles ſçavent qu'on les pourſuit de la part d'Egyptus & de ſes fils, elles font mille vœux pour écarter l'effet de cette pourſuite. Elles ſe rappellent les erreurs d'Io, ſes aventures, & les amours de Jupiter. La tendreſſe qu'il eut pour Io, ranime leurs prieres & leur eſpérance. Ce Dieu voudroit-il abandonner des Princeſſes qui deſcendent de celle qu'il aima ? elles répétent enfin ces éloges de Jupiter dont j'ai déja parlé, à ſçavoir qu'il eſt auteur & maître de toutes choſes, Souverain par lui-même ſans connoître d'autre Souverain, qu'il fait d'une parole tout ce que ſa prudence le porte à opérer. Ce ſont là de légers traits des louanges de la Divinité, dont cette Piéce eſt

toute remplie : & voilà le troisiéme Intermède.

ACTE IV.

Danaüs de retour apprend à ses filles d'heureuses nouvelles. Le peuple a écouté ses prieres, & par un decret il prend les Suppliantes sous sa protection. Il raconte comment la chose s'est passée. „ Les sentimens des Argiens n'ont point „ été partagés, dit-il ; l'air a retenti des „ acclamations unanimes qu'ils faisoient „ en notre faveur. L'on nous reçoit à „ Argos comme personnes libres, & „ nous y avons droit d'asyle. Nous ne „ serons point conduits en qualité de „ captifs ; & si l'on nous fait la guerre, „ le peuple veut qu'on exile comme in„ fâme quiconque ne prêtera pas main„ forte à des citoyens qu'il adopte. C'est „ le Roi lui-même qui leur a inspiré ces „ sentimens, & dicté cet arrêt. Il les me„ naçoit de toute la colère de Jupiter, „ Protecteur des Supplians. Ces bran„ ches, disoit-il, qui sont sur nos murs „ & à nos portes, réclameroient contre „ notre dureté, & feroient pour nous une „ source intarissable de malheurs, &c.

En reconnoissance d'une faveur si signalée, les Danaïdes chantent en Chœur

une hymne remplie d'heureux ſouhaits pour les Argiens leurs bienfaicteurs. C'étoit l'uſage de faire des vœux pareils, quand on étoit reçû dans une terre étrangère. Nous l'avons vû dans les Euménides. Ces Déeſſes, en acceptant pour ſéjour l'Attique, forment de ſemblables ſouhaits. Ceux des Danaïdes ſont le ſujet d'un cantique, qui paſſeroit pour une magnifique Ode dans le goût de Pindare & des anciens Hébreux, s'il étoit poſſible de lui conſerver ſa nobleſſe dans une traduction. En voici quelques traits.
„ Dieux iſſus de Jupiter, écoutez les
„ vœux que nous formons pour ce peu-
„ ple. Que le cruel Mars, qui, ſembla-
„ ble à un moiſſonneur déſole les na-
„ tions, ne conſume jamais celle des Ar-
„ giens par le feu de la guerre, puiſque
„ notre misère a trouvé grace aux yeux
„ des citoyens, & qu'ils ont reſpecté les
„ Suppliantes de Jupiter! que jamais la
„ contagion ne dépeuple Argos, & ne
„ couvre le pays de cadavres épars!
„ qu'une brillante jeuneſſe ne ſoit pas en-
„ levée comme les tendres fleurs! . . . .
„ Que les autels ſoient toujours entourés
„ de Vieillards pour implorer le ſecours
„ de Jupiter ſur le gouvernement de l'E-
„ tat! daigne la Déeſſe qui préſide aux

„ enfantemens, être favorable aux fem-
„ mes Argiennes, & procurer à cette
„ contrée des Princes dignes d'elle. » Le Chœur invoque enſuite Apollon pour la jeuneſſe, le Pere des Dieux pour la fertilité des terres, les Muſes, & les Déeſſes pour l'allégreſſe publique, &c.

Danaüs interrompt ces chants à la vûe d'un vaiſſeau qu'il voit fendre les flots. Il en reconnoît le pavillon & les ornemens. Il apperçoit les barques qui le ſuivent. En un mot, il annonce qu'il voit une flotte ennemie. Il encourage ſes filles contre ce terrible contre-tems. Argos s'eſt déclaré pour elles : que peuvent-elles craindre de leurs ennemis ? le contraſte de ces filles effrayées, & d'un pere qui tâche de les raſſurer, fait tout le jeu de cette Scène. Le pere veut aller chercher main-forte : ſes filles ne peuvent conſentir à le laiſſer partir. Les vaiſſeaux approchent : que feront-elles ſans lui contre des impies qui ne reſpecteront pas l'aſyle ſacré où elles ſe ſont réfugiées. » Soyez tranquilles, reprend
„ Danaüs. L'ennemi défiant ne pourra ni
„ n'oſera ſi-tôt mettre pied à terre. Nous
„ aurons le tems de recevoir du ſecours.
„ Implorez les Dieux, & laiſſez-moi vo-
„ ler chez les Argiens. » Il part à l'inſ-

tant & les laiſſe tremblantes. Elles ſe livrent à leurs frayeurs : elles ſe croyent déja perdues. Où fuir ? où ſe cacher ? elles voudroient ſe diſſiper & diſparoître comme la fumée qui s'éléve dans les nues. Quoi qu'il arrive, elles périront plûtôt que d'épouſer leurs perſécuteurs. Elles ne refuſeront point d'être la proie des oiſeaux : le trépas leur paroît plus ſupportable que cet horrible hymen. A meſure que l'ennemi débarque, elles redoublent leurs cris & leurs prieres.

ACTE V.

Durant ce trouble un Hérault vient droit à elles, & ſans autre préparatif, il les preſſe avec menaces, de monter ſur le vaiſſeau. Les Danaïdes jettent des cris pitoyables ; & le Hérault s'emporte juſqu'à les menacer de les traîner impitoyablement. Elles ont beau crier à la violence, charger d'imprécations cet injuſte raviſſeur, atteſter les Dieux, du ſein deſquels on les veut arracher. Le Hérault impie ne connoît point, dit-il, les Divinités Grecques. » O Jupiter, s'écrient les Danaïdes, vos Autels ſont » pour nous une retraite auſſi foible que » les toiles des plus vils inſectes. Loin » d'être notre aſyle, ils ſont notre mal-

„ heur. O Terre, ô Mere commune, re„ tentissez de nos tristes cris. Partez, dit „ le Hérault, je ne sçai ce que c'est que „ les Dieux de ce pays. Ce n'est pas à „ eux que je dois la vie & la vieillesse „ où je suis parvenu.

Sur ces entrefaites arrive heureusement Pelasgus avec sa Cour, & suivi de Danaüs. Témoin de la violence du Hérault qui a déja saisi une des Princesses par la chevelure, il est indigné de cette audace. » Que fais-tu, lui dit-il? de quel „ front oses-tu faire cet outrage à cette „ contrée? » Le Hérault prétend être en droit d'en user ainsi. A l'entendre, il réclame ce qui appartient à ses maîtres. Il ne viole point l'hospitalité. Il se plaint lui-même qu'on la viole à son égard. „ Non, dit le Roi, je ne l'exerce point „ à l'égard de ceux qui méprisent les „ Dieux. Hé-bien, lui répond le Hé„ rault, parlez ainsi aux fils d'Egyptus. » Et aussitôt il lui déclare la guerre de leur part, s'il refuse de livrer les Danaïdes.

Le Roi, accompagné des principaux citoyens, prend hautement les Princesses sous sa protection. Il renvoye le Hérault avec dédain; & lui ordonne de porter cette réponse à ses Maîtres. »Pour „ vous, dit-il aux Danaïdes, entrez avec

„ votre ſuite dans une ville dont les tours „ vous mettront à couvert de vos ra- „ viſſeurs. » Il leur donne le choix de ſon Palais, ou de quelque autre demeure particuliere où elles ſeront ſeules & en ſûreté. Les Danaïdes, comblées de cette générоſité, remercient Pelaſgus, & le prient de trouver bon qu'elles remettent à Danaüs leur pere le ſoin de déterminer quelle ſera leur retraite. Danaüs, après avoir marqué ſa reconnoiſſance au Roi & aux citoyens, qui viennent encore de lui donner des Gardes pour le garantir des piéges de ſes ennemis, laiſſe à ſes filles la liberté de choiſir ou du Palais que le Roi leur offre, ou de la demeure qui leur eſt offerte par les citoyens. Mais il les exhorte, pardeſſus toutes choſes, à ne pas donner la moindre atteinte à une vertu qu'elles ont ſi heureuſement ſauvée de la paſſion de leurs amans à travers tant de dangers. » Ne faiſons „ pas, dit-il, cette tache à notre nom; „ & ne donnons pas à nos ennemis le „ plaiſir malin d'avoir rien à nous repro- „ cher. » Le Chœur répond comme il doit à cet avertiſſement paternel. Il veut oublier déſormais les bords du Nil pour ne plus chanter que l'Argolide. Il ſe met ſous la ſauve-garde de la chaſte Diane,

& il se sent assez fort pour vaincre l'Amour. Mais il ne peut s'empêcher de craindre la guerre qui le menace. Ici le Chœur se sépare en deux demi-Chœurs; c'est-à-dire, qu'une des Danaïdes s'entretient avec la Coriphée sur cette crainte de l'avenir. » Ce que le Destin a dé-
„ terminé, dit l'une, nous arrivera. Les
„ decrets de Jupiter sont inévitables.
„ Mais puisse l'hymen que nous redou-
„ tons, être destiné à d'autres qu'à nous!
„ vous souhaitez, répond l'autre, un bien
„ qu'il n'est peut-être pas possible d'ob-
„ tenir. Il vaut mieux ne point pénétrer
„ dans l'abysme des secrets des Dieux. »
Elles finissent en conjurant ces mêmes Dieux de les garantir du mariage qu'elles détestent.

Il est vraisemblable qu'Eschyle a mis cette fin exprès pour laisser entrevoir au Spectateur qu'il ne prétendoit pas choquer l'histoire reçûe, puisqu'en effet les Danaïdes furent contraintes d'épouser les fils d'Egyptus, & qu'elles se déterminerent à les tuer la premiere nuit de leurs nôces.

Fin des Tragédies d'Eschyle.

2°.

LES

TRAGÉDIES

DE

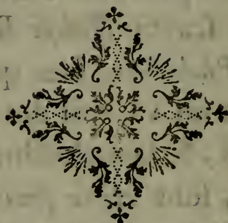
SOPHOCLE.

AVERTISSEMENT.

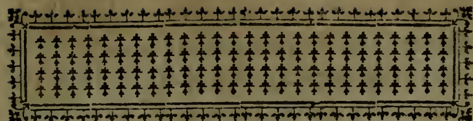
A En croire l'Auteur inconnu de la vie de Sophocle, ce Poëte avoit composé cent dix-sept ou même cent trente Tragédies. Il n'y en a eû que sept qui ayent échappé à l'injure des tems. On en a vû trois entierement traduites dans la premiere Partie de ce Livre, à sçavoir *Oedipe Roi*, *Electre*, & *Philoctete*. Les quatre autres dont on va voir des Analyses étendues, & la traduction presque entiere, sont *Ajax furieux*, *Antigone*, *Oedipe à Colone*, & *les Trachiniennes*. On a joint à l'*Antigone*, celle de *Rotrou*, & aux *Trachiniennes*, l'*Hercule mourant* du même Auteur François, avec l'*Hercule au mont Oeta de Seneque*. Dans l'ar-

rangement de l'Hiſtoire il faudroit lire ainſi les Piéces de Sophocle.

Les Trachiniennes.
Oedipe Roi.
Oedipe à Colone.
Antigone.
Ajax furieux.
Philoctete.
Electre.



LES



LES TRAGÉDIES DE SOPHOCLE.

AJAX FURIEUX.

JE rends ainsi le titre de la premiere Piéce de Sophocle, parce que s'il revenoit au monde, il en useroit comme l'Auteur du *Roland furieux*, & se serviroit de ce terme au lieu de celui de *Porte-fouet*, qu'il employe. Loin de conserver à son Héros devenu phrénétique, un nom qui choque nos oreilles, il ôteroit la chose même, & ne nous peindroit pas Ajax un fouet à la main, occupé à donner les étrivieres à un Bélier qu'il prend pour Ulysse. Mais il faut commencer par faire grace de la chose & du

nom à un Poëte qui avoit affaire à des Spectateurs que cette idée ne blessoit pas. Avec cette précaution, j'oserai présenter aux Lecteurs le spectacle d'Ajax, tel que Sophocle le fit voir aux Athéniens, en faisant toutefois observer que la décence est tellement gardée dans cette Piéce, que les effets de la fureur d'Ajax se passent toujours hors de la Scène, & jamais aux yeux du Spectateur.

Ajax & Ulysse, après la prise de Troye, disputerent entr'eux les armes d'Achille. Cet héritage d'un si grand Héros leur paroissoit un prix dû à leurs exploits, comme si la possession de ces armes eût pû être un témoignage authentique, que l'un ou l'autre étoit digne héritier des qualités & de la valeur d'Achille. * Cette dispute devint une affaire d'honneur & d'État; mais d'une si grande importance, qu'elle fut portée au Tribunal de

* Les rangs de valeur étoient en effet reglés dans le fameux siége de Troye. Achille passoit pour le plus brave sans difficulté. Ajax étoit le second. Chacun se pourvoyoit après eux comme il pouvoit. Mais dans la dispute des armes d'Achille, l'éloquent Ulysse l'emporta sur le brave Ajax, & la langue sur le bras, comme le dit Ulysse dans *Philoctete*, Acte I. Scène II. pag. 77. du second Volume; & OVIDE, *Metam.* l. 13. v. 382.

toute l'armée Grecque. * Ovide a employé toute la souplesse & la fécondité de son génie à faire les plaidoyés qu'il met dans la bouche des deux Princes rivaux. Le fait est qu'Ulysse l'emporta sur Ajax, & l'éloquence sur la bravoure, comme dit Ovide.

† *Mota manus procerum est : & quid facundia posset*
Re patuit : fortisque viri tulit arma disertus.

Ajax ne put dévórer cet affront. Il en conçût un tel dépit qu'il en devint furieux, & comme il avoit résolu de laver sa honte dans le sang de tous les Princes Grecs, il eut un accès de fureur ; pendant lequel il massacra des troupeaux, croyant égorger ses juges. Entr'autres animaux il emmena dans sa tente un Bélier qu'il s'imaginoit être Ulysse ; & prévenu de cette idée il exerça plus d'une fois sa rage sur son prétendu captif. Revenu à lui-même, & confus moins de ses excès, que de voir sa vengeance manquée & tournée en ridicule, il se donna la mort.

* Ovid. *Metam. l.* 13. *v.* 1.
† *Ibid. v.* 382.

Que ce ſoit là l'hiſtoire ou la fable ; c'eſt du moins l'idée de Sophocle : & c'eſt à quoi il faut s'en tenir, auſſi-bien que dans les ſujets des autres Tragédies anciennes, où nous voyons que les Poëtes ſe donnoient de grandes libertés, fondées ſur les différentes traditions touchant leurs Héros. Car comme ces traditions ne s'accordoient pas, ils pouvoient choiſir celles qui leur convenoient, ou même altérer des faits aſſez conſidérables ſans choquer les idées du public.

Je ſçai que M. l'Abbé * d'*Aubignac* a travaillé exprès ſur cette Piéce avec beaucoup de ſoin & d'artifice, pour y faire voir tout le jeu des régles du Théâtre, obſervées à la rigueur. Il a très-bien montré que le tems & le lieu y ſont reſſerrés très-finement dans les bornes de la vraiſemblance & du bon ſens. Quant à l'action, la choſe paroît un peu moins claire. Il a démêlé la maniere adroite dont Sophocle a préparé ſes incidens, ſa dextérité à lier les Scènes, à faire paroître & diſparoître ſes Acteurs à propos & naturellement, à les faire

* Pratique de Théâtre, vers la fin. Voyez ce morceau.

connoître d'abord, à diviſer judicieuſement les Actes, à marquer juſte les intervalles, ce qui eſt bien plus difficile à ſentir dans Eſchyle. Enfin l'Auteur *de la Pratique du Théâtre* n'a rien omis pour faire appercevoir dans *Ajax* toutes les beautés qui caractériſent une Tragédie, comme une action repréſentée. Mais ſans emprunter de lui les réflexions qu'il a faites ſur la marche de l'œuvre Théatrale en ſuppoſant la Piéce lûe, je me contenterai de la faire lire ici en inſiſtant ſur les endroits les plus remarquables, perſuadé que les connoiſſeurs verront aſſez par eux-mêmes l'enchaînement des choſes, & l'art du Poëte, ſans qu'il ſoit néceſſaire de s'y arrêter beaucoup. Les réflexions de M. d'*Aubignac* ſuppoſent qu'on a lû la Piéce : & je l'expoſe toute entiere.

ACTE PREMIER.

Le ſpectacle ſeul annonce d'abord une partie du ſujet. On voit un camp le long d'un bocage d'un côté ; & de l'autre le rivage & la flotte des Grecs devant Ilion. Parmi les tentes, on en diſtingue une plus grande, plus apparente, & plus avancée vers les Spectateurs.

C'eſt celle d'Ajax devant laquelle toute l'action doit ſe paſſer.

Minerve, viſible au Spectateur, mais inviſible pour Ulyſſe, indique tout cela fort délicatement, & appercevant ce Prince qui a les yeux attachés ſur le pavillon d'Ajax pour l'épier : » Apprenez-„ moi, dit-elle, quel eſt votre deſſein, „ & vous apprendrez de moi ce que „ vous déſirez de ſçavoir. » Ulyſſe raconte à Minerve ce qui s'eſt paſſé la nuit, qu'on a trouvé des troupeaux égorgés, & qu'on attribue ce carnage à Ajax devenu furieux. Comme il n'en a que des indices, il veut s'en aſſurer par lui-même, & il prie Minerve ſa Divinité tutélaire, d'aider à cet éclairciſſement. La Déeſſe lui apprend que c'eſt en effet Ajax qui a tué les troupeaux qu'il a pris dans ſa phrénéſie pour les principaux Guerriers, & qu'il auroit véritablement aſſouvi ſa vengeance ſur eux, à cauſe de leur jugement ſur les armes d'Achille, ſi elle n'eût eû ſoin de lui ôter l'uſage de la raiſon, & d'abandonner de vils animaux à la fureur de ce Prince. Mais afin qu'Ulyſſe voye de ſes yeux des marques ſenſibles de cette rage, elle appelle Ajax, & promet à Ulyſſe de le cacher tellement aux yeux de ſon ennemi, qu'il

pourra le voir ſans être vû. Ulyſſe marque ici ſon caractère auſſi timide que prudent. Car pour dire la vérité, il paroît un peu lâche, puiſque malgré les précautions de ſa Déeſſe tutélaire, il témoigne qu'il voudroit fort ſe diſpenſer de voir Ajax. Il eſt vrai qu'il ajoute qu'il le craindroit moins paiſible que furieux ; mais après tout, il veut être bien aſſuré d'être inviſible, & ce n'eſt qu'après cette aſſurance qu'il conſent à le voir : encore, ajoute-t-il, en demeurant dans la place où le met Pallas, qu'il aimeroit mieux être bien loin. J'avoue que ce trait n'eſt pas à la louange d'Ulyſſe ni de Sophocle. Mais le Roi d'Ithaque étoit trop connu pour le déguiſer aux Spectateurs, & les idées de prudence & de bravoure étoient alors bien différentes de celles d'aujourd'hui.

Autre faute un peu moins excuſable, ſi l'on n'a recours à l'allégorie, & par conſéquent au rôle bizarre que les Grecs faiſoient jouer à leurs Dieux ; c'eſt que Minerve qui a ôté l'uſage de la raiſon au malheureux Ajax, le trompe de ſang froid en feignant de le ſervir, tandis qu'elle ſert ſon rival. L'on abſout, ou l'on condamne Homère pour de pareilles Scènes ; & ſi Homère a fait faute en

ceci, Sophocle n'en eſt pas exempt. L'idée des Anciens, ſur les Divinités favorables ou contraires, leur faiſoit recevoir ſans peine tout ce jeu Poëtique de leurs Divinités : & ſur ce pied-là, on abſoudra ou l'on condamnera, ſi l'on veut, leur ſiécle avec plus de juſtice que leurs Poëtes, qui ſe conformoient au goût dominant. Plus on avancera dans cette lecture, plus on conviendra que la fable des Anciens étoit fort différente de leur religion, & ſouvent allégorique.

Minerve appelle Ajax pour la ſeconde fois, & lui reproche ſon peu d'attention à la voix de ſa Patronne. Ajax ſort enfin de ſa tente, & promet à Minerve un trophée des dépouilles qu'il croit avoir remportées ſur ſes ennemis. Cette Scène eſt artificieuſe : car Ulyſſe, ſans être vû, apprend ainſi de la bouche de ſon ennemi tout ce qu'il veut ſçavoir. Tout l'agrément de l'allégorie y eſt complet pour ceux qui l'aiment. * En effet, Mi-

* L'allégorie a certainement lieu. Je prie le Lecteur de ne pas juger avec précipitation. En liſant la ſuite de cet Ouvrage, il verra quand & juſqu'où on doit admettre l'allégorie dans les Fables ; & en jugeant ſur les faits que je ne veux qu'expoſer, il critiquera les deux excès dont parle PLUTARQUE, au Traité de la maniere de lire les Poëtes.

nerve n'étant autre chose que la raison, comme cette raison dont l'homme fait tant le vain, jusqu'à ne consulter qu'elle, méne les uns à leur but, & séduit les autres; ainsi Minerve sert-elle Ulysse au préjudice d'Ajax qu'elle fait tomber dans le piége. Je sçai que l'allégorie ne doit pas être la seule clef de l'antiquité, & que le Tasse avec les autres Poëtes qui l'ont suivi jusqu'au siécle passé, ont donné trop tête baissée dans un labyrinthe d'allégories où ils se sont quelquefois perdus; mais quand l'allégorie a naturellement lieu dans la Fable dont elle est après tout l'origine, puisque les Payens n'ont fait que diviniser tout ce qu'ils voyoient, il est naturel aussi de la sentir & d'entrer dans les idées sensibles que le Poëte veut nous présenter, sans vouloir trouver du mystère dans tout le reste, où l'allégorie ne s'offre pas sensiblement. *Voyez Plutarque.*

La Déesse, par des demandes fines, tire d'Ajax l'aveu de tous ses desseins contre les Grecs, & sa mauvaise volonté contre Ulysse en particulier. Car il se vante d'avoir tué les principaux Rois, sur-tout les Atrides. A l'égard du Roi d'Ithaque, il le retient enfermé, dit-il, pour le faire languir par de longs suppli-

ces, & expirer ſous les coups. Minerve feint de demander grace pour lui; mais Ajax, prêt d'obéir à tout autre ordre, ne peut avoir cette complaiſance pour Pallas, & il rentre dans ſa tente pour continuer ſa vengeance.

„ Hé-bien Ulyſſe, dit la Déeſſe, vous „ voyez quel eſt le pouvoir des Dieux. „ Y avoit-il un homme plus ſenſé & un „ plus grand Héros que ce Prince? » Elle fait entendre que c'eſt par ſon pouvoir qu'il eſt privé de l'uſage de la raiſon pour favoriſer Ulyſſe & le dérober à la mort. » Ah, répond celui-ci, je lui rends „ juſtice, &, quoique mon ennemi, je le „ plains dans ſon malheur. Son exemple „ me fait faire un retour ſur moi-même. „ A ſa vûe je ſens toute ma foibleſſe: „ foibles mortels, hélas! nous ne ſom- „ mes que des Ombres & des Fantômes. „ Apprenez donc de-là, reprend Miner- „ ve, à reſpecter les Dieux, & à ne pas „ tirer vanité de vos avantages ſur autrui. „ Songez qu'un jour ſuffit pour élever „ un mortel, ou pour le confondre. La „ modeſtie charme les Dieux, & la fierté „ les offenſe. » Voilà en deux mots la moralité que Sophocle a eû en vûe dans cette Piéce. Ajax étoit fier, ambitieux, intraitable. Ces vices le précipitent dans un abyſme de malheurs.

Ici ſurvient le Chœur qui n'a point encore paru. Il eſt naturel que ce ſoient eux qui viennent ſçavoir ce que fait leur Souverain, & cela ſur le bruit de l'aventure qu'on lui impute dans l'armée. Ils font entendre tout d'abord le ſujet qui les améne, leur crainte pour Ajax, & leur haine pour Ulyſſe, qui affecte d'appuyer ſourdement les ſoupçons qu'on a conçûs d'Ajax. Cette Scène eſt un éloge que font des Soldats de leur Général. Elle brille de Sentences magnifiques. On y lit entr'autres choſes : » Que la „ médiſance maligne qui s'attache aux „ Grands trouve tous les eſprits diſpoſés „ à l'autoriſer : que toutefois les foibles „ ont beſoin des Princes : mais que telle „ eſt l'ingratitude des hommes, qu'ils ne „ peuvent ſouffrir ceux mêmes à qui ils „ doivent tout. Indifférens, diſent-ils, „ ils vous déchirent en votre abſence, & „ ſi vous paroiſſiez, un de vos regards „ les feroit ſécher de frayeur.

Ils ſe demandent entr'eux quelle peut être la cauſe de cette rage d'Ajax. Ils concluent que ce doit être une fureur dont les Dieux l'ont frappé. C'étoit l'opinion populaire dont on a déja vû des exemples à l'égard de Phédre, parce qu'on rapportoit tout à des cauſes ſupé-

rieures. » Enfin, ajoutent-ils, nous ne
„ ſçaurions croire les bruits odieux qu'U-
„ lyſſe répand. Ce ſont des effets de ſa
„ malignité. Paroiſſez Ajax : pourquoi
„ vous tenir caché ? pourquoi donner un
„ ſujet de triomphe à vos ennemis ?

ACTE II.

Tecmeſſe, captive & épouſe d'Ajax, excitée par les cris des Salaminiens, ſort de la tente de ſon époux. Elle paroît toute éplorée, & leur dit en termes fort pathétiques la cauſe de ſa douleur. Ajax, loin de ſa patrie, eſt tombé dans le plus étrange des maux. Les Salaminiens la prient de leur dire ce qui s'eſt paſſé la nuit derniere. » Hélas, dit-elle, com-
„ ment raconter une choſe ſi horrible ?
„ vous verrez par vous-même les reſtes
„ de cette ſanglante expédition. » Elle fait enſuite une peinture courte & vive de la rage de ſon époux ; deſorte que les Soldats, effrayés par ce récit, ſe croyent perdus. Les Atrides & les Grecs, convaincus qu'Ajax a voulu les faire périr, épargneroient-ils des malheureux ſans Chef ? ils déliberent s'ils ne prendront point la fuite. Tecmeſſe les arrête :
„ Ajax, dit-elle, eſt revenu de ſa fureur.
„ Mais (ajoute-t-elle en ſoupirant) le

„ mal n'en eſt que plus violent. Furieux, „ il me déchiroit par l'aſpect du triſte „ état où il étoit réduit : tranquille, mais „ plongé dans la plus ſombre mélanco- „ lie, accablé de honte & de confuſion, „ il me déſeſpère. Il ignoroit ſon mal- „ heur, & il le connoît. » Après ce peu de mots, on l'engage à continuer ſon récit.

Cette ſuite eſt ſi naturelle, ſi paſſionnée & ſi noble, que je crois n'en devoir rien retrancher. Tecmeſſe parle ainſi : „ Connoiſſez tous nos maux, & les dé- „ plorez puiſqu'ils retombent ſur vous. „ La nuit couvroit la terre de ſes voiles ; „ Ajax s'arme d'un glaive, & ſe met en „ devoir de ſortir de ſa tente. Je m'ef- „ force de le retenir. Que faites-vous, „ Prince ? pourquoi vous charger ſans or- „ dre & ſans beſoin, de veiller pour le „ ſalut des Grecs ? a-t-on reçû des or- „ dres ſecrets ? a-t-on entendu le bruit „ de la trompette ? ſongez que toute l'ar- „ mée eſt enſevelie dans le ſommeil. Il „ me fait ſa réponſe ordinaire, * que le

* Un Allemand étant allé voir Madame Dacier comme une perſonne extraordinaire, la pria, ſuivant l'uſage des étrangers, de lui donner une Sentence & ſon nom ; elle écrivit ſur les Tablettes de l'Allemand, cette Sen-

„ ſilence eſt l'appanage & l'ornement „ des femmes. Je ceſſe de le preſſer. Il „ m'échappe : & je ne puis rien dire de „ ce qui s'eſt paſſé alors. Mais à ſon re- „ tour je le vois emmener & troupeaux „ & chiens. Il exerce ſa fureur ſur ces „ vils animaux ; il égorge les uns, maſſa- „ cre les autres, & fait ſentir à quelques- „ uns la peine des eſclaves. * Sorti de- „ rechef de ſa tente, il s'arrête avec je „ ne ſçai quel génie inviſible, toujours „ frémiſſant de rage contre les Atrides „ & contre le Roi d'Ithaque ; il ſe glo- „ rifie avec dériſion d'avoir enfin vengé „ l'injuſtice qu'il avoit reçûe. Il rentre „ dans ſa tente encore furieux. Mais en- „ fin, long-tems après, il revient comme „ d'un ſonge. Rendu à lui-même, & „ voyant ſa tente remplie de ſang & de „ carnage, il ſe frappe la tête ; il jette „ des cris ; il ſe laiſſe tomber au milieu „ de ces cadavres, il s'arrache impitoya- „ blement les cheveux ; puis il demeure „ comme hébété. Bientôt il reprend ſes „ ſens ; il tonne ; il m'interroge, il veut „ ſçavoir tout ce qui lui eſt arrivé, &

tence de Sophocle.... *γύναιξι κόσμον ἡ σιγὴ φέρει. Le ſilence eſt l'appanage & l'ornement des femmes.*

* *Les étrivieres.*

„ me fait des imprécations horribles, ſi „ je ne lui raconte fidélement toute la „ ſuite de ſes malheurs. Je lui en fais un „ trop fidéle récit. Mais auſſi-tôt il s'ex- „ hale en lamentations, telles que ja- „ mais je n'en entendis ſortir de ſa bou- „ che. Car il jugeoit auparavant que la „ plainte étoit la reſſource des ames foi- „ bles. Ses douleurs étoient tranquilles. „ Il les renfermoit dans ſon ſein, & ſem- „ blable à un taureau ſur le point de mu- „ gir, il dévoroit juſqu'à ſes gémiſſemens. „ Mais aujourd'hui ce Héros, accablé du „ poids de ſes maux atroces, languit ſans „ nourriture, couché au milieu des ani- „ maux qu'il a ſacrifiés à ſa rage: & il „ paroît méditer quelque choſe de fu- „ neſte. Voilà ce que ſes cris & ſes plain- „ tes préſagent. Je ne ſuis ſortie, chers „ amis, que pour implorer votre ſecours: „ entrez, venez le conſoler. Les malheu- „ reux ſont ſenſibles aux conſeils de l'a- „ mitié.

Après ce diſcours on entend les cris d'Ajax. Il appelle quelqu'un. » Malheu- „ reuſe que je ſuis, s'écrie Tecmeſſe! „ ah, mon fils Euriſacès, il t'appelle. » Ce ſentiment de mere eſt très-naïf. Elle craint pour ſon fils, un pere qui ne ſe connoît plus lui-même. Ajax dit, » C'eſt

„ Teucer que j'appelle. Fera-t-il toujours „ des courſes ſur l'ennemi, tandis que „ ſon frere périt. » Tecmeſſe ouvre la tente. On voit Ajax. Il reconnoît ſes fidéles Salaminiens, & après leur avoir fait voir les triſtes veſtiges de ſes malheurs, il frémit à la penſée qu'il va devenir la fable de ſes ennemis.

En tout ce qu'il dit, il paroît encore un reſte d'émotion; & c'eſt l'image d'une mer qui gronde après la tempête. Le Chœur ſe ſert, pour le conſoler, des raiſons ordinaires; tandis que ce Prince toujours occupé de ſa vengeance ſi cruellement trompée, tantôt ſouhaite de voir Ulyſſe & les Grecs pour les immoler & mourir après eux, tantôt invoque les Divinités infernales de la maniere la plus éloquente : c'eſt l'éloquence du déſeſpoir. Ce ſont ces fréquentes exclamations, (même aux choſes inanimées) ces ſentimens dictés par la nature & variés par la douleur, ces retours ſur ſoi-même ſi familiers aux Anciens, & tout le langage de la terreur & de la pitié, qui produiſoient dans le ſpectacle de ſi grands mouvemens. La perte d'une gloire ſi triſtement flétrie, eſt ce qui afflige le plus Ajax. Il compare ce qu'il eſt avec ce qu'il a été; comparaiſon déſeſpérante.

„ Objet d'horreur & de mépris pour les „ Grecs, que ſera-t-il ? retournera-t-il en „ ſa patrie ? mais de quel œil Télamon „ reverroit-il un fils privé honteuſement „ des armes d'Achille ? ira-t-il ſeul ſe jet- „ ter dans les murs de Troye pour pé- „ rir ſous les coups des Troyens ? Ce „ ſeroit une choſe trop agréable aux „ Atrides. » Il conclut à laver ſa honte dans ſon ſang, & à ſe donner la mort.

Tecmeſſe, pour le détourner de ce deſſein, lui tient un diſcours ſi tendre, qu'il eſt difficile de n'en être pas émû. Ce ne ſont pas de ces ſentimens délicats & recherchés qu'on a mis depuis à la mode ſur le Théâtre. Ce ſont les expreſſions vives de l'amitié conjugale. Elle lui met devant les yeux une épouſe & un fils que ſa mort réduit à l'eſclavage, & expoſe aux plus cruels affronts ; un pere & une mere qui dans leur extrême vieilleſſe n'ont d'autre conſolation que celle de demander aux Dieux, & d'eſpérer le retour fortuné d'Ajax. Elle revient à ce qui la touche. » Hélas, „ Phrygienne de naiſſance, eſclave d'A- „ jax, aujourd'hui votre épouſe, je vous „ ai conſacré toute ma tendreſſe. Il ne „ me reſte que vous : vous m'avez privée „ de tout, vous avez déſolé ma maiſon

„ paternelle, & fait mourir ma mere. La „ Parque m'a enlevé mon pere : l'un & „ l'autre est aux enfers. Quel autre après „ vous me tiendra lieu de patrie & de „ tout ce que vous m'avez ôté ? je n'ai de „ ressource qu'en vous. Vivez du moins „ pour moi, &c.

Ajax demande à voir son fils. On le lui présente : il l'embrasse ; autre Scène infiniment touchante. Il semble qu'on voit Hector qui embrasse Astyanax pour la derniere fois. » Approchez, dit-il à „ l'esclave qui méne son fils, approchez : „ cet enfant ne sera point effrayé à la vûe „ de ce spectacle sanglant, s'il a puisé „ dans mon sang le courage d'un pere. „ Du moins faut-il l'accoutumer à lui res„ sembler. Cher enfant, puisses-tu avoir „ une meilleure fortune que ton pere, „ & l'imiter dans le reste. » Virgile a dit depuis, d'après Sophocle, en faisant parler Enée à Iule.

VIRG. *Æneid.* 12. *v.* 435.

Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem,
Fortunam ex aliis.

Ajax continue : » Tu as l'avantage au „ moins de ne pas sentir mes maux. Heu„ reux âge où l'on vit insensible : c'est la

„ véritable vie. Mais enfin cet état ne „ durera pas. Sorti de l'enfance, c'eſt à „ toi de montrer à nos ennemis de quel „ pere tu as reçû le jour. » Ajax ſe retourne vers les Salaminiens : il leur recommande ce cher fils ; & il leur défend de propoſer ſes armes en prix aux Princes Grecs, comme on a fait celles d'Achille. » C'eſt à toi, dit-il, cher Euryſa- „ cès, d'hériter de ce bouclier formida- „ ble dont tu portes le nom. Qu'on mette „ le reſte de mes armes dans mon tom- „ beau. Vous, Tecmeſſe, remenez cet „ enfant, & malgré la compaſſion ſi na- „ turelle à votre ſexe, gardez-vous de „ jetter des cris dans un camp. Retirez „ promptement cet enfant. » C'eſt qu'il ſe ſent lui-même attendri. De-là vient qu'il rappelle ſa fermeté, & qu'il prononce ces dernieres paroles d'un air féroce, qui fait craindre une prompte exécution de ſes noirs projets. » Ah! s'écrie „ Tecmeſſe, de quels traits vous me per- „ cez! au nom de ce fils unique & des „ Dieux, ne nous perdez pas. Ignorez- „ vous, répond l'inexorable Ajax, que „ je ne dois plus rien aux Dieux. » Réponſe qui marque bien qu'il a pris ſon parti.

εὐρύσακες, large bouclier.

Tandis qu'il effraye Tecmeſſe par ſon

inflexibilité, le Chœur déplore le malheur de ce Prince, & se plaint de l'injustice des Atrides. Mais Ajax qui commence à appréhender que ses Salaminiens ne s'opposent au dessein qu'il a formé de se donner la mort, feint d'être touché des larmes de son épouse, & d'avoir changé de pensée. Il dit à ses Soldats qu'il va se laver dans une fontaine pure en guise de lustration, pour expier le carnage de la nuit; puis cacher pour jamais dans le sein de la terre la malheureuse épée, triste héritage qu'il a reçû d'Hector, & devenue odieuse pour lui depuis qu'elle a servi ses fureurs. Il reviendra, dit-il, faire satisfaction aux Atrides pour rentrer en grace avec eux. Il allégue à ce sujet la célébre Sentence de Bias réprouvée par Cicéron, à sçavoir qu'il faut haïr comme si l'on devoit aimer un jour, & être ami comme si l'on devoit devenir ennemi. Le Chœur, séduit par cette apparence de retour, finit l'Acte par des chants de joie, tandis qu'Ajax se retire.

ACTE III.

Un Officier annonce que Teucer, frere d'Ajax, attendu depuis long-tems, comme on l'a insinué dans le cours de la

Piéce, eſt enfin arrivé : mais qu'il a été ſur le point d'être tué par les Soldats Grecs ; que cependant l'émeute a été aſſoupie par les Chefs. Cet homme demande à voir Ajax. On le dit abſent. „ Ah, que je crains, s'écrie-t-il, d'être „ venu trop tard. » Teucer avoit défendu de laiſſer ſortir ſon frere juſqu'à ſon retour. Les Salaminiens veulent en vain raſſurer ce député. Il raconte le ſujet de ſes craintes. C'eſt une prédiction de Calchas. Ajax n'étoit pas fort dévot aux Dieux, & ce fut le principe de ſon malheur. Il avoit dit à Télamon ſon pere, qui l'exhortoit à combattre vaillamment ſous les auſpices des Dieux, qu'une victoire obtenue par le ſecours d'une Divinité lui paroiſſoit une victoire de lâche : & un jour s'adreſſant à Minerve : » Déeſſe, „ lui dit-il, prête ton ſecours aux autres „ Grecs. Ils en ont beſoin. Pour moi, je „ ne crains point les ennemis. » C'eſt l'origine de la colère de Minerve ; & ſur cela Calchas avoit marqué à Teucer le jour que cette Déeſſe deſtinoit à ſa vengeance ſur Ajax. » Qu'il ne ſorte point „ ce jour-là, avoit-il dit, & il eſt ſauvé. » L'Envoyé de Teucer ajoute : » Si Calchas a dit vrai, puiſqu'Ajax eſt ſorti, „ c'eſt fait de ſa vie.

On appelle Tecmeſſe, que cette effrayante nouvelle rejette dans le trouble, dont à peine elle venoit d'être délivrée. Elle envoye promptement les Salaminiens, les uns chercher Teucer, & les autres retrouver Ajax. Elle ſent trop que ſon époux a voulu ſe dérober à ſes larmes & la tromper. Elle court elle-même ſans tenir de route certaine; & la Scène demeure libre pour Ajax qui rentre par un autre côté. Voilà un coup de maître dans Sophocle pour écarter le Chœur avec toute la vraiſemblance poſſible. Auſſi ce trait a-t-il été extrêmement loué par l'Abbé d'Aubignac. *

ACTE IV.

Le retour d'Ajax eſt la belle Scène par excellence. Tout ce que le déſeſpoir de ſang froid a de plus horrible, s'y trouve peint, & de quelles couleurs ! „ L'inſtrument de ma mort eſt préparé, „ dit Ajax en entrant. » Il a en effet enfoncé la garde de ſon épée dans la terre pour ſe précipiter ſur la pointe. Il continue : » Que me reſte-t-il à faire, ſinon „ d'invoquer les Dieux? » Il commence par Jupiter. Il le prie de faire enſorte

* Pratique du Théâtre.

que Teucer le trouve baigné dans ſon ſang, afin de ravir ſon corps à la vengeance cruelle des Grecs, qui le donneroient en proie aux Vautours. Choſe remarquable pour juſtifier le dernier Acte, ainſi que nous le dirons. Il implore enſuite Mercure pour obtenir une mort prompte & ſemblable à un doux ſommeil. Il adreſſe ſes vœux aux Furies : & que leur demande-t-il ? de venger ſa mort ſur les Atrides. » Déeſſes, portez ſur „ eux des coups terribles, & comme ils „ me voyent mourir par mes mains, „ puiſſent-ils expirer par celles de ce „ qu'ils ont de plus cher. * Allez, Eu„ ménides, volez, frappez, n'épargnez „ aucun des Grecs : faites périr toute l'ar„ mée. Et toi, Soleil, quand du haut de „ ton char tu verras ma terre natale, ar„ rête tes courſiers, & annonce ma mort „ à un pere accablé d'années, & à mon „ infortunée mere. Hélas, quand elle „ l'apprendra, de quels cris fera-t-elle „ retentir toute la ville ! mais il n'eſt

* Les imprécations des mourans paſſoient pour être autant d'Oracles qu'on redoutoit. Celles d'Ajax s'accomplirent en partie. Agamemnon fut tué par ſa femme ; toute ſa flotte fut diſperſée ; & très-peu de Grecs retournerent dans leur patrie.

„ point ici queſtion de pleurs : mourons.
„ O Mort, daigne jetter ſur moi des re-
„ gards favorables. Nous habiterons en-
„ ſemble chez les Dieux infernaux. O
„ lumiere du jour, ô Soleil, je vous vois
„ pour la derniere fois. Salamine, Pa-
„ lais de mes peres, Athènes, chers
„ amis, fleuves, fontaines, prairies, qui
„ m'avez vû naître, recevez les adieux
„ d'Ajax. Je réſerve aux Mânes le reſ-
„ te... » Et il ſe tue : il y a apparence que c'eſt dans un coin du Théâtre. Les Modernes font moins de façon, quand ils font paroître un Héros qui ſe tue. Cela ſe fait aſſez cavalierement. Racine & les Anciens y regardoient de plus près, parce que la nature le demande. Il ne s'agit pas de trouver une belle ſituation aux dépens du bon ſens. Il faut imiter la nature. Une partie du Chœur rentre auſſi-tôt en cherchant toujours Ajax. L'autre partie revient de l'autre côté avec auſſi peu de ſuccès, & Tecmeſſe après eux. Mais celle-ci plus intéreſſée & plus clair-voyante, a trouvé le corps de ſon mari, & l'apprend au Chœur. Tout cela eſt plein de la plus vive tendreſſe. Car Tecmeſſe ſe rappelle tous ſes malheurs qu'elle a trop prévûs. Teucer, inutilement cherché, ſurvient dans ce

trouble,

trouble, ſans rien ſçavoir de ce qui s'eſt paſſé. On le lui déclare ſans détour. Quel trait pour un frere, plus ami encore que frere ! il veut voir le corps d'Ajax, que Tecmeſſe a couvert de ſes habits, & il fait les plaintes les plus tendres. » Quel ſpectacle ! quel triſte voya-
„ ge ! il eſt accouru pour prévenir ce
„ malheur, & le Deſtin ne lui a pas per-
„ mis d'arriver à tems. De quel front re-
„ verra-t-il un pere & une mere dont il
„ n'a pû ſauver le fils qui étoit ſon frere ?
„ quels bruits d'ailleurs ne répandra-t-on
„ point à ſon déſavantage ? on imputera
„ à lâcheté un délai qui n'étoit que l'ef-
„ fet de ſon malheur. Quelle reſſource
„ trouvera-t-il chez les Troyens ſes en-
„ nemis ? auroit-on deviné qu'Hector
„ même, après ſa mort, dût être le bour-
„ reau d'Ajax. Quel ſort pour ces deux
„ Héros ! Leurs préſens mutuels leur
„ ſont devenus funeſtes. Hector, attaché
„ au baudrier qu'il a reçû d'Ajax, eſt
„ traîné par des courſiers fougueux. Ajax
„ à ſon tour périt par le glaive qu'Hec-
„ tor lui a donné. Les Furies & l'En-
„ fer ont ſans doute fabriqué ces dons
„ cruels. » Il finit par une Sentence.
„ Je ne crois pas, dit-il, que ceci, ni
„ tout le reſte, ſoit l'effet du hazard.

„ C'eſt l'ouvrage des Dieux qui le per-
„ mettent : ſuive une autre opinion qui
„ voudra ; celle-ci eſt de mon goût. »
Voilà bien le génie Grec, de coudre une Sentence aux plus beaux morceaux. Cela n'eſt pas pour nous plaire aujourd'hui.

Il paroît qu'Ajax mort, la Piéce doit être finie. Elle ne l'eſt pas toutefois encore, & ne doit pas l'être, à conſidérer l'idée que les Anciens avoient de la ſépulture. La mort n'étoit pas pour eux le dernier des maux. Etre privé du tombeau, étoit alors une infamie plus inſupportable que la mort même. Voilà le fondement de ce qu'on va voir, choſe défectueuſe ſelon nous, & dans laquelle pourtant, Sophocle a fait conſiſter la principale force de ſa Tragédie.

Menelas, ſur le bruit de la mort d'Ajax, vient de la part des Princes Grecs défendre à Teucer de l'enſevelir : défenſe cruelle, qui forme une conteſtation entre la vengeance d'une part, & la pitié de l'autre. Menelas & Teucer alléguent des raiſons, ſi fortes que cela ſe tourne en affaire d'Etat : politique bien étrange pour nos mœurs ! & voilà le chaos immenſe, & l'obſtacle invincible qni nous empêche de nous rapprocher

des anciens tems, pour juger sainement de ces sortes d'ouvrages. C'étoit en effet d'un intérêt politique, & d'un crime d'Etat, que Menelas coloroit la haine que les Grecs portoient à Ajax. » Il est juste, „ disoit-il, que tout mort qu'il est, il subisse la peine de l'attentat qu'il a médité, quoiqu'une Divinité en ait empêché l'exécution. Et que deviendroit „ une armée ou un Royaume, si l'impunité avoit lieu? que seroit-ce si tout ce „ qui plaît devenoit permis? » Teucer, indigné de cet air impérieux de Menelas, lui demande à son tour sur quoi il fonde l'empire qu'il affecte. » Ajax n'étoit-il pas Roi comme lui? suivit-il jamais ses drapeaux en qualité de sujet? » La contestation s'échauffe de part & d'autre; & Menelas se retire pour faire exécuter par la force l'ordre que Teucer a rejetté.

Cependant Teucer de son côté place le fils d'Ajax aux pieds de son pere mort avec des cheveux coupés pour les répandre sur le corps. Tecmesse assiste à cette cérémonie funébre : & ce spectacle, si singulier pour nous, devoit être fort tendre pour les Grecs. Car Teucer, obligé de s'écarter un peu pour chercher un lieu propre à inhumer Ajax, le laisse,

pour ainſi dire, en dépôt à un enfant & à une épouſe éplorée, afin de toucher de compaſſion quiconque voudroit l'enlever. » Périſſe (dit-il en partant) „ celui qui oſeroit le faire. Qu'il ait avec „ toute ſa poſtérité le ſort de cette che- „ velure que je coupe. » C'eſt la ſienne ou celle de l'enfant; coutume Payenne dont nous avons déja parlé. Le Chœur à l'ordinaire témoigne ſes regrets, & commence le deuil ou la cérémonie funébre.

ACTE V.

Agamemnon ſuit immédiatement Teucer : & il s'éléve encore ici une nouvelle querelle ſur le corps d'Ajax. Il faut convenir que les Héros Grecs ſe traitent un peu à la Grecque, c'eſt-à-dire, aſſez incivilement. Mais telle étoit la maniere d'une Nation d'ailleurs ſi polie. Les Romains même avoient pris cela des Grecs, comme on le voit par les injures atroces dont Cicéron accable Verrés & Piſon. Les injures chez Sophocle ſont pourtant un peu moins crûes que celles de Cicéron & d'Homère. Mais, à ne rien diſſimuler, les deux Guerriers ſe reprochent juſqu'aux taches de leur naiſſance; & quelqu'éloquens que puiſſent être ces

reproches, je crois qu'il n'eſt point d'aſſaiſonnement François qui puiſſe les rendre potables. Il ſuffit donc d'en avertir de bonne foi le lecteur ſans lui donner la peine de les lire ici. Le Chœur ne peut venir à bout de calmer ces Princes. Mais Ulyſſe arrive à propos pour arrêter les ſuites d'une ſi dangereuſe conteſtation.

Il repréſente à Agamemnon que ſa haine a aſſez duré ; qu'il eſt indigne d'un Héros de pourſuivre un ennemi après le trépas. » Moi-même, ajoûte-t-il, je „ ne l'ai haï que quand je l'ai pû faire „ ſans crime. Ajax étoit mon ennemi : „ mais il n'en fut pas moins un Héros ; „ & ſa valeur me frappe plus que le ti- „ tre d'ennemi. » C'eſt la penſée que Racine a ſi heureuſement tranſportée dans la bouche de Pyrrhus au ſujet du fils d'Andromaque :

Mon courroux aux vaincus ne fut que trop ſévère,
Mais que ma cruauté ſurvive à ma colère :
Que malgré la pitié dont je me ſens ſaiſir,
Dans le ſang d'un enfant je me baigne à loiſir !

RACINE, Andromaq. Act I. Sc. II.

Non, Seigneur. Que les Grecs cherchent
quelqu'autre proie :
Qu'ils pourſuivent ailleurs ce qui reſte de
Troye.
De mes inimitiés le cours eſt achevé :
L'Epire ſauvera ce que Troye a ſauvé.

C'eſt la même penſée pour le fonds,& la même nobleſſe de ſentiment dans Sophocle & dans Racine. Mais nous avons l'expreſſion de l'un, & l'on ne ſçauroit rendre l'expreſſion de l'autre. Or tout ou preſque tout dépend de-là ; & l'on ne peut ici que préſenter aux connoiſſeurs des traits ébauchés qui ſuffiſent pour leur faire juger du reſte.

Cette généroſité d'Ulyſſe qu'Ajax avoit le plus offenſé, déſarme un peu Agamemnon, & conſole d'autant plus Teucer, qu'Ulyſſe même, pour le combler de la plus douce joye dans la plus triſte ſituation, s'offre généreuſement à l'aider dans la cérémonie funébre. Mais Teucer n'accepte pas ſes offres. Il ſe contente du ſecours des Salaminiens. Il leur donne ſes ordres ; & la Piéce finit avec l'action.

Au reſte, ſi l'on s'étonne de voir près de deux Actes rouler ſur une diſpute au ſujet d'une ſépulture ; on ſera bien plus

ſurpris de trouver une Tragédie entiere ſur ce même ſujet, où toutefois ce que la pitié a de plus tendre éclatte au ſouverain degré. C'eſt la Tragédie d'Antigone : elle demande ou les mêmes précautions, ou la même indulgence.

ELECTRE, & OEDIPE Roi, ſont dans la premiere Partie de cet Ouvrage, Vol. I.



ANTIGONE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.

ANTIGONE eſt un ſujet tellement lié avec la Thébaïde, que l'un ne peut être intelligible ſans l'autre. Etéocle & Polynice, fils d'Oedipe, étoient convenus de partager le Sceptre, de maniere que chacun d'eux regneroit alternativement une année. Etéocle, premier poſſeſſeur, ayant goûté les appas de la Couronne, ne ſe trouva pas d'humeur à garder le Traité. Il ſe maintint ſur le Thrône; & Polynice, à la tête d'une armée d'Argiens, vint fondre ſur

Thébes. Après un combat aſſez long, les deux freres convinrent de vuider leur différend ſeul à ſeul, & s'entre-tuerent. Créon leur oncle prit en main le Gouvernement. Mais le premier eſſai qu'il fit du pouvoir ſuprême, fut de porter une défenſe expreſſe de donner la ſépulture à Polynice, qu'il déclara digne de cet effroyable opprobre, pour avoir porté la guerre dans ſa patrie. Quiconque oſeroit tenter de lui rendre les derniers devoirs, devoit être enterré tout vivant.

Antigone, ſœur de Polynice, crut devoir plus écouter la pitié que la crainte, & contrevint à la loi. Elle en fut la victime. Ce dernier trait eſt la matiere de l'*Antigone* de Sophocle. Nous en verrons quelques morceaux dans celle de Rotrou qui l'a traduite en partie du Grec. Voici les Perſonnages. Antigone, & ſa ſœur Iſméne : un Chœur de Vieillards Thébains : Créon, Roi de Thébes : un Garde : Hémon, fils de Créon : Tiréſias Devin : un Officier : un Eſclave : Euridice, femme de Créon. La Scène eſt à Thébes dans le Veſtibule du Palais ; & le tems où commence l'action eſt la nuit finiſſante. Ces deux points ſont exactement marqués dès la premie-

re Scène, suivant la pratique de Sophocle.

ACTE PREMIER.

Pour exposer le sujet naturellement, Antigone attire sa sœur Isméne dans le Vestibule du Palais, comme pour lui communiquer un secret qu'elle ne veut confier qu'à une sœur. C'est une finesse d'art qui fait sentir à quel point Sophocle avoit médité sur la vraisemblance Théatrale. Antigone commence. » Chère „ Isméne, est-il encore quelques maux „ destinés à la maison d'Oedipe, que Ju- „ piter n'ait pas répandus sur nos têtes ? „ Non sans doute : le crime, la douleur, „ & l'ignominie, ont concouru à former „ nos communs malheurs. Sçavez-vous „ l'Edit cruel que vient, dit-on, de por- „ ter le nouveau Roi? Isméne répond : „ Nos deux freres se sont donné mu- „ tuellement la mort. L'armée des Ar- „ giens vient d'être défaite : voilà tout „ ce que je sçais. Hé-bien, dit Antigo- „ ne, je sçai plus ; & c'est pour vous „ faire unique dépositaire de mon secret „ que je vous améne hors du Palais. » Elle apprend à sa sœur que Créon a donné un ordre de faire une pompe funébre pour Etéocle : mais qu'à l'égard

de Polynice, il a défendu aux Thébains de l'inhumer & de le pleurer, ſous peine de mort : qu'il va même paroître pour réitérer publiquement ce barbare Edit, & qu'elle entrevoit ſes noirs projets. Car elle ajoûte ces paroles que je tire de Rotrou, en demandant quelque indulgence pour le vieux ſtyle du maître de Corneille.

Antigone de ROTROU, Acte III. Scène V.

L'Ordonnance avec ſoi porte ſa fin expreſſe.
C'eſt à nous qu'elle parle, à nous qu'elle s'adreſſe.
La racine arrachée, & les arbres détruits,
Le cruel veut encore exterminer les fruits.
Or il eſt tems, ma ſœur, de montrer qui nous ſommes,
Et qui peut plus ſur nous ou des Dieux, ou des hommes.

Voilà au moins le ſens & le tour de Sophocle. Peut-être ſera-t-on bien aiſe de voir une partie de la Scène, qui eſt, ou peu s'en faut, une traduction du Grec.

ISMENE. Dieux, que propoſez-vous ? & que pouvons-nous faire
Qui ne ſoit inutile au repos de mon frere ?

ANTIG. Acquittons-nous au moins ſelon notre pouvoir.

ISMEN. Mais, ma ſœur, l'impuiſſance excuſe le devoir.

ANTIG. Quoi, vous vous défendez d'un ſi pieux ouvrage!

ISMEN. L'eſpérance me manque, & non pas le courage...

Rotrou pouſſe trop cètte penſée, qu'il fait dégénérer en jeux de mots. Reprenons le fil de Sophocle.

ANTIG. Mais Polynice eſt votre frere & le mien.

ISMEN. Mais Créon notre Roi a porté une défenſe préciſe.

ANTIG. Hé, eſt-il le maître de m'écarter d'un frere?

ISMEN. Songez, ma ſœur, qu'Oedipe notre malheureux pere, après s'être privé de la lumiere, a terminé ſa courſe dans la triſteſſe & l'ignominie. Sa mere, ſon épouſe, double titre de maux, a fini elle-même ſa deſtinée par un lien fatal. Nos deux freres, victimes l'un de l'autre, ont péri en un même jour. Reſtes déplorables de ce ſang infortuné, ſongez combien nous péririons plus miſérablement, ſi nous offenſons notre Tyran.

Ibid. Nous ne pouvons rien;
Un peu d'abaiſſement aujourd'hui nous ſied bien.
Ce n'eſt pas qu'en effet notre ſoin ſe refuſe.
Le ſang convie aſſez, mais la foibleſſe excuſe;
Et déja mon devoir s'en ſeroit acquitté,
S'il ne falloit céder à la néceſſité.

ANTIG. Allez, je ne vous preſſe plus; & vos lâches frayeurs me rendroient votre ſecours inutile. Prudente à votre gré, cédez au tems. Il ſuffira de moi pour rendre ce devoir. Il me ſera beau de mourir après l'avoir rendu. Pieuſe envers un frere, & victime de ma piété, je partagerai ſon tombeau. Déshonorez les Dieux & les morts, puiſqu'il vous plaît ainſi. Aſſûrée d'être éternellement avec eux, j'aime mieux leur plaire qu'aux Tyrans.

Ibid. ISMEN. Ah, que vous me cauſez une frayeur extrême!

ANTIG. Ne m'épouvantez pas, & tremblez ſur vous-même.

ISMEN. Soyez ſecrette au moins, comme je vous promets
Que par moi ce deſſein ne ſe ſçaura jamais.

ANTIG. Si rien eſt à cacher, cachez votre foibleſſe,
Je fais gloire pour moi que ma vertu paroiſſe.
ISMEN. Comme dans les dangers vous vous précipitez !
ANTIG. Avec autant d'ardeur que vous les évitez.
ISMEN. Je vous l'ai dit cent fois, cette œuvre ſera vaine.
ANTIG. Bien, mon pouvoir ceſſant fera ceſſer ma peine.
ISMEN. Mais ce n'eſt pas aſſez d'entreprendre ardemment :
L'honneur de l'entrepriſe eſt en l'événement.
ANTIG. Vos raiſons, comme vous, ſont de ſi peu de force,
Que, loin de m'arrêter, cet obſtacle m'amorce.
Laiſſez indifférent mon bon ou mauvais ſort ;
Voyez, ſi je péris, mon naufrage du port.
Pour moi je tiens plus chère & plus digne d'envie
Une honorable mort qu'une honteuſe vie :

Et de mes ans enfin voir terminer le cours
Ne ſera qu'arriver où je vais tous les jours.

ISMEN. Allez donc : que le Ciel pour vous & pour mon frere
Conduiſe ce deſſein mieux que je ne l'eſpère !
Mais vos ſoins, ſi mon cœur ne m'abuſe aujourd'hui,
Préparent un cercueil plus pour vous que pour lui.

Quoique ces vers ſoient un peu ſurannés, leur tour eſt naturel, & exprime aſſez celui du Poëte Grec, dont toutefois les penſées, plus fidélement rendues, plairoient peut-être davantage. Cette Scène eſt dans le goût de celle qu'on a vûe entre Electre & Chryſothemis, * dont le contraſte eſt préciſément le même que celui d'Antigone & d'Iſméne.

Le Chœur (ce ſont des Anciens du pays qui s'aſſemblent par ordre de Créon,) bénit en entrant l'heureux jour, où Thébes ſauvée a triomphé des Argiens : il repaſſe les événemens funeſtes dont il vient d'être témoin, & célébre la

* *Electre de* SOPHOCLE, I. *vol. Act. III. Scène unique, pag.* 479.

victoire des Thébains. Un Traducteur Latin * a fait de ce morceau une très-belle Ode Latine, où la comparaison de Thébes avec un Dragon, & de l'armée ennemie avec une Aigle est vivement exprimée, aussi-bien que la protection visible de Jupiter en faveur des Thébains, le meurtre des deux freres, & la victoire complette remportée sur l'armée ennemie. Cette Ode finit par un mot qui marque encore que c'est le tems de la nuit. » Allons remplir tous les Tem- » ples de nos chants nocturnes. » Sur cela arrive Créon qui a ordonné aux Vieillards de s'assembler.

Créon leur tient un discours, où, après avoir loué leur fidélité pour leurs Rois, & allégué une Sentence citée depuis par Démosthène, à sçavoir, qu'*un Roi n'est bien connu que quand il regne*, il étale un grand zéle pour la patrie; & afin de commencer d'en donner une preuve, il publie la défense qu'il a faite d'enterrer Polynice, comme ennemi de Thébes; & il décerne au contraire de grands honneurs à Etéocle, pour avoir vaillamment défendu l'Etat. Il égale le supplice à l'honneur, & prétend que la peine soit

* George Rataller.

aussi affreuse que la récompense est belle & honorable.

Les Vieillards, sans considérer les suites & les projets politiques de Créon, se rendent aveuglément aux volontés du Roi; flatterie que Sophocle a mise exprès, pour faire sentir aux Athéniens le bonheur de leur indépendance. Cette loi, ainsi publiée & non contredite, passe dans tout le cours de la Piéce pour une loi de l'Etat entier. Créon laisse toutefois entrevoir, quoique le Chœur lui réponde de l'obéissance des Thébains, qu'il craint de trouver quelque réfractaire à la loi. Rotrou a encore imité cette Scène; & même il a enchéri sur Sophocle: car il suppose une délibération où l'on voit deux Courtisans, dont l'un souscrit à la loi & l'autorise, tandis que l'autre ose la blâmer en ces termes:

ROTROU. *Antig. Act. IV. Sc. I.*

C'est trop, Cléodamas, exagérer son crime,
(*de Polynice*)
Que sa prétention fût juste ou légitime,
Encor ce traitement paroît-il inhumain;
Il fut homme, il fut noble, il fut Prince & Thébain.
Je veux qu'il soit coupable, il laisse en son offense
Une matiere au Roi d'exercer sa clémence.

D'un regne commençant la premiere action
Fait dessus les esprits beaucoup d'impression;
Et la douceur y trace une secrette voye
Par où le joug passant se reçoit avec joie.
La rigueur au contraire en ces événemens
Jette au pouvoir des Rois de mauvais fondemens.
A peine il s'établit, qu'on souhaite qu'il cesse,
Et tout joug nous déplaît, quand d'abord il nous blesse.
Sire, outre ces raisons, que votre piété
Lie aujourd'hui les mains à votre autorité,
Donnez à votre regne un favorable augure,
Accordez la Justice avecque la Nature;
Regnez sur les esprits, premier que sur les corps;
Faites honneur aux Dieux, en faisant grace aux morts.

Ce morceau autrefois brillant, & maintenant passé à cause du caprice des modes dans l'expression, fait du moins connoître le goût, & la maniere de penser d'un Poëte qu'on ne lit presque plus. Revenons à Sophocle.

Un Garde vient tout effrayé, & fait une suspension qui marque combien Créon étoit déja craint dans Thébes, & qu'apparemment les Rois y étoient ponc-

tuellement obéis. Tout son récit est plein de naïveté. Il dit : » Qu'il tremble de „ prononcer ce qu'il va dire, & que dans „ le chemin il se disoit souvent à lui-mê- „ me : Où vas-tu, misérable ? tu cours à „ une perte assûrée. Mais, si tu demeu- „ res, on te desservira auprès de Créon, „ & tu n'en seras que plus à plaindre. „ Tristes réflexions, ajoûte-t-il, qui ren- „ dent toujours le chemin long, quelque „ court qu'il puisse être. » Ce sont là de ces morceaux antiques dont la naïve délicatesse ne paroissoit pas aux Grecs indigne de la Tragédie. Hé, pourquoi le seroient-ils ? seroit-ce parce que parmi les Latins, Térence a été le premier à les faire entrer dans ses Comédies, & que Seneque n'a point eû le goût de les enchasser dans le Tragique ?

Le Garde pressé de parler, & rassuré par le Roi qui lui promet de le renvoyer sans danger, declare enfin qu'on a rendu quelques honneurs au corps de Polynice, c'est-à-dire, qu'on a répandu du sable à l'entour, & qu'on l'a arrosé de libations mortuaires. Il proteste qu'aucun des Gardes ne s'en est apperçû, & qu'on n'a trouvé nul vestige qui pût faire connoître l'auteur, de sorte qu'ils ont pris d'abord cela pour un prodige ; que ce-

pendant ils s'accusoient les uns les autres jusqu'à en venir presque aux mains : „ Que tous du reste étoient prêts de „ s'exposer à manier le fer brûlant, & à „ soutenir l'épreuve du feu en marchant „ à travers les flammes pour montrer „ leur innocence. » Ce sont les termes de Sophocle ; qu'enfin un d'eux les avoit déterminés par son autorité à tirer au sort pour décider qui iroit porter cette nouvelle au Roi.

Le Chœur ajoûte qu'il panche à croire que c'est là un ouvrage des Dieux. Mais Créon, en Roi irrité, le reprend aigrement de cette pensée. » Quoi, les „ Dieux honoreroient eux-mêmes du „ tombeau, un perfide qui venoit la tor„ che à la main embraser leurs Temples „ & braver leurs loix ! » Il attribue donc cet attentat à quelques mutins, qui à prix d'argent auront acheté des ministres de leur rebelle pitié pour contrevenir à la loi. Il soupçonne les Gardes, & il jure de les perdre tous s'ils ne trouvent le coupable. Le Garde se retire heureux d'en être quitte, & jurant de son côté de ne revenir plus.

L'Interméde du Chœur est une morale sur l'adresse extrême de l'homme, qui tourne ou au bien, ou au mal le gé-

nie inventif qu'il a reçû des Dieux, mais qui ne ſçait point l'art de ſe dérober à la mort. Cette morale tombe ſur le prétendu coupable, qui a eû l'adreſſe de rendre les derniers devoirs à Polynice, malgré l'attention des Gardes, ſans pouvoir toutefois éviter le ſupplice qui l'attend. En effet, le Chœur voit auſſi-tôt arriver Antigone qu'on a ſurpriſe auprès du cadavre.

ACTE II.

Le même Garde qui a paru dans le premier Acte revient malgré ſes ſermens, dont il ſe croit dégagé par la foi publique, & il améne lui-même Antigone, pour ſe juſtifier aux yeux du Roi. La Princeſſe, ſans redouter le pouvoir du Tyran, convient de tout ce que dit le Garde, qui l'a trouvée inhumant Polynice. Elle oſe même en faire gloire. Rotrou rend bien la penſée de Sophocle en deux vers.

ROTROU. *Antig. Act. IV. Sc. III.*

CREON. Vous faiſiez donc vertu de tranſgreſſer mes loix.
ANTIG. Oui, pour ſervir les Dieux qui ſont plus que les Rois.

„ Ce n'eſt point Jupiter, dit-elle, ni la

„ Juſtice qui ont dicté votre arrêt: & je „ n'ai pas crû qu'une loi humaine eût „ aſſez de force, pour engager les hom- „ mes à violer les divines loix, ces loix „ qui, ſans être écrites, ſont immuables, „ & d'une origine ſi reculée qu'on l'i- „ gnore. » Le reſte de ſon diſcours ſur la piété fraternelle, & ſur le mépris de la mort eſt de la même force. Ce qui étonne, c'eſt que le Chœur, dont le devoir, comme dit Horace, eſt de relever la vertu, n'oſe approuver la fermeté d'Antigone, ſans doute de peur de déplaire à Créon. Ce Roi, enflammé de courroux, jure qu'il la fera mourir elle & ſa ſœur, qu'il ſoupçonne d'avoir part au crime. Il ne peut ſur-tout pardonner à Antigone cet air de grandeur & de fierté noble qui lui fait braver la tyrannie. A entendre Créon elle eſt la ſeule qui trouve ſon action belle & honorable. Mais elle répond, en montrant les Vieillards, que c'eſt la crainte ſeule qui enchaîne leur langue, & qui leur fait cacher leurs vrais ſentimens.

Sur ces entrefaites, Iſméne éplorée vient prendre part au malheur de ſa ſœur. Créon lui demande avec hauteur ſi elle s'avoue coupable comme Antigone. „ Oui, répond Iſméne, je me declare

„ complice ; l'action est trop belle pour „ la désavouer. » Cette Scène est un beau combat de générosité. Isméne oublie ses frayeurs pour se feindre criminelle, & s'exposer à la mort. Antigone de son côté ne veut pas lui céder la gloire du crime & du supplice. » Vous ne „ l'avez pas même voulu, dit-elle. Ah, „ répond l'autre, je ne rougis point de „ votre malheur, & je veux m'associer „ à vos dangers.

Antig. Les Dieux sçavent qui de nous a fait le crime, & je ne reconnois point pour amis ceux qui n'aiment que de paroles.

Ismen. Ah, ma sœur, ne me faites pas l'affront de m'empêcher de mourir avec vous ; souffrez que j'appaise du moins par mon sang les Mânes d'un frere négligé.

Antig. Non ; laissez-moi le crime & le châtiment.

Ismen. Hé, que deviendrai-je sans vous ?

Antig. Demandez-le à Créon, puisque vous avez la foiblesse de dépendre de lui.

Ismen. Ah, ma sœur, vous m'accablez.

Antig. Je vous plains ; mais votre lâcheté mérite bien cette peine.

Ismen. Hé, que puis-je faire de plus, que de m'offrir à mourir avec vous ?

Antig. Vivez ! je ne vous envie point ce bonheur.

Ismen. Malheureuse, je vivrois, & vous mourez !

Antig. C'est le partage que nous avons choisi l'une & l'autre ; vous la vie, moi la mort.

Ismen. Je vous l'avois prédit.

Antig. Votre prudence doit plaire en cette Cour ; & ma fermeté cherche aux enfers des approbateurs.

Ismen. Le crime nous est commun.

Antig. Non, encore une fois, vivez. Pour moi depuis long-tems j'ai consacré ma vie à la gloire d'honorer ce que j'ai de plus cher.

Cette générosité mutuelle va dans Antigone jusqu'à la fierté ; dans Isméne, c'est compassion, c'est tendresse pour sa sœur, qu'elle ne peut se résoudre d'abandonner. » Quoi, dit-elle au Tyran, „ ferez-vous mourir l'épouse destinée à „ votre fils ? » C'est qu'en effet Hémon aimoit Antigone. Créon sacrifie ce tendre intérêt à sa politique & à sa fureur ; & voilà le seul bien que regrette Antigone. Il lui échappe un soupir vers Hémon, ou plûtôt elle le plaint d'avoir un

pere si dénaturé. Le Tyran outré, paroît déterminé à faire mourir Antigone, & fait garder à vûe l'une & l'autre sœur. Rotrou a présenté le même combat d'amitié entr'elles, & de plus il en fait naître un autre tout semblable entre Antigone, & la femme de Polynice : car il suppose que ce Prince avoit amené avec lui son épouse, dans l'espérance de s'emparer de Thébes & d'y régner.

Les Vieillards tirent de tout ceci une moralité générale sur les misères attachées à la condition humaine, & particulierement sur les infortunes qui accablent la maison d'Oedipe. Il y a entr'autres une belle Strophe sur le suprême pouvoir de Jupiter que rien ne peut arrêter, pas même l'éternité; & sur ses lumieres qui s'étendent à l'avenir comme au passé. Dans une autre, on voit l'application d'un mot dit par un Sage; à sçavoir, que le mal même se revêt de l'apparence du bien aux yeux de celui que le Destin pousse à sa perte : c'est du prétendu crime d'Antigone que le Chœur veut parler.

ACTE III.

Hémon, la douleur peinte sur le visage, vient trouver le Roi son pere, au

ſujet de la triſte nouvelle qu'il a appriſe : il lui parle d'abord avec tout le reſpect poſſible, & toute la modération d'un fils, juſqu'à paroître négliger les intérêts de l'amant. Car il proteſte qu'il eſt prêt de redreſſer ſes inclinations ſur celles d'un pere, s'il juge ſes vûes plus droites, & qu'il n'eſt point d'amour ſi cher qu'il ne lui ſacrifie. C'eſt ici que Créon l'arrête en lui répondant qu'il ne peut faire mieux que de ſoumettre ſes plus tendres ſentimens aux volontés paternelles : & pour lui faire goûter une maxime ſi dure, il exagère le crime d'Antigone comme une déſobéiſſance pernicieuſe à un Etat, & il reléve la néceſſité où ſe trouve un Roi de donner des exemples de ſévérité qui contiennent le peuple dans le devoir.

Mais dans toutes ſes maximes, ſi belles en apparence, il paroît que l'homme parle plus que le Roi. Il ne peut dévorer l'affront d'avoir été bravé par une jeune Princeſſe. La Scène de Diégo & de Rodrigue dans le Cid, a beaucoup de rapport à celle-ci. Diégo dit, comme Créon :

> Nous n'avons qu'un honneur : il eſt tant de
> maîtreſſes, &c.

Rotrou termine le discours de Créon par une Sentence qui n'est pas tout-à-fait celle de Sophocle; mais qui en suit naturellement.

Sur les desseins des Rois, comme sur ceux des Dieux,
De fidéles sujets doivent fermer les yeux,
Et soumettant leur sens au pouvoir des Couronnes,
Quelles que soient les loix, croire qu'elles sont bonnes.

Le Chœur approuve le discours de Créon. C'est encore une flatterie. Aussi appuyera-t-il, quoique timidement, la réponse d'Hémon, dont voici la substance. » Mon pere, la prudence est un don „ des Dieux, & le plus grand, sans dou- „ te, qu'ils ayent départi aux hommes. „ Il ne m'appartient pas de contredire „ les décisions d'un pere, & il se trou- „ vera assez de Courtisans pour les ap- „ prouver en sa présence. Mais il est du „ devoir d'un fils de vous déclarer les „ sentimens intimes du peuple. Le res- „ pect les déguise, & la flatterie seule „ est le langage qu'on ose parler à votre „ Cour. Toutefois j'entends les bruits „ secrets, & je ne puis vous céler que

„ tout Thébes pleure Antigone, comme „ digne d'un tout autre ſort que celui „ où elle ſe voit condamnée. Quoi, di- „ ſent les Thébains, une Princeſſe qui a „ porté la piété juſqu'à expoſer ſa vie „ pour procurer à un frere le ſeul bien „ qu'il pût attendre des mortels, ne mé- „ ritoit-elle pas plûtôt une Couronne „ qu'un ſupplice? ô mon pere! rien ne „ m'eſt plus cher que votre conſervation „ & celle de l'Etat; & qu'y a-t-il de „ plus déſirable pour des fils que la „ gloire d'un pere, & pour un pere que „ celle de ſes fils? au nom de cet amour „ mutuel, daignez ne pas donner dans „ le préjugé trop ordinaire, qu'un Roi „ ſoit à couvert de l'erreur. » Cette morale eſt pouſſée aſſez loin à la maniere des Grecs. Il finit en priant ſon pere de laiſſer fléchir ſon cœur & de donner lieu à de plus doux ſentimens. Tout ce diſcours eſt noblement traduit dans Rotrou. En voici quelques vers :

Jamais la Vérité, cette fille timide,
Pour entrer chez les Rois ne trouve qui la guide ;
Au lieu que le Menſonge a mille Partiſans ;
Et vous eſt préſenté par tous vos Courtiſans.

Le Roi, irrité de voir un fils aſſez hardi

pour reprendre son pere & son Roi, le traite en esclave plûtôt qu'en sujet & en fils. La contestation se ranime par plusieurs vers serrés & dialogués d'une façon digne de Sophocle, & que je donnerois de la maniere de Rotrou, si elle n'étoit un peu trop passée. La modération du fils se tourne en fermeté, & le courroux du pere en fureur. Celui-ci ordonne qu'on améne Antigone pour la faire expirer aux yeux d'Hémon. Hémon se retire, tout hors de lui-même, après ces beaux vers que j'emprunte du Poëte François, imitateur de Sophocle :

Ce ne sera jamais, au moins en ma présence,
Que l'on accomplira cette injuste Sentence;
Faites à vos flatteurs autoriser vos loix,
Et voyez votre fils pour la derniere fois.

Créon, pour ôter à son fils toute occasion de remuer, veut hâter sa vengeance. Il excepte Ismène du supplice ; mais il condamne Antigone à être enfermée toute vive dans une grotte, avec un morceau de pain, pour empêcher, dit-il, que la peine de sa mort ne retombe sur Thébes. Telle étoit la superstition Payenne, qui trouvoit le secret de se venger sans crime. Car c'étoit une impiété de

faire mourir quelqu'un par la faim ; & pour sauver le reproche que son Ombre auroit pû faire à sa terre natale de l'avoir englouti pour se dispenser de le nourrir, on donnoit une légère nourriture à ceux qu'on enfermoit vivans dans le sein de la terre. Créon termine la Scène par une dérision très-impie. » Antigone, „ dit-il, obtiendra de Pluton, le seul des „ Dieux qu'elle honore, le privilége de „ ne pas mourir : ou bien, elle apprendra „ combien il lui sert de peu d'honorer „ les Divinités infernales. »

Pour contraster à ces mouvemens de Théâtre, les deux Scènes suivantes sont pleines de tendresse. Les Vieillards font d'abord leurs réflexions sur la force de l'amour, au sujet de celui d'Hémon. Ils commencent ainsi : » Amour, Dieu in- „ vincible, tu renverses les plus brillan- „ tes fortunes, quoique tu ne résides que „ sur les joues d'une fragile beauté. Ton „ empire s'étend sur les mers, dans les „ bois, sur les mortels & sur les Dieux. „ Nul d'eux ne peut éviter tes traits. „ Mais ils portent la fureur dans les „ cœurs. Tu précipites même les justes „ dans le crime : & c'est toi qui viens „ d'exciter une nouvelle tempête dans „ la maison d'Oedipe. » Le Chœur ne

ſçauroit toutefois refuſer des larmes au deſtin d'Antigone, dont le lit nuptial va être, dit-il, un tombeau.

Antigone fait avec le Chœur la ſeconde Scène. Ce ſont ſes dernieres plaintes qu'elle vient faire à la maniere des Anciens, & que les Latins appelloient *noviſſima verba.* On en a vû de pareilles dans l'Iphigénie en Aulide. * Rien de plus touchant que ces morceaux chez tous les Poëtes de la Gréce, où ces plaintes étoient eſſentiellement en uſage.

ANTIG. Citoyens de Thébes, jettez les yeux ſur une Princeſſe déplorable qui ſuit la derniere route où aboutiſſent les mortels, & qui voit le Soleil pour ne le plus revoir. La nuit éternelle qui entraîne tout, me conduit toute vive aux bords de l'Achéron. C'eſt là l'hymen qui m'eſt préparé. Car, hélas, ſon flambeau ne s'eſt point allumé pour moi, & les Temples n'ont point retenti du chant nuptial.

Elle ſe compare à Niobe qui fut changée en rocher de marbre. Le Chœur la loue plus qu'il ne la conſole : & c'eſt ſur cela qu'elle atteſte ainſi le peuple. » O „ Thébes, ô Citoyens, ô ſources de Dir-

* *Iphigénie en Aulide. Acte V. premiere Partie de ce Livre.*

„ cé, & vous, forêts voisines, soyez té-
„ moins de la loi barbare qui me préci-
„ pite, dirai-je, dans une prison, ou dans
„ un tombeau, parmi les morts ou les
„ vivans, ou plûtôt hors du commerce
„ des uns & des autres, sans être pleurée
„ par ceux qui me sont le plus chers.

Sur une parole du Chœur qui lui rappelle le souvenir d'Oedipe dont les malheurs retombent sur elle, Antigone s'écrie encore. » Quelle playe aigrissez-
„ vous, cruels, en me remettant sous les
„ yeux le Destin des Labdacides. O Fu-
„ ries, spectatrices de l'hymen de ma
„ mere ! ô affreux hymen ! de quel sang
„ suis-je issue, & à quel sort étois-je ré-
„ servée ! frere malheureux, devenu
„ époux sous d'horribles auspices, c'est
„ vous, qui, tout mort que vous êtes,
„ m'entraînez toute vivante au tombeau.

Voilà une légère idée des derniers adieux d'Antigone, assez semblables, comme on peut le conjecturer, aux pleurs que versa la fille de Jephté, * quand elle alla sur les montagnes pleurer sa virginité avant que d'être sacrifiée, soit que ce sacrifice fût réel ou mystérieux. Il ne faut donc pas faire un crime

* *Au Livre des Juges, chap.* 11. *v.* 34. *& suivans.*

à Sophocle, comme s'il démentoit en ceci le caractère de fermeté qu'il a donné à Antigone. Car courir à la mort sans avoir la moindre impression de sensibilité, c'est plûtôt brutalité qu'héroïsme. On voit souvent des misérables qui se rient du supplice, non qu'ils surmontent l'horreur naturelle de la mort; mais parce qu'en effet leur esprit très-borné, & leur cœur enyvré du crime, les ont rendus incapables de sentir ou d'appercevoir le prix de la vie, sur-tout dans la chaleur d'un combat. Mais s'exposer de sang froid à mourir, & sentir toutefois le prix de son sacrifice, voilà l'héroïsme. Les plaintes que fait Antigone après cet effort, sont les derniers soupirs de la nature, qui, loin d'étouffer la générosité, lui donnent au contraire un nouveau relief.

Créon finit ce Spectacle si touchant par un trait inoüi de tyrannie. Il trouve mauvais que la Princesse prolonge plus long-tems ses plaintes, & il donne ordre qu'on la conduise à l'antre, en protestant que ni lui, ni les Thébains, ne seront souillés par ce nouveau genre de mort.

„ O Sépulchre, s'écrie Antigone, ô „ Caverne, ô Lit nuptial, tu seras donc

„ ma demeure éternelle. Je vais retrou-
„ ver les miens aux enfers. Proserpine
„ les a presque tous enlevés. * *De ce*
„ *sang déplorable je mourrai la derniere*
„ *& la plus misérable.* » C'est mot pour mot le sens de Sophocle qui a passé dans ce vers de Racine, sans que peut-être Racine s'en soit apperçû, tant la pensée est naturelle, & tant il avoit l'esprit nourri des tours de Sophocle & d'Euripide. Antigone continue: » Obli-
„ gée de périr à la fleur de l'âge, je me
„ console dans l'espoir que ma présence
„ sera précieuse à Oedipe, à Jocaste, &
„ sur-tout à mon frere. Chers morts,
„ c'est à ces mains que vous devez les
„ honneurs funébres que vous avez re-
„ çûs. Et toi, Polynice, tu sçais que mon
„ trépas est le prix de ma tendresse pour
„ toi. Mais enfin mon cœur est satisfait,
„ & mon crime m'est glorieux. Les
„ cœurs généreux me rendront cette jus-
„ tice. Si j'eusse été mere, & qu'il m'eût
„ fallu rendre les derniers devoirs à un
„ époux au prix de ma vie, je n'aurois
„ pas bravé une loi publique. » C'est que la tendresse pour ses enfans auroit dû l'emporter sur les honneurs dûs à un

* *Phédre de* Racine, *Acte I. Scène III.*

époux mort. Auſſi apporte-t-elle pour raiſon de cette différence entre un mari & un frere, qu'elle auroit pû trouver un autre mari; mais qu'Oedipe & Jocaſte étant morts, elle n'a plus d'autre frere à eſpérer. J'ai appréhendé que ce ſentiment, tout épuré qu'il eſt, ne parût riſible en notre langue, & contraire à la véritable idée de Sophocle; car ce Poëte prétend rendre Antigone plus aimable en la rendant innocente, & en la lavant du ſoupçon d'avoir voulu couvrir du voile de la piété, un attentat ſur les loix. » C'eſt donc pour un devoir ſi „ juſte, continue-t-elle, que Créon me „ condamne à périr abandonnée de ceux „ même qui me devroient du moins le „ tribut de leurs larmes. Grands Dieux, „ quelle de vos loix ai-je donc violée? „ mais pourquoi tourner mes regards „ vers les Dieux? quel ſecours puis-je „ en attendre? c'eſt ma piété même qui „ m'attire le ſupplice deſtiné aux impies. „ Que dis-je? ſi ma mort eſt un arrêt „ du Ciel, j'y ſouſcris; ſi j'ai péché, je „ pardonne, & je me ſoumets à la peine. Mais, ſi la loi eſt injuſte, puiſſent „ ceux qui l'ont portée, éprouver tous les „ maux dont ils m'accablent aujourd'hui.

Créon preſſe les Gardes, & cette Scè-

ne ſe tourne inſenſiblement en Intermède. Car Antigone part en proteſtant contre l'injuſtice, & en reprochant aux Thébains leur dureté à la vûe d'une Princeſſe ſi indignement traitée. Les Vieillards ne répondent qu'en alléguant quelques exemples de pareilles infortunes, tel que celui de Danaé & d'Orphée, qui périrent malheureuſement, quoique iſſus d'un ſang illuſtre, tant le Deſtin eſt inſurmontable : c'eſt par la crainte du Tyran, qu'ils rejettent ſur le Deſtin une mort qu'ils ſçavent être l'effet de la tyrannie. Mais il falloit bien peindre au naturel les Cours des Rois, pour frapper les Athéniens par le retour délicat qu'ils faiſoient ſur leur liberté.

ACTE IV.

Tiréſias arrive conduit par un domeſtique, & la Scène eſt exactement telle que l'a rendue le vieux Poëte que j'ai déja cité. J'en mettrai ici le commencement ſans appréhender que la naïveté de ſes expreſſions ne dégrade la ſimplicité du Dialogue Grec.

TIRES. La lumiere d'un ſeul ſert à deux que nous ſommes :
C'eſt aux hommes auſſi de conduire les hommes.

CREON. Que nous apprendrez-vous, bon Vieillard, qui ſans yeux
Liſez ſi clairement dans les ſecrets des Dieux?

TIRES. Un avis qui regarde, & vous & votre Empire:
Mais peſez mûrement ce que je vais vous dire.

CREON. J'ai toujours obéi; vous, toujours ordonné.

TIRES. C'eſt l'unique ſecret qui vous a couronné.

CREON. Auſſi vous conſulté-je en tout ce qui me touche,
Aſſuré que les Dieux parlent par votre bouche.

TIRES. Sur-tout pour votre bien croyez-moi déſormais:
Car le beſoin en preſſe, ou ne preſſa jamais.

CREON. O Dieux, quelle frayeur m'excite ce langage!

TIRES. Bien moindre que ne doit ce funeſte préſage.

Ici Tiréſias raconte ce qui eſt arrivé, à ſçavoir un combat ſanglant d'oiſeaux, le peu de ſuccès des ſacrifices, & choſes pareilles de funeſte augure. Il con-

clut que Thébes eſt menacée de nouveaux malheurs à cauſe de l'opiniâtreté & de la barbarie de Créon envers Antigone & Polynice.

Créon s'enflamme de colère, & taxe nettement le Devin d'avoir rendu ſa voix vénale. Tiréſias de ſon côté ſe venge de cette inſulte par cet oracle terrible... „ Sçachez, dit-il à Créon, qu'avant le „ tour du Soleil la mort d'un de vos fils „ vengera Polynice & Antigone, l'une „ cruellement enfermée dans un tom- „ beau, & l'autre injuſtement privé de „ l'honneur du ſépulchre. Triſte effet „ de votre violence, & d'une impiété „ que les Dieux déteſtent! déja les Fu- „ ries vengereſſes des devoirs violés, „ ſont prêtes à vous tourmenter, & à „ vous précipiter dans les mêmes maux. „ Jugez à préſent ſi c'eſt l'intérêt qui me „ délie la langue. Je prévois plus encore. „ Votre Cour retentira bientôt de cris „ & de heurlemens. Vous verrez s'éle- „ ver contre vous toutes les Villes où les „ cendres des morts auront été violées. „ Voilà les traits inévitables que mon in- „ dignation vous lance. Allons, enfant, „ conduis-moi hors de ce Palais.

Il ſe retire : le Chœur eſt effrayé de ſes menaces, & Créon encore plus. Mais

il lui paroît dur d'être contraint à se relâcher. Il demande conseil : la crainte l'emportant alors sur la flatterie, on lui conseille de ne pas balancer de délivrer promptement Antigone, & d'inhumer Polynice. Il se rend, quoiqu'avec peine : il donne même ses ordres, & se retire pour les faire exécuter.

L'Interméde du Chœur consiste dans une hymne à Bacchus, Dieu tutélaire de Thébes, pour l'appaiser & l'engager à écarter les maux prédits par Tirésias.

ACTE V.

Un Officier du Palais commence le dénouement par la maniere effrayante dont il annonce au Chœur que la brillante fortune de Créon s'est éclipsée. Il s'explique à mesure que les Vieillards l'interrogent, & il dit enfin, sans détour, qu'Hémon s'est tué sur le corps d'Antigone, qui avoit fini son destin. L'Oracle ne s'est trouvé que trop véritable. C'est la réflexion du Chœur : mais l'effet de cet Oracle n'est-il point un peu trop prompt ? Tirésias peut-il avoir le mérite d'une prédiction qui s'accomplissoit, ou du moins qui devoit s'accomplir presque dans le tems qu'il la prononçoit ? Créon de son côté a-t-il été prudent de n'avoir

pas prévû ce malheur, ni donné des Gardes à ſon fils, comme il en avoit donné aux deux Princeſſes? quoi qu'il en ſoit, Euridice, femme de Créon, conſternée des bruits qu'elle a entendus en ſortant pour aller au Temple, veut ſçavoir des Thébains ce qui en eſt.

L'Officier commence ſon récit en diſant à la Reine qu'il ne flattera point ſes douleurs, & qu'il va l'accabler. Puis il raconte comment Créon, preſſé d'un repentir tardif, s'occupoit à rendre les derniers devoirs aux triſtes reſtes du corps de Polynice, & ſe hâtoit enſuite d'aller vers la Grotte, qu'on avoit ouverte pour en retirer Antigone, lorſqu'il a entendu une voix dont les cris devenus plus ſenſibles à meſure qu'il approchoit, lui ont fait reconnoître ſon fils. » Ah, s'eſt-il „ écrié, c'eſt mon fils que j'entends. „ Courez, volez, entrez dans la Grotte: „ raſſurez-moi ſur ce funeſte doute. Nous „ pénétrons dans l'antre. Mais quel af- „ freux ſpectacle au fonds de ce tom- „ beau! nous voyons Antigone attachée „ à un nœud fatal qu'elle avoit formé „ de ſes voiles. Hémon la tenoit em- „ braſſée, & pouſſoit des cris lamenta- „ bles ſur la mort de ſon amante, ſur la „ barbarie de ſon pere, & ſur un ſi cruel

„ hymenée. Le Roi arrive, le voit, & „ lui crie : Malheureux, que vas-tu faire ? „ quel eſt ton deſſein ? quelle fatalité „ t'entraîne à ta perte ? ſors, mon fils, „ ſors de ce tombeau : c'eſt ton pere qui „ t'en conjure. Mais Hémon, lui jettant „ un regard terrible, dédaigne ſes prie- „ res ; pour toute réponſe, il tire ſon „ épée, & s'avance. Le Roi fuit ; Hé- „ mon tourne tout ſon courroux ſur lui- „ même, ſe perce, & embraſſant Anti- „ gone il rend entre ſes bras un torrent „ de ſang avec la vie. Ainſi l'amant & „ l'amante ont-ils été réunis ſous les auſ- „ pices de Pluton ; exemple terrible des „ ſuites funeſtes que traîne après ſoi l'in- „ juſte courroux des Rois.

Après ce récit Euridice, mere d'Hémon, s'en va ſans rien répondre. C'eſt une adreſſe de l'avoir fait ainſi diſparoître par une Scène muette. Une douleur plus éloquente dans une mere l'auroit été moins, & n'eût pas aſſez préparé l'événement qu'on verra. Le Chœur & l'Officier ſoupçonnent d'abord quelque choſe du deſſein de la Reine. Ils craignent pour ſes jours ; puis ils ſe raſſurent : enfin ils ſe déterminent à la ſuivre, ſans lui donner preſque le tems de ſe renfermer. Mais les Vieillards rencon-

trent Créon, dont la vûe & le déſeſpoir les arrêtent. Ce malheureux pere tient le cadavre de ſon fils, & s'écrie en paroiſſant : » Inſenſé, qu'ai-je fait? impi-„ toyable ſévérité où m'as-tu réduit? ô „ Thébains, vous voyez mon fils égor-„ gé. Arrêt barbare! ô mon fils, c'eſt „ moi qui t'ai ſacrifié avec ton épouſe. » Il reconnoît qu'il s'eſt repenti trop tard, repentir inutile qui le déchire. Il fait encore quelques plaintes ſemblables, lorſqu'un eſclave l'interrompt pour lui donner un autre ſujet de larmes.

Créon. Hé, que puis-je voir de plus affreux ?

L'Esclave. La mort de la Reine. Elle vient de ſe percer.

Créon. O Pluton, ô Enfers, quel charme goûtez-vous à tourmenter un malheureux? Que dis-tu? que viens-tu m'apprendre? ah! viens-tu accabler un mort? je le ſuis. Parle : que m'annonces-tu? quoi? qu'Euridice s'eſt immolée?

L'Escl. Vous pouvez la voir de vos yeux. La voici : (*il la montre dans le fonds du Théâtre.*)

Créon. Ah, falloit-il me réſerver cet horrible ſpectacle? quel ſort m'attend encore? je tiens le corps d'un fils, & je

vois celui de ſa mere ! ô mon fils ! ô chère épouſe !

L'Escl. C'eſt vers cet autel qu'elle vient de ſe frapper, après avoir pleuré ſon premier époux Mégarée, & le triſte hymen de ſon fils Hémon. Pour vous, elle vous accable d'imprécations comme un parricide.

Créon. Tout mon ſang ſe glace. Amis, que ne me percez-vous ? (*Il n'a point d'épée : les Grecs n'en portoient pas chez eux.*) quel déluge de maux a fondu ſur moi !

L'Escl. A en croire la Reine, vous êtes ſeul la ſource de tous ces maux.

Créon. Comment a-t-elle péri ?

L'Escl. Par le poignard qu'elle a plongé dans ſon ſein dès qu'elle a ſçû la mort de ſon fils.

Créon. Ah, barbare, j'en ſuis la cauſe unique. C'eſt moi, chère Euridice ; oui, c'eſt moi qui t'ai immolée. Je me ferai juſtice. Allons, amis, exterminez-moi, conduiſez-moi à la mort. Je ne ſuis qu'une Ombre & qu'un Fantôme.

Enſuite de quelques autres ſentimens qui expriment ſon déſeſpoir, il ſe retire : & le Choeur finit par une Sentence, à ſçavoir que la modération & le reſpect

rendu aux Dieux ſont les principaux appuis de la félicité des Rois, & qu'un repentir tardif, fruit des grands crimes, eſt le dernier ſupplice dont le Ciel punit leur orgueil. C'eſt en effet le but de cette Tragédie. Créon, enyvré du pouvoir ſuprême qu'il avoit repris pour la ſeconde fois, après la mort des deux fils d'Oedipe, en abuſe dès les premiers jours juſqu'à manquer de reſpect aux Divinités infernales, & d'humanité pour ſes proches. Le châtiment qu'il en reçoit l'inſtruit & le rend ſage: mais inutilement & trop tard.

L'on ne ſçauroit nier que cette Piéce ne ſoit tout-à-fait bien conduite, & que malgré ſa grande ſimplicité, la terreur & la pitié n'y ſoient portées à leur comble. Les incidens naiſſent les uns des autres, & tout marche au but ſans paroître gêné. Il peut y avoir ſeulement quelque défaut dans la trop grande ſécurité de Créon, qui reçoit les derniers adieux de ſon fils ſans ſonger à le faire arrêter. Il faut toutefois conſidérer que Créon eſt tellement enflammé de colère, qu'il eſt aſſez naturel qu'en cet état il ne ſoupçonne pas ſon fils de porter l'amour juſqu'au déſeſpoir. D'ailleurs ce vieux politique, ſemblable à l'Acomat de Ra-

cine dans Bajazet, connoît peu & sent peu l'amour. Il pouvoit donc dire à-peu-près comme Acomat après l'événement:

Ah, de tant de conseils, événement sinistre !
Prince aveugle, ou plûtôt trop aveugle Ministre,
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains
Chargé d'ans & d'honneurs confié tes desseins,
Et laissé d'un Visir la fortune flottante,
Suivre de ces amans la conduite imprudente.

Après tout, cette faute de Créon, si l'on veut que ç'en soit une, produit un dénouement magnifique, en nous faisant voir d'un côté Hémon expirant près d'Antigone, & de l'autre une mere qui ne peut survivre un moment à son fils; sans parler de la situation où ces rudes châtimens du Ciel, redoublés coup-sur-coup, mettent l'infortuné Créon, qui, malgré son crime, devient un objet de compassion, quand on le voit puni comme époux, comme pere, & comme Roi.

Il ne seroit pas juste de passer sous silence l'Antigone de Rotrou, dont on a déja vû quelques morceaux. Il n'a pas

fait, comme les Italiens, de simples traductions des Piéces anciennes qu'il a touchées. Mais il les a tournées à sa façon, en ne perdant rien des Scènes essentielles. Le malheur est que de son tems on ignoroit l'art des régles, ou, ce qui est la même chose, les délicatesses de la vraisemblance. En maniant ce sujet, par exemple, il appréhenda de manquer de matiere. Dans cette crainte, au lieu de commencer son action au point où la commence Sophocle, c'est-à-dire, après la Thébaïde, ou la mort mutuelle d'Etéocle & de Polynice, il crut devoir fondre deux Tragédies ensemble, ce qui péche contre l'unité du sujet.

Il n'a pas moins péché contre l'unité de lieu & de tems, chose où l'on ne prenoit pas garde de si près au siécle passé: mais cela même lui a donné lieu d'étaler de très-belles Scènes. Sa premiere Partie ou sa Thébaïde s'étend depuis le commencement jusqu'à la troisiéme Scène de l'Acte III. Nous en parlerons dans son lieu au sujet des Tragédies d'Euripide, de Seneque & de Racine sur le même fonds. Disons seulement un mot de la seconde Partie dont il s'agit ici. C'est proprement l'Antigone d'après Sophocle. Mais tout ce que Sophocle

met en récit par la néceſſité du lieu, Rotrou le met en ſpectacle. Ainſi toute la narration Grecque ſur la mort d'Antigone, d'Hémon & d'Euridice, ſe tourne en action chez le Poëte François. Mais auſſi il faut paſſer d'un plein ſaut du Palais dans le rocher. Alors on y voit agir Hémon & le Roi ſon pere ; ce qui fait des Scènes plus animées, plus vives & plus brillantes. L'amour, la rage, & le déſeſpoir, tout y parle éloquemment & avec beaucoup de dignité. Chaque Acteur y ſoutient ſon caractère, excepté Iſméne qui finit très-mal la Piéce par ces deux vers.

> Lâche ne puis-je donc faire un dernier effort !
> Mourrai-je mille fois par la peur d'une mort ?

Rotrou, après Sophocle, n'avoit repréſenté Iſméne que prudente & généreuſe ſur tout, puiſqu'elle avoit voulu partager le crime & le ſupplice de ſa ſœur. Pourquoi la dégrader tout-à-coup par un ſeul trait à la fin de la Tragédie ? qu'avoit affaire ici cette Princeſſe ? Sophocle s'eſt bien gardé de l'y introduire. Créon l'avoit fait arrêter, & l'avoit dé-

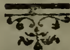
robée à la rigueur de la loi : cela suffisoit. En ceci, & dans les autres imitations de Rotrou, l'on ne sçauroit trop s'étonner que ce Poëte qui constamment étoit un grand génie, & qui connoissoit les Anciens jusqu'à les entendre & les rendre à la lettre, n'ait pas voulu faire attention au plus essentiel, je veux dire, au bon sens exquis de ces mêmes Anciens, qui portoient l'amour de la vraisemblance au point de lui sacrifier tout ce que leur génie auroit pû leur dicter de beau hors de sa place.

Rotrou redoutoit sur-tout, comme on le fait encore de nos jours, cette extrême simplicité qui se contentoit de peu de matiere. En faut-il donc davantage pour le tragique, que pour l'épique, qui en demande peu, suivant l'excellente remarque de Despreaux ? * la raison est égale de part & d'autre ; c'est que la vraisemblance est alors mieux gardée ; que l'esprit du Spectateur est moins partagé ; que les sentimens tendent plus directement & de suite au même but ; que les passions sont conduites d'un plus grand air sans interruption ; & qu'enfin tout ce qu'on peut ajoûter au-delà, loin

* *Préface du Lutrin.*

d'embellir l'action ne fait que la charger & la confondre. En effet, que dire de l'Antigone de Rotrou, & à proportion de toutes les Piéces Episodiques, sinon que c'est une grande & vaste histoire de plusieurs faits qui passent successivement sous les yeux, sans qu'aucun d'eux y fasse une impression durable, à cause de leur multiplicité &, de leur peu de liaison ? à la vérité c'est un choix de belles Scènes : mais ces Scènes, avec toute leur beauté, ne forment point un tout qui soit beau ou touchant, à force d'être trop l'un & l'autre, s'il est permis de parler ainsi. La Tragédie de Sophocle, toute simple qu'elle est, laissa une profonde impression dans les cœurs sur le Théâtre d'Athènes. Elle fut représentée trente-deux fois ; * & l'estime qu'on en fit valut à son Auteur la Préfecture de Samos.

* ARISTOPHANE *le Grammairien.*





OEDIPE A COLONE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

SI l'on en croit Cicéron & Valere Maxime, Sophocle composa cette Piéce âgé de près de cent ans : & toutefois elle suffiroit seule pour lui donner le premier rang parmi les Poëtes Tragiques. L'on n'en jugera pas tout-à-fait, comme eux, de nos jours, à moins que l'on n'entre dans les intérêts des Athéniens, à qui ce Poëme devoit être infiniment agréable, parce que le Poëte établit chez eux le tombeau d'Oedipe, monument glorieux & politique, * qui ren-

* Long-tems après la composition de cet Ouvrage, j'ai lû les sçavantes Remarques de M. l'Abbé Sallier, sur l'Oedipe à Colone, (Tom. VI. des Mem. de Littérature, p. 385.) Je me trouve flatté de m'être rencontré avec lui dans la créance que cette Piéce est du genre de celles qui étoient allégoriques, &

doit les Athéniens formidables aux Thébains. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit à ce ſujet, ni le trait du Sénat d'Athènes à l'occaſion de cette Piéce. *

Oedipe à Colone eſt la ſuite du premier Oedipe qu'on a vû. † Ce Roi aveugle, exilé de ſon pays, & contraint d'errer de contrée en contrée, alla par hazard vers Athènes, & s'arrêta à un lieu nommé Colone, près du Temple des Euménides. Là, il ſe reſſouvint d'un Oracle que lui avoit donné Apollon, à ſçavoir qu'il y mourroit, & que ſon tombeau ſeroit un préſage de victoire pour le peuple d'Athènes ſur tous ſes ennemis, particulierement ſur les Thébains s'ils oſoient l'attaquer. Sophocle fit cet Ouvrage non-ſeulement en faveur d'Athènes, mais encore à cauſe du lieu de

dont les Spectateurs voyoient les rapports aux affaires du tems. Mais j'avoue que l'incertitude de la date de cette Piéce, & l'impoſſibilité d'expliquer & de lier les alluſions à quelque événement précis de la guerre du Peloponnèſe, m'ont empêché d'entreprendre cette explication, comme j'oſe le faire au ſujet d'ARISTOPHANE. (Voyez la Diſſertation de M. l'Abbé SALLIER.)

* *Voyez le troiſiéme Diſcours, premiere Partie.*

† *Premiere Partie, pag. 1.*

ſa naiſſance. Car il étoit de Colone. Les perſonnages qui jouent ſont, Oedipe, Antigone & Iſméne, ſes Filles, Polynice l'un de ſes fils, Créon ſon beau-frere, Théſée Roi d'Athènes, un Envoyé, & un Chœur de Vieillards Athéniens. La Scène eſt fixée à l'entrée du Temple des *Vénérables Déeſſes*, pour parler comme l'antiquité, c'eſt-à-dire, des Furies.

ACTE PREMIER.

On voit un Temple, un bois ſacré, des maiſons, & un Vieillard aveugle, conduit par une jeune fille. C'eſt Oedipe qui arrive appuyé ſur le bras de ſa fille Antigone. Il ſe fait connoître, en demandant le lieu où ils arrivent, quel ſera le terme de ſon exil, & qui daignera enfin recevoir un Roi malheureux, rebuté de tous les hommes, qui demande peu, & que la fortune a trop inſtruit à ſe contenter de peu. Fatigué du chemin, il preſſe ſa fille de le placer dans un endroit profane ou ſacré, où il puiſſe attendre en repos de quelle maniere on recevra un exilé.

Antigone regarde de toutes parts. Elle voit une ville environnée de tours qu'elle reconnoît pour être Athènes. A l'égard

du lieu où ils se sont arrêtés, il lui est inconnu : mais il lui paroît sacré. Le laurier, l'olivier, la vigne le lui font conjecturer. Elle fait asseoir son pere sur un siége de pierre. Puis comme elle s'avance pour reconnoître quels sont les habitans, un homme vient à sa rencontre, & dit à Oedipe qu'avant tout, il faut qu'il s'écarte du bocage où il est assis, parce que c'est un bois sacré, qu'il n'est permis à aucun profane d'en approcher ; & qu'il est occupé par les filles de la nuit, les vénérables Euménides. Oedipe en conçoit un heureux augure, & il se met sous la protection de ces noires Divinités.

Le passant effrayé, n'ose ni chasser de lui-même un inconnu d'un lieu sacré, ni taire ce qu'il a vû. Il croit devoir en avertir les habitans. Cependant Oedipe tire de lui la connoissance de cette contrée. Elle est toute consacrée à Promethée & à Neptune qui fit sortir un coursier de la terre, frappée de son trident ; & c'est pour cela qu'on la nomme *Colone l'Equestre*. Un des boulevards d'Athènes est l'endroit où est Oedipe. On l'appelle la voye d'airain. Telle est la description de la Scène, qui n'a plus rien d'intéressant pour nous. On ap-

prend encore à Oedipe qu'Athènes eſt gouvernée par le Roi Théſée. On ſera ſurpris qu'un Roi tel qu'Oedipe ſemble ignorer ſi un Etat aſſez voiſin du ſien étoit Républicain ou Monarchique. Mais il paroît qu'Oedipe fait cette queſtion par une eſpéce de feinte pour ne pas ſe faire connoître, & pour être inſtruit plus à fonds. Il prie quelqu'un des paſſans, (car on en ſuppoſe pluſieurs, dont un ſeul parle pour tous) d'aller avertir Théſée pour le prier de ſe tranſporter vers lui, en l'aſſurant qu'il n'aura pas lieu de s'en repentir. » Hé quel ſervice, deman-„ de le paſſant, peut rendre à un Roi „ un homme accablé de misère, & pri-„ vé de l'uſage des yeux? » Oedipe aſſure qu'il révélera des ſecrets eſſentiels au bien de l'Etat. Le paſſant, étonné de la fermeté du Vieillard, qu'il commence à regarder comme un illuſtre malheureux, court avertir les habitans de Colone pour ſçavoir d'eux ſi l'on doit l'écarter ou non d'un lieu ſi vénéré.

Quand il eſt parti, Oedipe s'adreſſe aux Euménides, & les prie de lui être favorables, de le recevoir, & de ſouſcrire à l'Oracle d'Apollon. Ce Dieu lui a prédit que leur Temple ſeroit le terme de ſes malheurs, & que ſa préſence y

deviendroit un préſage funeſte pour ceux qui l'avoient chaſſé, heureux au contraire pour ceux qui le recevroient. Il juge que les Euménides l'ont elles-mêmes conduit inviſiblement ; puiſque le hazard lui a offert leur Temple pour retraite après un ſi pénible voyage. » Déeſſes, ajoûte-t-il, accompliſſez l'Oracle, & ſi les maux horribles qui ont „ fondu ſur moi vous paroiſſent encore „ trop peu pour Oedipe, daignez lui „ faire goûter le doux repos d'une mort „ tant deſirée : & vous, ô Athènes, ô „ Ville ſi juſtement honorée, prenez „ quelque pitié de l'ombre d'un Roi „ malheureux qui n'eſt plus.

Antigone interrompt ſon pere pour lui dire qu'elle voit une troupe d'Anciens du pays qui arrivent. Le pere & la fille ſe cachent dans l'épaiſſeur du bois pour entendre leurs diſcours. Ceux-ci, ſans le connoître, le cherchent avec empreſſement, comme un profane, un exilé, un coupable que ſa mauvaiſe fortune a contraint de ſouiller par ſa préſence un lieu reſpectable aux regards même des humains. Ils jettent les yeux de toutes parts avec inquiétude. Oedipe reparoît : & les Vieillards touchés de pitié à la vûe d'un homme qu'ils jugent ne pas

mériter ces malheurs, lui crient de s'écarter. Ils refusent même de l'entendre jusqu'à ce qu'il soit sorti du lieu saint. Tout ce détail superstitieux où j'entre d'après Sophocle, fait un jeu de Théâtre, & montre combien les Furies étoient respectées parmi le peuple Athénien. „ Il faut obéir, dit Antigone à son pe-
„ re. Etranger, vous devez honorer ou
„ craindre, ce qu'on honore ou craint
„ en ces lieux. » Les Grecs étoient en effet convenus de respecter les Divinités & les loix du pays où ils voyageoient. Oedipe est donc contraint de céder. Il consent à quitter son asyle ; mais il appréhende quelque affront. On le rassure ; & il passe d'un autre côté pour s'asseoir encore sur une pierre avec le secours d'Antigone.

Tout cela est écrit avec la derniere naïveté ; & apparemment il étoit joué de même. Si nous n'y trouvons pas assez de noblesse, c'est que nos mœurs ont changé. La noblesse des sentimens n'est pas autre aujourd'hui que du tems de Sophocle. Il n'en est pas de même de celle des manieres. Il faut donc croire que la dignité dans les manieres est une chose arbitraire & dépendante des tems, au lieu que celle des sentimens est toujours la même.

Les Vieillards interrogent Oedipe ſur ſa patrie & ſur ſes malheurs. Mais il a honte de ſe faire connoître. » Hé, qu'a-„ vez-vous à redouter, lui dit ſa fille ; „ n'êtes-vous pas arrivé au comble de „ l'infortune ? » Il conſent donc à ſatisfaire la curioſité empreſſée du Chœur : mais il le fait, comme Phédre, peu à peu & avec beaucoup de confuſion. *Tu connois ce fils de l'Amazone*, dit Phédre à ſa Confidente : & Oedipe dit : » Vous „ connoiſſez le fils de Laïus ? » Le Chœur jette un cri d'effroi, & lui demande s'il eſt véritablement cet Oedipe ſi fameux par ſes malheurs. Il prie les Vieillards de ne pas frémir en l'entendant lui-même. Mais il ne peut les raſſurer ; & cette horreur qu'il excite par ſon nom ſeul, met le comble à ſa misère. » Je „ ſuis donc le plus malheureux des hu-„ mains. Hé-bien, ma fille, que ferons-„ nous ? » Il a en effet un juſte ſujet d'embarras. Car le Chœur ſemble rétracter les aſſurances qu'il leur a données, dans la crainte de participer à leurs maux, comme ſi ces maux étoient contagieux & capables de cauſer le renverſement des Etats où Oedipe aborde.

Antigone prend auſſi-tôt la parole. „ Athéniens, qui reſpectez l'hoſpitalité,

„ puisque la voix même de mon pere, „ moins coupable que malheureux, vous „ fait frémir d'horreur, du moins ne „ vous montrez pas insensibles à la mienne. Hélas! c'est pour lui seul que j'employe des prieres. Ne rebutez pas une „ Princesse * qui lit dans vos regards, „ (satisfaction interdite à mon pere) & „ qui pour lui fait parler votre sang; oui, „ le sang des Grecs. Nous n'avons de „ ressource qu'en vous; & vous nous „ tenez lieu des Dieux. Ne nous refusez „ pas une faveur que je vous demande „ par tout ce que vous avez de plus „ cher. » Le Chœur se sent touché; mais la religion l'emporte sur la pitié.

Oedipe parle à son tour, & montre aux Coloniates que sous l'apparence d'une piété mal entendue, ils s'exposent à commettre un crime. » Quelle tache „ pour les Athéniens, si renommés par „ leur tendresse pour les étrangers malheureux, s'ils rejettoient un Roi affligé par des forfaits involontaires! oui,

* M. l'Abbé Sallier donne un autre sens à ce passage, par une légère correction. *Ecoutez au moins ce que vous demande pour lui sa fille, elle que la colère du Ciel ne semble pas vouloir perdre.* Voyez le Tom. V. de l'Acad. des Inscript. pag. 81.

„ dit-il, c'eſt ſans le ſçavoir, que je ſuis „ devenu criminel; & ceux qui m'ont ſi „ indignement exilé n'ont pas ignoré la „ noirceur de leur attentat. Au nom des „ Dieux, n'abuſez pas, pour m'outra- „ ger, de la foi publique, ſur laquelle „ j'ai compté en quittant cet aſyle ſacré. „ Sous le vain prétexte d'honorer les „ Dieux, n'allez pas les déshonorer en „ effet, & ſongez qu'ils jettent des re- „ gards déſintéreſſés ſur les juſtes & ſur „ les impies, ſans que l'impiété ait en- „ core pû échapper au ſupplice qui lui „ eſt dû. » Il ajoûte enfin qu'il ne leur demande que quelques momens juſqu'à ce qu'il ait parlé à Théſée; qu'il eſt venu vers Athènes purifié & comme conſacré par les Dieux, pour apporter à cette contrée des avantages ſans nombre; qu'enfin il ſçaura bien récompenſer la faveur qu'ils lui feront de ne pas violer en ſa perſonne les loix de l'hoſpitalité. Le Chœur, ſatisfait de ces raiſons, ſe contente que le Roi entre en connoiſſance de cette grande affaire; grande aſſurément pour les Athéniens, mais très-petite pour nous; & voilà, pour le dire encore, ce qui nous rend cette Piéce (outre bien d'autres anciennes) aſſez peu intéreſſante, quoiqu'elle le ſoit véritablement beaucoup.

Tandis qu'Oedipe s'entretient avec le Chœur, Antigone apperçoit une femme montée ſur un courſier & couverte d'un paraſol à la Theſſalienne, qui accourt vers Colone. A meſure qu'elle approche, Antigone croit reconnoître ſa ſœur Iſméne. C'eſt elle en effet qui deſcend, & qui embraſſe avec empreſſement ſon pere & ſa ſœur : reconnoiſſance d'autant plus vive & plus tendre, qu'Iſméne a eû beaucoup de peine à retrouver leurs traces. Elle s'eſt dérobée ſecrettement du Palais avec un fidéle Ecuyer qui l'a conduite, pour ſuivre la fortune d'un pere malheureux. Il fait ſentir lui-même la différence de ſes filles & de ſes fils. „ Ceux-ci l'ont abandonné, & ſembla„ bles aux Egyptiens chez qui les hom„ mes font les ouvrages des femmes, „ tandis que celles-ci traitent les affaires, „ ils ſe tiennent cachés dans leur Palais, „ & laiſſent à leurs ſœurs le ſoin de „ ſouffrir la faim, la ſoif, la chaleur & le „ froid avec un pere exilé.

Oedipe demande quels troubles & quelles diviſions agitent ſa maiſon. Car il preſſent qu'Iſméne vient lui apporter de triſtes nouvelles. Cette Princeſſe, ſans entrer dans le détail de ce qu'il lui en a coûté pour retrouver enfin ſon pere,

lui raconte ce qui s'eſt paſſé depuis qu'il eſt exilé : elle dit qu'Etéocle & Polynice ont d'abord balancé s'ils ne feroient pas mieux de céder le Thrône à Créon leur oncle, que de s'expoſer à attirer ſur Thébes des malheurs attachés à un ſang inceſtueux ; que depuis ce tems la paſſion de regner a tellement dévoré leurs cœurs, qu'ils ont conçû l'un pour l'autre une haine qui ne peut s'éteindre que dans leur ſang ; qu'Etéocle a banni ſon frere aîné Polynice, & l'a forcé de ſe réfugier à Argos, d'où l'on dit qu'il reviendra, appuyé d'une nouvelle alliance, livrer Thébes en proye aux Argiens. „ Ce ne ſont point de ſimples bruits, „ ajoûte-t-elle, ce ſont des faits atroces, „ & j'ignore quel terme les Dieux ont „ preſcrit à nos malheurs. Quoi, re„ prend Oedipe, vous eſpérez que les „ Dieux devenus propices terminent ja„ mais nos maux ! oui, répond Iſméne, „ & je me fonde ſur leurs Oracles.

Oedipe. Quels Oracles ?

Ismene. Les voici. Que vos peuples coupables de votre exil vous rechercheront un jour, vivant ou mort.

Elle apprend même à ſon pere que Créon doit venir bientôt à ce deſſein, déterminé à le conſerver & à le retenir,

non dans le pays Thébain, mais ſur la frontiere, ſçachant bien que le tombeau d'Oedipe dans une terre étrangère ſeroit funeſte aux Thébains; que des Députés revenus de Delphes ont publié cet Oracle; & que ſes deux freres, Etéocle & Polynice, en ſont inſtruits. » Les „ perfides, dit Oedipe, ils le ſçavent, „ & l'ardeur de regner étouffe en eux le „ regret d'un pere! » Il réitère ici les terribles imprécations qu'il a lancées contre l'un & l'autre. » Comment les „ barbares n'ont-ils pas rougi de l'exiler! „ mais cet exil, diront-ils, étoit volon- „ taire. Frivole excuſe. Devoient-ils „ écouter les premiers mouvemens du „ déſeſpoir de leur pere. Le tems com- „ mençoit à ſoulager ſes douleurs; & „ c'eſt alors que les Thébains ont exé- „ cuté cet arrêt inhumain. Des fils dé- „ naturés n'ont pas eû honte d'y ſouſ- „ crire. Ils ont préféré l'éclat d'une Cou- „ ronne aux intérêts d'un pere. Par eux, „ il s'eſt vû réduit aux dernieres extré- „ mités de l'ignominie & de l'indigen- „ ce, trop heureux d'avoir eû une reſ- „ ſource dans la générofité de ſes filles. „ Que Créon vienne donc, dit-il, ou „ quelqu'autre d'entr'eux. Ils ne gagne- „ ront rien ſur mon eſprit irrité. J'en

„ atteste les Oracles. O Athéniens, don-
„ nez-moi un asyle, & vous acquerrez
„ en moi un Libérateur d'Athènes & le
„ plus redoutable ennemi de Thébes.

Ce discours & les Oracles rendent Oedipe plus respectable aux yeux des Coloniates. Ils se sentent portés à lui vouloir du bien, & commencent par lui conseiller de faire les expiations nécessaires aux Euménides dont il vient de profaner le Temple. Ces expiations consistent à faire des libations d'eau tirée de trois sources, à couronner des coupes sacrées de laine récemment enlevée de la toison d'une jeune brebis, à répandre de l'eau pure & non du vin, à verser entierement & d'un seul jet la derniere libation, le tout en tournant le visage vers le Soleil : enfin, il faudra offrir trois fois neuf branches d'olivier, (nombre mystérieux) en prononçant une priere aux Euménides; après quoi la personne chargée de cette cérémonie se retirera en arriere. Oedipe que son état rend incapable d'un sacrifice pareil, en charge ses filles. Isméne prend sur elle ce soin-là, & confie à sa sœur Antigone la garde de son pere.

Le Chœur, curieux de sçavoir le détail des aventures d'Oedipe, le prie de

les raconter ; mais timidement. Il craint de rouvrir des playes mal fermées. En effet Oedipe s'en défend, & n'avoue son inceste qu'en frémissant. C'est un crime qu'il a commis sans le sçavoir, ou plûtôt que Thébes seule a commis, puisque c'est cette ville qui l'a placé sur le Thrône & dans le lit de sa mere. Le meurtre de Laïus n'est pas plus volontaire que l'inceste : enfin ce n'est que par des mots entre-coupés & pleins de la plus naïve confusion, qu'Oedipe se laisse arracher plûtôt qu'il ne raconte ces deux horribles aventures : ce qui doit faire un effet qu'on ne peut exprimer en notre langue, & suivant nos manieres.

ACTE II.

Théſée arrive enfin à Colone. Il fait à Oedipe un discours tel à-peu-près que celui de Didon à Enée. C'est un Roi qui sçait compatir aux malheurs d'un Roi. Il lui offre tout son pouvoir pour appui, & ses Etats pour retraite. » Contraint d'errer lui-même, exposé à mille „ dangers, il a trop appris, dit-il, par „ ses propres maux à devenir sensible „ aux infortunes d'autrui. Il s'est fait une „ loi d'être le protecteur des étrangers „ & des malheureux, persuadé que selon

„ le cours des choſes humaines, il peut „ devenir malheureux à ſon tour, & que „ rien n'eſt moins aſſuré que ce que „ nous prépare le jour qui doit ſuivre. » C'eſt la penſée de Didon.

VIRG. *Æneid. l. 2. v. 630.* *Non ignara mali miſeris ſuccurrere diſco.*

Oedipe comblé de joie & pénétré de reconnoiſſance à cet accueil ſi obligeant, y répond par un remerciement ſenſé, & demande enfin pour toute grace un tombeau. » C'eſt pour être le rempart d'A„ thènes que j'apporte ici mes cendres. „ Mais on ne connoîtra le prix de mon „ bienfait qu'après mon trépas. » Théſée reprend avec politeſſe : » Quoi vous „ ſongez à un tombeau, & vous négli„ gez le ſoin de vos jours ! vous con„ tentez-vous d'un ſi léger ſervice de ma „ part ? » Oedipe avertit Théſée qu'il lui en coûtera des combats, & que Thébes le redemandera. » Mais ſi elle vous „ redemande, dit le Roi d'Athènes, il „ ne vous convient pas de vivre en „ exilé. » Oedipe replique que cette in„ grate patrie l'a banni lorſqu'il ne ſon„ geoit plus à la quitter ; » & comme il „ voit le Roi d'Athènes étonné de ſa fer„ meté dans la ſituation où il eſt, » Ah, „ Théſée, lui dit-il, vous voyez un Roi

„ accablé ſous le fardeau de mille maux.

THESÉE. Parlez-vous de vos anciens malheurs, dont....

OEDIPE. Non; ceux-là ſont l'entretien de toute la Gréce.

THESÉE. Quoi donc, & quels maux plus funeſtes ſont tombés ſur vous?

OEDIPE. La douleur de me voir chaſſé par mes propres enfans, comme un parricide.

THESÉE. Mais ils ſongent à vous rappeller.

OEDIPE. Un Oracle les y contraint.

THESÉE. Qui craignent-ils?

OEDIPE. Vous. Athènes leur ſera funeſte. (*Théſée en effet ôta le Sceptre à Créon. Et il y a de plus quelque alluſion aux affaires du Peloponnèſe.*)

THESÉE. Hé, qui cauſeroit cette révolution?

OEDIPE. Cher Théſée, les Dieux ſeuls ſont exempts des viciſſitudes. Tout vieillit, tout meurt. Le tems d'une main toute-puiſſante confond & renverſe tout. La terre perd inſenſiblement ſa fécondité. L'âge enléve aux corps leur force & leur vigueur. La fidélité même expire; & de ſes cendres naît la perfidie. Le même eſprit n'unit pas toujours les amis & les alliés. Ce qui avoit plû de-

vient désagréable & reprend ensuite sa premiere grace. Tout change. Thébes & Athènes sont aujourd'hui alliées & tranquilles. Mais un jour viendra, & les années en se succédant l'améneront enfin, jour fatal où la discorde brisant les nœuds de cette heureuse union, sera d'un sujet léger la matiere d'une guerre cruelle. Alors, certes alors, ou Jupiter & Apollon ne sont pas Dieux, ou comptez que mes froides cendres seront arrosées du sang Thébain. Mais ne tirons pas le voile, & respectons les divins secrets. Je reviens à ma demande : conservez seulement la foi donnée, & si les Dieux sont fidéles, apprenez qu'Athènes ne se repentira pas d'avoir procuré asyle à un étranger tel qu'Oedipe.

Le Chœur assure que ce Prince a tenu les mêmes discours en arrivant ; & Thésée répond : » Qui pourroit dédai-„ gner une pareille alliance ? cet autel „ consacré à l'hospitalité, & si cher à „ notre culte ne le permettroit pas. Les „ vénérables Déesses ont elles-mêmes „ donné un asyle à Oedipe qui les im-„ ploroit. Il rend d'ailleurs à mes Etats „ & à moi un service trop signalé pour „ le refuser de la main d'un Héros tel „ que lui. Je lui décerne donc le droit

„ d'afyle dans mon Royaume. Choifif-
„ fez, Oedipe, ou de fixer ici votre de-
„ meure, & je charge ces habitans d'ê-
„ tre vos défenfeurs, ou de me fuivre
„ dans mon Palais. * Je vous laiffe le
„ choix, & c'eft ainfi que Théfée tâche
„ de reconnoître & de mériter vos fa-
„ veurs.

Oedipe témoigne fa reconnoiffance, & préfere de demeurer à Colone, parce que c'eft là que l'Oracle a réglé qu'il fe vengera des Thébains. Il ne veut pas même, felon l'ufage, lier par des fermens Théfée, qui de fon côté lui dit en grand Roi, qu'en effet fa parole eft plus facrée que les fermens les plus authentiques : que du refte Oedipe n'a rien à redouter de Créon ; que perfonne n'ofera tenter un enlévement ; qu'il le laiffe entre les mains de fujets fidéles ; & que le feul nom de Théfée, quoiqu'abfent, fera une garde affez sûre pour lui.

Les Coloniates qui font le Chœur, confolent Oedipe de fon exil par les éloges du nouveau pays qu'on lui donne pour patrie. C'eft le panégyrique de

* Ainfi Pelafgus laiffa-t-il le choix aux Danaïdes, ou de fon Palais, ou d'une autre demeure. On l'a vû dans les *Suppliantes* d'Eschyle, pag. 336. de ce Volume.

l'Attique. On en reléve la fertilité, la beauté & les richeſſes. L'on n'oublie pas l'olivier dû à Minerve & garant de la protection de cette Divinité, non plus que les chevaux dont l'Attique eſt redevable à Neptune, auſſi-bien que de la Marine qu'elle poſſéde par préférence aux autres Nations de la Gréce. Cette peinture flatteuſe pour les Athéniens fait le ſecond Interméde.

ACTE III.

Antigone voit venir de loin une troupe nombreuſe, & bientôt elle diſtingue Créon. » C'eſt à préſent, dit-elle, ô Attique, qu'il faut mettre en œuvre cette „ valeur ſi célébrée. » Les Coloniates raſſurent la Princeſſe; & Créon commence ſon diſcours, en proteſtant qu'il ne vient point faire de violence ni d'injuſtice; qu'il redemande Oedipe au nom de tous les Thébains; qu'en ſon particulier il ſe ſent touché de voir un grand Roi contraint d'errer accompagné d'une jeune Princeſſe qui oublie ſon rang, pour mandier en quelque façon dequoi ſoutenir une vie languiſſante pour elle & pour ſon pere. » Malheureux, ajoûte-t-il, que „ ne puis-je cacher cette tache faite à no„ tre nom! mais elle eſt trop publique

„ pour ne pas mériter qu'on nous la re-
„ proche. Je vous conjure donc au nom
„ des Dieux, cher Oedipe, d'oublier le
„ paſſé, de revenir à Thébes, & de dé-
„ rober notre opprobre aux regards de
„ la Gréce. Content de rendre graces à
„ l'humanité de cette ville qui vous a
„ ouvert ſon ſein : ſuivez-nous, & ſouf-
„ frez que la tendreſſe pour votre patrie,
„ l'emporte ſur la reconnoiſſance pour
„ Athènes.

On voit par ce diſcours & par ce que nous avons déja dit, qu'Oedipe & que tout exilé, fût-il Roi, étoit réduit à-peu-près à l'état de Bélizaire, ou que du moins il en couroit les riſques, ſur-tout Oedipe qui étoit chargé de l'exécration des hommes & des Dieux. On voit de plus que cette harangue de Créon n'eſt qu'un artifice politique. Auſſi Oedipe y répond-t-il en cette ſorte.

„Téméraire & artificieux Prince, quel
„ piége oſes-tu me tendre encore ? pré-
„ tend-t-on me rappeller pour me ſur-
„ prendre & me livrer à de nouvelles
„ infortunes ? accablé ſous le faix de
„ mes maux, & abandonné à mon dé-
„ ſeſpoir, je demandai l'exil. Pourquoi
„ me refusâtes-vous alors, ce que je de-
„ mandois comme une faveur ? pourquoi

„ attendîtes-vous que ma douleur cal-
„ mée eût fait place dans mon cœur à
„ l'amour de la patrie, pour m'en chasser
„ avec opprobre, sans que le sang qui
„ nous lie pût amollir votre dureté ? à
„ présent que vous me voyez sous la
„ protection d'un Etat florissant, vous
„ employez de trompeuses caresses pour
„ me séduire & m'arracher de son sein;
„ tant les bienfaits vous coûtent peu,
„ quand on n'est pas disposé à les rece-
„ voir ! c'est offrir à un homme riche
„ des secours qu'on lui a refusés dans
„ l'indigence, & dont il est en état de
„ se passer. Que penser d'un tel service ?
„ telle est l'offre que vous m'osez faire.
„ Vous venez m'enlever non pour me
„ rendre mon Thrône, mais pour me
„ réléguer sur la frontiere de Thébes.
„ C'est que vous craignez Athènes &
„ l'effet de mon séjour dans cette con-
„ trée. Non, non, je ne vous écoute
„ plus. Mon mauvais Démon vous pour-
„ suivra toujours ; & mes fils ingrats n'au-
„ ront du pays Thébain que le champ
„ de leur combat & de leur mort. Vous
„ semblé-je assez instruit des destinées
„ de Thébes ? Jupiter & Apollon sont
„ mes garans. Portez ailleurs vos sédui-
„ santes paroles. Leur fiel caché réjail-

„ lira ſur vous, & vous n'aurez pas l'a-
„ vantage de me fléchir. Allez, laiſſez-
„ moi vivre dans ce fortuné climat. Mon
„ ſort, tout malheureux qu'il eſt, me pa-
„ roît encore trop beau puiſqu'il fait des
„ jaloux.

Créon s'aigrit de ce refus : Oedipe répond, on ſe pique. L'on en vient aux menaces, & des menaces à la violence. C'eſt Créon qui la fait, & qui découvrant enfin ſes mauvais deſſeins, declare qu'il a déja ſurpris & enlevé Iſméne, & qu'il va ravir encore Antigone à Oedipe. » Je vous atteſte tous (dit-il à eux „ & au Chœur) que vous vous ſouvien„ drez de m'avoir offenſé ſi vous tom„ bez en mon pouvoir. » Oedipe juſtement effrayé de ce qu'il vient d'entendre, implore du ſecours & proteſte contre la violence. Les Vieillards reprennent Créon de ſon injuſtice : ils le menacent de la colère de Théſée : mais en vain. Il éléve la voix, comme ſe ſentant le plus fort à cauſe du parti qu'il traîne à ſa ſuite. Vainement lui repréſente-t-on combien ſon procédé eſt déraiſonnable. Il prétend être en droit de réclamer des Princeſſes de ſon ſang. Antigone a beau jetter des cris. Malgré les foibles efforts du Chœur, elle ſe voit entraîner. Cette

Scène devoit être d'un jeu très-vif, à en juger par les paroles. Créon, devenu furieux par les obſtacles, quoique peu conſidérables, vû le petit nombre des Coloniates, menace d'enlever Oedipe lui-même. Celui-ci n'a de reſſource que dans ſa fermeté & dans les imprécations dont il accable ſon barbare beau-frere; & Antigone diſparoît, ſans qu'on lui permette d'embraſſer ſon pere.

Enſuite de cette violence Théſée ſe montre à l'improviſte. Il n'étoit pas éloigné; & comme il faiſoit un ſacrifice à Neptune, les Coloniates étoient allés promptement l'interrompre & l'avertir de voler au ſecours d'Oedipe. A peine eſt-il inſtruit de l'acte d'hoſtilité des Thébains, qu'il ordonne à un de ſes Officiers de raſſembler à la hâte quelque Cavalerie & quelque Infanterie pour fermer les iſſues, & pour couper le chemin aux raviſſeurs. Il ſe tourne vers Créon, & lui dit que s'il écoutoit comme lui les tranſports de ſon courroux, il le traiteroit en ennemi: mais qu'il ſe contente de le retenir en ôtage juſqu'à ce qu'on ait ramené les deux Princeſſes. Il ajoute avec beaucoup de dignité: „L'action que vous venez de faire eſt „offenſante pour moi, & peu digne de „votre

„ votre rang & de votre patrie. Quoi, „ entrer dans une ville policée de ſages „ loix, & en violer l'équité par la vio- „ lence & par le rapt! avez-vous donc „ penſé que l'Attique fût un Etat rempli „ d'eſclaves ou de lâches? m'avez-vous „ regardé moi-même comme un Roi „ peu reſpectable? ce n'eſt point à Thé- „ bes que vous avez puiſé de ſi perni- „ cieuſes maximes. Les Thébains ſont „ trop amateurs de la juſtice, & quand „ ils ſçauront que Créon eſt venu dans „ l'Attique bouleverſer les loix, profa- „ ner les ſacrés aſyles, & enlever des „ Supplians déja trop malheureux, ils „ n'auront garde d'approuver un ſem- „ blable attentat, &c.

Créon répond d'un ton modéré qu'il n'a pas eû de l'Attique l'idée qu'on lui impute; mais qu'il n'a pas crû que cet Etat voulût retenir des perſonnes de ſon ſang malgré lui, ni donner retraite à un inceſtueux & un parricide. Oedipe outré de ces noms s'en juſtifie, comme il a déja fait, & montre qu'il ne les a pas mérités. Il confond enſuite Créon ſur ce qu'il oſe lui reprocher la tache d'une épouſe qui étoit ſœur de Créon même. „ C'eſt à mon inſçû & au ſien, dit-il, „ qu'elle a donné des fils à ſon fils. Le

„ seul souvenir m'en fait frémir d'hor-
„ reur ! & c'est de sang froid que vous
„ avez l'audace de m'accabler d'un re-
„ proche dont la honte retombe sur elle
„ & sur vous. » Le Chœur prend hautement le parti d'Oedipe ; & Thésée termine la querelle en ordonnant à Créon (car il lui parle en Juge) de venir lui remettre entre les mains les Princesses, & promettant à Oedipe qu'il sçaura bien les lui rendre & le venger.

Après son départ, comme le Chœur est peuple, il représente en effet l'inquiéte politique d'un peuple qui saisit la moindre apparence pour semer des bruits de guerre, & s'en faire un sujet d'entretien. Il attend avec impatience le succès du combat qu'il imagine entre le parti Thébain & les troupes de Thésée. Il s'en fait une peinture agréable qui l'occupe & qui l'amuse. Il croit déja voir les Soldats aux mains, & les Athéniens victorieux qui enlévent la proie des ravisseurs. Il voudroit être changé en oiseau pour aller être témoin de cette action, & il invoque les Dieux pour l'heureux succès de cette entreprise qui réussit en effet, comme il l'a prévû, ce qui méne au quatriéme Acte.

ACTE IV.

Véritablement Théſée raméne Antigone & Iſméne. La joie d'un pere & de ſes filles qui ſe retrouvent inopinément, éclatte dans toute ſa naïveté. Il les embraſſe & leur demande un récit court de leur aventure : » Car il ſied, dit-il, à „ votre fortune & à votre jeuneſſe de „ parler en peu de mots. » La briéveté & la force du diſcours ſont aſſez ſouvent louées dans cette Piéce, & dans les autres Tragédies Grecques. Cela n'eſt pas ſurprenant. Les Grecs étoient par nature & par art d'excellens harangueurs, & tous ſe piquoient de ſçavoir manier la parole. Il y a même ici une bienſéance ſinguliere, c'eſt qu'Oedipe s'excuſe à Théſée de ce qu'il s'étend peu ſur les remerciemens, & de ce que ſa reconnoiſſance n'a éclatté qu'après ſa tendreſſe. Cette tendreſſe même lui tient lieu d'excuſe. Il prie Théſée de ſouffrir qu'un profane, qu'un coupable embraſſe un Roi ſi juſte & ſi généreux. Théſée répond à ce diſcours & à cette civilité par des politeſſes mutuelles. Mais il le fait avec cette juſteſſe & ce bon ſens de paroles dont les Grecs ſe piquoient ſingulierement. Il avertit en même tems

Oedipe d'un nouvel incident qui, quoique léger en apparence, mérite de n'être pas négligé. C'eſt qu'on eſt venu dire qu'un étranger s'étoit retiré à l'autel de Neptune, & demandoit à voir Oedipe en ſûreté.

Antigone & ſa ſœur devinent que c'eſt leur frere Polynice, & elles le diſent à leur pere qui refuſe d'abord de le voir. Mais ces Princeſſes ſe joignent à Théſée, pour l'engager à ſe montrer plus traitable, & à ſouffrir du moins la vûe & le diſcours d'un fils qui ne vient pas l'inſulter comme Créon; mais qui prend l'air & les manieres d'un ſuppliant. Oedipe ſe rend à l'importunité, quoique bien déterminé à garder ſon reſſentiment. Surquoi le Chœur fait une longue réflexion morale au ſujet des paſſions humaines & des maux dont elles traverſent la vie: d'où il retombe ſur les misères de la vieilleſſe, & des âges différens qui y conduiſent. C'eſt une petite Ode auſſi Payenne que certaines autres Françoiſes ſur le même ſujet. On y donne la préférence à ceux qui ne naiſſent pas, ou qui finiſſent leur carriere peu après leur naiſſance. Ce petit intervalle eſt adroitement ménagé pour donner le tems à Polynice d'arriver.

Ce fils ingrat, les larmes aux yeux, approche en tremblant de ſon pere, dont l'air morne & courroucé ne lui préſage pas une réception favorable. Il s'adreſſe donc d'abord à ſes ſœurs. »Que „ ferai-je, dit-il, chères ſœurs ? pleure- „ rai-je d'abord mes malheurs, ou ceux „ d'un pere & les vôtres ? » Il eſt touché du triſte état où il retrouve ſon pere & ſon Roi, qu'il voit dans un deuil conforme à ſes infortunes, avec deux Princeſſes ſes filles que la misère a rendues méconnoiſſables, même aux yeux d'un frere. Il ſe plaint d'avoir appris trop tard la ſituation où il les trouve. Il va même juſqu'à ſe la reprocher & à en demander un généreux pardon, ſans pouvoir ſe pardonner à lui-même. »Vous „ vous taiſez, ô mon pere ! parlez, „ ne déſeſpérez pas un tendre fils. Ne „ remporterai-je pour tout fruit de mon „ voyage qu'un ſilence glacé, & que „ le courroux d'un pere qui ne daigne „ pas m'en dire le ſujet. O vous qui „ êtes ſes filles chéries, efforcez-vous „ d'amollir ſon cœur, & faites qu'il ne „ renvoye pas avec dédain & ſans ré- „ ponſe un fils qui eſt venu ſous les auſ- „ pices de Neptune, pour fléchir ſon „ indignation.

La sœur aînée conseille à son frere de commencer par dire le sujet de son voyage, parce qu'en effet tout discours, soit qu'il excite la pitié ou quelqu'autre sentiment, force à la fin de répondre, ne fût-ce que par l'importunité. C'est la raison qu'elle apporte; & Polynice goûte cet avis.

„ Hé-bien, je parlerai, dit-il: & d'a-„ bord j'implore le Dieu dont l'autel m'a „ servi d'asyle. C'est sous ses auspices & „ sur la parole de Thésée que j'ose me „ faire entendre en ces lieux sans rien „ craindre. Daignent les Dieux toucher „ le cœur de mon pere, & le rendre fa-„ vorable aux choses que je vais lui dé-„ clarer. Sçachez, ô mon pere, que je „ vis exilé de ma patrie; & la cause de „ mon exil c'est d'avoir voulu regner „ comme aîné. Etéocle ne l'a emporté „ ni par le droit de la naissance, ni par la „ valeur, ni par les vertus. Ses intrigues „ seules ont gagné les Thébains. Je ne „ puis donc me cacher à moi-même que „ vos imprécations me sont funestes; & „ les ministres des Dieux ne me laissent „ pas lieu d'en douter. Arrivé dans l'Ar-„ golide, & appuyé de l'alliance d'A-„ draste, dont la fille est mon épouse, „ j'ai entraîné dans mes intérêts tous les

„ Chefs de cette contrée. Ils ont juré „ avec moi de périr à Thébes, ou d'en „ chaſſer l'Uſurpateur. » Polynice nomme ici les ſept Chefs & les fait connoître. » C'eſt au nom de ces Héros, „ ajoute-t-il, que je viens vous redemander votre tendreſſe, & vous conjurer „ de réſerver votre colère pour un frere „ perfide qui m'a banni de ma patrie. „ Si nous en croyons l'Oracle, la victoire eſt au parti que vous daignerez favoriſer. Je redouble donc mes prieres, & je vous ſupplie par les fleuves „ de Thébes, & par les Dieux de notre „ ſang de calmer votre courroux & de „ me rendre votre bienveillance paternelle. Exilés l'un & l'autre, & contraints de mandier des ſecours étrangers, nous courons la même fortune, „ tandis qu'un traître qui s'eſt couronné „ de ſes mains, joüit du fruit de ſon „ uſurpation, & inſulte à nos communs „ malheurs. Daignez le vouloir, & je „ triomphe. Mais je ne triomphe que „ pour vous ; je vous rétablis ſur le „ Thrône, je rentre dans ma patrie, „ j'en bannis le Tyran, & je me couvre d'une gloire immortelle, au lieu „ que ſans vous je n'ai plus d'eſpoir de „ ſalut.

Le Chœur, ſans ſe laiſſer prévenir en faveur de Polynice, attend la réponſe d'Oedipe pour y ſouſcrire. La voici : il s'adreſſe d'abord au Chœur ſans regarder Polynice.

„ Qu'il rende grace à Théſée. Si le „ Roi ne l'eût exigé, le perfide n'auroit „ jamais entendu ma voix. En faveur de „ Théſée j'ai ſacrifié mes répugnances. „ Mais le diſcours qu'il remportera de „ moi ne ſera pas tel qu'il a oſé l'eſ- „ pérer. Miſérable, quand tu occupois „ ce Thrône qu'Etéocle t'a ravi, n'âs-tu „ pas toi-même exilé ton pere ? ne l'as- „ tu pas réduit à cet état dont la vûe „ t'arrache à préſent des pleurs intéreſ- „ ſés. Car c'eſt un retour ſecret qui te „ les fait verſer, bien moins ſur moi que „ ſur tes propres maux. Va, je ne pleure „ point ſur les miens, je ſçai les ſuppor- „ ter. Je vis; mais c'eſt pour déteſter un „ parricide tel que toi ; toi, dis-je, qui „ m'as déthrôné ; toi, qui m'as mis dans „ la ſituation où tu me plains ; toi, qui „ m'as contraint de dépendre d'autrui „ pour traîner une vie infortunée, trop „ heureux d'avoir mis au monde des „ filles, ou plûtôt des héroïnes, que leur „ humanité & leur courage ont rendues „ ſeules ma reſſource & mon appui. Mais

„ il n'a pas tenu à toi, que je ne fusse
„ abandonné & réduit à moi seul. Allez,
„ barbares freres, vous n'êtes plus mes
„ fils : & toi, traître, apprends que si
„ les Dieux ne t'ont pas encore frappé,
„ le supplice n'est pas loin. Tes alliés
„ vont à Thébes. Ne te flatte pas de
„ t'emparer de cet Etat. Couple ingrat,
„ vous périrez à la peine, baignés dans
„ votre sang. Telles sont les impréca-
„ tions * dont je vous ai chargés, &
„ dont je vous accable encore aujour-
„ d'hui. Oui, Furies, j'implore votre
„ bras vengeur pour apprendre à des
„ fils dénaturés quel est le prix de l'hu-
„ manité foulée aux pieds à l'égard d'un
„ pere malheureux, dont les filles seules
„ ont respecté la misère. Ce seront elles
„ qui, en récompense de leur piété, mon-
„ teront sur ce Thrône si avidement re-
„ cherché. La Déesse de la Justice, tou-

* Platon parle en deux occasions de cette imprécation d'Oedipe contre ses enfans. Au Dialogue 2. d'Alcibiade, il compare à l'imprudent Oedipe ceux qui ignorent ce qu'il leur convient de demander aux Dieux. Au liv. 11. des Loix, il dit que puisque les imprécations des peres contre leurs enfans sont exaucées, comme il paroît par Oedipe, Amyntor, Thésée, & plusieurs autres, à plus forte raison leurs vœux favorables seront écoutés.

„ jours aſſiſe auprès de Jupiter, leur eſt
„ garant de mes prédictions. Va, fils
„ exécrable ; & couvert des malédic-
„ tions d'un pere, pars, & porte de ce
„ pas aux enfers les foudroyantes paro-
„ les que je lance ſur toi. Puiſſes-tu voir
„ bientôt l'iſſue funeſte de la guerre que
„ tu vas porter dans le ſein de ta patrie !
„ puiſſes-tu ne revoir jamais Argos ! puiſ-
„ ſiez-vous l'un & l'autre tomber entre-
„ laſſés & entre-égorgés de vos mains !
„ puiſſe le noir Tartare être votre parta-
„ ge ! voilà le comble de mes derniers
„ vœux. Terribles Euménides, & vous,
„ Mars, qui avez empoiſonné leurs cœurs
„ de haines mutuelles, hâtez l'effet de
„ mes deſirs. Pars encore une fois ; fui,
„ dis-je, &, dépoſitaire de ma derniere
„ volonté, apprends aux Thébains &
„ à tes fidéles alliés, quel eſt l'héritage
„ qu'Oedipe outragé laiſſe par teſtament
„ à des fils barbares.

POLYNICE. Voyage fatal ! trop malheureux alliés ! ſous quels auſpices courons-nous à Thébes ! non, je ne puis leur révéler cet horrible myſtère ; & il m'eſt encore moins permis de reculer. Mourons avec mon funeſte ſecret. O mes ſœurs, témoins de ces affreuſes imprécations de mon pere, au nom des

Dieux, si votre retour à Thébes est aussi certain que mes malheurs, ne me privez pas du moins des honneurs funébres. Par ce pieux devoir acquérez la double gloire de vous montrer aussi généreuses sœurs, que vous avez paru filles remplies de tendresse & de piété pour un pere.

ANTIGONE. Ah, Polynice, daignez m'écouter.

POLYN. Que voulez-vous de moi?

ANTIG. Ramenez votre armée dans l'Argolide, & n'allez pas perdre votre patrie, & vous-même avec elle.

POLYN. Je ne le puis. Hé, comment rassemblerois-je mes alliés, si je leur donnois le moindre signe de frayeur?

ANTIG. Et quel fruit retirerez-vous de votre implacable haine? que vous servira d'avoir renversé votre patrie?

POLYN. Il me seroit trop honteux de reculer & de devenir la fable d'un frere à qui je dois commander.

ANTIG. Mais songez aux Oracles que vous venez d'entendre. Tous leurs traits tombent sur vous. Ils vous condamnent vous & votre frere à la mort.

POLYN. J'en sens tout le poids : mais il est trop dur de céder.

ANTIG. Ah, mon frere, & qui sui-

vra vos drapeaux avec de pareilles prédictions ?

Polyn. Je ſçaurai taire ce qu'il faudra : l'art d'un Général eſt de publier les heureux préſages, & de cacher les mauvais.

Antig. Vous êtes donc déterminé à courir à votre perte ?

Polyn. Le ſort en eſt jetté : ne m'en parlez plus. Je vole avec fureur à cette expédition, toute funeſte que je la vois. Je cours braver les imprécations paternelles, ou accomplir ma noire deſtinée. Daignent les Dieux vous être propices, ſi vous rendez à un frere mort des devoirs qu'il ne peut attendre de vous durant ſa vie. Ne me retenez plus l'une & l'autre. Adieu, chères ſœurs. C'eſt pour la derniere fois que vous me voyez.

Antig. Ah, malheureuſe que je ſuis !

Polyn. Arrêtez vos pleurs. Je le veux.

Antig. Hé, quelle ſœur ſeroit aſſez barbare pour ne pas pleurer un frere qui court de ſang froid à la mort ?

Polyn. Hé-bien, s'il le faut, je ſçaurai mourir.

Antig. Non, cruel, il n'en ſera pas ainſi, vous prêterez l'oreille à mes conſeils.

POLYN. Ne me conseillez pas une lâcheté.

ANTIG. Hélas, nous serons donc privées de vous !

POLYN. Notre étoile fortunée ou malheureuse ne dépend pas de nous. Les Dieux sont les maîtres de nos destinées. Je les conjure de rendre les vôtres aussi heureuses que vous le méritez toutes deux. *

Il s'arrache enfin de leurs bras après ces derniers mots ; & il faut remarquer que Thésée, par bienséance, n'a pas assisté à cette entrevûe du fils & du pere, ni à cette derniere Scène, durant laquelle le frere & les sœurs s'étoient un peu séparés d'Oedipe qui n'est pas censé les entendre. Polynice parti, les Coloniates entendent un bruit de tonnerre. Ils craignent que ce ne soit un présage de quelque malheur qu'Oedipe leur attire. Mais Oedipe, homme inspiré, regarde ce bruit comme un augure de sa mort prochaine, de sorte qu'il presse ses filles

* Plus on examinera cette Scène, plus on la trouvera charmante & remplie de la pure nature. Le sort des belles choses est d'être peu frappantes au premier aspect de frapper davantage au second, & de paroi.. e toujours plus belles, plus on les examine.

& le Chœur d'avertir promptement Théſée. Le tonnerre continue, & ſes coups redoublés d'une maniere plus frappante, répandent une crainte religieuſe dans le cœur des Vieillards. *

ACTE V.

Théſée eſt appellé. Il arrive, & demande ſi c'eſt Oedipe, ou l'orage ſubit qui cauſe la conſternation où il voit toute l'aſſemblée. Oedipe prend la parole, & annonce avec un air prophétique que les Dieux l'appellent par la voix des foudres & des vents. Pour accomplir la foi qu'il a donnée à Théſée & à la ville d'Athènes d'être toujours leur défenſeur, il va, dit-il, marcher ſans guide, tout aveugle qu'il eſt, vers le

* „Sophocle (dit Longin, Traité du „ Sublime, traduct. de Boileau) n'eſt pas „ moins excellent à peindre les choſes, comme on le peut voir dans la deſcription qu'il „ nous a laiſſée d'Oedipe mourant & s'enſeveliſſant lui-même au milieu d'une tempête „ prodigieuſe; & dans cet autre endroit où „ il dépeint l'apparition d'Achille ſur ſon tombeau (Tragédie perdue) dans le moment „ que les Grecs alloient lever l'ancre. Je „ doute néanmoins, pour cette apparition, „ que jamais perſonne en ait fait une deſcription plus vive que Simonide.

lieu où il doit expirer. Théſée ſeul aura le ſecret de ſon tombeau, qu'il ne révélera que quand il ſera proche de ſa fin, & ſeulement à ſon ſucceſſeur, pour être tranſmis avec les mêmes précautions à tous les Rois d'Athènes à venir. C'eſt à cette condition que le tombeau d'Oedipe deviendra le plus ſolide boulevart des Athéniens. » Mais je ſens, „ continue ce Prince, que les Dieux & „ les Deſtins me preſſent d'arriver au „ lieu marqué. Partons, & mettons bas „ toute crainte. Suivez-moi, mes filles; „ car je vous ſervirai de guide, comme „ vous avez été le mien juſqu'à ce jour... „ Qu'on me laiſſe... Qu'on ne m'appro- „ che pas... Seul, je trouverai l'endroit „ où la terre doit m'ouvrir ſon ſein... „ C'eſt par-là : ſuivez-moi. Mercure & „ la Déeſſe des enfers ſont mes conduc- „ teurs... O lumiere du jour qui m'es „ déſormais devenue inviſible, je te quit- „ te pour aller aux enfers. Cher Théſée, „ & vous, généreux Athéniens, puiſſiez- „ vous être toujours heureux, & dans „ votre proſpérité vous rappeller quel- „ quefois le ſouvenir d'Oedipe.

Il part; & le Chœur en deux courtes Strophes fait des vœux au Ciel pour le prier de procurer à ce merveilleux étran-

ger un paſſage doux & tranquille dans le ſéjour des morts. On va voir qu'il s'eſt paſſé trop de choſes pour avoir pû vraiſemblablement arriver dans un ſi court intervalle : & l'on ne peut juſtifier le défaut de cette précipitation que par le chant qui a pû rendre l'Ode plus longue, & par l'enchantement du Spectateur, qui déja étonné d'un prodige ſi peu prévû, en attend l'iſſue avec impatience.

Cette iſſue eſt la mort ſinguliere d'Oedipe : l'Acteur qui vient la raconter, dit qu'Oedipe eſt arrivé ſans conducteur près d'un précipice, dans un chemin partagé en diverſes routes, où Théſée & Pirithoüs s'étoient juré une fidélité éternelle ; qu'il s'eſt aſſis ſur un ſiége de pierre ; qu'il a mis bas ſes vêtemens de deuil ; qu'il a ordonné à ſes filles de lui apporter de l'eau puiſée dans une ſource voiſine ; qu'après s'être purifié, il s'eſt revêtu d'une robe telle qu'on en donnoit aux morts ; qu'incontinent la terre a tremblé ; que les Princeſſes éplorées & ſe frappant la poitrine n'abandonnoient point ce Prince qui leur a dit en les embraſſant : » Mes filles, vous n'a-
» vez plus de pere. J'achéve de mourir
» en ce jour, heureux de vous épargner

„ déformais des foins qui ont dû vous „ coûter, mais que votre tendresse pour „ moi a sçû vous adoucir. J'ai porté ma „ reconnoissance paternelle aussi loin „ qu'elle a pû s'étendre... Mais je vous „ quitte enfin pour toujours.

On ajoûte qu'à ces mots tous les assistans fondant en larmes, ont jetté de grands cris, qui ont été suivis d'un profond silence; qu'alors on a entendu une voix du Ciel. » Oedipe, qu'attendez-» vous? » Qu'aussi-tôt il appelle Thésée, & lui recommande les deux Princesses, qu'il embrasse derechef en leur ordonnant de s'écarter pour n'être pas spectatrices d'une mort dont Thésée seul devoit être le témoin par l'ordre des Dieux; que l'assemblée congédiée ayant levé les yeux quelques momens après, n'a plus vû Oedipe, mais seulement Thésée qui se couvroit le visage, comme si ses regards eussent été ébloüis d'un spectacle céleste: que pour Oedipe on ignore quel a été le genre de sa mort; mais que sans doute la terre s'est doucement entr'ouverte pour le recevoir sans violence & sans douleur.

Antigone & Ismène reviennent sur la Scène, & paroissent inconsolables de la perte qu'elles ont faite d'un pere si ten-

drement aimé. Elles veulent retourner ſur leurs pas pour chercher ſon corps ou ſon tombeau. Mais c'eſt un devoir qui leur eſt interdit. Le Chœur entreprend de les conſoler. Rien ne les touche que le ſouvenir d'Oedipe. Théſée vient; & par ſa préſence & ſes bons offices, il adoucit un peu leur douleur. La ſeule grace qu'elles demandent ſur le refus néceſſaire qu'on leur fait de les mener au tombeau de leur pere, c'eſt que du moins on les conduiſe à Thébes, pour prévenir la guerre cruelle de leurs freres, & pour empêcher, s'il eſt poſſible, qu'ils ne ſe donnent mutuellement la mort. Théſée leur promet tout en faveur d'Oedipe : & le ſpectacle ceſſe.

Fin du Tome troiſiéme.



